
U d'/of Ottawa
39003019236024

PAGES CHOISIES DES GRANDS ÉCRIVAINS

Lesage

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 695-95.

LECTURES LITTÉRAIRES

PAGES CHOISIES

des

Grands Écrivains

Lesage

P. MORILLOT



PARIS

Armand Colin & Cie, Éditeurs

5, rue de Mézières, 5

1896

INTRODUCTION

LESAGE (1668-1747)

La vie d'Alain-René Lesage n'a pour ainsi dire pas d'histoire : elle a été modeste, laborieuse, consacrée aux lettres pendant un demi-siècle. L'auteur a fui la réclame et le bruit; il s'est tenu à l'écart des salons, il n'a appartenu à aucune coterie, il n'a pas même voulu devenir académicien. Il s'est contenté d'écrire, par goût et par nécessité, parce qu'il avait quelque chose à dire, et aussi parce qu'il lui fallait faire vivre sa femme et ses enfants. Il a été vraiment, sinon un très grand écrivain, du moins un grand homme de lettres, qui, chose encore nouvelle en France, n'a vécu que par sa plume et pour elle.

C'était un Breton probe et tenace, à l'humeur indépendante et fière, très peu mystique pourtant, et point du tout poète. Il était venu de sa province à Paris pour être avocat, parce que tel était le vœu de son père, notaire et greffier royal à Sarzeau, près de Vannes. Mais il comptait bien n'en faire qu'à sa tête et suivre sa vocation, qui était d'observer et de peindre le train du monde qu'il avait sous les yeux, sans indignation inutile, sans optimisme béat non plus, en spectateur curieux et un peu sceptique. Il ne se pressa pas : il commença lui-même par vivre, par se marier, par regarder autour de lui dans la société et dans les livres : puis, quand il eut largement passé la trentaine, quand il se sentit bien purgé de toute illusion juvénile ou de passion trop vive, il songea alors à écrire, et cela sans impatience, sans vouloir brusquer la renommée.

Très modestement il se mit d'abord à l'école de l'Espagne : en cela, il faisait comme beaucoup d'autres, et suivait le goût du temps. Depuis un siècle les Espagnols avaient été nos initiateurs en bien des choses ; ils avaient plus d'une fois donné à nos écrivains l'occasion d'affirmer leur génie en leur suggérant les formes et les sujets qu'ils cherchaient. D'Urfé leur avait emprunté la pastorale romanesque d'où sont sortis tous les romans du siècle; Corneille avait créé la tragédie au contact de leur drame; la tragi-comédie, la comédie burlesque, la nouvelle avaient aussi traversé les Pyrénées pour venir s'implanter chez nous. Cette fièvre d'hispanisme, un instant calmée par l'avènement de notre école classique de 1660, qui ne se réclamait que de la nature et de la vérité, venait de reparaître vers la fin du règne de Louis XIV, au moment où un prince français était parti pour occuper le trône de Charles II. C'est au milieu de cette renaissance ibérique que débute Lesage, et il est tout naturel qu'il ait cédé au courant. Il publie en 1700 deux pièces espagnoles adaptées à la française, sans les faire jouer; bientôt après il en fait représenter deux autres à grand'peine, et sans succès. Entre temps il passe du théâtre au roman, et il traduit, en 1704, les *Nouvelles aventures de don Quichotte de la Manche*, cette suite qu'Avellaneda avait faite à l'œuvre de Cervantes, son ennemi.

Mais tout cela n'était qu'un prélude : dans ces traductions plus ou moins libres, Lesage ne mettait encore rien de lui-même; il s'essayait et se faisait la main, avant de dépenser son propre fonds. Il touchait pourtant au moment décisif : il allait avoir quarante ans et il était encore obscur : l'heure était venue pour lui de donner enfin sa mesure. Comédie ou roman? Quoiqu'il se fût exercé simultanément dans les deux genres, et qu'il dût les cultiver jusqu'à la fin de sa longue carrière, il semble bien qu'à ce moment le théâtre ait eu plutôt sa préférence : le succès y est plus difficile, moins durable, mais combien plus immédiat, et plus grisant! *Crispin rival de son maître* (1707) charma par sa piquante nouveauté, et *Turcaret* (1709) fit croire un instant qu'il était né un nouveau Molière. Cette rude et intrépide attaque contre la toute-puissance de l'argent, cette hardie peinture des ridicules et des hontes que traîne avec lui un de ces parvenus de la finance comme il y en avait

tant alors, tout cela survenant au moment où l'on sentait déjà s'écrouler toute la gloire du règne, jetait un jour si cru sur la corruption de l'époque, et parut d'une vérité si criante, que ce fut un beau succès de scandale autant que de littérature. Lesage en fut plus effrayé que réjoui : dans sa candide assurance il avait cru faire une œuvre plus simple, et il ne comprenait pas que son Monsieur Turcaret soulevât tant de colères, suscitât tant de cabales jusque dans le foyer du Théâtre-Français. Il fut surtout sensible à l'arrogance de ceux qu'on appelait les grands comédiens, les « Romains », et il se promit bien de ne plus se fourvoyer dans une telle bagarre. Il renonça aux lauriers comiques pour se contenter des succès moins glorieux, mais plus francs et plus faciles, des théâtres populaires. Pendant vingt-six ans, il se fit le pourvoyeur inépuisable de la foire Saint-Germain et de la foire Saint-Laurent, où il épanchait le plus gros de sa verve comique, et où il livrait au public, sans apprêt, les mille traits de satire que lui suggérait l'observation quotidienne des mœurs. Malgré la bonne humeur et l'esprit qu'il sema à foison dans ces petites pièces, l'auteur de *Turcaret* ne fit qu'y gaspiller son talent : mais si la comédie y perdit, le roman du moins y gagna. Lesage s'aperçut qu'il est plus aisé de faire imprimer une œuvre que de la faire jouer, et qu'il vaut mieux avoir affaire à un éditeur qu'aux comédiens ordinaires de Sa Majesté : c'est au roman qu'il donnera désormais le meilleur de lui-même.

Déjà avant *Turcaret* il avait affirmé sa maîtrise dans ce genre par un coup d'éclat. En feuilletant des livres espagnols, il était tombé sur un ingénieux petit roman de Luis Velez de Guevara, paru en 1641, où l'auteur espagnol représentait un démon, Asmodée, qui transportait sur la tour de San Salvador un jeune étudiant castillan, et de là par vives enjambées, sautant de maison en maison sur les toits de la capitale, les entr'ouvrant comme on enlève la croûte d'un pâté, faisait contempler à son compagnon les ridicules, les vices, les secrètes pensées, toute la comédie intime et cachée dont sont faites les existences humaines. Le motif était joli, le cadre pittoresque : Lesage n'eut garde de laisser échapper une pareille aubaine. Il s'est ingénument approprié l'invention de Guevara (auquel il rend hommage dans une préface) : mais au bout de quel-

ques pages, il abandonne son modèle et se laisse aller à nous peindre, sans couleur espagnole, toute une collection d'originaux bien Français. Coquettes fardées et sur le retour, médecins ignorants, banquiers véreux qui filent en Hollande, poètes faméliques, comédiens vaniteux, nobles ruinés, laquais enrichis devenus sous-fermiers, chevaliers à la mode en quête de honteux mariages, ils défilent tous, très reconnaissables, tels qu'on se les montrait du doigt alors en 1707, tels que nous pouvons maintenant encore les retrouver dans les pièces de Regnard, de Dancourt, de Dufresny, dans les comédies italiennes, dans les mémoires du temps. Lesage, en quelques chapitres étincelants de malice, passe la revue des ridicules de l'époque, et de cet amoncellement plaisant il y a de quoi défrayer pour le moins vingt comédies.

Mais ces comédies ne sont point faites, les matériaux en gisent éparpillés : Lesage n'a guère fait autre chose qu'une série de petits portraits agréablement ciselés, autrement dit de *caractères*, assez semblables à ceux de La Bruyère. Par sa méthode d'observation, par son art littéraire, il reste fidèle à la grande tradition classique dans laquelle il a été nourri : seulement il renchérit un peu sur le réalisme de l'école de Boileau. Il en atténue le caractère général et humain ; il donne plus de relief à l'individu ; son œuvre est moins philosophique, mais elle est plus animée. On sent bien que Ménalque et Onuphre n'existent pas, tandis que chacun des personnages du *Diable boiteux* vit et respire. En même temps, Lesage a donné à ce monotone défilé de personnages ridicules autant de variété qu'il a pu : il a intercalé çà et là, à la mode d'Espagne, des histoires plus longues, et il a imaginé un semblant d'intrigue, qui n'est qu'un prétexte, mais qui suffit à donner à l'ensemble l'air d'un roman. C'est, à la vérité, un médiocre roman, mais où sont peints de main de maître, encore que d'une façon décousue, les caractères du temps. Dès lors le roman de mœurs va pouvoir naître en France : il a trouvé sa matière naturelle et une forme acceptable.

Gil Blas a été l'œuvre décisive et attendue : Lesage l'a créée avec amour ; il lui a consacré plus de vingt années d'études, de 1715 à 1735.

On a voulu en ravir la gloire à la France et à Lesage. Voltaire, qui n'aimait pas qu'on eût trop d'esprit sans sa

permission, a le premier prétendu que *Gil Blas* était « entièrement pris » de l'*Obregon* du chanoine espagnol Vincente Espinel : or la vérité est que Lesage en a seulement imité quelques pages. Mais les Espagnols, ainsi mis en goût de revendication, se sont évertués à tirer à eux l'infortuné Gil Blas, et l'amour-propre national aidant, à se figurer qu'on le leur avait dérobé. Cependant il ne suffit pas de crier *au voleur*, encore faut-il prouver que quelque chose ou quelqu'un a été volé. Or c'est ce que ni le belliqueux Père Isla, ni le trop ingénieux Llorente ne sont parvenus à établir : l'un et l'autre ils imaginent, en désespoir de cause, un auteur inconnu, ou un manuscrit disparu, ce qui est également invraisemblable : aucun tribunal sérieux ne pourrait condamner sur de pareilles preuves. Il est exact que Lesage, par nonchalance naturelle ou par désintéressement littéraire, ne s'est pas gêné pour glaner çà et là dans les romans picaresques de nombreux détails, des épisodes même qu'il a transportés dans son livre ; il a pris son bien où il l'a trouvé, chez Espinel, chez Rojas, chez Solorzanno, chez Mateo Aleman, chez Hurtado Mendoza, chez d'autres encore, non seulement Espagnols, mais Français, comme La Bruyère et Molière. La multiplicité même de ses emprunts prouve bien qu'il n'a dépouillé personne. Il a butiné de divers côtés suivant les préceptes de l'art classique ; l'Espagne lui a fourni beaucoup, et elle a le droit d'en être fière, mais cela n'empêche pas que *Gil Blas* soit bien à Lesage, comme le *Cid* à Corneille.

Bien qu'il y soit question d'alcades, de corregidors, d'olla podrida, d'Oviedo, de Valladolid, du prince des Asturies et du duc de Lerme, ce n'en est pas moins une œuvre bien française. On aurait beau fouiller dans tous les romans espagnols, on n'y trouverait pas de personnage semblable au seigneur Gil Blas de Santillane. L'admirable gentilhomme de la Manche le domine de toute la hauteur de sa poésie, et le bon Sancho l'écrase du poids de son robuste et gaillard bon sens. Gil Blas ressemblerait davantage, à première vue, à n'importe lequel de ces innombrables *picaros* dont les triviales aventures encombrent la littérature espagnole au XVIIe siècle : il a eu comme eux une odyssée tourmentée, il a passé par beaucoup d'endroits et beaucoup de métiers. Mais tandis qu'ils ne sont tous au fond que des vagabonds toujours les mêmes, effrontés,

a.

voleurs, vrai gibier de galères, un instant amusants par la fertilité de leur fourbe, mais vite monotones et ennuyeux, Gil Blas, lui, est autre chose. Il n'est pas ce gueux de fantaisie créé par l'imagination castillane, il est un homme, il est l'homme, tel que pouvait le concevoir et le représenter un Français de 1715, amoureux de clarté et de mesure, nourri des moralistes du grand siècle, instruit dans leur méthode, et de plus un peu dédaigneux et blasé, comme on l'était aux approches de la Régence.

Gil Blas n'est pas l'homme idéal de Rousseau, il est l'homme réel et moyen, qui a quelques bons instincts et ne demande pas mieux que de les suivre, pourvu qu'il ne lui en coûte pas trop. Il part de chez lui, ayant pour tout bien la mule de son oncle, quarante ducats et les trois conseils que voici : vivre en honnête homme, ne pas s'engager dans de mauvaises affaires, et surtout ne pas prendre le bien d'autrui. Il s'aperçoit très vite qu'à ces trois règles de conduite il faut de toute force en ajouter une quatrième : ne pas être dupe, sans laquelle la vie devient impossible. Il donne peut-être un peu trop d'importance à ce dernier précepte : mais il essaie du moins d'y accommoder les autres. On peut dire qu'à égalité de motifs, il choisit plutôt l'honnête : parfois même il a un réel mérite à se décider ainsi. Mais parfois aussi, il faut bien l'avouer, il faiblit, il se laisse séduire par l'appât d'un intérêt présent; il cède à la volupté, à l'avarice, souvent à la vanité, qui est en somme son grand défaut : le désir de paraître lui fait accomplir d'assez vilaines choses, mais du moins il ne gâte pas son cœur à fond. Gil Blas se retrouve toujours tôt ou tard : l'adversité ne l'aigrit pas, elle lui imprime une secousse d'où il sort meilleur.

C'est ainsi que cahoté et ballotté par la destinée, exposé aux plus extraordinaires aventures, tour à tour laquais et grand seigneur (il s'en faut de très peu qu'il soit premier ministre comme Ruy Blas), passant avec désinvolture des cuisines du chanoine Sedillo à la cour du roi d'Espagne, il vit plus de quarante années d'une vie agitée et romanesque, encore enfant à la première page du livre, et déjà barbon à la dernière : enfin, aux approches de la vieillesse, il se calme, il renonce à l'ambition, à l'avarice, même à la simple vanité, il se marie par amour, et il se prépare pour ses vieux jours une existence sereine et paisible, dans

une champêtre demeure, mi-château et mi-ferme, au milieu de quelques braves gens qui l'entourent.

Sans doute il a eu de la chance : tout le monde n'a pas la fortune de trouver un ami généreux comme Alphonse de Leyva, ni de recevoir à point nommé un château en Espagne, tout meublé, où l'on n'a plus qu'à se laisser vivre pour être heureux. Gil Blas pourtant a bien eu aussi quelque mérite : s'il n'a pas fait sa vie à coups d'audace et d'énergie, il l'a du moins conduite assez habilement au port : s'il n'a pas lutté contre le courant, du moins il l'a dirigé : et il faut lui savoir gré de l'avoir tourné en somme du côté de l'honnêteté finale. De nos jours, où les romanciers nous dépeignent volontiers l'âpre convoitise des jeunes gens désireux de parvenir, Gil Blas nous apparaît comme un ancêtre, singulièrement pacifique et doux, de tous nos modernes *struggleforlifers*. Mais au lieu d'user ses forces en révoltes désespérées ou en audacieuses folies, comme le Julien Sorel de Stendhal qui finit sur l'échafaud, il sort fortifié et mûri par cette longue épreuve. Il démontre par son exemple que la vie est bonne, et que, pour quelques êtres exceptionnels qu'elle broie, elle est plutôt clémente à ceux qui ont l'habileté et la sagesse de savoir l'accepter comme elle est : elle amortit les passions, elle épure le cœur, elle pacifie l'âme. Morale consolante en faveur de laquelle nous pardonnons beaucoup à Gil Blas. A coup sûr cette conception de la vie ne satisfait pas entièrement : elle ne convient pas aux âmes d'élite : il n'y est pas question de devoir, l'idéal en est absent, l'humanité n'y est pas flattée, elle y apparaît trop dans sa médiocrité égoïste et sensuelle. Mais ce livre, où sont peintes d'assez mauvaises mœurs, n'est pourtant pas un mauvais livre. Il n'est pas de ceux qui élèvent l'esprit, mais il ne le rabaisse pas non plus : il amuse, il instruit, il met en garde, ce qui n'est pas un mal. Aux heures de rêve, lisons Corneille; aux heures de prose, ne dédaignons pas *Gil Blas*.

Le héros de Lesage, ainsi compris, a donc une bien autre signification qu'un Lazarille ou qu'un Guzman : il est plus qu'un homme, puisqu'il est l'homme même. Tous les autres personnages de l'œuvre, et ils sont nombreux, ne sont pour ainsi dire que des aspects fuyants et divers de cette grande figure : dans ce long et curieux défilé d'originaux qui rappelle celui du *Diable boiteux*, il y a peu de

très honnêtes gens (il y a pourtant Alphonse et Fernand de Leyva) et peu de coquins (Ambroise et Rafaël) : la très grande majorité se compose de maniaques à idées fixes. Considérez le docteur Sangrado, le chanoine Sedillo, le poète Nunez, l'archevêque de Grenade, la duègne Sephora, le duc de Lerme lui-même ; ils ont tous leur marotte : qui est l'eau claire, ou la bonne chère, ou la Muse, ou la vanité d'auteur, ou la galanterie, ou l'intrigue. Ils sont tous incorrigibles, d'un ridicule immuable : ils incarnent chacun l'un des mille travers de l'humanité. Ils se profilent sur le fond du roman, les uns après les autres : quelques-uns pourtant reparaissent plusieurs fois, pour rompre la monotonie du procédé. L'auteur a d'ailleurs introduit dans son œuvre autant de variété que le sujet en comportait : tantôt ce sont des récits intercalés qui viennent relâcher au bon moment le fil de l'intrigue ; tantôt ce sont de petites scènes comiques, toutes prêtes pour la scène ; tantôt de grands tableaux d'histoire, qui font songer à un Saint-Simon moins âpre et moins artiste. Enfin *Gil Blas*, par cette riche complexité de l'action, par cette vivante cohue de types fidèlement copiés, ressemble à une vaste comédie humaine, dont le spectacle laisse une impression un peu triste, comme fait toujours la réalité pure : Lesage a été le Balzac de son temps, avec moins de pénétration et plus de style.

Ses autres romans sont loin de valoir celui-là. On ne peut faire qu'un *Gil Blas*, et Lesage a imprudemment essayé d'en faire trois autres. D'ailleurs il ne s'est plus donné la peine de tirer grand'chose de son propre fonds, qu'il avait un peu épuisé : il s'est borné à imiter d'assez près des modèles espagnols. Cela se sent de reste, et suffirait à démontrer, par comparaison, l'originalité du *Gil Blas*.

L'*Histoire de Guzman d'Alfarache* (1732), prise de Mateo Aleman, n'a pas grande valeur. A part une jolie peinture de la vie des mendiants à Rome, on n'y trouve guère qu'une plaisante revue des espiègleries et fourberies du héros : c'est un recueil de bons tours, bien vite lassants. Il n'est pas en somme fort intéressant de savoir comment s'y prit Guzman pour dérober les confitures d'un cardinal romain, ou pour voler un pauvre diable d'apothicaire. Il y a de la gaieté dans ces récits, mais on y trouve aussi beaucoup trop de cette vulgarité triviale, dont on peut déjà sur-

prendre quelque trace dans le *Gil Blas* même. Livre amusant, en somme, et parfaitement inoffensif en dépit des apparences : car le fonds en est aussi enfantin que celui de *Gustave ou le Mauvais sujet.*

L'*Histoire d'Estebanille Gonzalès, surnommé le Garçon de bonne humeur* (1734), est d'un comique moins bas : il s'y trouve quelques scènes agréables, dignes de figurer dans le *Gil Blas*; mais l'ensemble est peu intéressant. Le besoin de ce nouvel aventurier espagnol ne se faisait pas clairement sentir, après tant d'autres.

Le Bachelier de Salamanque, ou *Mémoires et aventures de don Cherubin de la Ronda* (1736) a le grave tort de ressembler beaucoup trop, pour le sujet et la conduite de l'intrigue, à *Gil Blas de Santillane* : ce qui a donné à Llorente une belle occasion de supposer un manuscrit original et unique, d'où Lesage aurait tiré ses deux romans. Cherubin se fait précepteur au lieu d'être laquais; il nous raconte l'histoire de ses élèves et des parents de ses élèves; il est tantôt dans la misère, tantôt dans l'opulence; il devient au Mexique le gouverneur du fils du vice-roi; il fait l'important; il se marie; il est favori du duc d'Ossonne et du comte d'Olivarès; enfin il trouve comme Gil Blas un bon château et une douce retraite. A part la très jolie histoire du licencié Carambola, tout le reste manque un peu de nouveauté. C'est du *Gil Blas* ressassé et dilué; on y sent déjà la vieillesse de l'auteur. Aussi Lesage préférait-il ingénument ce dernier roman aux autres, tout comme l'archevêque de Grenade préférait sa dernière homélie.

Il faut faire une place à part à un autre roman de Lesage, moins connu, rarement réimprimé, et qui mérite d'être tiré de l'oubli. Ce sont les *Aventures de M. Robert Chevalier, dit de Beauchêne, capitaine de flibustiers dans la Nouvelle-France* (1732). Ce roman est très mal composé (sur les six livres qu'il contient, il y en a trois consacrés à une histoire épisodique); il manque absolument de conclusion; enfin il porte souvent la marque d'une rédaction un peu hâtive : le style en est moins piquant et moins savoureux que celui de *Gil Blas* ou du *Diable boiteux*. Malgré tous ces défauts, il plaît par la nouveauté du sujet.

Le 11 décembre 1731 mourait à Tours, à la suite d'une querelle avec quelques Anglais, un ancien capitaine de flibustiers, qui s'était retiré dans cette ville, après avoir

bataillé pendant près de cinquante ans sur terre et sur mer au service du roi. Ce hardi forban avait trouvé le moyen, à ses moments perdus, d'écrire ses mémoires; Lesage, qui en eut connaissance, fut chargé par sa veuve de les mettre au jour, après les avoir revus et arrangés. Telle est du moins l'histoire qu'il nous raconte dans la préface de son livre, et il n'y a aucune raison pour la mettre en doute. En tout cas ces aventures, authentiques ou non (elles semblent généralement l'être par la précision et l'exactitude des détails), sont d'un intérêt autrement captivant que les sempiternelles odyssées des Guzman et des Estebanille. La scène se passe au temps des guerres de Louis XIV (guerre de la ligue d'Augsbourg, guerre de la succession d'Espagne) dans cette Nouvelle-France que devait bientôt livrer aux Anglais la coupable incurie d'un Louis XV. L'auteur nous transporte successivement au Canada, en Acadie, chez les Iroquois, chez les Hurons, aux Antilles, en Irlande; il nous retrace la vie aventureuse de ces audacieux corsaires, sortis de l'île de Saint-Domingue, qui si longtemps avaient désolé la mer des Antilles, courant sus aux navires espagnols, les abordant et les capturant avec une intrépidité inouïe, et qui alors tournaient contre les Anglais tous leurs efforts et leur infligeaient en mainte rencontre des pertes cruelles. Il y a dans ces récits une verdeur de ton, un pittoresque saisissant et sobre, qui leur donnent un attrait singulier. Lesage, qui était Breton, a su parler de la mer avec une compétence et aussi avec une sympathie toutes nouvelles dans notre littérature. Enfin, si l'on songe que d'un bout à l'autre de ces romanesques aventures, c'est de la France qu'il s'agit, de l'honneur de son pavillon engagé sur les mers les plus lointaines, on éprouve encore aujourd'hui une mâle satisfaction à lire la relation de tous ces héroïques faits d'armes. La curiosité n'y trouve pas moins son compte que le patriotisme : car on y rencontre maint détail curieux sur les mœurs et les coutumes de ces pays reculés. Les *Aventures de Beauchêne* reluisent d'une couleur locale, infiniment moins poétique et moins luxuriante, mais peut-être plus authentique, que celle des *Natchez* de Chateaubriand.

On peut malheureusement trouver que le caractère du héros principal est un peu chargé : on y reconnaît trop la main de Lesage. L'auteur, pour satisfaire le goût du jour

et rester paresseusement fidèle à de vieilles habitudes, a voulu en faire un *picaro* ; il lui a donné quelques vices dont il se serait bien passé : Beauchêne est un mauvais fils, un mauvais frère, il est menteur, à l'occasion, il est hâbleur, joueur, querelleur, brutal. Le vrai Beauchêne a pu n'être pas un petit saint; mais je doute que, dans ses *Mémoires*, il ait étalé aussi effrontément ses misères morales. Lesage semble n'avoir pas vu tout l'intérêt du sujet qu'il avait la bonne fortune d'offrir le premier au lecteur. Il ne s'est pas aperçu qu'avec un peu plus d'application et d'effort, il aurait pu fonder en France le roman de voyages et d'aventures avec autant d'éclat qu'il venait d'y fonder le roman de mœurs.

PAGES CHOISIES

DE LESAGE

LE DIABLE BOITEUX

Une promenade sur les toits.

Don Cléophas Léandro Perez Zambullo, écolier d'Alcala, erre par une belle nuit d'octobre sur les toits de la ville de Madrid, pour échapper à la poursuite de trois ou quatre spadassins. Il lui arrive alors l'aventure que voici.

Il marcha vers une lumière qu'il aperçut de loin, et qui, toute faible qu'elle était, lui servit de fanal dans une conjoncture si périlleuse. Après avoir plus d'une fois couru le risque de se rompre le cou, il arriva près d'un grenier d'où sortaient les rayons de cette lumière, et il entra dedans par la fenêtre, aussi transporté de joie qu'un pilote qui voit heureusement surgir au port son vaisseau menacé du naufrage.

Il regarda d'abord de toutes parts ; et fort étonné de ne trouver personne dans ce galetas, qui lui parut un appartement assez singulier, il se mit à le considérer avec beaucoup d'attention. Il vit une lampe de cuivre attachée au plafond, des livres et des papiers en confusion sur une table, une sphère et des compas d'un

côté, des fioles et des cadrans de l'autre : ce qui lui fit juger qu'il demeurait au-dessous quelque astrologue qui venait faire ses observations dans ce réduit.

Il rêvait au péril que son bonheur lui avait fait éviter et délibérait en lui-même s'il demeurerait jusqu'au lendemain, ou s'il prendrait un autre parti, quand il entendit pousser un long soupir auprès de lui. Il s'imagina d'abord que c'était quelque fantôme de son esprit agité, une illusion de la nuit; c'est pourquoi, sans s'y arrêter, il continua ses réflexions.

Mais, ayant ouï soupirer une seconde fois, il ne douta plus que ce ne fût une chose réelle; et, bien qu'il ne vît personne dans la chambre, il ne laissa pas de s'écrier :

« Qui diable soupire ici?

— C'est moi, seigneur écolier, lui répondit aussitôt une voix qui avait quelque chose d'extraordinaire; je suis depuis six mois dans une de ces fioles bouchées. Il loge en cette maison un savant astrologue qui est magicien : c'est lui qui, par le pouvoir de son art, me tient enfermé dans cette étroite prison.

— Vous êtes donc un esprit? dit don Cléophas, un peu troublé de la nouveauté de l'aventure.

— Je suis un démon, repartit la voix; vous venez ici fort à propos pour me tirer d'esclavage. Je languis dans l'oisiveté, car je suis le diable de l'enfer le plus vif et le plus laborieux. »

Ces paroles causèrent quelque frayeur au seigneur Zambullo; mais, comme il était naturellement courageux, il se rassura, et dit d'un ton ferme à l'esprit :

« Seigneur diable, apprenez-moi, s'il vous plaît, quel rang vous tenez parmi vos confrères, si vous êtes un démon noble ou roturier?

— Je suis un diable d'importance, répondit la voix, et celui de tous qui a le plus de réputation dans l'un et dans l'autre monde.

— Seriez-vous par hasard, répliqua don Cléophas, le démon qu'on appelle *Lucifer*?

— Non, repartit l'esprit, c'est le diable des charlatans.

— Êtes-vous Uriel? reprit l'écolier.

— Fi donc! interrompit brusquement la voix; c'est le patron des marchands, des tailleurs, des bouchers, des boulangers et des autres voleurs du tiers état.

— Vous êtes peut-être Belzébuth? dit Léandro.

— Vous moquez-vous? repartit l'esprit; c'est le démon des duègnes et des écuyers.

— Cela m'étonne, dit Zambullo; je croyais Belzébuth un des plus grands personnages de votre compagnie.

— C'est un de ses moindres sujets, repartit le démon : vous n'avez pas des idées justes de notre enfer.

— Il faut donc, reprit Cléophas, que vous soyez Léviathan, Belphégor ou Astaroth?

— Oh! pour ces trois-là, dit la voix, ce sont des diables du premier ordre; ce sont des esprits de cour. Ils entrent dans les conseils des princes, animent les ministres, forment les ligues, excitent les soulèvements dans les États, et allument les flambeaux de la guerre. Ce ne sont point là des maroufles comme les premiers que vous avez nommés.

— Hé! dites-moi, je vous prie, répliqua l'écolier, quelles sont les fonctions de Flagel?

— Il est l'âme de la chicane et l'esprit du barreau, repartit le démon. C'est lui qui a composé le protocole des huissiers et des notaires. Il inspire les plaideurs, possède les avocats et obsède les juges. Pour moi, j'ai d'autres occupations : je fais des mariages ridicules : j'unis des barbons avec des mineures, des maîtres avec leurs servantes, des filles mal dotées avec de tendres amants qui n'ont point de fortune. C'est moi qui ai introduit dans le monde le luxe, la débauche, les jeux de hasard et la chimie. Je suis l'inventeur des carrousels, de la danse, de la musique, de la comédie et de toutes les modes nouvelles de France. En un mot, je m'appelle Asmodée, surnommé le Diable boiteux.

— Hé quoi! s'écria don Cléophas, vous seriez ce fameux Asmodée dont il est fait une si glorieuse mention dans Agrippa [1] et dans la *Clavicule* de Salomon?

— Cela est vrai, dit l'esprit : Je suis le démon de la luxure, ou, pour parler plus honorablement, le dieu Cupidon; car les poètes m'ont donné ce joli nom, et ces messieurs me peignent fort avantageusement. Ils disent que j'ai des ailes dorées, un bandeau sur les yeux, un arc à la main, un carquois plein de flèches sur les épaules, et avec cela une beauté ravissante. Vous allez voir tout à l'heure ce qui en est si vous voulez me mettre en liberté.

— Seigneur Asmodée, répliqua Léandro Perez, il y longtemps, comme vous savez, que je vous suis entièrement dévoué; le péril que je viens de courir en peut faire foi. Je suis bien aise de trouver l'occasion de vous servir, mais le vase qui vous recèle est sans doute un vase enchanté : je tenterais vainement de le déboucher ou de le briser : ainsi, je ne sais pas trop bien de quelle manière je pourrai vous délivrer de prison. Je n'ai pas un grand usage de ces sortes de délivrances; et, entre nous, si, tout fin diable que vous êtes, vous ne sauriez vous tirer d'affaire, comment un chétif mortel en pourrait-il venir à bout?

— Les hommes ont ce pouvoir, répondit le démon. La fiole où je suis retenu n'est qu'une simple bouteille de verre facile à briser. Vous n'avez qu'à la prendre et qu'à la jeter par terre, j'apparaîtrai tout aussitôt en forme humaine.

— Sur ce pied-là, dit l'écolier, la chose est plus aisée que je ne le pensais. Apprenez-moi donc dans quelle fiole vous êtes; j'en vois un assez grand nombre de pareilles, et je ne puis la démêler.

— C'est la quatrième du côté de la fenêtre, répliqua l'esprit. Quoique l'empreinte d'un cachet magique soit

1. Agrippa de Nettesheim est un célèbre philosophe cabalistique allemand du commencement du XVIe siècle.

sur le bouchon, la bouteille ne laissera pas de se casser.

— Cela suffit, reprit don Cléophas. Je suis prêt à faire ce que vous souhaitez ; il n'y a plus qu'une petite difficulté qui m'arrête : quand je vous aurai rendu le service dont il s'agit, je crains de payer les pots cassés.

— Il ne vous arrivera aucun malheur, repartit le démon ; au contraire, vous serez content de ma reconnaissance. Je vous apprendrai tout ce que vous voudrez savoir ; je vous instruirai de tout ce qui se passe dans le monde ; je vous découvrirai les défauts des hommes ; je serai votre démon tutélaire, et, plus éclairé que le génie de Socrate, je prétends vous rendre encore plus savant que ce grand philosophe. En un mot, je me donne à vous avec mes bonnes et mauvaises qualités ; elles ne vous seront pas moins utiles les unes que les autres. »

Le jeune Zambullo prit la fiole où était l'esprit, et, sans s'embarrasser davantage de ce qu'il en pourrait arriver, il la laissa tomber rudement. Elle se brisa en mille pièces, et inonda le plancher d'une liqueur noirâtre qui s'évapora peu à peu, et se convertit en une fumée, laquelle, venant à se dissiper tout à coup, fit voir à l'écolier surpris une figure d'homme en manteau, de la hauteur d'environ deux pieds et demi, appuyé sur deux béquilles. Ce petit monstre boiteux avait des jambes de bouc, le visage long, le menton pointu, le teint jaune et noir, le nez fort écrasé ; ses yeux ressemblaient à deux charbons allumés ; sa bouche, excessivement fendue, était surmontée de deux crocs de moustache rousse, et bordée de deux lippes sans pareilles.

Ce démon, s'apercevant que sa vue ne prévenait pas en sa faveur l'écolier, lui dit en souriant :

« Eh bien ! seigneur don Cléophas Léandro Perez Zambullo, que vous semble de mon air et de ma beauté?... Mais hâtons-nous de sortir de ce galetas. Le

magicien y va bientôt monter. S'il nous surprenait, il ne manquerait pas de me remettre en bouteille, et il pourrait bien vous y mettre aussi. Jetons auparavant par la fenêtre les morceaux de la fiole brisée, afin que l'enchanteur ne s'aperçoive pas de mon élargissement. »

Après avoir parlé de cette sorte, le démon ramassa toutes les pièces de la fiole cassée et les jeta par la fenêtre.

« Seigneur Zambullo, dit-il ensuite à l'écolier, sauvons-nous au plus vite : prenez le bout de mon manteau, et ne craignez rien. »

Quelque périlleux que parût ce parti à don Cléophas, il aima mieux l'accepter que de demeurer exposé au ressentiment du magicien; et il s'accrocha le mieux qu'il put au Diable, qui l'emporta dans le moment.

Asmodée n'avait pas vanté sans raison son agilité. Il fendit l'air comme une flèche décochée avec violence, et s'alla percher sur la tour de San-Salvador. Dès qu'il y eut pris pied il dit à son compagnon :

« Eh bien! seigneur Léandro, quand on dit d'une rude voiture que c'est une voiture de diable, n'est-il pas vrai que cette façon de parler est fausse?

— Je viens d'en vérifier la fausseté, répondit poliment Zambullo. Je puis assurer que c'est une voiture plus douce qu'une litière, et avec cela si diligente, qu'on n'a pas le temps de s'ennuyer sur la route.

— Oh çà, reprit le démon, vous ne savez pas pourquoi je vous amène ici : je prétends vous montrer tout ce qui se passe dans Madrid; et comme je veux débuter par ce quartier-ci, je ne pouvais choisir un endroit plus propre à l'exécution de mon dessein. Je vais, par mon pouvoir diabolique, enlever les toits des maisons : et malgré les ténèbres de la nuit, le dedans va s'ouvrir à vos yeux. »

A ces mots, il ne fit simplement qu'étendre le bras droit, et aussitôt tous les toits disparurent. Alors l'écolier vit, comme en plein midi, l'intérieur des maisons,

de même, dit Luis Velez de Guevara [1], qu'on voit le dedans d'un pâté dont on vient d'ôter la croûte. Le spectacle était trop nouveau pour ne pas attirer son attention tout entière. Il promena sa vue de toutes parts, et la diversité des choses qui l'environnaient eu de quoi occuper longuement sa curiosité.

« Seigneur don Cléophas, lui dit le Diable, cette confusion d'objets que vous regardez avec tant de plaisir est, à la vérité, très agréable à contempler; mais ce n'est qu'un amusement frivole. Il faut que je vous le rende utile; et pour vous donner une parfaite connaissance de la vie humaine, je veux vous expliquer ce que font toutes ces personnes que vous voyez. Je vais vous découvrir les motifs de leurs actions, et vous révéler jusqu'à leurs plus secrètes pensées. Par où commençons-nous? Observons d'abord, dans cette maison à ma droite, ce vieillard qui compte de l'or et de l'argent : c'est un bourgeois avare. Son carrosse, qu'il a eu presque pour rien à l'inventaire d'un alcade de Corte, est tiré par deux mauvaises mules qui sont dans son écurie, et qu'il nourrit suivant la loi des Douze Tables, c'est-à-dire qu'il leur donne tous les jours, à chacune, une livre d'orge; il les traite comme les Romains traitaient leurs esclaves. Il y a deux ans qu'il est revenu des Indes chargé d'une grande quantité de lingots qu'il a changés en espèces. Admirez ce vieux fou; avec quelle satisfaction il parcourt des yeux ses richesses! il ne peut s'en rassasier. Mais prenez garde en même temps à ce qui se passe dans une petite salle de la même maison. Y remarquez-vous deux jeunes garçons avec une vieille femme?

— Oui, répondit Cléophas. Ce sont apparemment ses enfants?

— Non, répondit le Diable, ce sont ses neveux, qui

1. Luis Velez de Guevara (1570-1644) est l'auteur d'un *Diablo cojuelo, novela de la otra vida* (Madrid, 1641) qui a fourni à Lesage le titre et l'idée de son petit roman

doivent en hériter, et qui, dans l'impatience où ils sont de partager ses dépouilles, ont fait venir secrètement une sorcière pour savoir d'elle quand il mourra.

« J'aperçois dans la maison voisine deux tableaux assez plaisants. L'une est une coquette surannée qui se couche après avoir laissé ses cheveux, ses sourcils et ses dents sur sa toilette; l'autre, un galant sexagénaire, qui revient de faire sa cour. Il a déjà ôté son œil et sa moustache postiches, avec sa perruque qui cachait une tête chauve. Il attend que son valet lui ôte son bras et sa jambe de bois, pour se mettre au lit avec le reste.

— J'aperçois dans la maison qui est en face, dit Zambullo, un homme qui se lève et s'habille à la hâte.

— Malepeste! répondit l'esprit, c'est un médecin qu'on appelle pour une affaire bien pressante. On vient le chercher de la part d'un prélat qui, depuis une heure qu'il est au lit, a toussé deux ou trois fois. Portez la vue au delà, sur la droite, et tâchez de découvrir dans un grenier un homme qui se promène en chemise, à la sombre clarté d'une lampe.

— J'y suis, s'écria l'écolier, à telles enseignes que je ferais l'inventaire des meubles qui sont dans ce galetas : il n'y a qu'un grabat, un placet et une table, et les murs me paraissent tout barbouillés de noir.

— Le personnage qui loge si haut est un poète, reprit Asmodée, et ce qui vous paraît noir, ce sont des vers tragiques de sa façon dont il a tapissé sa chambre, étant obligé, faute de papier, d'écrire ses poèmes sur le mur.

— A le voir s'agiter et se démener comme il fait en se promenant, dit don Cléophas, je juge qu'il compose quelque ouvrage d'importance.

— Vous n'avez pas tort d'avoir cette pensée, répliqua le boiteux : il mit hier la dernière main à une tragédie intitulée : *le Déluge universel*. On ne saurait lui reprocher qu'il n'a point observé l'unité de lieu, puisque

toute l'action se passe dans l'arche de Noé. Je vous assure que c'est une pièce excellente; toutes les bêtes y parlent comme des docteurs. Il a dessein de la dédier; il y a six heures qu'il travaille à l'épître dédicatoire; il en est à la dernière phrase en ce moment. On peut dire que c'est un chef-d'œuvre que cette dédicace : toutes les vertus morales et politiques, toutes les louanges qu'on peut donner à un homme illustre par ses ancètres et par lui-même n'y sont point épargnées; jamais auteur n'a tant prodigué l'encens.

— A qui prétend-il adresser un éloge si magnifique? reprit l'écolier.

— Il n'en sait rien encore, repartit le Diable; il a laissé le nom en blanc. Il cherche quelque riche seigneur qui soit plus libéral que ceux à qui il a déjà dédié d'autres livres; mais les gens qui payent des épîtres dédicatoires sont bien rares aujourd'hui : c'est un défaut dont les seigneurs se sont corrigés, et par là ils ont rendu un grand service au public, qui était accablé de pitoyables productions d'esprit, attendu que la plupart des livres ne se faisaient autrefois que pour le produit des dédicaces.

« A propos d'épître dédicatoire, ajouta le démon, il faut que je vous rapporte un trait assez singulier. Une femme de la cour ayant permis qu'on lui dédiât un ouvrage, en voulut voir la dédicace avant qu'on l'imprimât; et ne s'y trouvant pas assez bien louée à son gré, elle prit la peine d'en composer une de sa façon et de l'envoyer à l'auteur pour la mettre à la tête de son ouvrage.

— Il me semble, s'écria Léandro, que voilà des voleurs qui s'introduisent dans une maison par un balcon.

— Vous ne vous trompez point, dit Asmodée, ce sont des voleurs de nuit. Ils entrent chez un banquier : suivons-les de l'œil, voyons ce qu'ils feront. Ils visitent le comptoir; ils fouillent partout : mais le banquier

les a prévenus; il partit hier pour la Hollande avec tout ce qu'il avait d'argent dans ses coffres.

— Oh! oh! s'écria l'écolier, j'entends retentir l'air de cris et de lamentations; viendrait-il d'arriver quelque malheur?

— Voici ce que c'est, dit l'esprit : deux jeunes cavaliers jouaient ensemble aux cartes, dans ce tripot où vous voyez tant de lampes et de chandelles allumées. Ils se sont échauffés sur un coup, ont mis l'épée à la main, et se sont blessés tous deux mortellement; le plus âgé est marié, et le plus jeune est fils unique; ils vont rendre l'âme. La femme de l'un et le père de l'autre, avertis de ce funeste accident, viennent d'arriver; ils remplissent de cris tout le voisinage. « Malheureux enfant, dit le père en apostrophant son fils, qui ne saurait l'entendre, combien de fois t'ai-je exhorté à renoncer au jeu? Combien de fois t'ai-je prédit qu'il te coûterait la vie? Je déclare que ce n'est point ma faute si tu péris misérablement. » De son côté, la femme se désespère. Quoique son époux ait perdu au jeu tout ce qu'elle lui a apporté en mariage; quoiqu'il ait vendu toutes les pierreries qu'elle avait, et jusqu'à ses habits, elle est inconsolable de sa perte; elle maudit les cartes, qui en sont la cause; elle maudit celui qui les a inventées; elle maudit le tripot et tous ceux qui l'habitent [1].

— Je plains fort les gens que la fureur du jeu possède, dit don Cléophas; ils ont souvent l'esprit dans une horrible situation. Grâce au ciel, je ne suis point entiché de ce vice-là.

— Il faut encore, reprit le démon, que je vous présente des images tristes. Voyez, dans une maison, à deux pas du tripot, ce gros homme étendu sur un lit :

1. Tous les moralistes, sermonnaires, auteurs comiques, auteurs de mémoires du temps (La Bruyère, Bourdaloue, Regnard, Saint-Simon, etc.), sont unanimes à dénoncer la fureur du jeu qui sévissait alors, chez les femmes aussi bien que chez les hommes.

c'est un malheureux chanoine qui vient de tomber en apoplexie. Son neveu et sa petite-nièce, bien loin de lui donner du secours, le laissent mourir et se saisissent de ses meilleurs effets [1] qu'ils vont porter chez des recéleurs; après quoi ils auront tout le loisir de pleurer et de se lamenter... Remarquez-vous près de là deux hommes que l'on ensevelit? Ce sont deux frères; ils étaient malades de la même maladie, mais ils se gouvernaient différemment : l'un avait une confiance aveugle en son médecin, l'autre a voulu laisser agir la nature. Ils sont morts tous deux : celui-là pour avoir pris tous les remèdes de son docteur; celui-ci pour n'avoir rien voulu prendre.

— Cela est fort embarrassant, dit Léandro. Et que faut-il donc que fasse un pauvre malade?

— C'est ce que je ne puis vous apprendre, répondit le Diable; je sais bien qu'il y a de bons remèdes, mais je ne sais s'il y a de bons médecins... »

Asmodée transporte son compagnon sur le faîte d'une prison; et là il lui découvre les secrètes pensées de chacun des prisonniers, et la cause de leur captivité. Puis sur le toit d'une *casa de los locos* (maison de fous) :

Zambullo parcourut d'un air curieux toutes les loges, et après qu'il eut observé les folles et les fous qu'elles renfermaient, le Diable lui dit :

« Vous en voyez de toutes les façons; en voilà de l'un et de l'autre sexe, en voilà de tristes et de gais, de jeunes et de vieux; il faut à présent que je vous dise pourquoi la tête leur a tourné; allons de loge en loge, et commençons par les hommes. Le premier qui se présente, et qui paraît furieux, est un nouvelliste castillan, né dans le sein de Madrid, un bourgeois fier et plus sensible à l'honneur de sa patrie qu'un ancien

1. Regnard, dans une scène célèbre du *Légataire universel* (1708), s'est peut-être inspiré de cette page du *Diable boiteux*, alors dans toute sa nouveauté.

citoyen de Rome. Il est devenu fou de chagrin d'avoir lu dans la gazette que vingt-cinq Espagnols s'étaient laissés battre par un parti de cinquante Portugais. Il a pour voisin un licencié qui avait tant d'envie d'attraper un bénéfice, qu'il a fait l'hypocrite à la cour pendant dix ans, et le désespoir de se voir toujours oublié dans les promotions lui a brouillé la cervelle; mais ce qu'il y a d'avantageux pour lui, c'est qu'il se croit archevêque de Tolède. S'il ne l'est pas effectivement, il a du moins le plaisir de s'imaginer qu'il l'est; et je le trouve d'autant plus heureux, que je regarde sa folie comme un beau songe qui ne finira qu'avec sa vie, et qu'il n'aura point de compte à rendre, en l'autre monde, de l'usage de ses revenus. Le fou qui suit est un pupille; son tuteur l'a fait passer pour insensé, dans le dessein de s'emparer pour toujours de son bien; le pauvre garçon a véritablement perdu l'esprit, de rage d'être enfermé. Après le mineur est un maître d'école qui est venu là pour s'être obstiné à vouloir trouver le *paulo post-futurum* du verbe grec; et le quatrième, un marchand dont la raison n'a pu soutenir la nouvelle d'un naufrage, après avoir eu la force de résister à deux banqueroutes qu'il a faites. Le personnage qui gît dans la loge suivante est le vieux capitaine Zanubio, cavalier napolitain qui s'est venu établir à Madrid. La jalousie l'a mis dans l'état où vous le voyez... Immédiatement après Zanubio, continua le Diable, est le seigneur don Blaz Desdichado, cavalier plein de mérite : la mort de son épouse est cause qu'il est dans la situation déplorable où vous le voyez.

— Cela me surprend, dit don Cléophas : un mari que la mort de sa femme rend insensé! Je ne croyais pas qu'on pût pousser si loin l'amour conjugal.

— N'allons pas si vite, interrompit Asmodée; don Blaz n'est pas devenu fou de douleur d'avoir perdu sa femme; ce qui lui a troublé l'esprit, c'est que, n'ayant point d'enfants, il a été obligé de rendre aux parents

de la défunte cinquante mille ducats qu'il reconnaît dans son contrat de mariage avoir reçus d'elle.

— Oh! c'est une autre affaire! répliqua Léandro; je ne suis plus étonné de son accident. Et dites-moi, s'il vous plaît, quel est ce jeune homme qui saute comme un cabri dans la loge suivante, et qui s'arrête de moment en moment pour faire des éclats de rire, en se tenant les côtes? Voilà un fou bien gai!

— Aussi, repartit le boiteux, sa folie vient d'un excès de joie. Il était portier d'une personne de qualité; et comme il apprit un jour la mort d'un riche contador [1] dont il se trouvait l'unique héritier, il ne fut point à l'épreuve d'une si joyeuse nouvelle : la tête lui tourna. Nous voici parvenus à ce grand garçon qui joue de la guitare, et qui l'accompagne de sa voix : c'est un fou mélancolique, un amant que les rigueurs d'une dame ont réduit au désespoir, et qu'il a fallu enfermer.

— Ah! que je plains celui-là! s'écria l'écolier : permettez que je déplore son infortune, elle peut arriver à tous les honnêtes gens : si j'étais épris d'une beauté cruelle, je ne sais si je n'aurais pas le même sort.

— A ce sentiment, reprit le démon, je vous reconnais pour un vrai Castillan; il faut être né dans le sein de la Castille pour se sentir capable d'aimer jusqu'à devenir fou de chagrin de ne pouvoir plaire. Considérez, dans la loge qui suit celle de ce joueur de guitare, ce visage pâle et décharné qui grince des dents, et semble vouloir manger les barreaux de fer qui sont à sa fenêtre : c'est un honnête homme né sous un astre si malheureux, qu'avec tout le mérite du monde, quelques mouvements qu'il se soit donnés pendant vingt années, il n'a pu parvenir à s'assurer du pain. Il a perdu la raison en voyant un très petit sujet de sa connaissance monter en un jour, par l'arithmétique, au haut de la roue de la fortune. Le

1. Trésorier.

voisin de ce fou est un vieux secrétaire qui a le timbre fêlé pour n'avoir pu supporter l'ingratitude d'un homme de la cour qu'il a servi pendant soixante ans. On ne peut assez louer le zèle et la fidélité de ce serviteur, qui ne demandait jamais rien; il se contentait de faire parler ses services et son assiduité; mais son maître, bien loin de ressembler à Archélaüs, roi de Macédoine, qui refusait lorsqu'on lui demandait, et donnait quand on ne lui demandait pas, est mort sans le récompenser; il ne lui a laissé que ce qu'il lui faut pour passer le reste de ses jours dans la misère et parmi les fous. Je ne veux plus vous en faire observer qu'un : c'est celui qui, les coudes appuyés sur sa fenêtre, paraît plongé dans une profonde rêverie. Vous voyez en lui un *senhor hidalgo de Tafalla*, petite ville de Navarre; il est venu demeurer à Madrid, où il a fait un bel usage de son bien. Il avait la rage de vouloir connaître tous les beaux esprits et de les régaler; ce n'était chez lui, tous les jours, que festins; et, quoique les auteurs, nation ingrate et impolie, se moquassent de lui en le grugeant, il n'a pas été content qu'il n'ait mangé avec eux son petit fait.

— Il ne faut pas douter, dit Zambullo, qu'il ne soit devenu fou de regret de s'être si sottement ruiné.

— Tout au contraire, reprit Asmodée, c'est de se voir hors d'état de continuer le même train. Venons présentement aux femmes, ajouta-t-il.

— Comment donc, s'écria l'écolier, je n'en vois que sept ou huit! Il y a moins de folles que je ne croyais.

— Toutes les folles ne sont pas ici, dit le démon en souriant. Je vous porterai, si vous le souhaitez, tout à l'heure, dans un autre quartier de cette ville, où il y a une grande maison qui en est toute pleine.

— Cela n'est pas nécessaire, répliqua don Cléophas, je m'en tiens à celles-ci.

— Vous avez raison, reprit le boiteux; ce sont presque toutes des filles de distinction; vous jugez bien, à la propreté de leur linge, qu'elles ne sauraient être

des personnes du commun. Je vais vous apprendre la cause de leur folie. Dans la première loge est la femme d'un corrégidor, à qui la rage d'avoir été appelée bourgeoise par une dame de la cour a troublé l'esprit. Dans la seconde, demeure l'épouse d'un trésorier général du conseil des Indes; elle est devenue folle de dépit d'avoir été obligée, dans une rue étroite, de faire reculer son carrosse pour laisser passer celui de la duchesse de Médina-Cœli [1]. Dans la troisième fait sa résidence une jeune veuve de famille marchande qui a perdu le jugement de regret d'avoir manqué un grand seigneur qu'elle espérait épouser. Les deux folles suivantes sont l'aïeule d'un avocat et une vieille marquise; la première, par sa mauvaise humeur, désolait son petit-fils, qui l'a mise ici fort honnêtement pour s'en débarrasser; l'autre est une femme qui a toujours été idolâtre de sa beauté; au lieu de vieillir de bonne grâce, elle pleurait sans cesse en voyant ses charmes tomber en ruine; et enfin, un jour, en se considérant dans une glace fidèle, la tête lui tourna.

— Tant mieux pour cette marquise, dit Léandro; dans le dérangement où est son esprit, elle n'aperçoit peut-être plus le changement que le temps a fait en elle.

— Non, assurément, répondit le Diable; bien loin de remarquer à présent un air de vieillesse sur son visage, son teint lui paraît un mélange de lis et de roses, elle voit autour d'elles les Grâces et les Amours; en un mot, elle croit être la déesse Vénus.

— Eh bien! répliqua l'écolier, n'est-elle pas plus heureuse d'être folle que de se voir telle qu'elle est?

— Sans doute », reprit Asmodée.

Mais tous les fous ne sont pas enfermés, comme le remarque judicieusement Asmodée : en regardant du côté de la ville,

1. C'est le sujet de la première scène du *Chevalier à la mode* de Dancourt (1687).

les deux promeneurs en découvrent plusieurs, dignes d'avoir place dans la *casa de los locos*.

« Seigneur Asmodée, interrompit Léandro, apprenez-moi, de grâce, si ce vieillard que je vois occupé à lire dans un cabinet ne serait point par hasard un homme à mériter d'être ici?

— Il le mériterait sans doute, répondit le démon; ce personnage est un vieux licencié qui lit une épreuve d'un livre qu'il a sous la presse.

— C'est apparemment quelque ouvrage de morale ou de théologie? dit don Cléophas.

— Non, repartit le boiteux, ce sont des poésies gaillardes qu'il a composées dans sa jeunesse; au lieu de les brûler, ou du moins de les laisser périr avec lui, il les fait imprimer de son vivant, de peur qu'après sa mort ses héritiers ne soient tentés de les mettre au jour, et que, par respect pour son caractère, ils n'en ôtent tout le sel et l'agrément. Mais venons à un riche chanoine que je vois à deux pas de là. Il a une folie fort singulière : s'il vit frugalement, ce n'est ni par mortification, ni par sobriété; s'il se passe d'équipage, ce n'est point par avarice. Et pourquoi donc ménage-t-il son revenu? C'est pour amasser de l'argent. Qu'en veut-il faire? des aumônes? Non, il en achète des tableaux, des meubles précieux, des bijoux. Et vous croyez que c'est pour en jouir pendant sa vie? Vous vous trompez, c'est uniquement pour en parer son inventaire.

— Ce que vous dites est outré, interrompit Zambullo; y a-t-il au monde un homme de ce caractère-là?

— Oui, vous dis-je, reprit le Diable, il a cette manie; il se fait un plaisir de penser qu'on admirera son inventaire. A-t-il acheté, par exemple, un beau bureau? il le fait empaqueter proprement et serrer dans un garde-meuble, afin qu'il paraisse tout neuf aux yeux des fripiers qui viendront le marchander après sa mort. Passons à un de ses voisins que vous ne trouverez pas moins fou : c'est un vieux garçon venu depuis

peu des îles Philippines à Madrid, avec une riche succession que son père, qui était auditeur de l'audience de Manille, lui a laissée. Sa conduite est assez extraordinaire : on le voit toute la journée dans les antichambres du roi et du premier ministre. Ne le prenez pas pour un ambitieux qui brigue quelque charge importante; il n'en souhaite aucune, et ne demande rien. Eh quoi! me direz-vous, il n'irait dans cet endroit-là simplement que pour faire sa cour? Encore moins. Il ne parle jamais au ministre; il n'en est pas même connu, et ne se soucie pas de l'être. Quel est donc son but? Le voici : il voudrait persuader qu'il a du crédit.

— Le plaisant original! s'écria l'écolier en éclatant de rire; c'est se donner bien de la peine pour peu de chose; vous avez raison de le mettre au rang des fous à enfermer.

— Oh! reprit Asmodée, je vais vous en montrer beaucoup d'autres qu'il ne serait pas juste de croire plus sensés. Considérez dans cette grande maison, où vous apercevez tant de bougies allumées, trois hommes et deux femmes autour d'une table; ils ont soupé ensemble, et jouent présentement aux cartes pour achever de passer la nuit, après quoi ils se sépareront; telle est la vie que mènent ces dames et ces cavaliers. Ils s'assemblent régulièrement tous les soirs, et se quittent au lever de l'aurore pour aller dormir, jusqu'à ce que les ténèbres reviennent chasser le jour; ils ont renoncé à la vue du soleil et des beautés de la nature. Ne dirait-on pas, à les voir ainsi environnés de flambeaux, que ce sont des morts qui attendent qu'on leur rende les derniers devoirs?

— Il n'est pas besoin d'enfermer ces fous-là, dit don Cléophas; ils le sont déjà.

— Je retiens une loge, reprit le démon, pour une dame qui demeure dans un grenier à côté de l'hôtel du comte : c'est une vieille veuve qui, par un excès de tendresse pour ses enfants, a eu la bonté de leur faire une donation de tous ses biens, moyennant une petite

pension alimentaire que lesdits enfants sont obligés de lui faire, et que, par reconnaissance, ils ont grand soin de ne lui pas payer. J'y veux envoyer aussi un vieux garçon de bonne famille, lequel n'a pas plus tôt un ducat qu'il le dépense, et qui, ne pouvant se passer d'espèces, est capable de tout faire pour en avoir. Il y a quinze jours que sa blanchisseuse, à qui il devait trente pistoles, vint les lui demander en disant qu'elle en avait besoin pour se marier à un valet de chambre qui la recherchait. « Tu as donc d'autre argent, lui « dit-il; car où diable est le valet de chambre qui « voudra devenir ton mari pour trente pistoles? — Eh! « mais, répondit-elle, j'ai encore, outre cela, deux cents « ducats. — Deux cents ducats! répliqua-t-il avec émo- « tion; malepeste! Tu n'as qu'à me les donner, à moi, « je t'épouse, et nous voilà quitte à quitte. » Il fut pris au mot, et sa blanchisseuse est devenue sa femme... [1]. Retenons trois places pour ces trois personnes qui reviennent de souper en ville, et qui rentrent dans cet hôtel à main droite, où elles font leur résidence. L'une est un comte, qui se pique d'aimer les belles-lettres; l'autre est son frère le licencié, et le troisième un bel esprit attaché à eux. Ils ne se quittent presque point : ils vont tous trois ensemble partout en visite. Le comte n'a soin que de se louer, son frère le loue et se loue aussi lui-même; mais le bel esprit est chargé de trois soins, de les louer tous deux, et de mêler ses louanges avec les leurs... Encore deux places, l'une pour un vieux bourgeois fleuriste qui, n'ayant pas de quoi vivre, veut entretenir un jardinier et une jardinière, pour avoir soin d'une douzaine de fleurs qu'il a dans son jardin. L'autre, pour un histrion qui, plaignant les désagréments attachés à la vie comique, disait l'autre jour à quelques-uns de ses camarades : « Ma foi, mes

1. Ce vieux garçon, qui finit par épouser sa blanchisseuse, n'est autre que Dufresny (1648-1724), l'auteur de l'*Esprit de contradiction* (1700) et du *Double veuvage* (1702).

« amis, je suis bien dégoûté de la profession: oui, « j'aimerais mieux n'être qu'un petit gentilhomme de « campagne de mille ducats de rente. » De quelque côté que je tourne la vue, continua l'esprit, je ne découvre que des cerveaux malades. »

Les deux compagnons s'arrêtent un moment au-dessus d'une église et le diable raconte à l'écolier l'histoire de tous les morts couchés sous ces riches mausolées, et aussi celle des ombres moins fortunées qui errent dans le lieu saint. Enfin il lui fait contempler un spectacle encore plus terrifiant.

« Je vais, par la même puissance qui vous a fait apercevoir ces mânes, vous rendre la Mort visible. Vous allez contempler cette cruelle ennemie du genre humain, laquelle tourne sans cesse autour des hommes sans qu'ils la voient; qui parcourt en un clin d'œil toutes les parties du monde, et fait dans un même moment sentir son pouvoir aux divers peuples qui les habitent... Regardez du côté de l'Orient; la voilà qui s'offre à vos yeux : une troupe nombreuse d'oiseaux de mauvais augure vole devant elle avec la Terreur, et annonce son passage par des cris funèbres. Son infatigable main est armée de la faux terrible sous laquelle tombent successivement toutes les générations. Sur une de ses ailes sont peints la guerre, la peste, la famine, le naufrage, l'incendie, avec les autres accidents funestes qui lui fournissent à chaque instant une nouvelle proie; et l'on voit sur l'autre aile de jeunes médecins qui se font recevoir docteurs en présence de la Mort, qui leur donne le bonnet, après leur avoir fait jurer qu'ils n'exerceront jamais la médecine autrement qu'on la pratique aujourd'hui. »

Quoique don Cléophas fût persuadé qu'il n'y avait aucune réalité dans tout ce qu'il voyait, et que c'était seulement pour lui faire plaisir que le diable lui montrait la Mort sous cette forme, il ne pouvait la considérer sans frayeur; il se rassura néanmoins, et dit au démon :

« Cette figure épouvantable ne passera pas seulement par-dessus la ville de Madrid, elle y laissera sans doute des marques de son passage.

— Oui, certainement, répondit le boiteux; elle ne vient pas ici pour rien; il ne tiendra qu'à nous d'être témoins de la besogne qu'elle va faire.

— Je vous prends au mot, répliqua l'écolier; volons sur ses traces; voyons sur quelles familles malheureuses sa fureur tombera. Que de larmes vont couler!

— Je n'en doute pas, reprit Asmodée; mais il y en aura bien de commande. La Mort, malgré l'horreur qui l'accompagne, cause autant de joie que de douleur. »

Nos deux spectateurs prirent leur vol et suivirent la Mort pour l'observer. Elle entra d'abord dans une maison bourgeoise, dont le chef était malade à l'extrémité; elle le toucha de sa faux, et il expira au milieu de sa famille, qui forma aussitôt un concert touchant de plaintes et de lamentations.

« Il n'y a point ici de tricherie, dit le démon; la femme et les enfants de ce bourgeois l'aimaient tendrement; d'ailleurs ils avaient besoin de lui pour subsister, leurs pleurs ne sauraient être perfides... Il n'en est pas de même de ce qui se passe dans cette autre maison, où vous voyez la Mort qui frappe un vieillard alité. C'est un conseiller qui a toujours vécu dans le célibat, et fait très mauvaise chère pour amasser des biens considérables qu'il laisse à trois neveux, qui se sont assemblés chez lui dès qu'ils ont appris qu'il tirait à sa fin. Ils ont fait paraître une extrême affliction, et fort bien joué leurs rôles; mais les voilà qui lèvent le masque, et se préparent à faire des actes d'héritiers après avoir fait des grimaces de parents; ils vont fouiller partout. Qu'ils trouveront d'or et d'argent! Quel plaisir! vient de dire tout à l'heure un de ces héritiers aux autres, quel plaisir pour des neveux d'avoir de vieux ladres d'oncles qui renoncent aux douceurs de la vie pour les leur procurer!

— La belle oraison funèbre! dit Léandro Perez.

— Oh! ma foi, reprit le Diable, la plupart des pères qui sont riches, et qui vivent longtemps, n'en doivent point attendre une autre de leurs propres enfants. Tandis que ces héritiers pleins de joie cherchent les trésors du défunt, la Mort vole vers un grand hôtel où demeure un jeune seigneur qui a la petite vérole. Ce seigneur, le plus aimable de la cour, va périr au commencement de ses beaux jours, malgré le fameux médecin qui le gouverne, ou peut-être parce qu'il est gouverné par ce docteur... Remarquez avec quelle rapidité la Mort fait ses opérations; elle a déjà tranché la destinée de ce jeune seigneur, et je la vois prête à faire une autre expédition. Elle s'arrête sur un couvent, elle descend dans une cellule, fond sur un bon religieux, et coupe le fil de la vie pénitente et mortifiée qu'il mène depuis quarante ans. La mort, toute terrible qu'elle est, ne l'a point épouvanté; mais, en récompense, elle entre dans un hôtel qu'elle va remplir d'effroi. Elle s'approche d'un licencié de condition, nommé depuis peu à l'évêché d'Albarazin. Ce prélat n'est occupé que des préparatifs qu'il fait pour se rendre à son diocèse avec toute la pompe qui accompagne aujourd'hui les princes de l'Église. Il ne songe à rien moins qu'à mourir; néanmoins il va tout à l'heure partir pour l'autre monde, où il arrivera sans suite comme le religieux, et je ne sais s'il y sera reçu aussi favorablement que lui.

— O ciel! s'écria Zambullo, la Mort va passer par-dessus le palais du roi! je crains que d'un coup de faux la barbare ne jette toute l'Espagne dans la consternation.

— Vous avez raison de trembler, dit le boiteux, car elle n'a pas plus de considération pour les rois que pour leurs valets de pied; mais rassurez-vous, ajouta-t-il un moment après, elle n'en veut point encore au monarque : elle va tomber sur un de ses courtisans, sur un de ces seigneurs dont l'unique occupation est

de le suivre et de faire leur cour. Ce ne sont pas les hommes de l'état les plus difficiles à remplacer.

— Mais il me semble, répliqua l'écolier, que la Mort ne se contente pas d'avoir enlevé ce courtisan, elle fait encore une pause sur le palais, du côté de l'appartement de la reine.

— Cela est vrai, repartit le Diable, et c'est pour faire une très bonne œuvre : elle va couper le sifflet à une mauvaise femme, qui se plaît à semer la division dans la cour de la Reine, et qui est tombée malade de chagrin de voir deux dames qu'elle avait brouillées se réconcilier de bonne foi. »

Asmodée promène encore son écolier çà et là sur les toits de la ville, lui montrant les gens qui dorment, ceux qui se réveillent, leurs pensées intimes, leurs rêves nocturnes, leurs secrètes occupations. Cette longue odyssée se termine enfin un peu après le lever du soleil : le démon disparaît, rappelé par le vieux magicien qui le tenait prisonnier et qui vient de s'apercevoir de sa fuite. Auparavant, il a transporté don Cléophas dans son appartement, et il lui a promis de lui faire épouser celle qu'il aime, la belle Séraphine, fille du seigneur don Pèdre de Escolano.

Peu de temps après, ce mariage se fit avec une magnificence convenable à l'héritière du seigneur de Escolano, et à la grande satisfaction des parents de notre écolier, lequel demeura par là bien payé des quelques heures de liberté qu'il avait procurées au Diable boiteux.

(*Diable boiteux*, passim.)

HISTOIRE

DE

GIL BLAS DE SANTILLANE

GIL BLAS AU LECTEUR

ALLÉGORIE REMARQUABLE

Avant que d'entendre l'histoire de ma vie, écoute, ami lecteur, un conte que je vais te faire.

Deux écoliers allaient ensemble de Peñafiel à Salamanque. Se sentant las et altérés, ils s'arrêtèrent au bord d'une fontaine qu'ils rencontrèrent sur leur chemin. Là, tandis qu'ils se délassaient après s'être désaltérés, ils aperçurent par hasard auprès d'eux, sur une pierre à fleur de terre, quelques mots déjà un peu effacés par le temps et par les pieds des troupeaux qu'on venait abreuver à cette fontaine. Ils jetèrent de l'eau sur la pierre pour la laver et ils lurent ces paroles castillanes : *Aqui està encerrada el alma del licenciado Pedro Garcias;* ICI EST ENFERMÉE L'AME DU LICENCIÉ PIERRE GARCIAS.

Le plus jeune des écoliers, qui était vif et étourdi, n'eut pas achevé de lire l'inscription, qu'il dit en riant de toute sa force : « Rien n'est plus plaisant! Ici est enfermée l'âme... Une âme enfermée!... Je voudrais savoir quel original a pu faire une si ridicule épitaphe. » En achevant ces paroles, il se leva pour s'en aller. Son compagnon, plus judicieux, dit en lui-même : « Il y a là-dessous quelque mystère; je veux demeurer ici pour

l'éclaircir. » Celui-ci laissa donc partir l'autre; et, sans perdre de temps, se mit à creuser avec son couteau tout autour de la pierre. Il fit si bien qu'il l'enleva. Il trouva dessous une bourse de cuir qu'il ouvrit. Il y avait dedans cent ducats, avec une carte sur laquelle étaient écrites ces paroles en latin : « Sois mon héritier, toi qui as eu assez d'esprit pour démêler le sens de l'inscription, et fais un meilleur usage que moi de mon argent. » L'écolier, ravi de cette découverte, remit la pierre comme elle était auparavant, et reprit le chemin de Salamanque avec l'âme du licencié.

Qui que tu sois, ami lecteur, tu vas ressembler à l'un ou à l'autre de ces deux écoliers. Si tu lis mes aventures sans prendre garde aux instructions morales qu'elles renferment[1], tu ne tireras aucun fruit de cet ouvrage; mais si tu le lis avec attention, tu y trouveras, suivant le précepte d'Horace, l'utile mêlé avec l'agréable.

De la naissance de Gil Blas et de son éducation.

Blas de Santillane, mon père, après avoir longtemps porté les armes pour le service de la monarchie espagnole, se retira dans la ville où il avait pris naissance. Il y épousa une petite bourgeoise qui n'était plus dans sa première jeunesse, et je vins au monde dix mois après leur mariage. Ils allèrent ensuite demeurer à Oviédo, où ils furent obligés de se mettre en condition; ma mère devint femme de chambre et mon père écuyer. Comme ils n'avaient pour tout bien que leurs gages, j'aurais couru risque d'être assez mal élevé, si je n'eusse pas eu dans la ville un oncle chanoine. Il se nommait Gil Perez. Il était frère aîné de ma mère, et mon parrain. Représentez-vous un petit homme haut de trois pieds et demi, extraordinairement gros, avec une tête enfoncée entre les deux

1. En effet, la morale du *Gil Blas* est de celles qu'il faut savoir démêler et extraire : elle n'en est que plus savoureuse.

épaules : voilà mon oncle. Au reste, c'était un ecclésiastique qui ne songeait qu'à bien vivre, c'est-à-dire qu'à faire bonne chère; et sa prébende, qui n'était pas mauvaise, lui en fournissait les moyens.

Il me prit chez lui dès mon enfance et se chargea de mon éducation. Je lui parus si éveillé, qu'il résolut de cultiver mon esprit. Il m'acheta un alphabet, et entreprit de m'apprendre à lire : ce qui ne lui fut pas moins utile qu'à moi; car, en me faisant connaître mes lettres, il se remit à la lecture, qu'il avait toujours fort négligée; et à force de s'y appliquer, il parvint à lire couramment son bréviaire; ce qu'il n'avait jamais fait auparavant. Il aurait encore bien voulu m'enseigner la langue latine; c'eût été autant d'argent d'épargné pour lui; mais, hélas! le pauvre Gil Perez! il n'en avait su de sa vie les premiers principes; c'était peut-être (car je n'avance pas cela comme un fait certain) le chanoine du chapitre le plus ignorant.

Il fut donc obligé de me mettre sous la férule d'un maître; il m'envoya chez le docteur Godinez, qui passait pour le plus habile pédant d'Oviédo. Je profitai si bien des instructions qu'on me donna, qu'au bout de cinq à six années j'entendis un peu les auteurs grecs. et assez bien les poètes latins. Je m'appliquai aussi à la logique, qui m'apprit à raisonner beaucoup. J'aimais tant la dispute, que j'arrêtais les passants, connus ou inconnus, pour leur proposer des arguments. Je m'adressais quelquefois à des figures hibernoises [1] qui ne demandaient pas mieux; et il fallait alors nous voir disputer! Quels gestes! quelles grimaces! quelles contorsions! Nos yeux étaient pleins de fureur, et nos bouches écumantes : on nous devait plutôt prendre pour des possédés que pour des philosophes.

Je m'acquis toutefois par là, dans la ville, la réputation de savant. Mon oncle en fut ravi, parce qu'il fit réflexion que je cesserais bientôt de lui être à charge.

1. Les Irlandais (ou Hibernois) passaient pour être fort disputeurs.

« Oh çà ! Gil Blas, me dit-il un jour, le temps de ton enfance est passé. Tu as déjà dix-sept ans, et te voilà devenu habile garçon : il faut songer à te pousser. Je suis d'avis de t'envoyer à l'université de Salamanque : avec l'esprit que je te vois, tu ne manqueras pas de trouver un bon poste. Je te donnerai quelques ducats pour faire ton voyage, avec ma mule, qui vaut bien dix à douze pistoles ; tu la vendras à Salamanque, et tu en emploieras l'argent à t'entretenir jusqu'à ce que tu sois placé. »

Il ne pouvait rien me proposer qui me fût plus agréable ; car je mourais d'envie de voir le pays. Cependant j'eus assez de force sur moi pour cacher ma joie ; et lorsqu'il fallut partir, ne paraissant sensible qu'à la douleur de quitter un oncle à qui j'avais tant d'obligations, j'attendris le bonhomme, qui me donna plus d'argent qu'il ne m'en aurait donné s'il eût pu lire au fond de mon âme. Avant mon départ, j'allai embrasser mon père et ma mère, qui ne m'épargnèrent pas les remontrances. Ils m'exhortèrent à prier Dieu pour mon oncle, à vivre en honnête homme, à ne me point engager dans de mauvaises affaires, et, sur toutes choses, à ne pas prendre le bien d'autrui. Après qu'ils m'eurent très longtemps harangué, ils me firent présent de leur bénédiction, qui était le seul bien que j'attendais d'eux. Aussitôt je montai sur ma mule et sortis de la ville. (I, 1.)

Première aventure.

Me voilà donc hors d'Oviédo, sur le chemin de Peñaflor, au milieu de la campagne, maître de mes actions, d'une mauvaise mule et de quarante bons ducats, sans compter quelques réaux que j'avais volés à mon très honoré oncle [1]. La première chose que je

1. Gil Blas a quelques mauvais instincts : il ne deviendra vraiment honnête homme qu'aux approches de la vieillesse, vers la fin du roman.

fis fut de laisser ma mule aller à discrétion, c'est-à-dire au petit pas. Je lui mis la bride sur le cou; et, tirant de ma poche mes ducats, je commençai à les compter et recompter dans mon chapeau. Je n'étais pas maître de ma joie : je n'avais jamais vu tant d'argent; je ne pouvais me lasser de le regarder et de le manier. Je le comptais peut-être pour la vingtième fois, quand tout à coup ma mule, levant la tête et les oreilles, s'arrêta au milieu du grand chemin. Je jugeai que quelque chose l'effrayait; je regardai ce que ce pouvait être : j'aperçus sur la terre un chapeau renversé, sur lequel il y avait un rosaire à gros grains, et en même temps j'entendis une voix lamentable qui prononça ces paroles : « Seigneur passant, ayez pitié, de grâce, d'un pauvre soldat estropié; jetez, s'il vous plaît, quelques pièces d'argent dans ce chapeau; vous en serez récompensé dans l'autre monde. » Je tournai aussitôt les yeux du côté que partait la voix; je vis au pied d'un buisson, à vingt ou trente pas de moi, une espèce de soldat qui, sur deux bâtons croisés, appuyait le bout d'une escopette qui me parut plus longue qu'une pique, et avec laquelle il me couchait en joue. A cette vue qui me fit trembler pour le bien de l'Église, je m'arrêtai tout court; je serrai promptement mes ducats, je tirai quelques réaux, et m'approchant du chapeau disposé à recevoir la charité des fidèles effrayés, je les jetai dedans l'un après l'autre, pour montrer au soldat que j'en usais noblement. Il fut satisfaisait de ma générosité, et me donna autant de bénédictions que je donnai de coups de pieds dans les flancs de ma mule pour m'éloigner promptement de lui; mais la maudite bête, trompant mon impatience, n'en alla pas plus vite : la longue habitude qu'elle avait de marcher pas à pas sous mon oncle lui avait fait perdre l'usage du galop.

Je ne tirai pas de cette aventure un augure trop favorable pour mon voyage. Je me représentai que je n'étais pas encore à Salamanque, et que je pourrais

bien faire une plus mauvaise rencontre. Mon oncle me parut très imprudent de ne m'avoir pas mis entre les mains d'un muletier; c'était sans doute ce qu'il aurait dû faire; mais il avait songé qu'en me donnant sa mule mon voyage me coûterait moins, et il avait plus pensé à cela qu'aux périls que je pouvais courir en chemin. Ainsi, pour réparer sa faute, je résolus, si j'avais le bonheur d'arriver à Peñaflor, d'y vendre ma mule et de prendre la voie du muletier pour aller à Astorga, d'où je me rendrais à Salamanque par la même voiture. (I, 2.)

Gil Blas vend sa Mule.

J'arrivai heureusement à Peñaflor : je m'arrêtai à la porte d'une hôtellerie d'assez bonne apparence. Je n'eus pas mis pied à terre, que l'hôte vint me recevoir fort civilement. Il détacha lui-même ma valise, la chargea sur ses épaules, et me conduisit à une chambre, pendant qu'un de ses valets menait ma mule à l'écurie. Cet hôte, le plus grand babillard des Asturies, et aussi prompt à conter sans nécessité ses propres affaires que curieux de savoir celles d'autrui, m'apprit qu'il se nommait André Corcuelo; qu'il avait servi longtemps dans les armées du roi en qualité de sergent, et que, depuis quinze mois, il avait quitté le service pour épouser une fille de Castropol, qui faisait valoir le bouchon [1]. Il me dit encore une infinité d'autres choses que je me serais fort bien passé d'entendre. Après cette confidence, se croyant en droit de tout exiger de moi, il me demanda d'où je venais, où j'allais, et qui j'étais. A quoi il me fallut répondre article par article, parce qu'il accompagnait d'une profonde révérence chaque question qu'il me faisait, en me priant d'un air si respectueux d'excuser sa curiosité, que je

1. L'hôtellerie. Ce nom vient du bouquet (ou bouchon) de verdure qu'on suspendait à la porte comme enseigne.

ne pouvais me défendre de la satisfaire. Cela m'engagea dans un long entretien avec lui, et me donna lieu de parler du dessein et des raisons que j'avais de me défaire de ma mule pour prendre la voie du muletier. Ce qu'il approuva fort, non succinctement ; car il me représenta là-dessus tous les accidents fâcheux qui pouvaient m'arriver sur la route : il me rapporta même plusieurs histoires sinistres de voyageurs. Je croyais qu'il ne finirait point. Il finit pourtant, en disant que, si je voulais vendre ma mule, il connaissait un honnête maquignon qui l'achèterait. Je lui témoignai qu'il me ferait plaisir de l'envoyer chercher : il y alla sur-le-champ lui-même avec empressement.

Il revint bientôt accompagné de son homme qu'il me présenta, et dont il loua fort la probité. Nous entrâmes tous trois dans la cour, où l'on amena ma mule. On la fit passer et repasser devant le maquignon, qui se mit à l'examiner depuis les pieds jusqu'à la tête. Il ne manqua pas d'en dire beaucoup de mal. J'avoue qu'on n'en pouvait dire beaucoup de bien ; mais, quand ç'aurait été la mule du pape, il y aurait trouvé à redire. Il assurait donc qu'elle avait tous les défauts du monde ; et, pour mieux me le persuader, il en attestait l'hôte, qui sans doute avait ses raisons pour en convenir.

« Eh bien, me dit froidement le maquignon, combien prétendez-vous vendre ce vilain animal-là ? »

Après l'éloge qu'il en avait fait, et l'attestation du seigneur Corcuelo, que je croyais homme sincère et bon connaisseur, j'aurais donné ma mule pour rien ; c'est pourquoi je dis au marchand que je m'en rapportais à sa bonne foi ; qu'il n'avait qu'à priser la bête en conscience, et que je m'en tiendrais à la prisée. Alors faisant l'homme d'honneur, il me répondit qu'en intéressant sa conscience je le prenais par son faible. Ce n'était pas effectivement par son fort ; car, au lieu de faire monter l'estimation à dix ou douze pistoles, comme mon oncle, il n'eut pas honte de la fixer à trois

3.

ducats, que je reçus avec autant de joie que si j'eusse gagné à ce marché-là.

Après m'être si avantageusement défait de ma mule, l'hôte me mena chez un muletier qui devait partir le lendemain pour Astorga. Ce muletier me dit qu'il partirait avant le jour, et qu'il aurait soin de me venir réveiller. Nous convînmes de prix, tant pour le louage d'une mule que pour ma nourriture; et quand tout fut réglé entre nous, je m'en retournai vers l'hôtellerie avec Corcuelo, qui, chemin faisant, se mit à me raconter l'histoire de ce muletier. Il m'apprit tout ce qu'on en disait dans la ville. Enfin il allait de nouveau m'étourdir de son babil importun, si par bonheur un homme assez bien fait ne fût venu l'interrompre en l'abordant avec beaucoup de civilité. Je les laissai ensemble, et continuai mon chemin, sans soupçonner que j'eusse la moindre part à leur entretien. (I, 2.)

Un parasite.

Je demandai à souper dès que je fus dans l'hôtellerie. C'était un jour maigre : on m'accommoda des œufs. Lorsque l'omelette qu'on me faisait fut en état de m'être servie, je m'assis tout seul à une table. Je n'avais pas encore mangé le premier morceau, que l'hôte entra suivi de l'homme qui l'avait arrêté dans la rue. Ce cavalier portait une longue rapière, et pouvait bien avoir trente ans. Il s'approcha de moi d'un air empressé.

« Seigneur écolier, me dit-il, je viens d'apprendre que vous êtes le seigneur Gil de Blas de Santillane, l'ornement d'Oviédo et le flambeau de la philosophie. Est-il bien possible que vous soyez ce savantissime, ce bel esprit dont la réputation est si grande en ce pays-ci? Vous ne savez pas, continua-t-il en s'adressant à l'hôte et à l'hôtesse, vous ne savez pas ce que vous possédez : vous avez un trésor dans votre

maison : vous voyez dans ce jeune gentilhomme la huitième merveille du monde. »

Puis, se tournant de mon côté et me jetant les bras au cou :

« Excusez mes transports, ajouta-t-il, je ne suis point maître de la joie que votre présence me cause. »

Je ne pus lui répondre sur-le-champ, parce qu'il me tenait si serré, que je n'avais pas la respiration libre ; et ce ne fut qu'après que j'eus la tête dégagée de l'embrassade, que je lui dis :

« Seigneur cavalier, je ne croyais pas mon nom connu à Peñaflor.

— Comment, connu ? reprit-il sur le même ton ; nous tenons registre de tous les grands personnages qui sont à vingt lieues à la ronde. Vous passez ici pour un prodige ; et je ne doute pas que l'Espagne ne se trouve un jour aussi vaine de vous avoir produit que la Grèce d'avoir vu naître ses sept sages. »

Ces paroles furent suivies d'une nouvelle accolade, qu'il me fallut encore essuyer au hasard d'avoir le sort d'Antée [1]. Pour peu que j'eusse eu d'expérience, je n'aurais pas été la dupe de ses démonstrations ni de ses hyperboles ; j'aurais bien connu, à ses flatteries outrées, que c'était un de ces parasites que l'on trouve dans toutes les villes, et qui, dès qu'un étranger arrive, s'introduisent auprès de lui pour remplir leur ventre à ses dépens ; mais ma jeunesse et ma vanité m'en firent juger tout autrement. Mon admirateur me parut un fort honnête homme, et je l'invitai à souper avec moi.

« Ah ! très volontiers, s'écria-t-il ; je sais trop bon gré à mon étoile de m'avoir fait rencontrer l'illustre Gil Blas de Santillane, pour ne pas jouir de ma bonne fortune le plus longtemps que je pourrai. Je n'ai pas

1. Géant, fils de la Terre : il était invincible tant qu'il touchait le sol. Hercule pour en venir à bout dut le soulever et l'étouffer dans ses bras.

grand appétit, poursuivit-il; je vais me mettre à table pour vous tenir compagnie seulement, et je mangerai quelques morceaux par complaisance. »

En parlant ainsi, mon panégyriste s'assit vis-à-vis de moi. On lui apporta un couvert. Il se jeta d'abord sur l'omelette avec tant d'avidité, qu'il semblait n'avoir mangé de trois jours. A l'air complaisant dont il s'y prenait, je vis bien qu'elle serait bientôt expédiée. J'en ordonnai une seconde, qui fut faite si promptement, qu'on nous la servit comme nous achevions, ou plutôt comme il achevait de manger la première. Il y procédait pourtant d'une vitesse toujours égale, et trouvait moyen, sans perdre un coup de dent, de me donner louanges sur louanges ; ce qui me rendait fort content de ma petite personne. Il buvait aussi fort souvent : tantôt c'était à ma santé, et tantôt à celle de mon père et de ma mère, dont il ne pouvait assez vanter le bonheur d'avoir un fils tel que moi. En même temps, il versait du vin dans mon verre, et m'excitait à lui faire raison.

Je ne répondais point mal aux santés qu'il me portait; ce qui, avec ses flatteries, me mit insensiblement de si belle humeur, que, voyant notre seconde omelette à moitié mangée, je demandai à l'hôte s'il n'avait pas de poisson à nous donner. Le seigneur Corcuelo, qui, selon toutes les apparences, s'entendait avec le parasite, me répondit :

« J'ai une truite excellente ; mais elle coûtera cher à ceux qui la mangeront : c'est un morceau trop friand pour vous.

— Qu'appelez-vous trop friand? dit alors mon flatteur d'un ton de voix élevée; vous n'y pensez pas, mon ami : apprenez que vous n'avez rien de trop bon pour le seigneur Gil Blas de Santillane, qui mérite d'être traité comme un prince. »

Je fus bien aise qu'il eût relevé les dernières paroles de l'hôte, et il ne fit en cela que me prévenir. Je m'en sentais offensé, et je dis fièrement à Corcuelo :

« Apportez-nous votre truite, et ne vous embarrassez pas du reste. »

L'hôte, qui ne demandait pas mieux, se mit à l'apprêter, et ne tarda guère à nous la servir. A la vue de ce nouveau plat, je vis briller une grande joie dans les yeux du parasite, qui fit paraître une nouvelle complaisance, c'est-à-dire qu'il donna sur le poisson comme il avait donné sur les œufs. Il fut pourtant obligé de se rendre de peur d'accident, car il en avait jusqu'à la gorge. Enfin, après avoir bu et mangé tout son soûl, il voulut finir la comédie.

« Seigneur Gil Blas, me dit-il en se levant de table, je suis trop content de la bonne chère que vous m'avez faite pour vous quitter sans vous donner un avis important dont vous me paraissez avoir besoin. Soyez désormais en garde contre les louanges. Défiez-vous des gens que vous ne connaîtrez point. Vous en pourrez rencontrer d'autres qui voudront, comme moi, se divertir de votre crédulité, et peut-être pousser les choses encore plus loin; n'en soyez point la dupe, et ne vous croyez point, sur leur parole, la huitième merveille du monde. »

En achevant ces mots, il me rit au nez, et s'en alla.

Je fus aussi sensible à cette baie que je l'ai été dans la suite aux plus grandes disgrâces qui me sont arrivées. Je ne pouvais me consoler de m'être laissé tromper si grossièrement, ou, pour mieux dire, de sentir mon orgueil humilié.

« Eh quoi! dis-je, le traître s'est donc joué de moi? Il n'a tantôt abordé mon hôte que pour lui tirer les vers du nez, ou plutôt ils étaient d'intelligence tous deux. Ah! pauvre Gil Blas, meurs de honte d'avoir donné à ces fripons un juste sujet de te tourner en ridicule. Ils vont composer de tout ceci une belle histoire qui pourra bien aller jusqu'à Oviédo, et qui t'y fera beaucoup d'honneur. Tes parents se repentiront sans doute d'avoir tant harangué un sot : loin de

m'exhorter à ne tromper personne, ils devaient me recommander de ne me pas laisser duper [1]. »

Agité de ces pensées mortifiantes, enflammé de dépit, je m'enfermai dans ma chambre et me mis au lit; mais je ne pus dormir, et je n'avais pas encore fermé l'œil lorsque le muletier me vint avertir qu'il n'attendait plus que moi pour partir. Je me levai aussitôt; et pendant que je m'habillais, Corcuelo arriva avec un mémoire de la dépense, dans lequel la truite n'était pas oubliée; et non seulement il m'en fallut passer par où il voulut, mais j'eus encore le chagrin, en lui livrant mon argent, de m'apercevoir que le bourreau se ressouvenait de mon aventure. Après avoir bien payé un soupēr dont j'avais fait si désagréablement la digestion, je me rendis chez le muletier avec ma valise, en donnant à tous les diables le parasite, l'hôte et l'hôtellerie. (I, 2.)

Au coin d'un bois.

Ce muletier est un mauvais drôle qui a maille à partir avec la justice. Gil Blas, craignant d'être arrêté avec lui par la patrouille à Cacabelos, s'enfuit à travers champs.

Je gagnai la campagne; je traversai je ne sais combien de champs et de bruyères, et sautant tous les fossés que je trouvais sur mon passage, j'arrivai enfin auprès d'une forêt. J'allais m'y jeter et me cacher dans le plus épais hallier lorsque deux hommes à cheval s'offrirent tout à coup au-devant de mes pas. Ils crièrent : « Qui va là? » et comme ma surprise ne me permit pas de répondre sur-le-champ, ils s'approchèrent de moi; et, me mettant chacun un pistolet sur la gorge, ils me sommèrent de leur apprendre qui j'étais, d'où je venais, ce que je voulais aller faire en cette forêt, et surtout de ne leur rien déguiser. A cette manière d'in-

1. Ne pas se laisser duper : telle sera à l'avenir la principale préoccupation du très peu chevaleresque Gil Blas.

terroger je leur répondis que j'étais un jeune homme d'Oviédo qui allait à Salamanque; je leur contai même l'alarme qu'on venait de nous donner; et j'avouai que la crainte d'être appliqué à la torture m'avait fait prendre la fuite. Ils firent un éclat de rire à ce discours qui marquait ma simplicité; et l'un des deux me dit :

« Rassure-toi, mon ami; viens avec nous, et ne crains rien; nous allons te mettre en sûreté. »

A ces mots, il me fit monter en croupe sur son cheval, et nous nous enfonçâmes dans la forêt.

Je ne savais ce que je devais penser de cette rencontre; je n'en augurais pourtant rien de sinistre.

« Si ces gens-ci, disais-je en moi-même, étaient des voleurs, ils m'auraient volé, et peut-être assassiné. Il faut que ce soient de bons gentilhommes de ce pays-ci, qui, me voyant effrayé, ont pitié de moi, et m'emmènent chez eux par charité. »

Je ne fus pas longtemps dans l'incertitude. Après quelques détours, que nous fîmes dans un grand silence, nous nous trouvâmes au pied d'une colline, où nous descendîmes de cheval.

« C'est ici que nous demeurons », me dit un des cavaliers.

J'avais beau regarder de tous côtés, je n'apercevais ni maison ni cabane, pas la moindre apparence d'habitation. Cependant ces deux hommes levèrent une grande trappe de bois, couverte de broussailles, qui cachait l'entrée d'une longue allée en pente et souterraine, où les chevaux se jetèrent d'eux-mêmes, comme des animaux qui y étaient accoutumés. Les cavaliers m'y firent entrer avec eux; puis, baissant la trappe avec des cordes qui y étaient attachées pour cet effet, voilà le digne neveu de mon oncle Perez pris comme un rat dans une ratière. (I, 3.)

Chez les voleurs.

Je connus alors avec quelle sorte de gens j'étais, et l'on peut bien juger que cette connaissance m'ôta ma première crainte. Une frayeur plus grande et plus juste vint s'emparer de mes sens; je crus que j'allais perdre la vie avec mes ducats. Ainsi, me regardant comme une victime qu'on conduit à l'autel, je marchais, déjà plus mort que vif, entre mes deux conducteurs, qui, sentant bien que je tremblais, m'exhortaient inutilement à ne rien craindre. Quand nous eûmes fait environ deux cents pas, en tournant et en descendant toujours, nous entrâmes dans une écurie qu'éclairaient deux grosses lampes de fer pendues à la voûte. Il y avait une bonne provision de paille et plusieurs tonneaux remplis d'orge. Vingt chevaux y pouvaient être à l'aise; mais il n'y avait alors que les deux qui venaient d'arriver. Un vieux nègre, qui paraissait pourtant encore assez vigoureux, se mit à les attacher au râtelier.

Nous sortîmes de l'écurie; et, à la triste lueur de quelques autres lampes qui semblaient n'éclairer ces lieux que pour en montrer l'horreur, nous parvînmes à une cuisine où une vieille femme faisait rôtir des viandes sur un brasier, et préparait le souper. La cuisine était ornée des ustensiles nécessaires, et tout auprès on voyait une office pourvue de toutes sortes de provisions. La cuisinière (il faut que j'en fasse le portrait) était une personne de soixante et quelques années. Elle avait eu dans sa jeunesse les cheveux d'un blond très ardent; car le temps ne les avait pas si bien blanchis qu'ils n'eussent encore quelques nuances de leur première couleur. Outre un teint olivâtre, elle avait un menton pointu et relevé, avec des lèvres fort enfoncées; un grand nez aquilin lui descendait sur la bouche, et ses yeux paraissaient d'un très beau rouge pourpré.

« Tenez, dame Léonarde, dit un des cavaliers en me présentant à ce bel ange de ténèbres, voici un jeune garçon que nous vous amenons. »

Puis il se tourna de mon côté, et remarquant que j'étais pâle et défait :

« Mon ami, me dit-il, reviens de ta frayeur : on ne te veut faire aucun mal. Nous avions besoin d'un valet pour soulager notre cuisinière; nous t'avons rencontré, cela est heureux pour toi. Tu tiendras ici la place d'un garçon qui s'est laissé mourir depuis quinze jours. C'était un jeune homme d'une complexion très délicate. Tu me parais plus robuste que lui, tu ne mourras pas si tôt. Véritablement tu ne reverras plus le soleil; mais, en récompense, tu feras bonne chère et beau feu. Tu passeras tes jours avec Léonarde, qui est une créature fort humaine : tu auras toutes tes petites commodités. Je veux te faire voir, ajouta-t-il, que tu n'es pas ici avec des gueux. »

En même temps il prit un flambeau et m'ordonna de le suivre.

Il me mena dans une cave, où je vis une infinité de bouteilles et de pots de terre bien bouchés, et qui étaient pleins, disait-il, d'un vin excellent. Ensuite il me fit traverser plusieurs chambres. Dans les unes, il y avait des pièces de toile; dans les autres, des étoffes de laine et des étoffes de soie. J'aperçus dans une autre de l'or et de l'argent, sans compter beaucoup de vaisselle à diverses armoiries. Après cela, je le suivis dans un grand salon que trois lustres de cuivre éclairaient, et qui servait de communication à d'autres chambres. Il me fit là de nouvelles questions. Il me demanda comment je me nommais, pourquoi j'étais sorti d'Oviédo; et lorsque j'eus satisfait sa curiosité :

« Eh bien, Gil Blas, me dit-il, puisque tu n'as quitté ta patrie que pour chercher quelque bon poste, il faut que tu sois né coiffé, pour être tombé entre nos mains. Je te l'ai déjà dit, tu vivras ici dans l'abondance, et rouleras sur l'or et sur l'argent. D'ailleurs, tu y seras

en sûreté. Tel est ce souterrain, que les officiers de la Sainte-Hermandad viendraient cent fois dans cette forêt sans le découvrir. L'entrée n'en est connue que de moi seul et de mes camarades. Peut-être me demanderas-tu comment nous l'avons pu faire sans que les habitants des environs s'en soient aperçus; mais apprends, mon ami, que ce n'est point notre ouvrage, et qu'il est fait depuis longtemps. Après que les Maures se furent rendus maîtres de Grenade, de l'Aragon et de presque toute l'Espagne, les chrétiens qui ne voulurent point subir le joug des infidèles prirent la fuite et vinrent se cacher dans ce pays-ci, dans la Biscaye et dans les Asturies, où le vaillant don Pélage s'était retiré. Fugitifs et dispersés par pelotons, ils vivaient dans les montagnes ou dans les bois. Les uns demeuraient dans les cavernes, et les autres firent plusieurs souterrains, du nombre desquels est celui-ci. Ayant ensuite eu le bonheur de chasser d'Espagne leurs ennemis, ils retournèrent dans les villes. Depuis ce temps-là leurs retraites ont servi d'asile aux gens de notre profession. Il est vrai que la Sainte-Hermandad en a découvert et détruit quelques-unes; mais il en reste encore; et, grâce au ciel, il y a près de quinze années que j'habite impunément celle-ci. Je m'appelle le capitaine Rolando. Je suis chef de la compagnie; et l'homme que tu as vu avec moi est un de mes cavaliers. »

Comme le seigneur Rolando achevait de parler de cette sorte, il parut dans le salon six nouveaux visages. C'était le lieutenant avec cinq hommes de la troupe qui revenaient chargés de butin. Ils apportaient deux mannequins remplis de sucre, de cannelle, de poivre, de figues, d'amandes et de raisins secs. Le lieutenant adressa la parole au capitaine, et lui dit qu'il venait d'enlever ces mannequins à un épicier de Benavente, dont il avait aussi pris le mulet. Après qu'il eut rendu compte de son expédition au bureau, les dépouilles de l'épicier furent portées dans l'office. Alors il ne fut

plus question que de se réjouir. On dressa dans le salon une grande table, et l'on me renvoya dans la cuisine, où la dame Léonarde m'instruisit de ce que j'avais à faire. Je cédai à la nécessité, puisque mon mauvais sort le voulait ainsi; et, dévorant ma douleur, je me préparai à servir ces honnêtes gens.

Je débutai par le buffet, que je parai de tasses d'argent et de plusieurs bouteilles de terre pleines de ce bon vin que le seigneur Rolando m'avait vanté; j'apportai ensuite deux ragoûts, qui ne furent pas plus tôt servis, que tous les cavaliers se mirent à table. Ils commencèrent à manger avec beaucoup d'appétit; et moi, debout derrière eux, je me tins prêt à leur verser du vin. Je m'en acquittai de si bonne grâce, quoique je n'eusse jamais fait ce métier-là, que j'eus le bonheur de m'attirer des compliments. Le capitaine, en peu de mots, leur conta mon histoire, qui les divertit fort. Ensuite il leur parla de moi fort avantageusement; mais j'étais alors revenu des louanges, et j'en pouvais entendre sans péril. Là-dessus ils me louèrent tous; ils dirent que je paraissais être né pour être leur échanson; que je valais cent fois mieux que mon prédécesseur. Et comme depuis sa mort c'était la señora Léonarda qui avait l'honneur de présenter le nectar à ces dieux infernaux, ils la privèrent de ce glorieux emploi pour m'en revêtir. Ainsi, nouveau Ganymède, je succédai à cette vieille Hébé.

Un grand plat de rôti, servi peu de temps après les ragoûts, vint achever de rassasier les voleurs, qui, buvant à proportion qu'ils mangeaient, furent bientôt de belle humeur, et firent un beau bruit.

Une bonne partie de la nuit se passe ainsi en orgies et en beaux discours : cependant les voleurs finissent par se lever de table pour s'aller coucher.

Ils allumèrent des bougies, et se retirèrent dans leurs chambres. Je suivis le capitaine Rolando dans la sienne, où, pendant que je l'aidais à se déshabiller :

« Eh bien, Gil Blas, me dit-il d'un air gai, tu vois de quelle manière nous vivons. Nous sommes toujours dans la joie; la haine ni l'envie ne se glissent point parmi nous; nous n'avons jamais ensemble le moindre démêlé; nous sommes plus unis que des moines. Tu vas, mon enfant, poursuivit-il, mener ici une vie bien agréable; car je ne te crois pas assez sot pour te faire une peine d'être avec des voleurs. Eh! voit-on d'autres gens dans le monde? Non, mon ami, tous les hommes aiment à s'approprier le bien d'autrui [1]. C'est un sentiment général; la manière seule de le faire en est différente. Les conquérants, par exemple, s'emparent des États de leurs voisins. Les personnes de qualité empruntent et ne rendent point. Les banquiers, trésoriers, agents de change, commis, et tous les marchands, tant gros que petits, ne sont pas fort scrupuleux. Pour les gens de justice, je n'en parlerai point, on n'ignore pas ce qu'ils savent faire. Il faut pourtant avouer qu'ils sont plus humains que nous; car souvent nous ôtons la vie aux innocents, et eux quelquefois la sauvent même aux coupables. » (I, 4, 5.)

Gil Blas essaie en vain de s'enfuir.

Après que le capitaine des voleurs eut fait ainsi l'apologie de sa profession, il se mit au lit; et moi je retournai dans le salon, où je remis tout en ordre. J'allai ensuite à la cuisine, où Domingo (c'était le nom du vieux nègre) et la dame Léonarde soupaient en m'attendant. Quoique je n'eusse point d'appétit, je ne laissai pas de m'asseoir auprès d'eux. Je ne pouvais manger; et comme je paraissais aussi triste que j'avais sujet de l'être, ces deux figures équivalentes entreprirent de me consoler; ce qu'elles firent d'une manière

1. C'est le cas de suivre le conseil du licencié Pierre Garcias, et de chercher l'intention morale de l'auteur : il est bien clair que Lesage n'a pas prétendu faire une apologie sérieuse du vol.

plus propre à me mettre au désespoir qu'à soulager ma douleur.

« Pourquoi vous affligez-vous, mon fils? me dit la vieille; vous devez plutôt vous réjouir de vous voir ici. Vous êtes jeune, et vous paraissez facile; vous vous seriez bientôt perdu dans le monde.

— La dame Léonarde a raison, dit gravement à son tour le vieux nègre, et l'on peut ajouter à cela qu'il n'y a dans le monde que des peines. Rendez grâce au ciel, mon ami, d'être tout d'un coup délivré des périls, des embarras et des afflictions de la vie. »

J'essuyai tranquillement ce discours, parce qu'il ne m'eût servi à rien de m'en fâcher. Je ne doute pas même, si je me fusse mis en colère, que je ne leur eusse apprêté à rire à mes dépens. Enfin Domingo, après avoir bien bu et bien mangé, se retira dans son écurie. Léonarde prit aussitôt une lampe et me conduisit dans un caveau qui servait de cimetière aux voleurs qui mouraient de leur mort naturelle, et où je vis un grabat qui avait plus l'air d'un tombeau que d'un lit.

« Voilà votre chambre, mon petit poulet », me dit-elle en me passant doucement la main sous le menton; « le garçon dont vous avez le bonheur d'occuper la place y a couché tant qu'il a vécu parmi nous, et il y repose encore après sa mort. Il s'est laissé mourir à la fleur de son âge; ne soyez pas assez simple pour suivre son exemple. »

En achevant ces paroles, elle me donna la lampe, et retourna dans sa cuisine. Je posai la lampe à terre, et me jetai sur le grabat, moins pour prendre du repos que pour me livrer tout entier à mes réflexions.

« O ciel! dis-je, est-il une destinée aussi affreuse que la mienne? On veut que je renonce à la vue du soleil; et, comme si ce n'était pas assez d'être enterré tout vif à dix-huit ans, il faut encore que je sois réduit à servir des voleurs, à passer le jour avec des brigands, et la nuit avec des morts! »

Ces pensées, qui me semblaient très mortifiantes, et qui l'étaient en effet, me faisaient pleurer amèrement. Je maudis cent fois l'envie que mon oncle avait eue de m'envoyer à Salamanque; je me repentis d'avoir craint la justice de Cacabelos; j'aurais voulu être à la question. Mais, considérant que je me consumais en plaintes vaines, je me mis à rêver aux moyens de me sauver; et je me dis en moi-même : « Est-il donc impossible de me tirer d'ici? Les voleurs dorment; la cuisinière et le nègre en feront bien autant; pendant qu'ils seront tous endormis, ne puis-je, avec cette lampe, trouver l'allée par où je suis descendu dans cet enfer? Il est vrai que je ne me crois pas assez fort pour lever la trappe qui est à l'entrée. Cependant voyons : je ne veux rien avoir à me reprocher. Mon désespoir me donnera des forces, et j'en viendrai peut-être à bout. »

Je formai donc ce grand dessein. Je me levai quand je jugeai que Léonarde et Domingo reposaient. Je pris la lampe et sortis du caveau en me recommandant à tous les saints du paradis. Ce ne fut pas sans peine que je démêlai tous les détours de ce nouveau labyrinthe. J'arrivai pourtant à la porte de l'écurie, et j'aperçus enfin l'allée que je cherchais. Je marche, je m'avance vers la trappe avec une joie mêlée de crainte; mais, hélas! au milieu de l'allée je rencontrai une maudite grille de fer bien fermée, et dont les barreaux étaient si près l'un de l'autre qu'on y pouvait à peine passer la main. Je me trouvai bien sot à la vue de ce nouvel obstacle dont je ne m'étais pas aperçu en entrant, parce que la grille était alors ouverte. Je ne laissai pas pourtant de tâter les barreaux. J'examinai la serrure; je tâchais même de la forcer, lorsque tout à coup je me sentis appliquer vigoureusement, entre les deux épaules, cinq ou six coups de nerf de bœuf. Je poussai un cri si perçant que le souterrain en retentit; et, regardant aussitôt derrière moi, je vis le vieux nègre en chemise, qui d'une main tenait une lanterne

sourde, et de l'autre l'instrument de mon supplice. « Ah! ah! dit-il, petit drôle, vous voulez vous sauver! Oh! ne pensez pas que vous puissiez me surprendre; je vous ai bien entendu. Vous avez cru la grille ouverte, n'est-ce pas? Apprenez, mon ami, que vous la trouverez désormais toujours fermée. Quand nous retenons ici quelqu'un malgré lui, il faut qu'il soit plus fin que vous pour nous échapper. »

Cependant, au cri que j'avais fait, deux ou trois voleurs se réveillèrent en sursaut; et, ne sachant si c'était la Sainte-Hermandad qui venait fondre sur eux, ils se levèrent en appelant à haute voix leurs camarades. Dans un instant ils sont tous sur pied. Ils prennent leurs épées et leurs carabines et s'avancent presque nus jusqu'à l'endroit où j'étais avec Domingo. Mais sitôt qu'ils surent la cause du bruit qu'ils avaient entendu, leur inquiétude se convertit en éclats de rire.

« Comment donc, Gil Blas, me dit le voleur apostat, il n'y a pas six heures que tu es avec nous, et tu veux déjà t'en aller? Il faut que tu aies bien de l'aversion pour la retraite. Eh! que ferais-tu donc si tu étais chartreux? Va te coucher. Tu en seras quitte, cette fois-ci, pour les coups que Domingo t'a donnés; mais, s'il t'arrive jamais de faire un nouvel effort pour te sauver, par saint Barthélemy! nous t'écorcherons tout vif. »

A ces mots il se retira. Les autres voleurs s'en retournèrent aussi dans leurs chambres en riant de tout leur cœur de la tentative que j'avais faite pour leur fausser compagnie. Le vieux nègre, fort satisfait de son expédition, rentra dans son écurie; et je regagnai mon cimetière, où je passai le reste de la nuit à soupirer et à pleurer. (I, 6.)

Ce que fit Gil Blas, ne pouvant faire mieux.

Je pensai succomber, les premiers jours, au chagrin qui me dévorait. Je ne faisais que traîner une vie mou-

rante; mais enfin, mon bon génie m'inspira la pensée de dissimuler. J'affectai de paraître moins triste; je commençai à rire et à chanter, quoique je n'en eusse aucune envie; en un mot, je me contraignis si bien, que Léonarde et Domingo y furent trompés. Ils crurent que l'oiseau s'accoutumait à la cage. Les voleurs s'imaginèrent la même chose. Je prenais un air gai en leur versant à boire, et je me mêlais à leur entretien, quand je trouvais occasion d'y placer quelque plaisanterie. Ma liberté, loin de leur déplaire, les divertissait.

« Gil Blas, me dit le capitaine un soir que je faisais le plaisant, tu as bien fait, mon ami, de bannir la mélancolie; je suis charmé de ton humeur et de ton esprit. On ne connaît pas d'abord les gens; je ne te croyais pas si spirituel ni si enjoué. »

Les autres me donnèrent aussi mille louanges, et m'exhortèrent à persister dans les généreux sentiments que je leur témoignais; enfin, ils me parurent si contents de moi, que, profitant d'une si bonne disposition :

« Messieurs, leur dis-je, permettez que je vous découvre le fond de mon âme. Depuis que je demeure ici, je me sens tout autre que je n'étais auparavant. Vous m'avez défait des préjugés de mon éducation; j'ai pris insensiblement votre esprit. J'ai du goût pour votre profession : je meurs d'envie d'avoir l'honneur d'être de vos confrères, et de partager avec vous les périls de vos expéditions. »

Toute la compagnie applaudit à ce discours. On loua ma bonne volonté; puis il fut résolu tout d'une voix qu'on me laisserait servir encore quelque temps pour éprouver ma vocation; qu'ensuite on me ferait faire mes caravanes [1]; après quoi on m'accorderait la place honorable que je demandais, et qu'on ne pouvait, disait-on, refuser à un jeune homme qui paraissait d'aussi bonne volonté que moi.

1. Mes premiers essais.

Il fallut donc continuer de me contraindre et d'exercer mon emploi d'échanson. J'en fus très mortifié, car je n'aspirais à devenir voleur que pour avoir la liberté de sortir comme les autres; et j'espérais qu'en faisant des courses avec eux je leur échapperais quelque jour. Cette seule espérance soutenait ma vie. L'attente néanmoins me paraissait longue et je ne laissai pas d'essayer plus d'une fois de surprendre la vigilance de Domingo; mais il n'y eut pas moyen : il était trop sur ses gardes; j'aurais défié cent Orphées de charmer ce Cerbère. Il est vrai aussi que, de peur de me rendre suspect, je ne faisais pas tout ce que j'aurais pu faire pour le tromper. Il m'observait, et j'étais obligé d'agir avec beaucoup de circonspection pour ne pas me trahir. Je m'en remettais donc au temps que les voleurs m'avaient prescrit pour me recevoir dans leur troupe, et je l'attendais avec autant d'impatience que si j'eusse dû entrer dans une compagnie de traitants.

Grâces au ciel, six mois après, ce temps arriva. Le seigneur Rolando dit un soir à ses cavaliers :

« Messieurs, il faut tenir la parole que nous avons donnée à Gil Blas. Je n'ai pas mauvaise opinion de ce garçon-là; il me paraît fait pour marcher sur nos traces; je crois que nous en ferons quelque chose. Je suis d'avis que nous le menions demain, avec nous, cueillir des lauriers sur les grands chemins. Prenons soin nous-mêmes de le dresser à la gloire. »

Les voleurs furent tous du sentiment de leur capitaine; et, pour me faire voir qu'ils me regardaient déjà comme un de leurs compagnons, dès ce moment ils me dispensèrent de les servir. Ils rétablirent la dame Léonarde dans l'emploi qu'on lui avait ôté pour m'en charger. Ils me firent quitter mon habillement, qui consistait en une simple soutanelle fort usée, et ils me parèrent de toute la dépouille d'un gentilhomme nouvellement volé. Après cela, je me disposai à faire ma première campagne. (I, 7.)

Gil Blas détrousse un moine de Saint-Dominique.

Ce fut sur la fin d'une nuit du mois de septembre que je sortis du souterrain avec les voleurs. J'étais armé, comme eux, d'une carabine, de deux pistolets, d'une épée et d'une baïonnette, et je montais un assez bon cheval, qu'on avait pris au même gentilhomme dont je portais les habits. Il y avait si longtemps que je vivais dans les ténèbres, que le jour naissant ne manqua pas de m'éblouir; mais peu à peu mes yeux s'accoutumèrent à le souffrir.

Nous passâmes auprès de Pontferrada, et nous allâmes nous mettre en embuscade dans un petit bois qui bordait le grand chemin de Léon, dans un endroit d'où, sans être vus, nous pouvions voir tous les passants. Là, nous attendions que la fortune nous offrît quelque bon coup à faire, quand nous aperçûmes un religieux de l'ordre de Saint-Dominique, monté, contre l'ordinaire de ces bons pères, sur une mauvaise mule :

« Dieu soit loué! s'écria le capitaine en riant, voici le chef-d'œuvre de Gil Blas. Il faut qu'il aille détrousser ce moine; voyons comme il s'y prendra. »

Tous les voleurs jugèrent qu'effectivement cette commission me convenait, et ils m'exhortèrent à m'en bien acquitter.

« Messieurs, leur dis-je, vous serez contents : je vais mettre ce père nu comme la main, et vous amener ici sa mule.

— Non, non, dit Rolando, elle n'en vaut pas la peine; apporte-nous seulement la bourse de Sa Révérence; c'est tout ce que nous exigeons de toi.

— Je vais donc, repris-je, sous les yeux de mes maîtres, faire mon coup d'essai; j'espère qu'ils m'honoreront de leurs suffrages. »

Là-dessus, je sortis du bois et poussai vers le religieux, en priant le ciel de me pardonner l'action

que j'allais faire. J'aurais bien voulu m'échapper dès ce moment-là, mais la plupart des voleurs étaient mieux montés que moi; s'ils m'eussent vu fuir, ils se seraient mis à mes trousses, et m'auraient bientôt rattrapé, ou peut-être auraient-ils fait sur moi une décharge de leurs carabines, dont je me serais fort mal trouvé. Je n'osai donc hasarder une démarche si délicate. Je joignis le père, et lui demandai la bourse en lui présentant le bout d'un pistolet. Il s'arrêta tout court pour me considérer; et, sans paraître fort effrayé :

« Mon enfant, me dit-il, vous êtes bien jeune; vous faites de bonne heure un vilain métier.

— Mon père, lui répondis-je, tout vilain qu'il est, je voudrais l'avoir commencé plus tôt.

— Ah! mon fils, répliqua le bon religieux, qui n'avait garde de comprendre le vrai sens de mes paroles, que dites-vous? quel aveuglement! souffrez que je vous représente l'état malheureux...

— Oh! mon père, interrompis-je avec précipitation, trêve de morale, s'il vous plaît; je ne viens point sur les grands chemins pour entendre des sermons : je veux de l'argent.

— De l'argent! me dit-il d'un air étonné; vous jugez bien mal de la charité des Espagnols, si vous croyez que les personnes de mon caractère aient besoin d'argent pour voyager en Espagne. Détrompez-vous. On nous reçoit agréablement partout; on nous loge, on nous nourrit, et l'on ne nous demande pour cela que des prières. Enfin, nous ne portons point d'argent sur la route; nous nous abandonnons à la Providence.

— Eh! non, non, lui repartis-je, vous ne vous y abandonnez pas; vous avez toujours de bonnes pistoles pour être plus sûrs de la Providence. Mais, mon père, ajoutai-je, finissons : mes camarades, qui sont dans ce bois, s'impatientent; jetez tout à l'heure votre bourse à terre, ou bien je vous tue. »

A ces mots, que je prononçai d'un air menaçant, le religieux sembla craindre pour sa vie.

« Attendez, me dit-il, je vais donc vous satisfaire, puisqu'il le faut absolument. Je vois bien qu'avec vous autres les figures de rhétorique sont inutiles. »

En disant cela, il tira de dessous sa robe une grosse bourse de peau de chamois, qu'il laissa tomber à terre. Alors je lui dis qu'il pouvait continuer son chemin, ce qu'il ne me donna pas la peine de répéter. Il pressa les flancs de sa mule, qui, démentant l'opinion que j'avais d'elle, car je ne la croyais pas meilleure que celle de mon oncle, prit tout à coup un assez bon train. Tandis qu'il s'éloignait, je mis pied à terre. Je ramassai la bourse, qui me parut pesante. Je remontai sur ma bête, et regagnai promptement le bois, où les voleurs, qui avaient toujours eu les yeux sur moi, m'attendaient avec impatience pour me féliciter, comme si la victoire que je venais de remporter m'eût coûté beaucoup. A peine me donnèrent-ils le temps de descendre de cheval, tant ils s'empressaient de m'embrasser.

« Courage, Gil Blas, me dit Rolando, tu viens de faire des merveilles. J'ai eu les yeux sur toi pendant ton expédition; j'ai observé ta contenance, je te prédis que tu deviendras un excellent voleur de grands chemins. »

Le lieutenant et les autres applaudirent à la prédiction, et m'assurèrent que je ne pouvais manquer de l'accomplir quelque jour. Je les remerciai de la haute idée qu'ils avaient de moi, et leur promis de faire tous mes efforts pour la soutenir.

Après qu'ils m'eurent d'autant plus loué que je méritais moins de l'être, il leur prit envie d'examiner le butin dont je revenais chargé.

« Voyons, dirent-ils, voyons ce qu'il y a dans la bourse du religieux.

— Elle doit être bien garnie, continua l'un d'entre eux, car ces bons pères ne voyagent pas en pèlerins. »

Le capitaine délia la bourse, l'ouvrit, et en tira deux

ou trois poignées de petites médailles de cuivre, entremêlées d'*Agnus Dei*, avec quelques scapulaires. A la vue d'un larcin si nouveau, tous les voleurs éclatèrent en ris immodérés.

« Vive Dieu! s'écria le lieutenant, nous avons bien de l'obligation à Gil Blas; il vient, pour son coup d'essai, de faire un vol fort salutaire à la compagnie. »

Cette plaisanterie en attira d'autres. Ces scélérats commencèrent à s'égayer sur la matière.

Il leur échappa mille traits qu'il ne m'est pas permis de rapporter, et qui marquaient bien le dérèglement de leurs mœurs. Moi seul je ne riais pas. Il est vrai que les railleurs m'en ôtaient l'envie, en se réjouissant ainsi à mes dépens. Chacun me lança son trait, et le capitaine me dit :

« Ma foi, Gil Blas, je te conseille, en ami, de ne plus te jouer aux moines; ce sont des gens trop fins et trop rusés pour toi. » (I, 8.)

Évasion.

Gil Blas est obligé de prendre part à une affaire plus sérieuse, où il y a mort d'hommes. « Je ne laissai pas, bien que tremblant de tous mes membres, de me tenir prêt à tirer mon coup; mais, pour dire les choses comme elles sont, je fermai les yeux, et tournai la tête en déchargeant ma carabine, et, de la manière que je tirai, je ne dois point avoir ce coup-là sur la conscience. » Revenu au souterrain, Gil Blas profite de l'absence du capitaine et des voleurs, qui étaient allés vendre leur butin à Mansilla, pour faire une suprême tentative d'évasion, et pour sauver en même temps une jeune dame qui était tombée entre les mains de ces brigands.

Je feignis d'avoir la colique; je poussai d'abord des plaintes et des gémissements; ensuite, élevant la voix, je jetai de grands cris. Les voleurs se réveillent, et sont bientôt auprès de moi. Ils me demandent ce qui m'oblige à crier ainsi. Je répondis que j'avais une colique horrible; et, pour mieux le leur persuader, je me mis à grincer les dents, à faire des grimaces et

des contorsions effroyables, et à m'agiter d'une étrange façon. Après cela, je devins tout à coup tranquille, comme si mes douleurs m'eussent donné quelque relâche. Un instant après, je me remis à faire des bonds sur mon grabat et à me tordre les bras. En un mot, je jouai si bien mon rôle, que les voleurs, tout fins qu'ils étaient, s'y laissèrent tromper, et crurent qu'en effet je sentais des tranchées violentes; mais, en faisant si bien mon personnage, je fus tourmenté d'une étrange façon; car, dès que mes charitables confrères s'imaginèrent que je souffrais, les voilà tous qui s'empressent à me soulager. L'un m'apporte une bouteille d'eau-de-vie, et m'en fait avaler la moitié; l'autre me donne malgré moi un lavement d'huile d'amandes douces; un autre va chauffer une serviette, et vient me l'appliquer toute brûlante sur le ventre. J'avais beau crier miséricorde, ils imputaient mes cris à ma colique, et continuaient à me faire souffrir des maux véritables, en voulant m'en ôter un que je n'avais point. Enfin, ne pouvant plus y résister, je fus obligé de leur dire que je ne sentais plus de tranchées, et que je les conjurais de me donner quartier. Ils cessèrent de me fatiguer de leurs remèdes, et je me gardai bien de me plaindre davantage, de peur d'éprouver encore leur secours.

Cette scène dura près de trois heures. Après quoi les voleurs, jugeant que le jour ne devait pas être fort éloigné, se préparèrent à partir pour Mansilla. Je fis alors un nouveau lazzi, je voulus me lever pour leur faire croire que j'avais grande envie de les accompagner; mais ils m'en empêchèrent.

« Non, non, Gil Blas, me dit le seigneur Rolando; demeure ici, mon fils : ta colique pourrait te reprendre. Tu viendras une autre fois avec nous; pour aujourd'hui, tu n'es pas en état de nous suivre; repose-toi toute la journée, tu as besoin de repos. »

Je ne crus pas devoir insister fort sur cela, de crainte qu'on ne se rendît à mes instances; je parus seulement très mortifié de ne pouvoir être de la partie; ce que je

fis d'un air si naturel, qu'ils sortirent tous du souterrain sans avoir le moindre soupçon de mon projet. Après leur départ, que j'avais tâché de hâter par mes vœux, je me dis à moi-même :

« Oh çà! Gil Blas, c'est à présent qu'il faut avoir de la résolution. Arme-toi de courage pour achever ce que tu as si heureusement commencé; la chose me paraît aisée : Domingo n'est point en état de s'opposer à ton entreprise, et Léonarde ne peut t'empêcher de l'exécuter; saisis cette occasion de t'échapper, tu n'en trouveras jamais peut-être une plus favorable. »

Ces réflexions me remplirent de confiance. Je me levai. Je pris mon épée et mes pistolets, et j'allai d'abord à la cuisine; mais avant que d'y entrer, comme j'entendis parler Léonarde, je m'arrêtai pour l'écouter. Elle parlait à la dame inconnue, qui avait repris ses esprits, et qui, considérant toute son infortune, pleurait alors et se désespérait.

« Pleurez, ma fille, lui disait la vieille, fondez en larmes; n'épargnez point les soupirs, cela vous soulagera. Votre saisissement était dangereux; mais il n'y a plus rien à craindre, puisque vous versez des pleurs. Votre douleur s'apaisera peu à peu, et vous vous accoutumerez à vivre ici avec nos messieurs, qui sont d'honnêtes gens. Vous serez mieux traitée qu'une princesse; et ils auront pour vous mille complaisances. Il y a des femmes qui voudraient être à votre place. »

Je ne donnai pas le temps à Léonarde d'en dire davantage. J'entrai; et, lui mettant un pistolet sur la gorge, je la pressai d'un air menaçant de me remettre la clef de la grille. Elle fut troublée de mon action; et, quoique très avancée dans sa carrière, elle se sentit encore assez attachée à la vie pour n'oser me refuser ce que je lui demandais. Lorsque j'eus la clef entre les mains, j'adressai la parole à la dame affligée :

« Madame, lui dis-je, le ciel vous envoie un libérateur, levez-vous pour me suivre; je vais vous mener où il vous plaira que je vous conduise. »

La dame ne fut pas sourde à ma voix, et mes paroles firent tant d'impression sur son esprit, que, rappelant tout ce qui lui restait de forces, elle se leva, vint se jeter à mes pieds, et me conjura de conserver son honneur. Je la relevai, et l'assurai qu'elle pouvait compter sur moi. Ensuite je pris des cordes que j'aperçus dans la cuisine; et, à l'aide de la dame, je liai Léonarde aux pieds d'une grosse table, en lui protestant que je la tuerais si elle poussait le moindre cri. La bonne Léonarde, persuadée que je n'y manquerais pas si elle osait me contredire, prit le parti de me laisser faire tout ce que je voulus. J'allumai de la bougie, et j'allai avec l'inconnue à la chambre où étaient les espèces d'or et d'argent. Je mis dans mes poches autant de pistoles et doubles pistoles qu'il y en put tenir; et pour obliger la dame à s'en charger aussi, je lui représentai qu'elle ne faisait que reprendre son bien, ce qu'elle fit sans scrupule. Quand nous en eûmes une bonne provision, nous marchâmes vers l'écurie où j'entrai seul avec mes pistolets en état. Je comptais bien que le vieux nègre, malgré sa goutte et son rhumatisme, ne me laisserait pas tranquillement seller et brider mon cheval; et j'étais dans la résolution de le guérir radicalement de tous ses maux s'il s'avisait de vouloir faire le méchant : mais, par bonheur, il était alors si accablé des douleurs qu'il avait souffertes et de celles qu'il souffrait encore, que je tirai mon cheval de l'écurie sans même qu'il parût s'en apercevoir. La dame m'attendait à la porte. Nous enfilâmes promptement l'allée par où l'on sortait du souterrain. Nous arrivons à la grille, nous l'ouvrons, et nous parvenons enfin à la trappe. Nous eûmes beaucoup de peine à la lever, ou plutôt, pour en venir à bout, nous eûmes besoin de la force nouvelle que nous prêta l'envie de nous sauver.

Le jour commençait à paraître lorsque nous nous vîmes hors de cet abîme. Nous songeâmes aussitôt à nous en éloigner. Je me jetai en selle, la dame monta

derrière moi, et, suivant au galop le premier sentier qui se présenta, nous sortîmes bientôt de la forêt. Nous entrâmes dans une plaine coupée de plusieurs routes; nous en prîmes une au hasard. Je mourais de peur qu'elle ne nous conduisît à Mansilla, et que nous ne rencontrassions Rolando et ses camarades, ce qui pouvait fort bien nous arriver. Heureusement ma crainte fut vaine. Nous arrivâmes à la ville d'Astorga sur les deux heures après midi. (I, 10.)

En prison.

Les fugitifs descendent dans une hôtellerie où, pendant qu'on met à la broche une perdrix et un lapereau pour leur dîner, la dame (doña Mencia de Mosquera) et Gil Blas se racontent l'un à l'autre leur romanesque histoire. Ces récits tiraient sur leur fin, lorsque les deux interlocuteurs furent interrompus d'une fort désagréable manière.

Nous entendîmes dans l'hôtellerie un grand bruit, qui, malgré nous, attira notre attention. Ce bruit était causé par l'arrivée du corrégidor, suivi de deux alguazils et de plusieurs archers. Ils vinrent dans la chambre où nous étions. Un jeune cavalier, qui les accompagnait, s'approcha de moi le premier, et se mit à regarder de près mon habit. Il n'eut pas besoin de l'examiner longtemps.

« Par saint Jacques, s'écria-t-il, voilà mon pourpoint! c'est lui-même; il n'est pas plus difficile à reconnaître que mon cheval. Vous pouvez arrètez ce galant sur ma parole; c'est un de ces voleurs qui ont une retraite inconnue en ce pays-ci. »

A ce discours, qui m'apprenait que ce cavalier était le gentilhomme volé dont j'avais, par malheur, toute la dépouille, je demeurai surpris, confus, déconcerté. Le corrégidor, que sa charge obligeait plutôt à tirer une mauvaise conséquence de mon embarras qu'à l'expliquer favorablement, jugea que l'accusation n'était pas mal fondée; et présumant que la dame

pouvait être complice, il nous fit emprisonner tous deux séparément. Ce juge n'était pas de ceux qui ont le regard terrible; il avait l'air doux et riant. Dieu sait s'il en valait mieux pour cela! Sitôt que je fus en prison, il y vint avec ses deux furets, c'est-à-dire ses alguazils; ils entrèrent d'un air joyeux; il semblait qu'ils eussent un pressentiment qu'ils allaient faire une bonne affaire. Ils n'oublièrent pas leur bonne coutume; ils commencèrent par me fouiller. Quelle aubaine pour ces messieurs! Ils n'avaient jamais peut-être fait un si beau coup. A chaque poignée de pistoles qu'ils tiraient, je voyais leurs yeux étinceler de joie. Le corrégidor surtout paraissait hors de lui-même.

« Mon enfant, me disait-il d'un ton de voix plein de douceur, nous faisons notre charge; mais ne crains rien : si tu n'es pas coupable, on ne te fera point de mal. »

Cependant, ils vidèrent tout doucement mes poches, et me prirent ce que les voleurs mêmes avaient respecté, je veux dire les quarante ducats de mon oncle. Ils n'en demeurèrent pas là : leurs mains avides et infatigables me parcoururent depuis la tête jusqu'aux pieds; ils me tournèrent de tous côtés, et me dépouillèrent pour voir si je n'avais point d'argent entre la peau et la chemise. Je crois qu'ils m'auraient volontiers ouvert le ventre pour voir s'il n'y en avait point dedans. Après qu'ils eurent si bien fait leur charge, le corrégidor m'interrogea. Je lui contai ingénument tout ce qui m'était arrivé. Il fit écrire ma déposition, puis il sortit avec ses gens et mes espèces, me laissant tout nu sur la paille.

« O vie humaine! m'écriai-je quand je me vis seul et dans cet état, que tu es remplie d'aventures bizarres et de contretemps! Depuis que je suis sorti d'Oviédo, je n'éprouve que des disgrâces; à peine suis-je hors d'un péril que je retombe dans un autre. En arrivant dans cette ville, j'étais bien éloigné de penser que j'y ferais si tôt connaissance avec le corrégidor. »

En faisant ces réflexions inutiles, je remis le maudit pourpoint et le reste de l'habillement qui m'avait porté malheur; puis, m'exhortant moi-même à prendre courage :

« Allons, dis-je, Gil Blas, aie de la fermeté; songe qu'après ce temps il en viendra peut-être un plus heureux. Te sied-il bien de te désespérer dans une prison ordinaire, après avoir fait un si pénible essai de patience dans le souterrain? Mais, hélas! ajoutai-je tristement, je m'abuse. Comment pourrais-je sortir d'ici? On vient de m'en ôter les moyens, puisqu'un prisonnier sans argent est un oiseau à qui l'on a coupé les ailes. »

Au lieu de la perdrix et du lapereau que j'avais fait mettre à la broche, on m'apporta un petit pain bis avec une cruche d'eau, et l'on me laissa ronger mon frein dans mon cachot. J'y demeurai quinze jours entiers sans voir personne que le concierge, qui avait soin de venir tous les matins renouveler ma provision. Dès que je le voyais, j'affectais de lui parler, je tâchais de lier conversation avec lui pour me désennuyer un peu; mais ce personnage ne répondait rien à tout ce que je lui disais; il ne me fut pas possible d'en tirer une parole; il entrait même et sortait le plus souvent sans me regarder. (I, 12.)

Les lenteurs de la Justice.

Le seizième jour, le corrégidor parut et me dit :

« Enfin, mon ami, tes peines sont finies; tu peux t'abandonner à la joie; je viens t'annoncer une agréable nouvelle. J'ai fait conduire à Burgos la dame qui était avec toi; je l'ai interrogée avant son départ, et ses réponses vont à ta décharge. Tu seras élargi aujourd'hui, pourvu que le muletier avec qui tu es venu de Peñaflor à Cacabelos, comme tu me l'as dit, confirme ta déposition. Il est dans Astorga. Je l'ai envoyé cher-

cher; je l'attends : s'il convient de l'aventure de la question, je te mettrai sur-le-champ en liberté. »

Ces paroles me réjouirent. Dès ce moment je me crus hors d'affaire. Je remerciai le juge de la bonne et briève justice qu'il voulait me rendre; et je n'avais pas encore achevé mon compliment que le muletier, conduit par deux archers, arriva. Je le reconnus aussitôt : mais le bourreau de muletier, qui sans doute avait vendu ma valise avec tout ce qui était dedans, craignant d'être obligé de restituer l'argent qu'il en avait touché s'il avouait qu'il me reconnaissait, dit effrontément qu'il ne savait qui j'étais, et qu'il ne m'avait jamais vu.

« Ah! traître, m'écriai-je, confesse plutôt que tu as vendu mes hardes, et rends témoignage à la vérité. Regarde-moi bien : je suis un de ces jeunes gens à qui tu fis si grand'peur dans le bourg de Cacabelos. »

Le muletier répondit d'un air froid que je lui parlais d'une chose dont il n'avait aucune connaissance; et, comme il soutint jusqu'au bout que je lui étais inconnu, mon élargissement fut remis à une autre fois.

« Mon enfant, me dit le corrégidor, tu vois bien que le muletier ne convient pas de ce que tu as déposé; ainsi je ne puis te rendre la liberté, quelque envie que j'en aie. »

Il fallut m'armer d'une nouvelle patience, me résoudre à jeûner encore au pain et à l'eau, et à voir le silencieux concierge. Quand je songeais que je ne pouvais me tirer des griffes de la justice, bien que je n'eusse pas commis le moindre crime, cette pensée me mettait au désespoir, je regrettais le souterrain.

« Dans le fond, disais-je, j'y avais moins de désagréments que dans ce cachot : je faisais bonne chère avec les voleurs, je m'entretenais avec eux agréablement, et je vivais dans la douce espérance de m'échapper; au lieu que, malgré mon innocence, je serai peut-être trop heureux de sortir d'ici pour aller aux galères. »

Enfin quelques habitants d'Astorga, convaincus de l'innocence de Gil Blas, s'entremettent pour lui procurer la liberté.

Ils parlèrent en ma faveur au corrégidor, qui, ne doutant plus de mon innocence, surtout lorsque le chantre lui eut conté ce qu'il savait, vint trois semaines après dans ma prison.

« Gil Blas, me dit-il, je pourrais encore te retenir ici, si j'étais un juge plus sévère; mais je ne veux pas traîner les choses en longueur : va, tu es libre; tu peux sortir quand il te plaira. Mais, dis-moi, poursuivit-il, si l'on te menait dans la forêt où est le souterrain, ne pourrais-tu pas le découvrir?

— Non, seigneur, lui répondis-je : comme je n'y suis entré que la nuit, et que j'en suis sorti avant le jour, il me serait impossible de reconnaître l'endroit où il est. »

Là-dessus le juge se retira, en disant qu'il allait ordonner au concierge de m'ouvrir les portes. En effet, un moment après le geôlier vint dans mon cachot avec un de ses guichetiers qui portait un paquet de toile. Ils m'ôtèrent tous deux, d'un air grave, et sans me dire un seul mot, mon pourpoint et mon haut-de-chausses qui étaient d'un drap fin et presque neuf; puis, m'ayant revêtu d'une vieille souquenille, ils me mirent dehors par les épaules. (I, 12, 13.)

Gil Blas s'habille.

Gil Blas, muni de cent ducats que lui a donnés doña Mencia, songe à échanger sa souquenille contre un bel habit.

Je ne pus fermer l'œil; je ne fis que rêver à l'habit que je devais prendre.

« Que faut-il que je fasse? disais-je; suivrai-je mon premier dessein? Achèterai-je une soutanelle pour aller à Salamanque chercher une place de précepteur? Pourquoi m'habiller en licencié? Ai-je envie de me consacrer à l'état ecclésiastique? Y suis-je entraîné

par mon penchant? Non; je me sens même des inclinations très opposées à ce parti-là. Je veux porter l'épée, et tâcher de faire fortune dans le monde. » Ce fut à quoi je m'arrêtai.

Je me résolus à prendre un habit de cavalier, persuadé que sous cette forme je ne pouvais manquer de parvenir à quelque poste honnête et lucratif. Dans cette flatteuse opinion, j'attendis le jour avec la dernière impatience, et ses premiers rayons ne frappèrent pas plus tôt mes yeux, que je me levai. Je fis tant de bruit dans l'hôtellerie que je réveillai tous ceux qui dormaient. J'appelai les valets, qui étaient encore au lit, et qui ne répondirent à ma voix qu'en me chargeant de malédictions. Ils furent pourtant obligés de se lever; et je ne leur donnai point de repos qu'ils ne m'eussent fait venir un fripier. J'en vis bientôt paraître un qu'on m'amena. Il était suivi de deux garçons qui portaient chacun un gros paquet de toile verte. Il me salua fort civilement, et me dit :

« Seigneur cavalier, vous êtes bien heureux qu'on se soit adressé à moi plutôt qu'à un autre. Je ne veux point ici décrier mes confrères; à Dieu ne plaise que je fasse le moindre tort à leur réputation. Mais, entre nous, il n'y en a pas un qui ait de la conscience; ils sont tous plus durs que des juifs. Je suis le seul fripier qui ait de la morale. Je me borne à un profit raisonnable : je me contente de la livre pour sou..., je veux dire du sou pour livre. Grâces au ciel, j'exerce rondement ma profession. »

Le fripier, après ce préambule, que je pris sottement au pied de la lettre, dit à ses garçons de défaire leurs paquets. On me montra des habits de toutes sortes de couleurs. On m'en fit voir plusieurs de drap tout uni. Je les rejetai avec mépris, parce que je les trouvai trop modestes; mais ils m'en firent essayer un qui semblait avoir été fait pour ma taille et qui m'éblouit, quoiqu'il fût un peu passé. C'était un pourpoint à manches tailladées, avec un haut-de-chausses et un

manteau, le tout de velours bleu et brodé d'or. Je m'attachai à celui-là, et je le marchandai. Le fripier, qui s'aperçut qu'il me plaisait, me dit que j'avais le goût délicat.

« Vive Dieu! s'écria-t-il, on voit bien que vous vous y connaissez. Apprenez que cet habit a été fait pour un des plus grands seigneurs du royaume et qu'il n'a pas été porté trois fois. Examinez-en le velours: Il n'y en a point de plus beau; et pour la broderie, avouez que rien n'est mieux travaillé.

— Combien, lui dis-je, voulez-vous le vendre?

— Soixante ducats, répondit-il : je les ai refusés, ou je ne suis pas un honnête homme. »

L'alternative était convaincante. J'en offris quarante-cinq; il en valait peut-être la moitié.

« Seigneur gentilhomme, reprit froidement le fripier, je ne surfais point; je n'ai qu'un mot. Tenez, continua-t-il en me présentant les habits que j'avais rebutés, prenez ceux-ci; je vous en ferai meilleur marché. »

Il ne faisait qu'irriter par là l'envie que j'avais d'acheter celui que je marchandais; et, comme je m'imaginai qu'il ne voulait rien rabattre, je lui comptai soixante ducats. Quand il vit que je les donnais si facilement, je crois que, malgré sa morale, il fut bien fâché de n'en avoir pas demandé davantage. Assez satisfait d'avoir gagné la livre pour sou, il sortit avec ses garçons, que je n'avais pas oubliés.

J'avais donc un manteau, un pourpoint et un haut-de-chausses fort propres. Il fallait songer au reste de l'habillement, ce qui m'occupa toute la matinée. J'achetai du linge, un chapeau, des bas de soie, des souliers et une épée; après quoi je m'habillai. Quel plaisir j'avais de me voir si bien équipé! Mes yeux ne pouvaient, pour ainsi dire, se rassasier de mon ajustement. Jamais paon n'a regardé son plumage avec plus de complaisance. (I, 15.)

Trois escrocs.

Doña Mencia donne encore à Gil Blas mille ducats qui achèvent de lui tourner la tête : aussi, pour s'être imprudemment vanté de cette aubaine, ne tardera-t-il pas à être dépouillé de tout son argent.

Dès le lendemain j'achetai deux belles mules, et j'arrêtai le valet dont on m'avait parlé. C'était un garçon de trente ans, qui avait l'air simple et dévot. Il me dit qu'il était du royaume de Galice, et qu'il se nommait Ambroise de Lamela. Ce qui me parut singulier, c'est qu'au lieu de ressembler aux autres domestiques, qui sont ordinairement fort intéressés, celui-ci ne se souciait point de gagner de bons gages; il me témoigna même qu'il était homme à se contenter de ce que je voudrais bien avoir la bonté de lui donner. J'achetai aussi des bottines, avec une valise pour serrer mon linge et mes ducats. Ensuite je satisfis mon hôte; et le jour suivant je partis de Burgos avant l'aurore pour aller à Madrid.

Nous couchâmes à Dueñas la première journée, et nous arrivâmes la seconde à Valladolid, sur les quatre heures après midi. Nous descendîmes à une hôtellerie qui me parut devoir être des meilleures de la ville. Je laissai le soin des mules à mon valet, et montai dans une chambre, où je fis porter ma valise par un garçon du logis. Comme je me sentais un peu fatigué, je me jetai sur mon lit sans ôter mes bottines, et je m'endormis insensiblement. Il était presque nuit lorsque je me réveillai. J'appelai Ambroise. Il ne se trouva point dans l'hôtellerie; mais il arriva bientôt. Je lui demandai d'où il venait : il me répondit d'un air pieux qu'il sortait d'une église, où il était allé remercier le ciel de nous avoir préservés de tout mauvais accident depuis Burgos jusqu'à Valladolid. J'approuvai son action; ensuite je lui ordonnai de faire mettre à la broche un poulet pour mon souper.

Dans le temps que je lui donnai cet ordre, mon hôte entra dans ma chambre un flambeau à la main. Il éclairait une dame qui me parut plus belle que jeune, et très richement vêtue. Elle s'appuyait sur un vieil écuyer, et un petit Maure lui portait sa queue. Je ne fus pas peu surpris quand cette dame, après m'avoir fait une profonde révérence, me demanda si par hasard je n'étais point le seigneur Gil Blas de Santillane. Je n'eus pas sitôt répondu que oui, qu'elle quitta la main de son écuyer pour venir m'embrasser avec un transport de joie qui redoubla mon étonnement.

« Le ciel, s'écria-t-elle, soit à jamais béni de cette aventure! C'est vous, seigneur cavalier, c'est vous que je cherche. »

A ce début, je me ressouvins du parasite de Peñaflor, et j'allais soupçonner la dame d'être une franche aventurière : mais ce qu'elle ajouta m'en fit juger plus avantageusement.

« Je suis, poursuivit-elle, cousine germaine de doña Mencia de Mosquera, qui vous a tant d'obligation. J'ai reçu ce matin une lettre de sa part. Elle me mande qu'ayant appris que vous alliez à Madrid, elle me prie de vous bien régaler si vous passez par ici. Il y a deux heures que je parcours toute la ville. Je vais d'hôtellerie en hôtellerie m'informer des étrangers qui y sont; et j'ai jugé sur le portrait que votre hôte m'a fait de vous que vous pouviez être le libérateur de ma cousine. Ah! puisque je vous ai rencontré, continua-t-elle, je veux vous faire voir combien je suis sensible aux services qu'on rend à ma famille, et particulièrement à ma chère cousine. Vous viendrez, s'il vous plaît, dès ce moment loger chez moi; vous y serez plus commodément qu'ici. »

Je voulus m'en défendre, et représenter à la dame que je pourrais l'incommoder chez elle : mais il n'y eut pas moyen de résister à ses instances. Il y avait à la porte de l'hôtellerie un carrosse qui nous attendait. Elle prit soin elle-même de faire mettre ma valise dedans,

parce qu'il y avait, disait-elle, bien des fripons à Valladolid : ce qui n'était que trop véritable. Enfin je montai en carrosse avec elle et son vieil écuyer, et je me laissai de cette manière enlever de l'hôtellerie, au grand déplaisir de l'hôte, qui se voyait par là sevré de la dépense qu'il avait compté que je ferais chez lui avec la dame, l'écuyer et le petit Maure.

Notre carrosse, après avoir quelque temps roulé, s'arrêta. Nous en descendîmes pour entrer dans une assez grande maison, et nous montâmes dans un appartement qui n'était pas malpropre, et que vingt ou trente bougies éclairaient. Il y avait là plusieurs domestiques, à qui la dame demanda d'abord si don Raphaël était arrivé : ils répondirent que non. Alors m'adressant la parole :

« Seigneur Gil Blas, me dit-elle, j'attends mon frère, qui doit revenir ce soir d'un château que nous avons à deux lieues d'ici. Quelle agréable surprise pour lui de trouver dans sa maison un homme à qui toute la famille est si redevable ! »

Dans le moment qu'elle achevait de parler ainsi, nous entendîmes du bruit : et nous apprîmes en même temps qu'il était causé par l'arrivée de don Raphaël. Ce cavalier parut bientôt. Je vis un jeune homme de belle taille et de fort bon air.

« Je suis ravie de votre retour, mon frère, lui dit la dame : vous m'aiderez à bien recevoir le seigneur Gil Blas de Santillane. Nous ne saurions assez reconnaître ce qu'il a fait pour doña Mencia, notre parente. Tenez, ajouta-t-elle en lui présentant une lettre, lisez ce qu'elle m'écrit. »

Don Raphaël ouvrit le billet et lut tout haut ces mots :

« Ma chère Camille, le seigneur Gil Blas de Santillane, qui m'a sauvé l'honneur et la vie, vient de partir pour la cour. Il passera sans doute par Valladolid. Je vous conjure par le sang, et plus encore par l'amitié

qui nous unit, de le régaler et de le retenir quelque temps chez vous. Je me flatte que vous me donnerez cette satisfaction, et que mon libérateur recevra de vous et de don Raphaël, mon cousin, toutes sortes de bons traitements.

« A Burgos.

« Votre affectionnée cousine,

« Dona Mencia. »

« Comment! s'écria don Raphaël après avoir lu la lettre, c'est à ce cavalier que ma parente doit l'honneur et la vie? Ah! je rends grâce au ciel de cette heureuse rencontre. »

En parlant de cette sorte, il s'approcha de moi, et me serrant étroitement entre ses bras :

« Quelle joie, poursuivit-il, j'ai de voir ici le seigneur Gil Blas de Santillane! Il n'était pas besoin que ma cousine la marquise nous recommandât de vous régaler; elle n'avait seulement qu'à nous mander que vous deviez passer par Valladolid; cela suffisait. Nous savons bien, ma sœur Camille et moi, comme il en faut user avec un homme qui a rendu le plus grand service du monde à la personne de notre famille que nous aimons le plus tendrement. »

Je répondis le mieux qu'il me fut possible à ces discours, qui furent suivis de beaucoup d'autres semblables et entremêlés de mille caresses. Après quoi, s'apercevant que j'avais encore mes bottines, il me les fit ôter par ses valets.

Nous passâmes ensuite dans une chambre où l'on avait servi. Nous nous mîmes à table, le cavalier, la dame et moi. Ils me dirent cent choses obligeantes pendant le souper. Il ne m'échappait pas un mot qu'ils ne relevassent comme un trait admirable; et il fallait voir l'attention qu'ils avaient tous deux à me présenter de tous les mets. Don Raphaël buvait souvent à la santé de doña Mencia. Je suivais son exemple, et il me semblait quelquefois que Camille, qui trinquait

avec nous, me lançait des regards qui signifiaient quelque chose. Je crus même remarquer qu'elle prenait son temps pour cela, comme si elle eût craint que son frère ne s'en aperçût. Il n'en fallut pas davantage pour me persuader que la dame en tenait; et je me flattai de profiter de cette découverte, pour peu que je demeurasse à Valladolid. Cette espérance fut cause que je me rendis sans peine à la prière qu'ils me firent de vouloir passer quelques jours chez eux. Ils me remercièrent de ma complaisance; et la joie qu'en témoigna Camille confirma l'opinion que j'avais qu'elle me trouvait fort à son gré.

Don Raphaël, me voyant déterminé à faire quelque séjour chez lui, me proposa de me mener à son château. Il m'en fit une description magnifique, et me parla des plaisirs qu'il prétendait m'y donner.

« Tantôt, disait-il, nous prendrons le divertissement de la chasse, tantôt celui de la pêche; et, si vous aimez la promenade, nous avons des bois et des jardins délicieux. D'ailleurs nous aurons bonne compagnie : j'espère que vous ne vous ennuierez point. »

J'acceptai la proposition; et il fut résolu que nous irions à ce beau château dès le jour suivant. Nous nous levâmes de table en formant un si agréable dessein. Don Raphaël en parut transporté de joie.

« Seigneur Gil Blas, me dit-il en m'embrassant, je vous laisse avec ma sœur. Je vais de ce pas donner les ordres nécessaires, et faire avertir toutes les personnes que je veux mettre de la partie. »

A ces paroles, il sortit de la chambre où nous étions; et je continuai de m'entretenir avec la dame, qui ne démentit point par ses discours les douces œillades qu'elle m'avait jetées. Elle me prit la main, et regardant ma bague :

« Vous avez là, dit-elle, un diamant assez joli; mais il est bien petit. Vous connaissez-vous en pierreries? »

Je répondis que non.

« J'en suis bien fâchée, reprit-elle; car vous me diriez ce que vaut celle-ci. »

En achevant ces mots elle me montra un gros rubis qu'elle avait au doigt et pendant que je le considérais elle me dit :

« Un de mes oncles, qui a été gouverneur dans les habitations que les Espagnols possèdent aux îles Philippines, m'a donné ce rubis. Les joailliers de Valladolid l'estiment trois cents pistoles.

— Je le croirais bien, lui dis-je; je le trouve parfaitement beau.

— Puisqu'il vous plaît, répliqua-t-elle, je veux faire un troc avec vous. »

Aussitôt elle prit ma bague, et me mit la sienne au petit doigt. Après ce troc, qui me parut une manière galante de faire un présent, Camille me serra la main et me regarda d'un air tendre; puis tout à coup rompant l'entretien, elle me donna le bonsoir, et se retira toute confuse, comme si elle eût honte de me faire connaître ses sentiments.

Quoique galant des plus novices, je sentis tout ce que cette retraite avait d'obligeant pour moi; et je jugeai que je ne passerais point mal le temps à la campagne. Plein de cette idée flatteuse et de l'état brillant de mes affaires, je m'enfermai dans la chambre où je devais coucher, après avoir dit à mon valet de me venir réveiller de bonne heure le lendemain. Au lieu de songer à me reposer, je m'abandonnai aux réflexions agréables que ma valise, qui était sur une table, et mon rubis m'inspirèrent.

« Grâces au ciel, disais-je, si j'ai été malheureux, je ne le suis plus. Mille ducats d'un côté, une bague de trois cents pistoles de l'autre; me voilà pour longtemps en fonds. Majuelo [1] ne m'a point flatté, je le vois bien : j'enflammerai mille femmes à Madrid, puisque j'ai plu si facilement à Camille. »

1. Son hôte de Burgos, qui était sans doute de moitié dans cette fourberie.

Les bontés de cette généreuse dame se présentaient à mon esprit avec tous leurs charmes; et je goûtais aussi par avance les divertissements que don Raphaël me préparait dans son château. Cependant, parmi tant d'images de plaisir, le sommeil ne laissa pas de venir répandre sur moi ses pavots. Dès que je me sentis assoupi, je me déshabillai et me couchai.

Le lendemain matin, lorsque je me réveillai, je m'aperçus qu'il était déjà tard. Je fus assez surpris de ne pas voir paraître mon valet, après l'ordre qu'il avait reçu de moi.

« Ambroise, dis-je en moi-même, mon fidèle Ambroise est à l'église, ou bien il est aujourd'hui fort paresseux. »

Mais je perdis bientôt cette opinion de lui pour en prendre une plus mauvaise; car, m'étant levé et ne voyant plus ma valise, je le soupçonnai de l'avoir volée pendant la nuit. Pour éclaircir mes soupçons, j'ouvris la porte de ma chambre, et j'appelai l'hypocrite à plusieurs reprises. Il vint à ma voix un vieillard, qui me dit :

« Que souhaitez-vous, seigneur? Tous vos gens sont sortis de ma maison avant le jour.

— Comment, de votre maison? m'écriai-je : est-ce que je ne suis pas ici chez don Raphaël?

— Je ne sais ce que c'est que ce cavalier, me répondit-il. Vous êtes dans un hôtel garni, et j'en suis l'hôte. Hier au soir, une heure avant votre arrivée, la dame qui a soupé avec vous vint ici, et arrêta cet appartement pour un grand seigneur, disait-elle, qui voyage *incognito*. Elle m'a même payé d'avance. »

Je fus alors au fait. Je sus ce que je devais penser de Camille et de don Raphaël; et je compris que mon valet, ayant une entière connaissance de mes affaires, m'avait vendu à ces fourbes. Au lieu de n'imputer qu'à moi ce triste incident, et de songer qu'il ne me serait point arrivé si je n'eusse pas eu l'indiscrétion de m'ouvrir à Majuelo sans nécessité, je m'en pris à la fortune innocente, et maudis cent fois mon étoile. (I, 16.)

Précepteur ou laquais?

Lorsque j'eus fort inutilement déploré mon malheur, je fis réflexion qu'au lieu de céder à mon chagrin, je devais plutôt me raidir contre mon mauvais sort. Je rappelai mon courage; et, pour me consoler, je disais en m'habillant : « Je suis encore trop heureux que les fripons n'aient pas emporté mes habits et quelques ducats que j'ai dans mes poches. » Je leur tenais compte de leur discrétion. Ils avaient même été assez généreux pour me laisser mes bottines, que je donnai à l'hôte pour un tiers de ce qu'elles m'avaient coûté. Enfin je sortis de l'hôtel garni sans avoir, Dieu merci, besoin de personne pour porter mes hardes. La première chose que je fis fut d'aller voir si mes mules ne seraient pas dans l'hôtellerie où j'étais descendu le jour précédent. Je jugeais bien qu'Ambroise ne les y avait pas laissées; et plût au ciel que j'eusse toujours jugé aussi sainement de lui! J'appris que le soir même il avait eu soin de les retirer. Ainsi, comptant de ne les plus revoir, non plus que ma chère valise, je marchais tristement dans les rues, en rêvant à ce que je devais faire. Je fus tenté de retourner à Burgos, pour avoir encore une fois recours à doña Mencia; mais, considérant que ce serait abuser des bontés de cette dame, et que d'ailleurs je passerais pour une bête, j'abandonnai cette pensée. Je jurai bien aussi que dans la suite je serais en garde contre les femmes : je me serais alors défié de la chaste Suzanne. Je jetais de temps en temps les yeux sur ma bague, et quand je venais à songer que c'était un présent de Camille, j'en soupirais de douleur.

« Hélas! disais-je en moi-même, je ne me connais point en rubis; mais je connais les gens qui les troquent. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire que j'aille chez un joaillier pour être persuadé que je suis un sot. »

Je ne laissai pas toutefois de vouloir m'éclaircir de ce que que valait ma bague, et je l'allai montrer à un lapidaire, qui l'estima trois ducats. A cette estimation, quoiqu'elle ne m'étonnât point, je donnai au diable la nièce du gouverneur des îles Philippines, ou plutôt je ne fis que lui en renouveler le don. Comme je sortais de chez le lapidaire, il passa près de moi un jeune homme qui s'arrêta pour me considérer. Je ne le remis pas d'abord, bien que je le connusse parfaitement.

« Comment donc, Gil Blas, me dit-il, feignez-vous d'ignorer qui je suis? ou deux années ont-elles si fort changé le fils du barbier Nunez, que vous le méconnaissiez? Ressouvenez-vous de Fabrice, votre compatriote et votre compagnon d'école. Nous avons si souvent disputé chez le docteur Godinez sur les universaux et sur les degrés métaphysiques! [1] »

Je le reconnus avant qu'il eût achevé ces paroles, et nous nous embrassâmes tous deux avec cordialité.

« Eh! mon ami, reprit-il ensuite, que je suis ravi de te rencontrer! Je ne puis t'exprimer la joie que j'en ressens... Mais, poursuivit-il d'un air surpris, dans quel état t'offres-tu à ma vue? Vive Dieu! te voilà vêtu comme un prince! Une belle épée, des bas de soie, un pourpoint et un manteau de velours relevés d'une broderie d'argent? Malepeste! cela sent diablement les bonnes fortunes.

— Tu te trompes, lui dis-je; mes affaires ne sont pas si florissantes que tu te l'imagines.

— A d'autres, répliqua-t-il, à d'autres; tu veux faire le discret. Et ce beau rubis que je vous vois au doigt, monsieur Gil Blas, d'où vous vient-il, s'il vous plaît?

— Il me vient, lui repartis-je, d'une franche friponne. Fabrice, mon cher Fabrice, bien loin d'être la coqueluche des femmes de Valladolid, apprends, mon ami, que j'en suis la dupe. »

Je prononçai ces dernières paroles si tristement,

1. Termes de l'ancienne scolastique.

que Fabrice vit bien qu'on m'avait joué quelque tour. Il me pressa de lui dire pourquoi je me plaignais ainsi du beau sexe. Je me résolus sans peine à contenter sa curiosité; mais comme j'avais un assez long récit à faire, et que d'ailleurs nous ne voulions pas nous séparer sitôt, nous entrâmes dans un cabaret pour nous entretenir plus commodément. Là, je lui contai, en déjeunant, tout ce qui m'était arrivé depuis ma sortie d'Oviédo. Il trouva mes aventures assez bizarres; et, après m'avoir témoigné qu'il prenait beaucoup de part à la fâcheuse situation où j'étais, il me dit :

« Il faut se consoler, mon enfant, de tous les malheurs de la vie : c'est par là qu'une âme forte et courageuse se distingue des âmes faibles. Un homme d'esprit est-il dans la misère? Il attend avec patience un temps plus heureux. Jamais, comme dit Cicéron, il ne doit se laisser abattre jusqu'à ne se plus souvenir qu'il est homme. Pour moi, je suis de ce caractère-là : mes disgrâces ne m'accablent point; je suis toujours au-dessus de la mauvaise fortune. »

Fabrice explique à Gil Blas comment, après avoir fait divers métiers, il n'en a pas rencontré de meilleur que celui de laquais.

« Je vins à Valladolid, où, par le plus grand bonheur du monde, j'entrai dans la maison d'un administrateur de l'hôpital; j'y demeure encore, et je suis charmé de ma condition. Le seigneur Manuel Ordonnez, mon maître, est un homme d'une piété profonde, un homme de bien, car il marche toujours les yeux baissés, avec un gros rosaire à la main. On dit que, dès sa jeunesse, n'ayant en vue que le bien des pauvres, il s'y est attaché avec un zèle infatigable. Aussi ses soins ne sont-ils pas demeurés sans récompense : tout lui a prospéré. Quelle bénédiction! en faisant les affaires des pauvres il s'est enrichi. »

Quand Fabrice m'eut tenu ce discours, je lui dis :

« Je suis bien aise que tu sois satisfait de ton sort; mais entre nous, tu pourrais, ce me semble, faire un

plus beau rôle que celui de valet : un sujet de ton mérite peut prendre un vol plus élevé.

— Tu n'y penses pas, Gil Blas, me répondit-il; sache que, pour un homme de mon humeur, il n'y a point de situation plus agréable que la mienne. Le métier de laquais est pénible, je l'avoue, pour un imbécile; mais il a des charmes pour un garçon d'esprit. Un génie supérieur qui se met en condition ne fait pas son service matériellement comme un nigaud. Il entre dans une maison pour commander plutôt que pour servir. Il commence par étudier son maître; il se prête à ses défauts, gagne sa confiance, et le mène ensuite par le nez. C'est ainsi que je me suis conduit chez mon administrateur. Je connus d'abord le pèlerin : je m'aperçus qu'il voulait passer pour un saint personnage; je feignis d'en être la dupe, cela ne coûte rien : je fis plus, je le copiai; et, jouant devant lui le même rôle qu'il fait devant les autres, je trompai le trompeur, et je suis devenu peu à peu son *factotum*. J'espère que quelque jour je pourrai, sous ses auspices, me mêler des affaires des pauvres. Je ferai peut-être fortune aussi; car je me sens autant d'amour que lui pour leur bien.

— Voilà de belles espérances, repris-je, mon cher Fabrice; et je t'en félicite. Pour moi, je reviens à mon dessein. Je vais convertir mon habit brodé en soutanelle, me rendre à Salamanque, et là, me rangeant sous les drapeaux de l'Université, remplir l'emploi de précepteur.

— Beau projet! s'écria Fabrice; l'agréable imagination! Quelle folie de vouloir, à ton âge, te faire pédant! Sais-tu bien, malheureux, à quoi tu t'engages en prenant ce parti? Sitôt que tu seras placé, toute la maison t'observera, tes moindres actions seront scrupuleusement examinées. Il faudra que tu te contraignes sans cesse, que tu te pares d'un extérieur hypocrite, et paraisses posséder toutes les vertus. Tu n'auras presque pas un moment à donner à tes plaisirs. Cen-

seur éternel de ton écolier, tu passeras les journées à lui enseigner le latin, et à le reprendre quand il dira ou fera des choses contre la bienséance; ce qui ne te donnera pas peu d'occupation. Après tant de peine et de contrainte, quel sera le prix de tes soins? Si le petit gentilhomme est mauvais sujet, on dira que tu l'auras mal élevé; et ses parents te renverront sans récompense, peut-être même sans te payer les appointements qui te seront dus. Ne me parle donc point d'un poste de précepteur; c'est un bénéfice à charge d'âmes. Mais parle-moi de l'emploi d'un laquais; c'est un bénéfice simple qui n'engage à rien. Un maître a-t-il des vices? le génie supérieur qui le sert les flatte, et souvent même les fait tourner à son profit. Un valet vit sans inquiétude dans une bonne maison. Après avoir bu et mangé tout son soûl, il s'endort tranquillement comme un enfant de famille, sans s'embarrasser du boucher ni du boulanger... Je ne finirais point, mon enfant, poursuivit-il, si je voulais dire tous les avantages des valets. Crois-moi, Gil Blas, perds pour jamais l'envie d'être précepteur, et suis mon exemple.

— Oui; mais, Fabrice, lui repartis-je, on ne trouve pas toujours des administrateurs; et si je me résolvais à servir, je voudrais du moins n'être pas mal placé.

— Oh! tu as raison, me dit-il, et j'en fais mon affaire. Je te réponds d'une bonne condition, quand ce ne serait que pour arracher un galant homme à l'Université. » (I, 7.)

Un bureau de placement.

La prochaine misère dont j'étais menacé et l'air satisfait qu'avait Fabrice me persuadant encore plus que ses raisons, je me déterminai à me mettre dans le service. Là-dessus nous sortîmes du cabaret, et mon compatriote me dit :

« Je vais de ce pas te conduire chez un homme à

qui s'adressent la plupart des laquais qui sont sur le pavé; il a des grisons qui l'informent de tout ce qui se passe dans les familles. Il sait où l'on a besoin de valets. il tient un registre exact non seulement des places vacantes, mais même des bonnes et des mauvaises qualités des maîtres. C'est un homme qui a été frère dans je ne sais quel couvent de religieux. Enfin c'est lui qui m'a placé. »

En nous entretenant d'un bureau d'adresses si singulier [1] le fils du barbier Nunez me mena dans un cul-de-sac. Nous entrâmes dans une petite maison, où nous trouvâmes un homme de cinquante et quelques années. qui écrivait sur une table. Nous le saluâmes assez respectueusement même; mais, soit qu'il fût fier de son naturel, soit que, n'ayant coutume de voir que des laquais et des cochers, il eût pris l'habitude de recevoir son monde cavalièrement, il ne se leva point; il se contenta de nous faire une inclination de tête. Il me regarda pourtant avec une attention particulière. Je vis bien qu'il était surpris qu'un jeune homme en habit de velours brodé voulût devenir laquais; il avait plutôt lieu de penser que je venais lui en demander un. Il ne put toutefois douter longtemps de mon intention. puisque Fabrice lui dit d'abord :

« Seigneur Arias de Londona, vous voulez bien que je vous présente le meilleur de mes amis? C'est un garçon de famille, que ses malheurs réduisent à la nécessité de servir. Enseignez-lui, de grâce, une bonne condition, et comptez sur ma reconnaissance.

— Messieurs, répondit froidement Arias, voilà comme vous êtes tous, vous autres, avant qu'on vous place : vous faites les plus belles promesses du monde. Êtes-vous bien placés? vous ne vous en souvenez plus.

— Comment donc! reprit Fabrice, vous plaignez-vous de moi? N'ai-je pas bien fait les choses?

1. Un bureau de placement était chose encore à peu près inconnue à Paris.

— Vous auriez pu les faire encore mieux, repartit Arias : votre condition vaut un emploi de commis, et vous m'avez payé comme si je vous eusse mis chez un auteur. »

Je pris alors la parole, et dis au seigneur Arias que, pour lui faire connaître que je n'étais pas un ingrat, je voulais que la reconnaissance précédât le service. En même temps je tirai de mes poches deux ducats que je lui donnai, avec promesse de n'en pas demeurer là si je me voyais dans une bonne maison.

Il parut content de mes manières.

« J'aime, dit-il, qu'on en use de la sorte avec moi. Il y a, continua-t-il, d'excellents postes vacants; je vais vous les nommer, et vous choisirez celui qui vous plaira. »

En achevant ces paroles, il mit ses lunettes, ouvrit un registre qui était sur la table, tourna quelques feuillets, et commença de lire dans ces termes :

« Il faut un laquais au capitaine Torbellino, homme emporté, brutal et fantasque; il gronde sans cesse, jure, frappe et le plus souvent estropie ses domestiques.

— Passons à un autre, m'écriai-je à ce portrait; ce capitaine-là n'est pas de mon goût. »

Ma vivacité fit sourire Arias, qui poursuivit ainsi sa lecture :

« Doña Manuela de Sandoval, douairière surannée, hargneuse et bizarre, est actuellement sans laquais; elle n'en a qu'un d'ordinaire, encore ne le peut-elle garder un jour entier. Il y a dans la maison, depuis dix ans, un habit qui sert à tous les valets qui entrent, de quelque taille qu'ils soient : on peut dire qu'ils ne font que l'essayer, et qu'il est encore tout neuf, quoique deux mille laquais l'aient porté. Il manque un valet au docteur Alvar Fanez; c'est un médecin-chimiste. Il nourrit bien ses domestiques, les entretient proprement, leur donne même de gros gages; mais il fait sur eux l'épreuve de ses remèdes. Il y

a souvent des places de laquais à remplir chez cet homme-là.

— Oh! je le crois bien, interrompit Fabrice en riant. Vive Dieu! vous nous enseignez là de bonnes conditions!

— Patience, dit Arias de Londona: nous ne sommes pas au bout : il y a de quoi vous contenter. »

Là-dessus il continua de lire de cette sorte :

« Doña Alfonsa de Solis, vieille dévote, qui passe les deux tiers de sa journée dans l'église, et veut que son valet y soit toujours auprès d'elle, n'a point de laquais depuis trois semaines. Le licencié Sédillo, vieux chanoine du chapitre de cette ville, chassa hier au soir son valet...

— Halte là, seigneur Arias de Londona, s'écria Fabrice en cet endroit, nous nous en tenons à ce dernier poste. Le licencié Sédillo est des amis de mon maître, et je le connais parfaitement. Je sais qu'il a pour gouvernante une vieille béate qu'on nomme la dame Jacinte, et qui dispose de tout chez lui. C'est une des meilleures maisons de Valladolid. On y vit doucement et l'on y fait très bonne chère. D'ailleurs, le chanoine est un homme infirme, un vieux goutteux qui fera bientôt son testament : il y a un legs à espérer. La charmante perspective pour un valet! Gil Blas, ajouta-t-il en se tournant de côté, ne perdons point de temps, mon ami; allons tout à l'heure chez le licencié. Je veux te présenter moi-même et te servir de répondant. »

A ces mots, de crainte de manquer une si belle occasion, nous prîmes brusquement congé du seigneur Arias, qui m'assura, pour mon argent, que, si cette condition m'échappait, je pouvais compter qu'il m'en ferait trouver une aussi bonne.

Le licencié Sédillo et sa gouvernante.

Nous avions si grand'peur d'arriver trop tard chez le vieux licencié, que nous ne fîmes qu'un saut du cul-de-

sac à sa maison. Nous en trouvâmes la porte fermée; nous frappâmes. Une fille de dix ans, que la gouvernante faisait passer pour sa nièce, vint ouvrir; et comme nous lui demandions si l'on pouvait parler au chanoine, la dame Jacinte parut. C'était une personne déjà parvenue à l'âge de discrétion, mais belle encore, et j'admirai particulièrement la fraîcheur de son teint. Elle portait une longue robe d'une étoffe de laine la plus commune, avec une large ceinture de cuir, d'où pendaient d'un côté un trousseau de clefs et de l'autre un chapelet à gros grains. D'abord que nous l'aperçûmes, nous la saluâmes avec beaucoup de respect; elle nous rendit le salut fort civilement, mais d'un air modeste et les yeux baissés.

« J'ai appris, lui dit mon camarade, qu'il faut un honnête garçon au seigneur licencié Sédillo, et je viens lui en présenter un dont j'espère qu'il sera content. »

La gouvernante leva les yeux à ces paroles, me regarda fixement, et, ne pouvant accorder ma broderie avec le discours de Fabrice, elle demanda si c'était moi qui recherchais la place vacante.

« Oui, lui dit le fils de Nunez, c'est ce jeune homme. Tel que vous le voyez, il lui est arrivé des disgrâces qui l'obligent à se mettre en condition; il se consolera de ses malheurs, ajouta-t-il d'un ton doucereux, s'il a le bonheur d'entrer dans cette maison et de vivre avec la vertueuse Jacinte, qui mériterait d'être la gouvernante du patriarche des Indes. »

A ces mots, la vieille béate cessa de me regarder pour considérer le gracieux personnage qui lui parlait; et, frappée de ses traits, qu'elle crut ne lui pas être inconnus :

« J'ai une idée confuse de vous avoir vu, lui dit-elle; aidez-moi à la débrouiller.

— Chaste Jacinte, lui répondit Fabrice, il m'est bien glorieux de m'être attiré vos regards : je suis venu deux fois dans cette maison avec mon maître, le seigneur Manuel Ordonnez, administrateur de l'hôpital.

— Eh! justement, répliqua la gouvernante, je m'en souviens, et je vous remets. Ah! puisque vous appartenez au seigneur Ordonnez, il faut que vous soyez un garçon de bien et d'honneur. Votre condition fait votre éloge; et ce jeune homme ne saurait avoir un meilleur répondant que vous. Venez, poursuivit-elle, je vais vous faire parler au seigneur Sédillo. Je crois qu'il sera bien aise d'avoir un garçon de votre main. »

Nous suivîmes la dame Jacinte. Le chanoine était logé par bas, et son appartement consistait en quatre pièces de plain-pied bien boisées. Elle nous pria d'attendre un moment dans la première, et nous y laissa pour passer dans la seconde, où était le licencié. Après y avoir demeuré quelque temps en particulier avec lui, pour le mettre au fait, elle vint nous dire que nous pouvions entrer. Nous aperçûmes le vieux podagre enfoncé dans un fauteuil, un oreiller sous la tête, des coussins sous les bras, et les jambes appuyées sur un gros carreau plein de duvet. Nous nous approchâmes de lui sans ménager les révérences ; et Fabrice, portant encore la parole, ne se contenta pas de redire ce qu'il avait dit à la gouvernante; il se mit à vanter mon mérite, et s'étendit principalement sur l'honneur que je m'étais acquis chez le docteur Godinez dans les disputes de philosophie; comme s'il eût fallu que je fusse un grand philosophe pour devenir valet d'un chanoine. Cependant, par le bel éloge qu'il fit de moi, il ne laissa pas de jeter de la poudre aux yeux du licencié, qui, remarquant d'ailleurs que je ne déplaisais pas à la dame Jacinte, dit à mon répondant :

« L'ami, je reçois à mon service le garçon que tu m'amènes; il me revient assez, et je juge favorablement de ses mœurs puisqu'il m'est présenté par un domestique du seigneur Ordonnez. »

D'abord que Fabrice vit que j'étais arrêté, il fit une grande révérence au chanoine, une autre encore plus profonde à la gouvernante et se retira fort satisfait, après m'avoir dit tout bas que nous nous reverrions,

et que je n'avais qu'à rester là. Dès qu'il fut sorti, le licencié me demanda comment je m'appelais, pourquoi j'avais quitté ma patrie; et, par ses questions, il m'engagea, devant la dame Jacinte, à raconter mon histoire. Je les divertis tous deux, surtout par le récit de ma dernière aventure. Camille et don Raphaël leur donnèrent une si forte envie de rire, qu'il pensa en coûter la vie au vieux goutteux; car, comme il riait de toute sa force, il lui prit une toux si violente, que je crus qu'il allait passer. Il n'avait pas encore fait son testament, jugez si la gouvernante fut alarmée! Je la vis, tremblante, éperdue, courir au secours du bonhomme; et, faisant tout ce qu'on fait pour soulager les enfants qui toussent, lui frotter le front et lui taper le dos. Ce ne fut pourtant qu'une fausse alarme : le vieillard cessa de tousser et sa gouvernante de le tourmenter. Alors je voulus achever mon récit; mais la dame Jacinte, craignant une seconde toux, s'y opposa. Elle m'emmena même de la chambre du chanoine dans une garde-robe où, parmi plusieurs habits, était celui de mon prédécesseur. Elle me le fit prendre, et mit à sa place le mien, que je n'étais pas fâché de conserver, dans l'espérance qu'il me servirait encore. Nous allâmes ensuite tous deux préparer le dîner. (II, 1.)

Gil Blas cuisinier et garde-malade.

Je ne parus pas neuf dans l'art de faire la cuisine. Il est vrai que j'en avais fait l'heureux apprentissage sous la dame Léonarde, qui pouvait passer pour une bonne cuisinière; elle n'était pas toutefois comparable à la dame Jacinte. Celle-ci l'emportait peut-être sur le cuisinier de l'archevêque de Tolède; elle excellait en tout; on trouvait ses bisques exquises, tant elle savait bien choisir et mêler les sucs des viandes qu'elle y faisait entrer; et ses hachis étaient assaisonnés d'une manière qui les rendait très agréables au goût. Quand le dîner

fut prêt, nous retournâmes à la chambre du chanoine, où, pendant que je dressais une table auprès de son fauteuil, la gouvernante passa sous le menton du vieillard une serviette, et la lui attacha aux épaules. Un moment après, je servis un potage qu'on aurait pu présenter au plus fameux directeur de Madrid, et deux entrées qui auraient eu de quoi piquer la sensualité d'un vice-roi, si la dame Jacinte n'y eût pas épargné les épices de peur d'irriter la goutte du licencié. A la vue de ces bons plats, mon vieux maître, que je croyais perclus de tous ses membres, me montra qu'il n'avait pas entièrement encore perdu l'usage de ses bras. Il s'en aida pour se débarrasser de son oreiller et de ses coussins et se disposa gaiement à manger. Quoique la main lui tremblât, elle ne refusa pas le service. Il la faisait aller et venir assez librement; de façon pourtant qu'il répandait sur la nappe et sur sa serviette la moitié de ce qu'il portait à sa bouche. J'ôtai la bisque lorsqu'il n'en voulut plus, et j'apportai une perdrix flanquée de deux cailles rôties que la dame Jacinte lui dépeça. Elle avait aussi soin de lui faire boire de temps en temps de grands coups de vin, un peu trempé, dans une coupe d'argent large et profonde, qu'elle lui tenait comme à un enfant de quinze mois. Il s'acharna sur les entrées, et ne fit pas moins d'honneur aux petits pieds [1]. Quand il se fut bien empiffré, la béate lui détacha sa serviette, lui remit son oreiller et ses coussins; puis le laissant dans son fauteuil goûter tranquillement le repos qu'on prend d'ordinaire après le dîner, nous desservîmes, et nous allâmes manger à notre tour.

Voilà de quelle manière dînait tous les jours notre chanoine, qui était peut-être le plus grand mangeur du chapitre. Mais il soupait plus légèrement; il se contentait d'un poulet ou d'un lapin, avec quelques com-

1. *Petits pieds*, c'est-à-dire petits oiseaux comme cailles, grives, alouettes, ortolans.

potes de fruits. Je faisais bonne chère dans cette maison, j'y menais une vie très douce; je n'y avais qu'un désagrément, c'est qu'il me fallait veiller mon maître et passer la nuit comme une garde-malade.

« Gil Blas, me dit-il dès la seconde nuit, tu as de l'adresse et de l'activité, je prévois que je m'accommoderai bien de ton service. Je te recommande seulement d'avoir de la complaisance pour la dame Jacinte, et de faire docilement tout ce qu'elle te dira, comme si je te l'ordonnais moi-même; c'est une fille qui me sert depuis quinze années avec un zèle tout particulier, elle a un soin de ma personne que je ne puis assez reconnaître. Aussi, je te l'avoue, elle m'est plus chère que toute ma famille. J'ai chassé de chez moi, pour l'amour d'elle, mon neveu, le fils de ma propre sœur, et j'ai bien fait. Il n'avait aucune considération pour cette pauvre fille; et, bien loin de rendre justice à l'attachement sincère qu'elle a pour moi, l'insolent la traitait de fausse dévote; car aujourd'hui la vertu ne paraît qu'hypocrisie aux jeunes gens. Grâces au ciel, je me suis défait de ce maraud-là. Je préfère au droit du sang l'affection qu'on me témoigne, et je ne me laisse prendre seulement que par le bien qu'on me fait.

— Vous avez raison, monsieur, dis-je au licencié; la reconnaissance doit avoir plus de force sur nous que les lois de la nature.

— Sans doute, reprit-il; et mon testament fera bien voir que je ne me soucie guère de mes parents. Ma gouvernante y aura bonne part; et tu n'y seras point oublié, si tu continues comme tu commences à me servir. Le valet que j'ai mis dehors hier a perdu par sa faute un bon legs. Si ce misérable ne m'eût pas obligé, par ses manières, à lui donner son congé, je l'aurais enrichi; mais c'était un orgueilleux qui manquait de respect à la dame Jacinte, un paresseux qui craignait la peine. Il n'aimait point à me veiller, et c'était pour lui une chose bien fatigante que de passer les nuits à me soulager.

— Ah ! le malheureux ! m'écriai-je comme si le génie de Fabrice m'eût inspiré, il ne méritait pas d'être auprès d'un si honnête homme que vous. Un garçon qui a le bonheur de vous appartenir doit avoir un zèle infatigable ; il doit se faire un plaisir de son devoir, et ne se pas croire occupé lors même qu'il sue sang et eau pour vous. »

Je m'aperçus que ces paroles plurent fort au licencié. Il ne fut pas moins content de l'assurance que je lui donnai d'être toujours parfaitement soumis aux volontés de la dame Jacinte. Voulant donc passer pour un valet que la fatigue ne pouvait rebuter, je faisais mon service de la meilleure grâce qu'il m'était possible. Je ne me plaignais point d'être toutes les nuits sur pied. Je ne laissais pas pourtant de trouver cela très désagréable ; et sans le legs dont je repaissais mon espérance, je me serais bientôt dégoûté de ma condition ; je n'y aurais pu résister ; il est vrai que je me reposais quelques heures pendant le jour. (II, 1.)

Le docteur Sangrado.

Je servis pendant trois mois le licencié Sédillo sans me plaindre des mauvaises nuits qu'il me faisait passer. Au bout de ce temps-là il tomba malade. La fièvre le prit ; et avec le mal qu'elle lui causait il sentit irriter sa goutte. Pour la première fois de sa vie, qui avait été longue, il eut recours aux médecins. Il demanda le docteur Sangrado[1], que tout Valladolid regardait comme un Hippocrate. La dame Jacinte aurait mieux aimé que le chanoine eût commencé par faire son testament ; elle lui en toucha même quelques mots ; mais, outre qu'il ne se croyait pas encore proche de sa fin, il avait de l'opiniâtreté dans certaines choses. J'allai donc chercher le docteur Sangrado ; je l'amenai

1. *Sangrado* signifie *saigneur*.

au logis. C'était un grand homme sec et pâle, et qui, depuis quarante ans pour le moins, occupait le ciseau des Parques. Ce savant médecin avait l'extérieur grave, il pesait ses discours et donnait de la noblesse à ses expressions. Ses raisonnements paraissaient géométriques et ses opinions fort singulières.

Après avoir observé mon maître, il lui dit d'un air doctoral :

« Il s'agit ici de suppléer au défaut de la transpiration arrêtée. D'autres, à ma place, ordonneraient sans doute des remèdes salins, volatils, et qui, pour la plupart, participent du soufre ou du mercure; mais les purgatifs et les sudorifiques sont des drogues pernicieuses et inventées par des charlatans; toutes les préparations chimiques ne semblent faites que pour nuire. J'emploie des moyens plus simples et plus sûrs. A quelle nourriture, continua-t-il, êtes-vous accoutumé?

— Je mange ordinairement, répondit le chanoine, des bisques et des viandes succulentes.

— Des bisques et des viandes succulentes! s'écria le docteur avec surprise. Ah! vraiment, je ne m'étonne plus si vous êtes malade! Les mets délicieux sont des plaisirs empoisonnés; ce sont des pièges que la volupté tend aux hommes pour les faire périr plus sûrement. Il faut que vous renonciez aux aliments de bon goût; les plus fades sont les meilleurs pour la santé. Comme le sang est insipide, il veut des mets qui tiennent de sa nature. Et buvez-vous du vin? ajouta-t-il.

— Oui, dit le licencié, du vin trempé.

— Oh! trempé tant qu'il vous plaira, reprit le médecin. Quel dérèglement! voilà un régime épouvantable! Il y a longtemps que vous devriez être mort. Quel âge avez-vous?

— J'entre dans ma soixante-neuvième année, répondit le chanoine.

— Justement, répliqua le médecin; une vieillesse

anticipée est toujours le fruit de l'intempérance. Si vous n'eussiez bu que de l'eau claire toute votre vie, et que vous vous fussiez contenté d'une nourriture simple, de pommes cuites, par exemple, de pois ou de fèves, vous ne seriez pas présentement tourmenté de la goutte, et tous vos membres feraient encore facilement leurs fonctions. Je ne désespère pas toutefois de vous remettre sur pied, pourvu que vous vous abandonniez à mes ordonnances. »

Le licencié, tout friand qu'il était, promit de lui obéir en toutes choses.

Alors Sangrado m'envoya chercher un chirurgien qu'il me nomma, et fit tirer à mon maître six bonnes palettes de sang, pour commencer à suppléer au défaut de la transpiration. Puis il dit au chirurgien :

« Maître Martin Onez, revenez dans trois heures en faire autant, et demain vous recommencerez. C'est une erreur de penser que le sang soit nécessaire à la conservation de la vie : on ne peut trop saigner un malade. Comme il n'est obligé à aucun mouvement ou exercice considérable, et qu'il n'a rien à faire que de ne point mourir, il ne lui faut pas plus de sang pour vivre qu'à un homme endormi ; la vie, dans tous les deux, ne consiste que dans le pouls et dans la respiration. »

Le bon chanoine, s'imaginant qu'un si grand médecin ne pouvait faire de faux raisonnements, se laissa saigner sans résistance. Lorsque le docteur eut ordonné de fréquentes et copieuses saignées, il dit qu'il fallait aussi donner au chanoine de l'eau chaude à tout moment, assurant que l'eau bue en abondance pouvait passer pour le véritable spécifique contre toutes sortes de maladies. Il sortit ensuite, en disant d'un air de confiance, à la dame Jacinte et à moi, qu'il répondait de la vie du malade si on le traitait de la manière qu'il venait de prescrire. La gouvernante, qui jugeait peut-être autrement que lui de sa méthode, protesta qu'on la suivrait avec exactitude. En effet, nous mîmes promptement de l'eau chauffer ; et comme le médecin

nous avait recommandé sur toutes choses de ne la point épargner, nous en fîmes d'abord boire à mon maître deux ou trois pintes à longs traits. Une heure après, nous réitérâmes; puis, retournant encore de temps en temps à la charge, nous versâmes dans son estomac un déluge d'eau. D'un autre côté, le chirurgien nous secondant par la quantité de sang qu'il tirait, nous réduisîmes, en moins de deux jours, le vieux chanoine à l'extrémité. (II, 2.)

L'héritage du licencié.

Ce pauvre ecclésiastique n'en pouvant plus, comme je voulais lui faire avaler encore un grand verre du spécifique, me dit d'une voix faible :

« Arrête, Gil Blas; ne m'en donne pas davantage, mon ami. Je vois bien qu'il faut mourir, malgré la vertu de l'eau; et, quoiqu'il me reste à peine une goutte de sang, je ne m'en porte pas mieux pour cela; ce qui prouve bien que le plus habile médecin du monde ne saurait prolonger nos jours quand leur terme fatal est arrivé. Il faut donc que je me prépare à partir pour l'autre monde : va me chercher un notaire; je veux faire mon testament. »

A ces derniers mots, que je n'étais pas fâché d'entendre, j'affectai de paraître fort triste : ce que tout héritier ne manque pas de faire en pareil cas; et cachant l'envie que j'avais de m'acquitter de la commission qu'il me donnait :

« Eh mais, monsieur, lui dis-je, vous n'êtes pas si bas, Dieu merci, que vous ne puissiez vous relever.

— Non, non, repartit-il, mon enfant, c'en est fait; je sens que la goutte remonte et que la mort s'approche : hâte-toi d'aller où je t'ai dit. »

Je m'aperçus effectivement qu'il changeait à vue d'œil; et la chose me parut si pressante, que je sortis vite pour faire ce qu'il m'ordonnait, laissant auprès

de lui la dame Jacinte, qui craignait encore plus que moi qu'il ne mourût sans tester. J'entrai dans la maison du premier notaire dont on m'enseigna la demeure, et, le trouvant chez lui :

« Monsieur, lui dis-je, le licencié Sédillo, mon maître, tire à sa fin, il veut faire écrire ses dernières volontés ; il n'y a pas un moment à perdre. »

Le notaire était un petit vieillard gai, qui se plaisait à railler ; il me demanda quel médecin voyait le chanoine. Je lui répondis que c'était le docteur Sangrado. A ce nom, prenant brusquement son manteau et son chapeau :

« Vive Dieu ! s'écria-t-il, partons donc en diligence ; car ce docteur est si expéditif, qu'il ne donne pas le temps à ses malades d'appeler des notaires. Cet homme-là m'a bien soufflé des testaments. »

En parlant de cette sorte, il s'empressa de sortir avec moi ; et pendant que nous marchions tous deux à grands pas pour prévenir l'agonie, je lui dis :

« Monsieur, vous savez qu'un testateur mourant manque souvent de mémoire : si par hasard mon maître vient à m'oublier, je vous prie de le faire souvenir de mon zèle.

— Je le veux bien, mon enfant, me répondit le notaire, tu peux compter là-dessus. Il est juste qu'un maître récompense un domestique qui l'a bien servi. Je l'exhorterai même à te donner quelque chose de considérable, pour peu qu'il soit disposé à reconnaître tes services. »

Le licencié, quand nous arrivâmes dans sa chambre, avait encore tout son bon sens. La dame Jacinte, le visage baigné de pleurs de commande, était auprès de lui. Elle venait de jouer son rôle, et de préparer le bonhomme à lui faire beaucoup de bien. Nous laissâmes le notaire seul avec mon maître, et passâmes, elle et moi, dans l'antichambre, où nous rencontrâmes le chirurgien, que le médecin envoyait pour faire une nouvelle et dernière saignée. Nous l'arrêtâmes.

« Attendez, maître Martin, lui dit la gouvernante; vous ne sauriez entrer présentement dans la chambre du seigneur Sédillo. Il va dicter ses dernières volontés à un notaire qui est avec lui; vous le saignerez tout à votre aise quand il aura fait son testament. »

Nous avions grand'peur, ma béate et moi, que le licencié ne mourût en testant; mais, par bonheur, l'acte qui causait notre inquiétude se fit. Nous vîmes sortir le notaire, qui, me trouvant sur son passage, me frappa sur l'épaule et me dit en souriant :

« On n'a point oublié Gil Blas. »

A ces mots, je ressentis une joie toute des plus vives; et je sus si bon gré à mon maître de s'être souvenu de moi, que je me promis de bien prier Dieu pour lui après sa mort, qui ne manqua pas d'arriver bientôt; car, le chirurgien l'ayant encore saigné, le pauvre vieillard, qui n'était que trop affaibli, expira presque dans le moment. Comme il rendait les derniers soupirs, le médecin parut, et demeura un peu sot, malgré l'habitude qu'il avait de dépêcher ses malades. Cependant, loin d'imputer la mort du chanoine à la boisson et aux saignées, il sortit en disant d'un air froid qu'on ne lui avait pas tiré assez de sang ni fait boire assez d'eau chaude.

L'exécuteur de la haute médecine, je veux dire le chirurgien, voyant aussi qu'on n'avait plus besoin de son ministère, suivit le docteur Sangrado, l'un et l'autre disant que dès le premier jour ils avaient condamné le licencié. Effectivement, ils ne se trompaient presque jamais quand ils portaient un pareil jugement.

Sitôt que nous vîmes le patron sans vie, nous fîmes, la dame Jacinte, Inésille et moi, un concert de cris funèbres qui fut entendu de tout le voisinage. La béate surtout, qui avait le plus grand sujet de se réjouir, poussait des accents si plaintifs, qu'elle semblait être la personne du monde la plus touchée. La chambre, en un instant, se remplit de gens moins attirés par la compassion que par la curiosité. Les parents du défunt

n'eurent pas plus tôt vent de sa mort, qu'ils vinrent fondre au logis et faire mettre le scellé partout. Ils trouvèrent la gouvernante si affligée, qu'ils crurent d'abord que le chanoine n'avait point fait de testament; mais ils apprirent bientôt, à leur grand regret, qu'il y en avait un, revêtu de toutes les formalités nécessaires. Lorsqu'on vint à l'ouvrir, et qu'ils virent que le testateur avait disposé de ses meilleurs effets en faveur de la dame Jacinte et de la petite fille, ils firent son oraison funèbre dans des termes peu honorables à sa mémoire. Ils apostrophèrent en même temps la béate, et firent aussi quelque mention de moi. Il faut avouer que je le méritais bien. Le licencié, devant Dieu soit son âme, pour m'engager à me souvenir de lui toute ma vie, s'expliquait ainsi pour mon compte par un article de son testament : « Item, puisque Gil Blas est un garçon qui a déjà de la littérature, pour achever de le rendre savant, je lui laisse ma bibliothèque, tous mes livres et mes manuscrits, sans aucune exception. »

J'ignorais où pouvait être cette prétendue bibliothèque; je ne m'étais point aperçu qu'il en eût dans la maison. Je savais seulement qu'il y avait quelques papiers, avec cinq ou six volumes, sur deux petits ais de sapin dans le cabinet de mon maître : c'était là mon legs. Encore les livres ne me pouvaient-ils être d'une grande utilité : l'un avait pour titre *le Cuisinier parfait*; l'autre traitait de l'indigestion et de la manière de la guérir, et les autres étaient les quatre parties du bréviaire, que les vers avaient à demi rongées. A l'égard des manuscrits, le plus curieux contenait toutes les pièces d'un procès que le chanoine avait eu autrefois pour sa prébende. Après avoir examiné mon legs avec plus d'attention qu'il n'en méritait, je l'abandonnai aux parents qui me l'avaient tant envié. Je leur remis même l'habit dont j'étais revêtu, et je repris le mien, bornant à mes gages le fruit de mes services. J'allai chercher ensuite une autre maison. (II, 2.)

La saignée et l'eau claire.

Je résolus d'aller trouver le seigneur Arias de Londona, et de choisir dans son registre une nouvelle condition; mais, comme j'étais près d'entrer dans le cul-de-sac où il demeurait, je rencontrai le docteur Sangrado, que je n'avais point vu depuis le jour de la mort de mon maître, et je pris la liberté de le saluer. Il me remit dans le moment, quoique j'eusse changé d'habit; et, témoignant quelque joie de me voir :

« Eh! te voilà, mon enfant, me dit-il, je pensais à toi tout à l'heure. J'ai besoin d'un bon garçon pour me servir, et je songeais que tu serais bien mon fait, si tu savais lire ou écrire.

— Monsieur, lui répondis-je, sur ce pied-là je suis donc votre affaire, car je sais l'un et l'autre.

— Cela étant, reprit-il, tu es l'homme qu'il me faut. Viens chez moi; tu n'y auras que de l'agrément; je te traiterai avec distinction. Je ne te donnerai point de gages, mais rien ne te manquera. J'aurai soin de t'entretenir proprement, et je t'enseignerai le grand art de guérir toutes les maladies. En un mot, tu seras plutôt mon élève que mon valet. »

J'acceptai la proposition du docteur, dans l'espérance que je pourrais, sous un si savant maître, me rendre illustre dans la médecine. Il me mena chez lui sur-le-champ, pour m'installer dans l'emploi qu'il me destinait; et cet emploi consistait à écrire le nom et la demeure des malades qui l'envoyaient chercher pendant qu'il était en ville. Il y avait pour cet effet au logis un registre, dans lequel une vieille servante, qu'il avait pour tout domestique, marquait les adresses; mais, outre qu'elle ne savait point l'orthographe, elle écrivait si mal, qu'on ne pouvait, le plus souvent, déchiffrer son écriture. Il me chargea du soin de tenir ce livre, qu'on pouvait justement appeler un registre mortuaire, puisque les gens dont je prenais les noms

mouraient presque tous. J'inscrivais, pour ainsi parler, les personnes qui voulaient partir pour l'autre monde, comme un commis, dans un bureau de voitures publiques, écrit le nom de ceux qui retiennent des places. J'avais souvent la plume à la main, parce qu'il n'y avait point en ce temps-là de médecin à Valladolid plus accrédité que le docteur Sangrado. Il s'était mis en réputation dans le public par un verbiage spécieux soutenu d'un air imposant, et par quelques cures heureuses, qui lui avaient fait plus d'honneur qu'il ne méritait.

Il ne manquait pas de pratiques, ni par conséquent de bien. Il n'en faisait pas toutefois meilleure chère : on vivait chez lui très frugalement. Nous ne mangions d'ordinaire que des pois, des fèves, des pommes cuites ou du fromage. Il disait que ces aliments étaient les plus convenables à l'estomac, comme étant les plus propres à la trituration, c'est-à-dire à être broyés plus aisément. Néanmoins, bien qu'il les crût de facile digestion, il ne voulait point qu'on s'en rassasiât; en quoi, certes, il se montrait fort raisonnable. Mais s'il nous défendait, à la servante et à moi, de manger beaucoup, en récompense, il nous permettait de boire de l'eau à discrétion. Bien loin de nous prescrire des bornes là-dessus, il nous disait quelquefois :

« Buvez, mes enfants; la santé consiste dans la souplesse et l'humectation des parties. Buvez de l'eau abondamment; c'est un dissolvant universel; l'eau fond tous les sels. Le cours du sang est-il ralenti? elle le précipite; est-il trop rapide? elle en arrête l'impétuosité. »

Notre docteur était de si bonne foi sur cela, qu'il ne buvait jamais lui-même que de l'eau, bien qu'il fût dans un âge avancé. Il définissait la vieillesse une phtisie naturelle qui nous dessèche et nous consume; et, sur cette définition, il déplorait l'ignorance de ceux qui nomment le vin le lait des vieillards. Il soutenait que le vin les use et les détruit, et disait fort éloquem-

ment que cette liqueur funeste est pour eux, comme pour tout le monde, un ami qui trahit et un plaisir qui trompe.

Malgré ces doctes raisonnements, après avoir été huit jours dans cette maison, il me prit un cours de ventre, et je commençai à sentir de grands maux d'estomac, que j'eus la témérité d'attribuer au dissolvant universel et à la mauvaise nourriture que je prenais. Je m'en plaignis à mon maître, dans la pensée qu'il pourrait se relâcher et me donner un peu de vin à mes repas; mais il était trop ennemi de cette liqueur pour me l'accorder.

« Quand tu auras formé l'habitude de boire de l'eau, me dit-il, tu en connaîtras l'excellence; au reste, poursuivit-il, si tu te sens quelque dégoût pour l'eau pure, il y a des secours innocents pour soutenir l'estomac contre la fadeur des boissons aqueuses : la sauge, par exemple, et la véronique leur donnent un goût délectable; et, si tu veux les rendre encore plus délicieuses, tu n'as qu'à y mêler de la fleur d'œillet, du romarin ou du coquelicot. »

Il avait beau vanter l'eau, et m'enseigner le secret d'en composer des breuvages exquis, j'en buvais avec tant de modération, que, s'en étant aperçu, il me dit :

« Eh! vraiment, Gil Blas, je ne m'étonne point si tu ne jouis pas d'une parfaite santé; tu ne bois pas assez, mon ami. L'eau, prise en petite quantité, ne sert qu'à développer les parties de la bile, et qu'à leur donner plus d'activité; au lieu qu'il les faut noyer dans un délayant copieux. Ne crains pas, mon cher enfant, que l'abondance de l'eau affaiblisse ou refroidisse ton estomac : loin de toi cette terreur panique que tu te fais peut-être de la boisson fréquente! Je te garantis l'événement; et si tu ne me trouves pas bon pour t'en répondre, Celse même t'en sera garant. Cet oracle latin fait un éloge admirable de l'eau; ensuite il dit en termes exprès que ceux qui, pour boire du vin, s'excusent sur la faiblesse de leur estomac, font une injus-

tice manifeste à ce viscère, et cherchent à couvrir leur sensualité. »

Comme j'aurais eu mauvaise grâce de me montrer indocile en entrant dans la carrière de la médecine, je fis semblant d'être persuadé qu'il avait raison; j'avouerai même que je le crus effectivement. Je continuai donc à boire de l'eau sur la garantie de Celse, ou plutôt je commençai à noyer la bile en buvant copieusement de cette liqueur; et, quoique de jour en jour je me sentisse plus incommodé, le préjugé l'emportait sur l'expérience. J'avais, comme l'on voit, une heureuse disposition à devenir médecin. Je ne pus pourtant résister toujours à la violence de mes maux, qui s'accrurent à un point que je pris enfin la résolution de sortir de chez le docteur Sangrado. Mais il me chargea d'un nouvel emploi qui me fit changer de sentiment.

« Écoute, me dit-il un jour, je ne suis point de ces maîtres durs et ingrats qui laissent vieillir leurs domestiques dans la servitude avant que de les récompenser. Je suis content de toi, je t'aime; et sans attendre que tu m'aies servi plus longtemps, j'ai pris la résolution de faire ta fortune dès aujourd'hui; je veux tout à l'heure te découvrir le fin de l'art salutaire que je professe depuis tant d'années. Les autres médecins en font consister la connaissance dans mille sciences pénibles; et moi, je prétends t'abréger un chemin si long, et t'épargner la peine d'étudier la physique, la pharmacie, la botanique et l'anatomie. Sache, mon ami, qu'il ne faut que saigner et boire de l'eau chaude : voilà le secret de guérir toutes les maladies du monde. Oui, ce simple secret que je te révèle, et que la nature, impénétrable à mes confrères, n'a pu dérober à mes observations, est renfermé dans ces deux points, dans la saignée et dans la boisson fréquente. Je n'ai plus rien à t'apprendre, tu sais la médecine à fond; et, profitant du fruit de ma longue expérience, tu deviens tout d'un coup aussi habile que moi. Tu peux, con-

tinua-t-il, me soulager présentement; tu tiendras le matin notre registre, et l'après-midi tu sortiras pour aller voir une partie de mes malades. Tandis que j'aurai soin de la noblesse et du clergé, tu iras pour moi dans les maisons du tiers état où l'on m'appellera; et lorsque tu auras travaillé quelque temps, je te ferai agréger à notre corps. Tu es savant, Gil Blas, avant que d'être médecin; au lieu que les autres sont longtemps médecins, et la plupart toute leur vie, avant que d'être savants. »

Je remerciai le docteur de m'avoir si promptement rendu capable de lui servir de substitut; et, pour reconnaître les bontés qu'il avait pour moi, je l'assurai que je suivrais toute ma vie ses opinions, quand même elles seraient contraires à celles d'Hippocrate. Cette assurance pourtant n'était pas tout à fait sincère. Je désapprouvais son sentiment sur l'eau, et je me proposais de boire du vin tous les jours en allant voir mes malades. Je pendis au croc une seconde fois mon habit brodé pour en prendre un de mon maître et me donner l'air d'un médecin. Après quoi je me disposai à exercer la médecine aux dépens de qui il appartiendrait. Je débutai par un alguazil qui avait une pleurésie : j'ordonnai qu'on le saignât sans miséricorde, et qu'on ne lui plaignît point l'eau. J'entrai ensuite chez un pâtissier à qui la goutte faisait pousser de grands cris. Je ne ménageai pas plus son sang que celui de l'alguazil, et j'ordonnai qu'on lui fît boire de l'eau de moment en moment. Je reçus douze réaux pour mes ordonnances; ce qui me fit prendre tant de goût à la profession, que je ne demandai plus que plaies et bosses. (II, 3.)

Le docteur Cuchillo.

Le lendemain, dès que j'eus dîné, je repris mon habit de substitut et me remis en campagne. Je visitai plusieurs malades que j'avais inscrits, et je les traitai

tous de la même manière, bien qu'ils eussent des maux différents. Jusque-là, les choses s'étaient passées sans bruit et personne, grâces au ciel, ne s'était encore révolté contre mes ordonnances; mais, quelque excellente que soit la pratique d'un médecin, elle ne saurait manquer de censeurs ni d'envieux. J'entrai chez un marchand épicier qui avait un fils hydropique. J'y trouvai un petit médecin brun, qu'on nommait le docteur Cuchillo [1], et qu'un parent du maître de la maison venait d'amener pour voir le malade. Je fis de profondes révérences à tout le monde et particulièrement au personnage que je jugeai qu'on avait appelé pour le consulter sur la maladie dont il s'agissait. Il me salua d'un air grave; puis, m'ayant envisagé quelques moments avec beaucoup d'attention :

« Seigneur docteur, me dit-il, je vous prie d'excuser ma curiosité : je croyais connaître tous les médecins de Valladolid, mes confrères, et cependant je vous avoue que vos traits me sont inconnus. Il faut que depuis très peu de temps vous soyez venu vous établir dans cette ville. »

Je répondis que j'étais un jeune praticien, et que je ne travaillais encore que sous les auspices du docteur Sangrado.

« Je vous félicite, reprit-il poliment, d'avoir embrassé la méthode d'un si grand homme. Je ne doute point que vous ne soyez déjà très habile, quoique vous paraissiez bien jeune. »

Il dit cela d'un air si naturel, que je ne savais s'il s'était moqué de moi; et je rêvais à ce que je devais lui répliquer, lorsque l'épicier, prenant ce moment pour parler, nous dit :

« Messieurs, je suis persuadé que vous savez parfaitement l'un et l'autre l'art de la médecine : examinez, s'il vous plaît, mon fils, et ordonnez ce que vous jugerez à propos qu'on fasse pour le guérir. »

1. *Cuchillo* signifie *couteau*.

Là-dessus, le petit médecin se mit à observer le malade; et, après m'avoir fait remarquer tous les symptômes qui découvraient la nature de la maladie, il me demanda de quelle manière je pensais qu'on dût le traiter.

« Je suis d'avis, répondis-je, qu'on le saigne tous les jours, et qu'on lui fasse boire de l'eau chaude abondamment. »

A ces paroles, le petit médecin me dit en souriant d'un air plein de malice :

« Et vous croyez que ces remèdes lui sauveront la vie?

— N'en doutez pas, m'écriai-je d'un ton ferme; vous verrez le malade guérir à vue d'œil; ils doivent produire cet effet, puisque ce sont des spécifiques contre toutes les maladies. Demandez au seigneur Sangrado!

— Sur ce pied-là, reprit-il, Celse a grand tort d'assurer que, pour guérir plus facilement un hydropique, il est à propos de lui faire souffrir la soif et la faim.

— Oh! Celse, lui repartis-je, n'est pas mon oracle; il se trompait comme un autre; et quelquefois je me sais bon gré d'aller contre ses opinions; je m'en trouve fort bien.

— Je reconnais à vos discours, me dit Cuchillo, la pratique sûre et satisfaisante dont le docteur Sangrado veut insinuer la méthode aux jeunes praticiens. La saignée et la boisson sont sa méthode universelle. Je ne suis pas surpris si tant d'honnêtes gens périssent entre ses mains...

— N'en venons point aux invectives, interrompis-je assez brusquement : un homme de votre profession a bonne grâce, vraiment, de faire de pareils reproches! Allez, allez, monsieur le docteur, sans saigner et sans faire boire de l'eau chaude, on envoie bien des malades en l'autre monde; et vous en avez peut-être vous-même expédié plus qu'un autre. Si vous en voulez au seigneur Sangrado, écrivez contre lui; il vous répondra, et nous verrons de quel côté seront les rieurs.

— Par saint Jacques et par saint Denis! interrompit-il à son tour avec emportement, vous ne connaissez guère le docteur Cuchillo. Sachez, mon ami, que j'ai bec et ongles, et que je ne crains nullement Sangrado, qui, malgré sa présomption et sa vanité, n'est qu'un original. »

La figure du petit médecin me mit en colère. Je lui répliquai avec aigreur; il me repartit de la même sorte, et bientôt nous en vînmes aux gourmades. Nous eûmes le temps de nous donner quelques coups de poing et de nous arracher l'un à l'autre une poignée de cheveux avant que l'épicier et son parent pussent nous séparer. Lorsqu'ils en furent venus à bout, ils me payèrent ma visite et retinrent mon antagoniste, qui leur parut apparemment plus habile que moi. (II, 4.)

Gil Blas renonce à la médecine.

Nous continuâmes à travailler sur nouveaux frais, et nous y procédâmes de manière qu'en moins de six semaines nous fîmes autant de veuves et d'orphelins que le siège de Troie. Il semblait que la peste fût dans Valladolid, tant on faisait de funérailles! Il venait tous les jours au logis quelque père nous demander compte d'un fils que nous lui avions enlevé, ou bien quelque oncle qui nous reprochait la mort de son neveu. Pour les neveux et les fils dont les pères s'étaient mal trouvés de nos remèdes, ils ne paraissaient point chez nous. Les maris étaient aussi fort discrets; ils ne nous chicanaient point sur la perte de leurs femmes : mais les personnes affligées dont il nous fallait essuyer les reproches, avaient quelquefois une douleur brutale; ils nous appelaient ignorants, assassins; ils ne ménageaient point les termes. J'étais ému de leurs épithètes; mais mon maître, qui était fait à cela, les écoutait de sang-froid. J'aurais pu, comme lui, m'accoutumer aux injures, si le ciel, pour ôter sans doute aux

malades de Valladolid un de leurs fléaux, n'eût fait naître une occasion de me dégoûter de la médecine, que je pratiquais avec si peu de succès. C'est de quoi je vais faire un détail fidèle, dût le lecteur en rire à mes dépens.

Il y avait dans notre voisinage un jeu de paume où les fainéants de la ville s'assemblaient chaque jour. On y voyait un de ces braves de profession qui s'érigent en maîtres, et décident les différends dans les tripots. Il était de Biscaye, et se faisait appeler don Rodrigue de Mondragon. Il paraissait avoir trente ans. C'était un homme d'une taille ordinaire, mais sec et nerveux. Outre deux petits yeux étincelants qui lui roulaient dans la tête, et semblaient menacer tous ceux qu'il regardait, un nez fort épaté lui tombait sur une moustache rousse qui s'élevait en croc jusqu'à la tempe. Il avait la parole si rude et si brusque, qu'il n'avait qu'à parler pour inspirer de l'effroi. Ce casseur de raquettes s'était rendu le tyran du jeu de paume : il jugeait impérieusement les contestations qui survenaient entre les joueurs, et il ne fallait pas qu'on appelât de ses jugements, à moins que l'appelant ne voulût se résoudre à recevoir de lui, le lendemain, un cartel de défi. Tel que je viens de représenter le seigneur don Rodrigue, que le don qu'il mettait à la tête de son nom n'empêchait pas d'être roturier, il fit une tendre impression sur la maîtresse du tripot. C'était une femme de quarante ans, riche, assez agréable, et veuve depuis quinze mois. J'ignore comment il put lui plaire : ce ne fut pas assurément par sa beauté ; ce fut donc par ce je ne sais quoi qu'on ne saurait dire. Quoi qu'il en soit, elle eut du goût pour lui, et forma le dessein de l'épouser ; mais, dans le temps qu'elle se préparait à consommer cette affaire, elle tomba malade ; et malheureusement pour elle je devins son médecin. Quand sa maladie n'aurait pas été une fièvre maligne, mes remèdes suffisaient pour la rendre dangereuse. Au bout de quatre jours je remplis de deuil le tripot.

La paumière alla où j'envoyais tous mes malades, et ses parents s'emparèrent de son bien. Don Rodrigue, au désespoir d'avoir perdu sa maîtresse, ou plutôt l'espérance d'un mariage très avantageux pour lui, ne se contenta pas de jeter feu et flamme contre moi : il jura qu'il me passerait son épée au travers du corps, et m'exterminerait à la première vue. Un voisin charitable m'avertit de ce serment : la connaissance que j'avais de Mondragon, bien loin de me faire mépriser cet avis, me remplit de trouble et de frayeur. Je n'osais sortir du logis, de peur de rencontrer ce diable d'homme, et je m'imaginais sans cesse le voir entrer dans notre maison d'un air furieux : je ne pouvais goûter un moment de repos. Cela me détacha de la médecine, et je ne songeai plus qu'à m'affranchir de mon inquiétude. Je repris mon habit brodé ; et après avoir dit adieu à mon maître, qui ne put me retenir, je sortis de la ville à la pointe du jour, non sans crainte de trouver don Rodrigue en mon chemin. (II, 5.)

Où l'on retrouve le capitaine Rolando.

Après diverses aventures, Gil Blas arrive à Madrid, où il entre au service d'un seigneur castillan, Castil Blazo. Grande est sa surprise de rencontrer un jour dans une rue de la ville son ancien chef de voleurs, le capitaine Rolando en personne.

Ma surprise fut extrême de le retrouver là, et je ne pus m'empêcher de frémir à sa vue. Il me reconnut aussi, m'aborda gravement, et, conservant encore son air de supériorité, il m'ordonna de le suivre. J'obéis en tremblant, et dis en moi-même.

« Hélas ! il veut sans doute me faire payer tout ce que je lui dois. Où va-t-il me mener ? Il a peut-être dans cette ville quelque souterrain. Malepeste ! si je le croyais, je lui ferais voir tout à l'heure que je n'ai pas la goutte aux pieds. »

Je marchais donc derrière lui, en donnant toute mon

attention au lieu où il s'arrêterait, résolu de m'en éloigner à toutes jambes, pour peu qu'il me parût suspect.

Rolando dissipa bientôt ma crainte. Il entra dans un fameux cabaret : je l'y suivis. Il demanda du meilleur vin. et dit à l'hôte de nous préparer à dîner. Pendant ce temps-là, nous passâmes dans une chambre, où le capitaine, se voyant seul avec moi, me tint ce discours :

« Tu dois être étonné, Gil Blas, de revoir ici ton ancien commandant, et tu le seras bien davantage encore quand tu sauras ce que j'ai à te raconter. Le jour que je te laissai dans le souterrain, et que je partis avec tous mes cavaliers pour aller vendre à Mansilla les mules et les chevaux que nous avions pris le soir précédent, nous rencontrâmes le fils du corrégidor de Léon, accompagné de quatre hommes à cheval et bien armés, qui suivaient son carrosse. Nous fîmes mordre la poussière à deux de ses gens, et les deux autres s'enfuirent. Alors le cocher, craignant pour son maître, nous cria d'une voix suppliante : « Eh! mes chers seigneurs, au nom de Dieu, ne tuez point le fils unique de M. le corrégidor de Léon! » Ces mots n'attendrirent pas mes cavaliers; au contraire, ils leur inspirèrent une espèce de fureur. « Messieurs, nous dit l'un d'entre eux, ne laissons point échapper le fils du plus grand ennemi de nos pareils. Combien son père a-t-il fait mourir de gens de notre profession! Vengeons-les, immolons cette victime à leurs mânes, qui semblent en ce moment nous la demander. » Mes autres cavaliers applaudirent à ce sentiment, et mon lieutenant même se préparait à servir de grand-prêtre dans ce sacrifice, lorsque je lui retins le bras. « Arrêtez, lui dis-je; pourquoi sans nécessité vouloir répandre du sang? Contentons-nous de la bourse de ce jeune homme. Puisqu'il ne résiste point, il y aurait de la barbarie à l'égorger. D'ailleurs, il n'est point responsable des actions de son père; et son père ne fait que son devoir

lorsqu'il nous condamne à la mort, comme nous faisons le nôtre en détroussant les voyageurs. »

« J'intercédai donc pour le fils du corrégidor, et mon intercession ne lui fut pas inutile. Nous prîmes seulement tout l'argent qu'il avait, et nous emmenâmes les chevaux des deux hommes que nous avions tués. Nous les vendîmes avec ceux que nous conduisions à Mansilla. Nous nous en retournâmes ensuite au souterrain, où nous arrivâmes le lendemain quelques moments avant le jour. Nous ne fûmes pas peu surpris de trouver la trappe levée ; et notre surprise devint encore plus grande lorsque nous vîmes dans la cuisine Léonarde liée. Elle nous mit au fait en deux mots. Le souvenir de ta colique nous fit rire ; nous admirâmes comment tu avais pu nous tromper : nous ne t'aurions jamais cru capable de nous jouer un si bon tour, et nous te le pardonnâmes à cause de l'invention. Dès que nous eûmes détaché la cuisinière, je lui donnai ordre de nous apprêter à manger. Cependant nous allâmes soigner nos chevaux à l'écurie, où le vieux nègre, qui n'avait reçu aucun secours depuis vingt-quatre heures, était à l'extrémité. Nous souhaitions de le soulager, mais il avait perdu connaissance ; et il nous parut si bas, que, malgré notre bonne volonté, nous laissâmes ce pauvre diable entre la vie et la mort. Cela ne nous empêcha pas de nous mettre à table ; et, après avoir amplement déjeuné, nous nous retirâmes dans nos chambres, où nous reposâmes toute la journée. A notre réveil, Léonarde nous apprit que Domingo ne vivait plus. Nous le portâmes dans le caveau où tu dois te souvenir d'avoir couché, et là nous lui fîmes des funérailles comme s'il eût eu l'honneur d'être un de nos compagnons.

« Cinq ou six jours après, il arriva que, voulant faire une course, nous rencontrâmes un matin, à la sortie du bois, trois brigades d'archers de la Sainte-Hermandad, qui semblaient nous attendre pour nous charger. Nous n'en aperçûmes d'abord qu'une. Nous

la méprisâmes, bien que supérieure en nombre à notre troupe, et nous l'attaquâmes; mais, dans le temps que nous étions aux mains avec elle, les deux autres, qui avaient trouvé moyen de se tenir cachées, vinrent tout à coup fondre sur nous; de sorte que notre valeur ne nous servit de rien. Il fallut céder à tant d'ennemis. Notre lieutenant et deux de nos cavaliers périrent dans cette occasion. Les deux autres et moi nous fûmes enveloppés et serrés de si près, que les archers nous prirent; et, tandis que deux brigades nous conduisaient à Léon, la troisième alla détruire notre retraite, qui avait été découverte de la manière que je vais te le dire. Un paysan de Luceno, en traversant la forêt pour s'en retourner chez lui, aperçut par hasard la trappe de notre souterrain que tu n'avais pas abattue, car c'était justement le jour que tu en sortis avec la dame. Il se douta bien que c'était notre demeure. Il n'eut pas le courage d'y entrer. Il se contenta d'observer les environs; et, pour mieux remarquer l'endroit, il écorça légèrement avec son couteau quelques arbres voisins, et d'autres encore de distance en distance, jusqu'à ce qu'il fût hors du bois. Il se rendit ensuite à Léon pour faire part de cette découverte au corrégidor, qui en eut d'autant plus de joie que son fils venait d'être volé par notre compagnie. Ce juge fit rassembler trois brigades pour nous arrêter, et le paysan leur servit de guide.

« Mon arrivée dans la ville de Léon y fut un spectacle pour tous les habitants. Quand j'aurais été un général portugais fait prisonnier de guerre, le peuple ne se serait pas plus empressé de me voir. « Le voilà, disait-on, le voilà, ce fameux capitaine, la terreur de cette contrée! Il mériterait d'être démembré avec des tenailles, de même que ses deux camarades. » On nous mena devant le corrégidor, qui commença de m'insulter. « Eh bien, me dit-il, scélérat, le ciel, las des désordres de ta vie, t'abandonne à ma justice! — Seigneur, lui répondis-je, si j'ai commis bien des crimes,

du moins je n'ai pas la mort de votre fils unique à me reprocher; j'ai conservé ses jours: vous m'en devez quelque reconnaissance. — Ah! misérable, s'écria-t-il, c'est bien avec des gens de ton caractère qu'il faut garder un procédé généreux! Et quand même je voudrais te sauver, le devoir de ma charge ne me le permettrait pas. » Lorsqu'il eut parlé de cette sorte, il nous fit enfermer dans un cachot, où il ne laissa pas languir mes compagnons. Ils en sortirent au bout de trois jours pour aller jouer un rôle tragique dans la grande place. Pour moi, je demeurai dans les prisons trois semaines entières. Je crus qu'on ne différait mon supplice que pour le rendre plus terrible, et je m'attendais enfin à un genre de mort tout nouveau, quand le corrégidor, m'ayant fait ramener en sa présence, me dit : « Écoute ton arrêt! Tu es libre. Sans toi, mon fils unique aurait été assassiné sur les grands chemins. Comme père j'ai voulu reconnaître ce service, et comme juge, ne pouvant t'absoudre, j'ai écrit à la cour en ta faveur; j'ai demandé ta grâce, et je l'ai obtenue. Va donc où il te plaira! Mais, ajouta-t-il, crois-moi, profite de cet heureux événement. Rentre en toi-même, et quitte pour jamais le brigandage. »

« Je fus pénétré de ces paroles, et je pris la route de Madrid, dans la résolution de faire une fin et de vivre doucement dans cette ville. J'y ai trouvé mon père et ma mère morts, et leur succession entre les mains d'un vieux parent qui m'en a rendu un compte fidèle, comme font tous les tuteurs. Je n'en ai pu tirer que trois mille ducats, ce qui peut-être ne fait pas la quatrième partie de mon bien. Mais que faire à cela? Je ne gagnerais rien à le chicaner. Pour éviter l'oisiveté, j'ai acheté une charge d'alguazil, que j'exerce comme si toute ma vie je n'eusse fait autre chose. Mes confrères se seraient par bienséance opposés à ma réception s'ils eussent su mon histoire. Heureusement ils l'ignorent ou feignent de l'ignorer, ce qui est la même chose; car, dans cet honorable corps, chacun

a intérêt de cacher ses faits et gestes. On n'a, Dieu merci, rien à se reprocher les uns aux autres. Au diable soit le meilleur! Cependant, mon ami, continua Rolando, je veux te découvrir ici le fond de mon âme. La profession que j'ai embrassée n'est guère de mon goût; elle demande une conduite trop délicate et trop mystérieuse : on n'y saurait faire que des tromperies secrètes et subtiles. Oh! je regrette mon premier métier. J'avoue qu'il y a plus de sûreté dans le nouveau; mais il y a plus d'agrément dans l'autre; et j'aime la liberté. J'ai bien la mine de me défaire de ma charge, et de partir un beau matin pour aller gagner les montagnes qui sont aux sources du Tage. Je sais qu'il y a dans cet endroit une retraite habitée par une troupe nombreuse, et remplie de sujets catalans : c'est faire son éloge en un mot. Si tu veux m'accompagner, nous irons grossir le nombre de ces grands hommes. Je serai, dans leur compagnie, capitaine en second; et pour t'y faire recevoir avec agrément, j'assurerai que je t'ai vu dix fois combattre à mes côtés. J'élèverai ta valeur jusqu'aux nues; je dirai plus de bien de toi qu'un général n'en dit d'un officier qu'il veut avancer. Je me garderai bien de dire la supercherie que tu as faite : cela te rendrait suspect; je tairai l'aventure. Eh bien, ajouta-t-il, es-tu prêt à me suivre? J'attends ta réponse.

— Chacun a ses inclinations, dis-je alors à Rolando; vous êtes né pour les entreprises hardies, et moi pour une vie douce et tranquille.

— Je vous entends, interrompit-il; la dame que l'amour vous a fait enlever vous tient encore au cœur; et sans doute vous menez avec elle à Madrid cette vie douce que vous aimez. Avouez, monsieur Gil Blas, que vous mangez ensemble les pistoles que vous avez emportées du souterrain. »

Je lui dis qu'il était dans l'erreur, et que, pour le désabuser, je voulais en dînant lui conter l'histoire de la dame; ce que je fis effectivement; et je lui appris

aussi tout ce qui m'était arrivé depuis que j'avais quitté la troupe. Sur la fin du repas, il me remit encore sur les sujets catalans. Il m'avoua même qu'il avait résolu de les aller joindre, et fit une nouvelle tentative pour m'engager à prendre le même parti. Mais, voyant qu'il ne pouvait me persuader, il changea tout à coup de contenance et de ton; il me regarda d'un air fier, et me dit fort sérieusement :

« Puisque tu as le cœur assez bas pour préférer ta condition servile à l'honneur d'entrer dans une compagnie de braves gens, je t'abandonne à la bassesse de tes inclinations. Mais écoute bien les paroles que je vais te dire : qu'elles demeurent gravées dans ta mémoire! Oublie que tu m'as rencontré aujourd'hui, et ne t'entretiens jamais de moi avec personne; car, si j'apprends que tu me mèles dans tes discours..., tu me connais : je ne t'en dis pas davantage. »

A ces mots il appela l'hôte, paya l'écot, et nous nous levâmes de table pour nous en aller. (III, 2.)

Un petit-maître.

Gil Blas ne reste pas longtemps chez Castil Blazo : il entre, comme valet de chambre, chez un petit-maître, don Mathias de Silva. Il s'y présente à une heure de l'après-midi, conduit par l'intendant Rodriguez.

Don Mathias venait en effet de se lever. Il était encore en robe de chambre, et renversé dans un fauteuil, sur un bras duquel il avait une jambe étendue; il se balançait en râpant du tabac. Il s'entretenait avec un laquais, qui, remplissant par intérim l'emploi de valet de chambre, se tenait là tout prêt à le servir.

« Seigneur, lui dit l'intendant, voici un jeune homme que je prends la liberté de vous présenter pour remplacer celui que vous chassâtes avant-hier. Melendez, votre marchand, en répond; il assure que c'est un garçon de mérite, et je crois que vous en serez fort satisfait.

— C'est assez, répondit le jeune seigneur; puisque c'est vous qui le produisez auprès de moi, je le reçois aveuglément à mon service. Je le fais mon valet de chambre, c'est une affaire finie. Rodriguez, ajouta-t-il, parlons d'autres choses. Vous arrivez à propos, j'allais vous envoyer chercher. J'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre, mon cher Rodriguez. J'ai joué de malheur cette nuit; avec cent pistoles que j'avais, j'en ai encore perdu deux cents sur ma parole. Vous savez de quelle conséquence il est pour des personnes de condition de s'acquitter de cette sorte de dette. C'est proprement la seule que le point d'honneur nous oblige à payer avec exactitude. Aussi ne payons-nous pas les autres religieusement. Il faut donc trouver deux cents pistoles tout à l'heure, et les envoyer à la comtesse de Pedrosa.

— Monsieur, dit l'intendant, cela n'est pas si difficile à dire qu'à exécuter. Où voulez-vous, s'il vous plaît, que je prenne cette somme? Je ne touche pas un maravédis [1] de vos fermiers, quelque menace que je puisse leur faire. Cependant il faut que j'entretienne honnêtement votre domestique [2], et que je sue sang et eau pour fournir à votre dépense. Il est vrai que jusqu'ici, grâces au ciel, j'en suis venu à bout; mais je ne sais plus à quel saint me vouer; je suis réduit à l'extrémité.

— Tous ces discours sont inutiles, interrompit don Mathias, et ces détails ne font que m'ennuyer. Ne prétendez-vous pas, Rodriguez, que je change de conduite et que je m'amuse à prendre soin de mon bien? L'agréable amusement pour un homme de plaisir comme moi!

— Patience, répliqua l'intendant, au train que vont les choses, je prévois que vous serez bientôt débarrassé pour toujours de ce soin-là.

1. *Maravédis* : trente-quatrième partie d'un *réal*, un peu moins d'un centime.

2. *Votre domestique*, c'est-à-dire l'*intérieur de votre ménage*.

— Vous me fatiguez, repartit brusquement le jeune seigneur; vous m'assassinez. Laissez-moi me ruiner sans que je m'en aperçoive. Il me faut, vous dis-je, deux cents pistoles; il me les faut.

— Je vais donc, dit Rodriguez, avoir recours au petit vieillard qui vous a déjà prêté de l'argent à grosse usure?

— Ayez recours, si vous voulez, au diable, répondit don Mathias; pourvu que j'aie deux cents pistoles, je ne me soucie pas du reste. »

Dans le moment qu'il prononçait ces mots d'un air brusque et chagrin, l'intendant sortit; et un jeune homme de qualité, nommé don Antonio de Centellés, entra.

« Qu'as-tu, mon ami? dit ce dernier à mon maître. Je te trouve l'air nébuleux; je vois sur ton visage une impression de colère! Qui peut t'avoir mis de mauvaise humeur? Je vais parier que c'est ce maroufle qui sort.

— Oui, répondit don Mathias; c'est mon intendant. Toutes les fois qu'il vient me parler, il me fait passer quelques mauvais quarts d'heure. Il m'entretient de mes affaires; il dit que je mange le fonds de mes revenus... L'animal! ne dirait-on pas qu'il y perd, lui?

— Mon enfant, reprit don Antonio, je suis dans le même cas. J'ai un homme d'affaires qui n'est pas plus raisonnable que ton intendant. Quand le faquin, pour obéir à mes ordres réitérés, m'apporte de l'argent, vous diriez qu'il donne du sien. Il me fait toujours de grands raisonnements. Monsieur, me dit-il, vous vous abîmez; vos revenus sont saisis. Je suis obligé de lui couper la parole pour abréger ses sots discours.

— Le malheur, dit don Mathias, c'est que nous ne saurions nous passer de ces gens-là; c'est un mal nécessaire.

— J'en conviens, répliqua Centellés... Mais attends, poursuivit-il en riant de toute sa force, il me vient une idée assez plaisante. Rien n'a jamais été mieux ima-

giné. Nous pouvons rendre comiques les scènes sérieuses que nous avons avec eux et nous divertir de ce qui nous chagrine. Écoute : il faut que ce soit moi qui demande à ton intendant tout l'argent dont tu auras besoin. Tu en useras de même avec mon homme d'affaires. Qu'ils raisonnent alors tous deux tant qu'il leur plaira ; nous les écouterons de sang-froid. Ton intendant viendra me rendre ses comptes ; mon homme d'affaires ira te rendre les siens. Je n'entendrai parler que de tes dissipations ; tu ne verras que les miennes. Cela nous réjouira. »

Mille traits brillants suivirent cette saillie, et mirent en joie les jeunes seigneurs, qui continuèrent de s'entretenir avec beaucoup de vivacité. Leur conversation fut interrompue par Gregorio Rodriguez, qui rentra suivi d'un petit vieillard qui n'avait presque point de cheveux, tant il était chauve. Don Antonio voulut sortir.

« Adieu, don Mathias, dit-il ; nous nous reverrons tantôt. Je te laisse avec ces messieurs ; vous avez sans doute quelque affaire sérieuse à démêler ensemble.

— Eh ! non, non, lui répondit mon maître, demeure ; tu n'es pas de trop. Ce discret vieillard que tu vois est un honnête homme qui me prête de l'argent au denier cinq [1].

— Comment au denier cinq ! s'écria Centellés d'un air étonné. Vive Dieu ! je te félicite d'être en si bonnes mains. Je ne suis pas traité si doucement, moi ; j'achète l'argent au poids de l'or. J'emprunte d'ordinaire au denier trois [2].

— Quelle usure ! dit alors le vieil usurier ; les fripons ! songent-ils qu'il y a un autre monde ! Je ne suis plus surpris si l'on déclame tant contre les personnes qui prêtent à intérêts. C'est le profit exorbitant que

1. *Prêter au denier cinq* signifie prêter en exigeant un denier de revenu pour cinq prêtés : nous dirions aujourd'hui *prêter à 20 p. 100*.

2. *Au denier trois*, c'est-à dire à 33 p. 100.

quelques-uns d'eux tirent de leurs espèces qui nous perd d'honneur et de réputation. Si tous mes confrères me ressemblaient nous ne serions pas si décriés; car pour moi, je ne prête uniquement que pour faire plaisir au prochain. Ah! si le temps était aussi bon que je l'ai vu autrefois, je vous offrirais ma bourse sans intérêts; et peu s'en faut même, quelle que soit aujourd'hui la misère, que je ne me fasse un scrupule de prêter au denier cinq. Mais on dirait que l'argent est rentré dans le sein de la terre : on n'en trouve plus, et sa rareté oblige enfin ma morale à se relâcher... De combien avez-vous besoin? poursuivit-il en s'adressant à mon maître.

— Il me faut deux cents pistoles, répondit don Mathias.

— J'en ai quatre cents dans un sac, répliqua l'usurier; il n'y a qu'à vous en donner la moitié. »

En même temps il tira de dessous son manteau un sac de toile bleue, qui me parut être le même que le paysan Talego venait de laisser avec cinq cents pistoles à Rodriguez. Je sus bientôt ce qu'il en fallait penser, et je vis bien que Melendez ne m'avait pas vanté sans raison le savoir-faire de cet intendant. Le vieillard vida le sac, étala les espèces sur une table, et se mit à les compter. Cette vue alluma la cupidité de mon maître; il fut frappé de la totalité de la somme. « Seigneur Descomulgado [1], dit-il à l'usurier, je fais une réflexion judicieuse : je suis un grand sot. Je n'emprunte que ce qu'il faut pour dégager ma parole, sans songer que je n'ai pas le sou; je serai obligé demain de recourir encore à vous. Je suis d'avis de rafler les quatre cents pistoles pour vous épargner la peine de revenir.

— Seigneur, répondit le vieillard, puisque vous avez besoin de la somme entière, elle est à votre service, vous n'avez seulement qu'à songer aux assurances...

— Oh! pour des assurances, interrompit Rodriguez

1. *Descomulgado* signifie *excommunié*.

en tirant de sa poche un papier, vous en aurez de bonnes. Voilà un billet que le seigneur don Mathias n'a qu'à signer. Il vous donne cinq cents pistoles à prendre sur un de ses fermiers, sur Talego, riche laboureur de Mondejar.

— Cela est bon, répliqua l'usurier; je ne fais point le difficultueux, moi; pour peu que les propositions qu'on me fait soient raisonnables, je les accepte sans façon dans le moment. »

Alors l'intendant présenta une plume à mon maître, qui, sans lire le billet, écrivit, en sifflant, son nom au bas.

Cette affaire consommée, le vieillard dit adieu à mon patron, qui courut l'embrasser en lui disant :

« Jusqu'au revoir, seigneur usurier ; je suis tout à vous. Je ne sais pas pourquoi vous passez, vous autres, pour des fripons ; je vous trouve très nécessaires à l'État ; vous êtes la consolation de mille enfants de famille et la ressource de tous les seigneurs dont la dépense excède les revenus.

— Tu as raison, s'écria Centellés. Les usuriers sont d'honnêtes gens qu'on ne peut assez honorer; et je veux à mon tour embrasser celui-ci à cause du denier cinq. »

A ces mots il s'approcha du vieillard pour l'accoler ; et ces deux petits-maîtres, pour se divertir, commencèrent à se le renvoyer l'un à l'autre, comme deux joueurs de paume qui pelotent une balle. Après qu'ils l'eurent bien ballotté, ils le laissèrent sortir avec l'intendant, qui méritait mieux que lui ces embrassades, et même quelque chose de plus.

Lorsque Rodriguez et son âme damnée furent sortis, don Mathias envoya, par le laquais qui était avec moi dans la chambre, la moitié de ses pistoles à la comtesse de Pedrosa, et serra l'autre dans une longue bourse brochée d'or et de soie, qu'il portait ordinairement dans sa poche. (III, 3.)

Chez les comédiens.

Don Mathias étant mort, Gil Blas cherche une autre place : mais la fréquentation des valets des petits-maîtres l'a gâté : il se dissipe, et il entre au service d'une actrice à la mode, la belle Arsénie. Là, il achève de se corrompre : mais il a du moins le plaisir d'y observer de près les mœurs des comédiens.

Je me mis donc en campagne le lendemain matin pour commencer l'exercice de mon emploi d'économe. C'était un jour maigre; j'achetai, par ordre de ma maîtresse, de bons poulets gras, des lapins, des perdreaux, et d'autres petits pieds. Comme messieurs les comédiens ne sont pas contents des manières de l'Église à leur égard, ils n'en observent pas avec exactitude les commandements. J'apportai au logis plus de viande qu'il n'en faudrait à douze honnêtes gens pour bien passer les trois jours du carnaval. La cuisinière eut de quoi s'occuper toute la matinée. Pendant qu'elle préparait le dîner, Arsénie se leva, et demeura jusqu'à midi à sa toilette. Alors les seigneurs Rosimiro et Ricardo, comédiens, arrivèrent. Il survint ensuite deux comédiennes, Constance et Celinaura : et un moment après parut Florimonde, accompagnée d'un homme qui avait tout l'air d'un *señor caballero* des plus lestes. Il avait les cheveux galamment noués, un chapeau relevé d'un bouquet de plumes feuille-morte, un haut-de-chausses bien étroit, et l'on voyait aux ouvertures de son pourpoint une chemise fine avec une fort belle dentelle. Ses gants et son mouchoir étaient dans la concavité de la garde de son épée, et il portait son manteau avec une grâce toute particulière.

Néanmoins, quoiqu'il eût bonne mine et fût très bien fait, je trouvai d'abord en lui quelque chose de singulier.

« Il faut, dis-je en moi-même, que ce gentilhomme-là soit un original. »

Je ne me trompais point; c'était un caractère marqué. Dès qu'il entra dans l'appartement d'Arsénie, il courut, les bras ouverts, embrasser les actrices et les acteurs l'un après l'autre, avec des démonstrations plus outrées que celles des petits-maîtres. Je ne changeai point de sentiment lorsque je l'entendis parler : il appuyait sur toutes les syllabes, et prononçait ses paroles d'un ton emphatique, avec des gestes et des yeux accommodés au sujet. J'eus la curiosité de demander à Laure[1] ce que c'était que ce cavalier.

« Je te pardonne, me dit-elle, ce mouvement curieux : il est impossible de voir et d'entendre pour la première fois le seigneur Carlos Alonso de la Ventoleria[2] sans avoir l'envie qui te presse; je vais te le peindre au naturel. Premièrement, c'est un homme qui a été comédien. Il a quitté le théâtre par fantaisie, et s'en est depuis repenti par raison. As-tu remarqué ses cheveux noirs? Ils sont teints aussi bien que ses sourcils et sa moustache. Il est plus vieux que Saturne, cependant, comme au temps de sa naissance ses parents ont négligé de faire écrire son nom sur les registres de sa paroisse, il profite de leur négligence et se dit plus jeune qu'il n'est de vingt bonnes années pour le moins. D'ailleurs, c'est le personnage d'Espagne le plus rempli de lui-même. Il a passé les douze premiers lustres de sa vie dans une ignorance crasse; mais, pour devenir savant, il a pris un précepteur qui lui a montré à épeler en grec et en latin. De plus il sait par cœur une infinité de bons contes qu'il a récités tant de fois comme de son cru, qu'il est parvenu à se figurer qu'ils en sont effectivement. Il les fait venir dans la conversation, et on peut dire que son esprit brille aux dépens de sa mémoire. Au reste, on dit que c'est un grand acteur. Je veux le croire pieusement; je t'avouerai toutefois qu'il ne me plaît

1. Soubrette d'Arsénie.
2. *Ventoleria* signifie *bouffée de vent*, au figuré *orgueil*.

point. Je l'entends quelquefois déclamer ici; et je lui trouve, entre autres défauts, une prononciation trop affectée, avec une voix tremblante qui donne un air antique et ridicule à sa déclamation[1]. »

Tel fut le portrait que la soubrette me fit de cet histrion honoraire; et véritablement je n'ai jamais vu de mortel d'un maintien plus orgueilleux. Il faisait aussi le beau parleur. Il ne manqua pas de tirer de son sac deux ou trois contes qu'il débita d'un air imposant et bien étudié. D'une autre part, les comédiennes et les comédiens, qui n'étaient point venus là pour se taire, ne furent pas muets. Ils commencèrent à s'entretenir de leurs camarades absents d'une manière peu charitable, à la vérité; mais c'est une chose qu'il faut pardonner aux comédiens comme aux auteurs. La conversation s'échauffa donc contre le prochain.

... Ils s'entretinrent à peu près de cette sorte avant le dîner, et leur entretien roula sur la même matière lorsqu'ils furent à table. Comme je ne finirais point si j'entreprenais de rapporter tous les autres discours pleins de médisance ou de fatuité que j'entendis, le lecteur trouvera bon que je les supprime, pour lui conter de quelle façon fut reçu un pauvre diable d'auteur qui arriva chez Arsénie sur la fin du repas.

Notre petit laquais vint dire tout haut à ma maîtresse :

« Madame, un homme en linge sale, crotté jusqu'à l'échine, et qui, sauf votre respect, a tout l'air d'un poète, demande à vous parler.

— Qu'on le fasse monter, répondit Arsénie. Ne bougeons, messieurs; c'est un auteur. »

Effectivement, c'en était un dont on avait accepté

1. Lesage a fait ici le portrait satirique de Michel Baron, l'élève de Molière, acteur célèbre, auteur de plusieurs comédies, notamment de *l'Homme à bonnes fortunes*, où il passe pour s'être peint lui-même sous les traits du marquis de Moncade.

une tragédie, et qui apportait un rôle à ma maîtresse. Il s'appelait Pedro de Moya. Il fit en entrant cinq ou six profondes révérences à la compagnie, qui ne se leva ni même ne le salua point. Arsénie répondit seulement par une simple inclination de tête aux civilités dont il l'accablait. Il s'avança dans la chambre d'un air tremblant et embarrassé. Il laissa tomber ses gants et son chapeau. Il les ramassa, s'approcha de ma maîtresse, et, lui présentant un papier plus respectueusement qu'un plaideur ne présente un placet à son juge :

« Madame, lui dit-il, agréez, de grâce, le rôle que je prends la liberté de vous offrir. »

Elle le reçut d'une manière froide et méprisante, et ne daigna pas même répondre au compliment.

Cela ne rebuta point notre auteur, qui, se servant de l'occasion pour distribuer d'autres personnages, en donna un à Rosimiro et un autre à Florimonde, qui n'en usèrent pas plus honnêtement avec lui qu'Arsénie. Au contraire le comédien, fort obligeant de son naturel, comme ces messieurs le sont pour la plupart, l'insulta par de piquantes railleries. Pedro de Moya les sentit. Il n'osa toutefois les relever, de peur que sa pièce n'en pâtît. Il se retira sans rien dire, mais vivement touché, à ce qu'il me parut, de la réception que l'on venait de lui faire. Je crois que, dans son dépit, il ne manqua pas d'apostropher en lui-même les comédiens comme ils le méritaient; et les comédiens, de leur côté, quand il fut sorti, commencèrent à parler des auteurs avec beaucoup de respect.

« Il me semble, dit Florimonde, que le seigneur Pedro de Moya ne s'en va pas fort satisfait.

— Eh! madame, s'écria Rosimiro, de quoi vous inquiétez-vous? Les auteurs sont-ils dignes de notre attention? Si nous allions de pair avec eux, ce serait le moyen de les gâter. Je connais ces petits messieurs, je les connais; ils s'oublieraient bientôt. Traitons-les

toujours en esclaves, et ne craignons point de lasser leur patience. Si leurs chagrins les éloignent de nous quelquefois, la fureur d'écrire nous les ramène, et ils sont encore trop heureux que nous voulions bien jouer leurs pièces.

— Vous avez raison, dit Arsénie; nous ne perdons que les auteurs dont nous faisons la fortune. Pour ceux-là, sitôt que nous les avons bien placés, l'aise les gagne, et ils ne travaillent plus. Heureusement la compagnie s'en console, et le public n'en souffre point. »

On applaudit à ces beaux discours; et il se trouva que les auteurs, malgré les mauvais traitements qu'ils recevaient des comédiens, leur en devaient encore de reste. Ces histrions les mettaient au-dessous d'eux, et certes ils ne pouvaient les mépriser davantage [1].

Les convives demeurèrent à table jusqu'à ce qu'il fallût aller au théâtre. Alors ils s'y rendirent tous. Je les suivis, et je vis encore la comédie ce jour-là. J'y pris tant de plaisir, que je résolus de la voir tous les jours. Je n'y manquai pas, et insensiblement je m'accoutumai aux acteurs. Admirez la force de l'habitude! J'étais particulièrement charmé de ceux qui brillaient et gesticulaient le plus sur la scène, et je n'étais pas seul dans ce goût-là.

La beauté des pièces ne me touchait pas moins que la manière dont on les représentait. Il y en avait quelques-unes qui m'enlevaient; et j'aimais, entre autres, celles où l'on faisait paraître tous les cardinaux ou les douze pairs de France. Je retenais des morceaux de ces poèmes incomparables. Je me souviens que j'appris par cœur en deux jours une comédie entière qui avait pour titre *la Reine des Fleurs*. La Rose, qui était la reine, avait pour confidente la Violette et pour écuyer

1. Il faut voir dans toute cette peinture des comédiens madrilènes une vive satire des Comédiens français, avec lesquels Lesage avait eu de graves démêlés.

le Jasmin. Je ne trouvais rien de plus ingénieux que ces ouvrages, qui me semblaient faire beaucoup d'honneur à l'esprit de notre nation.

Je ne me contentai pas d'orner ma mémoire des plus beaux traits de ces chefs-d'œuvre dramatiques, je m'attachai à me perfectionner le goût; et, pour y parvenir plus sûrement, j'écoutais avec une avide attention tout ce que disaient les comédiens. S'ils louaient une pièce, je l'estimais; leur paraissait-elle mauvaise? je la méprisais. Je m'imaginais qu'ils se connaissaient en pièces de théâtre comme les joailliers en diamants. Néanmoins la tragédie de Pedro de Moya eut un très grand succès, quoiqu'ils eussent jugé qu'elle ne réussirait point. Cela ne fut pas capable de me rendre leurs jugements suspects, et j'aimai mieux penser que le public n'avait pas le sens commun que de douter de l'infaillibilité de la compagnie. Mais on m'assura de toutes parts qu'on applaudissait ordinairement les pièces nouvelles dont les comédiens n'avaient pas bonne opinion, et qu'au contraire celles qu'ils recevaient avec applaudissement étaient presque toujours sifflées. On me dit que c'était une de leurs règles de juger si mal des ouvrages; et là-dessus on me cita mille succès de pièces qui avaient démenti leurs décisions. J'eus besoin de toutes ces preuves pour me désabuser.

Je n'oublierai jamais ce qui arriva un jour qu'on représentait pour la première fois une comédie nouvelle. Les comédiens l'avaient trouvée froide et ennuyeuse; ils avaient même jugé qu'on ne l'achèverait pas. Dans cette pensée, ils en jouèrent le premier acte, qui fut fort applaudi. Cela les étonna. Ils jouent le second acte : le public le reçoit encore mieux que le premier. Voilà mes acteurs déconcertés!

« Comment diable! dit Rosimiro, cette comédie prend! »

Enfin ils jouent le troisième acte, qui plut encore davantage.

« Je n'y comprends rien, dit Ricardo; nous avons

cru que cette pièce ne serait pas goûtée, et voyez le plaisir qu'elle fait à tout le monde!

— Messieurs, dit alors un comédien fort naïvement, c'est qu'il y a dedans mille traits d'esprit que nous n'avons pas remarqués. »

Je cessai donc de regarder les comédiens comme d'excellents juges, et je devins un juste appréciateur de leur mérite. Ils justifiaient parfaitement tous les ridicules qu'on leur donnait dans le monde. Je voyais des actrices et des acteurs que les applaudissements avaient gâtés, et qui, se considérant comme des objets d'admiration, s'imaginaient faire grâce au public lorsqu'ils jouaient. J'étais choqué de leurs défauts; mais par malheur je trouvai un peu trop à mon gré leur façon de vivre. Tous les discours que j'entendais parmi eux étaient pernicieux pour la jeunesse, et je ne voyais rien qui ne contribuât à me corrompre.

Je cédai au torrent pendant trois semaines. Mais je sentais souvent naître en moi des remords qui venaient de mon éducation et bientôt, par un effet de mon heureux naturel, les désordres de la vie comique commencèrent à me faire horreur.

« Ah! misérable, me dis-je à moi-même, est-ce ainsi que tu remplis l'attente de ta famille? N'est-ce pas assez de l'avoir trompée en prenant un autre parti que celui de précepteur? Ta condition servile te doit-elle empêcher de vivre en honnête homme? Te convient-il d'être avec des gens si vicieux? L'envie, la colère et l'avarice règnent chez les uns; la pudeur est bannie de chez les autres; ceux-ci s'abandonnent à l'intempérance et à la paresse; et l'orgueil de ceux-là va jusqu'à l'insolence. C'en est fait, je ne veux pas demeurer plus longtemps avec les sept péchés mortels. » (III, 11, 12.)

Une mystification.

Gil Blas, après avoir quitté les comédiens, revient à de plus honnêtes maisons. Il entre notamment au service d'un vieux

beau, puis d'une dame de qualité. Ensuite il s'éloigne de Madrid et se dirige vers l'Aragon. Entre Tolède et Cuença, il rencontre sur la grande route des picaros comme lui, c'est-à-dire des jeunes gens jetés par la destinée en de romanesques aventures. L'un, don Alphonse, exercera sur Gil Blas la meilleure influence : c'est lui qui, à plusieurs reprises, le retirera du vice et contribuera à lui donner un établissement honorable. Les autres, don Raphaël et Ambroise de Lamela, sont ces escrocs qui l'avaient dépouillé jadis dans une hôtellerie de Valladolid. Ils finiront un jour par recevoir la juste punition de leurs crimes. Pour le moment, déguisés en ermites, et retirés au fond d'une forêt, ils vivent du produit de leurs fourberies et de leurs rapines. C'est ainsi qu'ils entraînent Gil Blas dans une plaisante et peu louable expédition contre la cassette d'un vieux marchand de Xelva, juif converti, nommé Samuel Simon. A cette occasion, don Raphaël se déguise en inquisiteur du Saint-Office, Lamela en greffier, et Gil Blas en alguazil.

Nous employâmes bien du temps à nous déguiser; nous déjeunâmes ensuite amplement; si bien qu'il était plus de deux heures après midi lorsque nous sortîmes du bois pour nous rendre à Xelva. Il est vrai que rien ne nous pressait, et que nous ne devions commencer la comédie qu'à l'entrée de la nuit. Aussi nous n'allâmes qu'au petit pas, et nous nous arrêtâmes même aux portes de la ville pour y attendre la fin du jour.

Dès qu'elle fut arrivée, nous laissâmes nos chevaux dans cet endroit sous la garde de don Alphonse, qui se sut bon gré de n'avoir point d'autre rôle à faire. Don Raphaël, Ambroise et moi, nous allâmes d'abord non chez Samuel Simon, mais chez un cabaretier qui demeurait à deux pas de sa maison. M. l'Inquisiteur marchait le premier. Il entre et dit gravement à l'hôte :

« Maître, je voudrais vous parler en particulier; j'ai à vous communiquer une affaire qui regarde le service de l'Inquisition, et qui par conséquent est très importante. »

L'hôte nous mena dans une salle, où Lamela, le voyant seul avec nous, lui dit :

« Je suis commissaire du Saint-Office. »

A ces paroles, le cabaretier pâlit et répondit, d'une voix tremblante, qu'il ne croyait pas avoir donné sujet à la Sainte-Inquisition de se plaindre de lui.

« Aussi, reprit Ambroise d'un air doux, ne songe-t-elle point à vous faire de la peine. A Dieu ne plaise que, trop prompte à punir, elle confonde le crime avec l'innocence! Elle est sévère, mais toujours juste; en un mot, pour éprouver ses châtiments, il faut les avoir mérités. Ce n'est pas vous qui m'amenez à Xelva, c'est un certain marchand qu'on appelle Samuel Simon. Il nous a été fait de lui et de sa conduite un très mauvais rapport. Il est, dit-on, toujours juif, et il n'a embrassé le christianisme que par des motifs purement humains. Je vous ordonne, de la part du Saint-Office, de me dire ce que vous savez de cet homme-là. Gardez-vous, comme son voisin, et peut-être son ami, de vouloir l'excuser; car, je vous le déclare, si j'aperçois dans votre témoignage le moindre ménagement pour lui, vous êtes perdu vous-même. Allons, greffier, poursuivit-il en se tournant vers Raphaël, faites votre devoir. »

M. le greffier, qui déjà tenait à la main son papier et son écritoire, s'assit à une table, et se prépara de l'air du monde le plus sérieux à écrire la déposition de l'hôte, qui de son côté protesta qu'il ne trahirait pas la vérité.

« Cela étant, lui dit le commissaire inquisiteur, nous n'avons qu'à commencer. Répondez seulement à mes questions, je ne vous en demande pas davantage. Voyez-vous Samuel Simon fréquenter les églises?

— C'est à quoi je n'ai pas pris garde, répondit le cabaretier; je ne me souviens pas de l'avoir vu à l'église.

— Bon, s'écria l'inquisiteur, écrivez qu'on ne le voit jamais dans les églises.

— Je ne dis pas cela, monsieur, répliqua l'hôte; je dis seulement que je ne l'y ai point vu. Il peut être dans une église où je serai sans que je l'aperçoive.

— Mon ami, reprit Lamela, vous oubliez qu'il ne faut

point dans votre interrogatoire excuser Samuel Simon; je vous en ai dit les conséquences. Vous ne devez dire que des choses qui soient contre lui et pas un mot en sa faveur.

— Sur ce pied-là, seigneur licencié, repartit l'hôte, vous ne tirerez pas grand fruit de ma déposition. Je ne connais point le marchand dont il s'agit, je n'en puis dire ni bien ni mal; mais si vous voulez savoir comment il vit dans son domestique, je vais faire venir ici Gaspard, son garçon, que vous interrogerez. Ce garçon vient ici quelquefois boire avec ses amis; je puis vous assurer qu'il a une bonne langue; il babillera tant que vous voudrez, il vous dira toute la vie de son maître, et donnera, sur ma parole, de l'occupation à votre greffier.

— J'aime votre franchise, dit alors Ambroise; et c'est témoigner du zèle pour le Saint-Office que de m'enseigner un homme instruit des mœurs de Simon. J'en rendrai compte à l'Inquisition. Hâtez-vous donc, continua-t-il, d'aller chercher ce Gaspard dont vous parlez; mais faites les choses discrètement; que son maître ne se doute point de ce qui se passe. »

Le cabaretier s'acquitta de sa commission avec beaucoup de secret et de diligence. Il amena le garçon marchand. C'était effectivement un jeune homme des plus babillards, et tel qu'il nous le fallait.

« Soyez le bienvenu, mon enfant, lui dit Lamela. Vous voyez en moi un inquisiteur nommé par le Saint-Office pour informer contre Samuel Simon, que l'on accuse de judaïser. Vous demeurez chez lui; par conséquent vous êtes témoin de la plupart de ses actions. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de vous avertir que vous êtes obligé de déclarer ce que vous savez de lui, quand je vous l'ordonnerai de la part de la Sainte-Inquisition.

— Seigneur licencié, répondit le garçon marchand, vous ne pouviez vous adresser à un homme plus disposé à vous instruire de ce que vous voulez savoir; je

suis tout prêt à vous contenter là-dessus sans que vous me l'ordonniez de la part du Saint-Office. Si l'on mettait mon maître sur mon chapitre, je suis persuadé qu'il ne m'épargnerait point; aussi je ne le ménagerai pas non plus, et je vous dirai premièrement que c'est un sournois dont il est impossible de démêler les secrets sentiments; un homme qui affecte tous les dehors d'un saint personnage, et qui dans le fond n'est nullement vertueux...

— Je suis bien aise d'apprendre cela, interrompit Ambroise; mais répondez précisement aux questions que je vais vous faire. C'est particulièrement sur la religion que je suis chargé de savoir quels sont ses sentiments. Dites-moi, mangez-vous du porc dans votre maison?

— Je ne pense pas, répondit Gaspard, que nous en ayons mangé deux fois depuis une année que j'y demeure.

— Fort bien, reprit M. l'inquisiteur; écrivez, greffier, qu'on ne mange jamais de porc chez Samuel Simon. En récompense, continua-t-il, on y mange sans doute quelquefois de l'agneau?

— Oui, quelquefois, repartit le garçon; nous en avons, par exemple, mangé un aux dernières fêtes de Pâques.

— L'époque est heureuse, s'écria le commissaire; écrivez, greffier, que Simon fait la pâque. Cela va le mieux du monde, et il me paraît que nous avons reçu de bons mémoires. Apprenez-moi encore, mon ami, poursuivit Lamela, si vous n'avez jamais vu votre maître caresser de petits enfants.

— Mille fois, répondit Gaspard. Lorsqu'il voit passer de petits garçons devant notre boutique, pour peu qu'ils soient jolis, il les arrête et les flatte.

— Écrivez, greffier, interrompit l'inquisiteur, que Samuel Simon est violemment soupçonné d'attirer chez lui des enfants chrétiens pour les égorger. L'aimable prosélyte! Oh! oh! monsieur Simon, vous aurez affaire

au Saint-Office, sur ma parole! Ne vous imaginez pas qu'il vous laisse impunément faire vos barbares sacrifices. Courage, zélé Gaspard, dit-il au garçon marchand, déclarez tout; achevez de faire connaître que ce faux catholique est attaché plus que jamais aux coutumes et aux cérémonies des Juifs. N'est-il pas vrai que dans la semaine vous le voyez un jour dans une inaction totale?

— Non, répondit Gaspard, je n'ai point remarqué celui-là. Je m'aperçois seulement qu'il y a des jours où il s'enferme dans son cabinet et qu'il y demeure très longtemps.

— Eh! nous y voilà, s'écria le commissaire; il fait le sabbat, ou je ne suis pas inquisiteur. Marquez, greffier, marquez qu'il observe religieusement le jeûne du sabbat. Ah! l'abominable homme! Il ne me reste plus qu'une chose à demander. Ne parle-t-il pas aussi de Jérusalem?

— Fort souvent, repartit le garçon. Il nous conte l'histoire des Juifs et de quelle manière fut détruit le temple de Jérusalem.

— Justement, reprit Ambroise : ne laissez pas échapper ce trait-là, greffier; écrivez en gros caractères que Samuel Simon ne respire que la restauration du temple, et qu'il médite jour et nuit le rétablissement de la nation. Je n'en veux pas savoir davantage et il est inutile de faire d'autres questions. Ce que vient de déposer le véridique Gaspard suffirait pour faire brûler toute une juiverie [1]. »

Après que M. le commissaire du Saint-Office eut interrogé de cette sorte le garçon marchand, il lui dit qu'il pouvait se retirer; mais il lui ordonna, de la part de la Sainte-Inquisition, de ne point parler à son maître de ce qui venait de se passer. Gaspard promit d'obéir et s'en alla. Nous ne tardâmes guère à le suivre; nous sor-

1. Une *juiverie* était le quartier d'une ville où demeuraient les Juifs.

tîmes de l'hôtellerie aussi gravement que nous y étions entrés, et nous allâmes frapper à la porte de Samuel Simon. Il vint lui-même ouvrir; et, s'il fut étonné de voir chez lui trois figures comme les nôtres, il le fut bien davantage quand Lamela, qui portait la parole, lui dit d'un ton impératif :

« Maître Samuel, je vous ordonne, de la part de la Sainte-Inquisition, dont j'ai l'honneur d'être commissaire, de me donner tout à l'heure la clef de votre cabinet. Je veux voir si je ne trouverai point de quoi justifier les mémoires qui nous ont été présentés contre vous. »

Le marchand, que ce discours déconcerta, fit deux pas en arrière, comme si on lui eût donné une bourrade dans l'estomac. Bien loin de se douter de quelque supercherie de notre part, il s'imagina de bonne foi qu'un ennemi secret l'avait voulu rendre suspect au Saint-Office; peut-être aussi que, ne se sentant pas trop bon catholique, il avait sujet d'appréhender une information. Quoi qu'il en soit, je n'ai jamais vu d'homme plus troublé. Il obéit sans résistance et avec le respect que peut avoir un homme qui craint l'Inquisition. Il nous ouvrit son cabinet.

« Du moins, lui dit Ambroise en y entrant, du moins recevez-vous sans rébellion les ordres du Saint-Office. Mais, ajouta-t-il, retirez-vous dans une autre chambre, et me laissez librement remplir mon emploi. »

Samuel ne se révolta pas plus contre cet ordre que contre le premier; il se tint dans sa boutique, et nous entrâmes tous trois dans son cabinet, où, sans perdre de temps, nous nous mîmes à chercher ses espèces. Nous les trouvâmes sans peine; elles étaient dans un coffre ouvert, et il y en avait beaucoup plus que nous n'en pouvions emporter. Elles consistaient en un grand nombre de sacs amoncelés, mais le tout en argent. Nous aurions mieux aimé de l'or; cependant, les choses ne pouvant être autrement, il fallut s'accommoder à la nécessité; nous remplîmes nos poches de

ducats, nous en mîmes dans nos chausses et dans tous les autres endroits que nous jugeâmes propres à les recéler; enfin, nous étions pesamment chargés sans qu'il y parût, et cela par l'adresse d'Ambroise et par celle de don Raphaël, qui me fit voir par là qu'il n'est rien tel que de savoir son métier.

Nous sortîmes du cabinet, après y avoir si bien fait notre main; et alors, pour une raison que le lecteur devinera fort aisément, M. l'inquisiteur tira son cadenas qu'il voulut attacher lui-même à la porte : ensuite il y mit le scellé; puis il dit à Simon :

« Maître Samuel, je vous défends, de la part de la Sainte-Inquisition, de toucher à ce cadenas, de même qu'à ce sceau que vous devez respecter, puisque c'est le sceau du Saint-Office. Je reviendrai demain ici à la même heure pour le lever et vous apporter des ordres. »

A ces mots, il se fit ouvrir la porte de la rue, que nous enfilâmes joyeusement l'un après l'autre. Dès que nous eûmes fait une cinquantaine de pas, nous commençâmes à marcher avec tant de vitesse et de légèreté, qu'à peine touchions-nous la terre, malgré le fardeau que nous portions. Nous fûmes bientôt hors de la ville, et, remontant sur nos chevaux, nous les poussâmes vers Ségorbe, en rendant grâce au dieu Mercure [1] d'un si heureux événement. (VI, 1.)

Remords et restitution.

En l'absence de Raphaël et d'Ambroise, don Alphonse et Gil Blas forment le projet de rompre avec ces fourbes et de mener une vie meilleure.

Ils partirent sur-le-champ, chargés de l'outre et de la besace, et me laissèrent sous les saules avec don Alphonse, qui me dit après leur départ :

« Il faut, seigneur Gil Blas, il faut que je vous ouvre

1. Dieu des voleurs.

mon cœur. Je me reproche d'avoir eu la complaisance de venir jusqu'ici avec ces deux fripons. Vous ne sauriez croire combien de fois je m'en suis repenti. Hier au soir, pendant que je gardais les chevaux, j'ai fait mille réflexions mortifiantes. J'ai pensé qu'il ne convenait point à un jeune homme qui a des principes d'honneur de vivre avec des gens aussi vicieux que Raphaël et Lamela ; que si, par malheur, un jour, et cela peut fort bien arriver, le succès d'une fourberie est tel que nous tombions entre les mains de la justice, j'aurai honte d'être puni avec eux comme un voleur et d'éprouver un châtiment infâme. Ces images s'offrent sans cesse à mon esprit, et je vous avouerai que j'ai résolu, pour n'être plus complice des mauvaises actions qu'ils feront, de me séparer d'eux pour jamais. Je ne crois pas, continua-t-il, que vous désapprouveriez mon dessein ?

— Non, je vous assure, lui répondis-je ; quoique vous m'ayez vu faire le personnage d'alguazil dans la comédie de Samuel Simon, ne vous imaginez pas que ces sortes de pièces soient de mon goût. Je prends le ciel à témoin qu'en jouant un si beau rôle je me suis dit à moi même : Ma foi, monsieur Gil Blas, si la justice venait à vous saisir au collet présentement, vous mériteriez bien le salaire qui vous en reviendrait ! Je ne me sens donc pas plus disposé que vous, seigneur don Alphonse, à demeurer en si bonne compagnie ; et, si vous le trouvez bon, je vous accompagnerai. Quand ces messieurs seront de retour, nous leur demanderons à partager nos finances, et demain matin, ou dès cette nuit même, nous prendrons congé d'eux. »

L'amant de la belle Séraphine [1] approuva ce que je proposais.

« Gagnons, me dit-il, Valence, et nous nous embarquerons pour l'Italie, où nous pourrons nous engager

1. Don Alphonse aimait la fille du comte de Polan, Séraphine, mais ne pouvait l'épouser parce qu'il passait, à tort, pour le meurtrier de son frère.

au service de la république de Venise. Ne vaut-il pas mieux embrasser le parti des armes que de mener la vie lâche et coupable que nous menons? Nous serons même en état de faire une assez bonne figure avec l'argent que nous aurons. Ce n'est pas, ajouta-t-il, que je me serve sans remords d'un bien si mal acquis; mais outre que la nécessité m'y oblige, si jamais je fais la moindre fortune dans la guerre, je jure que je dédommagerai Samuel Simon. »

J'assurai don Alphonse que j'étais dans les mêmes sentiments, et nous résolûmes enfin de quitter nos camarades dès le lendemain avant le jour. Nous ne fûmes point tentés de profiter de leur absence, c'est-à-dire de déménager sur-le-champ avec la caisse; la confiance qu'ils nous avaient marquée en nous laissant maîtres des espèces ne nous permit pas seulement d'en avoir la pensée, quoique le tour de l'hôtel garni eût en quelque manière rendu ce vol excusable.

Ambroise et don Raphaël revinrent de Ségorbe sur la fin du jour. La première chose qu'ils nous dirent fut que leur voyage avait été très heureux; qu'ils venaient de jeter les fondements d'une fourberie qui, selon toutes les apparences, nous serait encore plus utile que celle du soir précédent. Et là-dessus, le fils de Lucinde [1] voulut nous mettre au fait; mais don Alphonse prit alors la parole et leur déclara poliment que, ne se sentant pas né pour vivre comme ils faisaient, il était dans la résolution de se séparer d'eux. Je leur appris de mon côté que j'avais le même dessein. Ils firent vainement tout leur possible pour nous engager à les accompagner dans leurs expéditions; nous prîmes congé d'eux le lendemain matin, après avoir fait un partage égal de nos espèces, et nous tirâmes vers Valence.

Don Alphonse, ayant retrouvé son père, don César de Leyva, et ayant enfin pu épouser la belle Séraphine, prend Gil Blas

1. Raphaël était le fils d'une comédienne, nommée Lucinde.

comme intendant de sa maison. Mais il le charge tout d'abord d'aller restituer au marchand de Xelva tout l'argent qui lui avait été volé.

C'était commencer le métier d'intendant par où l'on devrait le finir. J'allai donc à Xelva porter au bon Samuel Simon les trois mille ducats que nous lui avions volés. J'avouerai franchement que je fus tenté sur la route de m'approprier cet argent, pour commencer mon intendance sous d'heureux auspices. Je pouvais faire ce coup impunément; je n'avais qu'à voyager cinq ou six jours, et m'en retourner ensuite comme si je me fusse acquitté de ma commission. Don Alphonse et son père étaient trop prévenus en ma faveur pour soupçonner ma fidélité. Tout me favorisait. Je ne succombai pourtant point à la tentation, je puis même dire que je la surmontai en garçon d'honneur; ce qui n'était pas peu louable dans un jeune homme qui avait fréquenté de grands fripons. Bien des personnes qui ne voient que d'honnêtes gens ne sont pas si scrupuleuses; celles surtout à qui l'on a confié des dépôts qu'elles peuvent retenir sans intéresser leur réputation pourraient en dire des nouvelles.

Chez l'archevêque de Grenade.

L'animosité d'une duègne force Gil Blas à quitter le château de Leyva et à chercher une autre place : par bonheur, don Fernand de Leyva, frère de don Alphonse, l'adresse à M. l'archevêque de Grenade, qui a besoin d'un secrétaire.

M'étant préparé de mon mieux à paraître devant le prélat, je me rendis un matin à l'archevêché. Si j'imitais les faiseurs de romans, je ferais une pompeuse description du palais épiscopal de Grenade; je m'étendrais sur la structure du bâtiment; je vanterais la richesse des meubles; je parlerais des statues et des tableaux qui y étaient; je ne ferais pas grâce au lecteur de la moindre des histoires qu'ils représentaient :

mais je me contenterai de dire qu'il égalait en magnificence le palais de nos rois.

Je trouvai dans les appartements un peuple d'ecclésiastiques et de gens d'épée, dont la plupart étaient des officiers de monseigneur, ses aumôniers, ses gentilshommes, ses écuyers ou ses valets de chambre. Les laïques avaient tous des habits superbes ; on les aurait plutôt pris pour des seigneurs que pour des domestiques. Ils étaient fiers et faisaient les hommes de conséquence. Je ne pus m'empêcher de rire en les considérant, et de m'en moquer en moi-même.

« Parbleu ! disais-je, ces gens-ci sont bien heureux de porter le joug de la servitude sans le sentir; car enfin, s'ils le sentaient, il me semble qu'ils auraient des manières moins orgueilleuses. »

Je m'adressai à un grave et gros personnage qui se tenait à la porte du cabinet de l'archevêque pour l'ouvrir et la fermer quand il le fallait. Je lui demandai civilement s'il n'y avait pas moyen de parler à monseigneur.

« Attendez, me dit-il d'un air sec : Sa Grandeur va sortir pour aller entendre la messe, elle vous donnera en passant un mot d'audience. »

Je ne répondis pas un mot ; je m'armai de patience, et je m'avisai de vouloir lier conversation avec quelques-uns des officiers ; mais ils commencèrent à m'examiner depuis les pieds jusqu'à la tête, sans daigner me répondre une syllabe, après quoi ils se regardèrent les uns les autres en souriant avec orgueil de la liberté que j'avais prise de me mêler à leur entretien.

Je demeurai, je l'avoue, tout déconcerté de me voir traiter ainsi par des valets. Je n'étais pas encore bien remis de ma confusion quand la porte du cabinet s'ouvrit. L'archevêque parut. Il se fit aussitôt un profond silence parmi ses officiers, qui quittèrent tout à coup leur maintien insolent pour en prendre un respectueux devant leur maître. Ce prélat était dans sa

soixante-neuvième année, fait à peu près comme mon oncle le chanoine Gil Perez, c'est-à-dire gros et court. Il avait par-dessus le marché les jambes fort tournées en dedans, et il était si chauve qu'il ne lui restait qu'un toupet de cheveux par derrière, ce qui l'obligeait d'emboîter sa tête dans un bonnet de laine fine à longues oreilles. Malgré tout cela, je lui trouvais l'air d'un homme de qualité, sans doute parce que je savais qu'il en était un. Nous autres, personnes du commun, nous regardons les grands seigneurs avec une prévention qui leur prête souvent un air de grandeur que la nature leur a refusé.

L'archevêque s'avança vers moi d'abord, et me demanda d'un ton de voix plein de douceur ce que je souhaitais. Je lui dis que j'étais le jeune homme dont le seigneur don Fernand de Leyva lui avait parlé. Il ne me donna pas le temps de lui en dire davantage.

« Ah! c'est vous, s'écria-t-il, c'est vous dont il m'a fait un si bel éloge? Je vous retiens à mon service; vous n'avez qu'à demeurer ici. »

A ces mots il s'appuya sur deux écuyers, et sortit après avoir écouté des ecclésiastiques qui avaient quelque chose à lui communiquer. A peine fut-il hors de la chambre où nous étions, que les mêmes officiers qui avaient dédaigné ma conversation vinrent la rechercher. Les voilà qui m'environnent, qui me gracieusent et me témoignent de la joie de me voir devenir commensal de l'archevêché. Ils avaient entendu les paroles que leur maître m'avait dites, et ils mouraient d'envie de savoir sur quel pied j'allais être auprès de lui; mais j'eus la malice de ne pas contenter leur curiosité pour me venger de leur mépris.

Monseigneur ne tarda guère à revenir. Il me fit entrer dans son cabinet pour m'entretenir en particulier. Je jugeai bien qu'il avait dessein de tâter mon esprit. Je me tins sur mes gardes, et me préparai à mesurer tous mes mots. Il m'interrogea d'abord sur les humanités. Je ne répondis pas mal à ses ques-

tions; il vit que je connaissais assez les auteurs grecs et latins. Il me mit ensuite sur la dialectique, c'est où je l'attendais. Il me trouva là-dessus ferré à glace.

« Votre éducation, me dit-il avec quelque sorte de surprise, n'a point été négligée. Voyons présentement votre écriture. »

J'en tirai de ma poche une feuille que j'avais apportée exprès. Mon prélat n'en fut pas mal satisfait.

« Je suis content de votre main, s'écria-t-il, et plus encore de votre esprit. Je remercierai mon neveu don Fernand de m'avoir donné un si joli garçon; c'est un vrai présent qu'il m'a fait. »

Nous fûmes interrompus par l'arrivée de quelques seigneurs grenadins qui venaient dîner avec l'archevêque. Je les laissai ensemble et me retirai parmi les officiers, qui me prodiguèrent alors les honnêtetés. J'allai manger avec eux quand il en fut temps; et s'ils m'observèrent pendant le repas, je les examinai bien aussi. Quelle sagesse il y avait dans l'extérieur des ecclésiastiques! Ils me parurent de saints personnages, tant le lieu où j'étais tenait mon esprit en respect! Il ne me vint pas seulement en pensée que c'était de la fausse monnaie, comme si l'on n'en pouvait pas voir chez les princes de l'Église!

J'étais assis auprès d'un vieux valet de chambre nommé Melchior de la Ronda. Il prenait soin de me servir de bons morceaux. L'attention qu'il avait pour moi m'en donna pour lui et ma politesse le charma.

« Seigneur cavalier, me dit-il tout bas après le dîner, je voudrais bien avoir une conversation particulière avec vous. »

En même temps il me mena dans un endroit du palais où personne ne pouvait nous entendre; et là il me tint ce discours :

« Mon fils, dès le premier instant que je vous ai vu, je me suis senti pour vous de l'inclination. Je veux vous en donner une marque certaine en vous faisant une confidence qui vous sera d'une grande utilité.

Vous êtes ici dans une maison où les vrais et les faux dévots vivent pêle-mêle. Il vous faudrait un temps infini pour connaître le terrain. Je vais vous épargner une si longue et si désagréable étude en vous découvrant les caractères des uns et des autres. Après cela, vous pourrez facilement vous conduire.

« Je commencerai, poursuivit-il, par Monseigneur. C'est un prélat fort pieux qui s'occupe sans cesse à édifier le peuple, à le porter à la vertu par des sermons pleins d'une morale excellente, qu'il compose lui-même. Il a depuis vingt années quitté la cour pour s'abandonner entièrement au zèle qu'il a pour son troupeau. C'est un savant personnage, grand orateur : il met tout son plaisir à prêcher, et ses auditeurs sont ravis de l'entendre. Peut-être y a-t-il un peu de vanité dans son fait; mais, outre que ce n'est point aux hommes à pénétrer les cœurs, il me siérait mal d'éplucher les défauts d'une personne dont je mange le pain. S'il m'était permis de reprendre quelque chose dans mon maître, je blâmerais sa sévérité. Au lieu d'avoir de l'indulgence pour les faibles ecclésiastiques, il les punit avec trop de rigueur. Il persécute surtout sans miséricorde ceux qui, comptant sur leur innocence, entreprennent de se justifier juridiquement, au mépris de son autorité. Je lui trouve encore un autre défaut qui lui est commun avec bien des personnes de qualité : quoiqu'il aime ses domestiques, il ne fait aucune attention à leurs services, et il les laissera vieillir dans sa maison sans songer à leur procurer quelque établissement. Si quelquefois il leur fait des gratifications, ils ne les doivent qu'à la bonté de quelqu'un qui aura parlé pour eux : il ne s'aviserait jamais de lui-même de leur faire le moindre bien. »

Voilà ce que le vieux valet de chambre me dit de son maître. Il me dit après cela ce qu'il pensait des ecclésiastiques avec qui nous avions dîné. Il m'en fit des portraits qui ne s'accordaient guère avec leur maintien. Il ne me les donna pas à la vérité pour de

malhonnêtes gens, mais seulement pour d'assez mauvais prêtres. Il en excepta pourtant quelques-uns dont il me vanta fort la vertu. Je ne fus plus embarrassé de ma contenance avec ces messieurs. Dès le soir même, en soupant, je me parai comme eux d'un dehors sage. Cela ne coûte rien. Il ne faut pas s'étonner s'il y a tant d'hypocrites.

J'avais été dans l'après-dînée chercher mes hardes et mon cheval à l'hôtellerie où j'étais logé, après quoi j'étais revenu souper à l'archevêché, où l'on m'avait préparé une chambre fort propre et un lit de duvet. Le jour suivant, Monseigneur me fit appeler de bon matin. C'était pour me donner une homélie à transcrire. Mais il me recommanda de la copier avec toute l'exactitude possible. Je n'y manquai pas; je n'oubliai ni accent, ni point, ni virgule. Aussi la joie qu'il en témoigna fut mêlée de surprise.

« Père éternel! » s'écria-t-il avec transport lorsqu'il eut parcouru des yeux tous les feuillets de ma copie, « vit-on jamais rien de plus correct? Vous êtes trop bon copiste pour n'être pas grammairien. Parlez-moi confidemment, mon ami; n'avez-vous rien trouvé en écrivant qui vous ait choqué? quelque négligence dans le style ou quelque terme impropre? Cela peut fort bien m'être échappé dans le feu de la composition.

— Oh! monseigneur, lui répondis-je d'un air modeste, je ne suis point assez éclairé pour faire des observations critiques; et, quand je le serais, je suis persuadé que les ouvrages de Votre Grandeur braveraient ma censure. »

Le prélat sourit de ma réponse. Il ne répliqua point, mais il me laissa voir, au travers de toute sa piété, qu'il n'était pas auteur impunément.

J'achevai de gagner ses bonnes grâces par cette flatterie. Je lui devins plus cher de jour en jour; et j'appris enfin de don Fernand, qui le venait voir très souvent, que j'en étais aimé de manière que je pouvais compter ma fortune faite. (VII, 2, 3.)

Une fonction délicate.

Cela me fut confirmé peu de temps après par mon maître même, et voici à quelle occasion. Un soir il répéta devant moi avec enthousiasme, dans son cabinet, une homélie qu'il devait prononcer le lendemain dans la cathédrale. Il ne se contenta pas de me demander ce que j'en pensais en général, il m'obligea de lui dire les endroits qui m'avaient le plus frappé. J'eus le bonheur de lui citer ceux qu'il estimait davantage, ses morceaux favoris. Par là je passai dans son esprit pour un homme qui avait une connaissance délicate des vraies beautés d'un ouvrage.

« Voilà, s'écria-t-il, ce qu'on appelle avoir du goût et du sentiment! Va, mon ami, tu n'as pas, je t'assure, l'oreille béotienne. »

En un mot il fut si content de moi, qu'il me dit avec vivacité :

« Sois, Gil Blas, sois désormais sans inquiétude sur ton sort, je me charge de t'en faire un des plus agréables. Je t'aime; et pour te le prouver, je te fais mon confident. »

Je n'eus pas sitôt entendu ces paroles, que je tombai aux pieds de Sa Grandeur, tout pénétré de reconnaissance. J'embrassai de bon cœur ses jambes cagneuses, et je me regardai comme un homme qui était en train de s'enrichir.

« Oui, mon enfant, reprit l'archevêque, dont mon action avait interrompu le discours, je veux te rendre dépositaire de mes plus secrètes pensées. Écoute avec attention ce que je vais te dire. Je me plais à prêcher. Le Seigneur bénit mes homélies : elles touchent les pécheurs, les font rentrer en eux-mêmes et recourir à la pénitence. J'ai la satisfaction de voir un avare, effrayé des images que je présente à sa cupidité, ouvrir ses trésors et les répandre d'une prodigue main, d'arracher un voluptueux aux plaisirs, de rem-

plir d'ambitieux les ermitages, et d'affermir dans son devoir une épouse ébranlée par un amant séducteur. Ces conversions, qui sont fréquentes, devraient toutes seules m'exciter au travail. Néanmoins, je t'avouerai ma faiblesse; je me propose encore un autre prix, un prix que la délicatesse de ma vertu me reproche inutilement : c'est l'estime que le monde a pour les écrits fins et limés. L'honneur de passer pour un parfait orateur a des charmes pour moi. On trouve mes ouvrages également forts et délicats; mais je voudrais bien éviter le défaut des bons auteurs qui écrivent trop longtemps, et me sauver avec toute ma réputation... Ainsi, mon cher Gil Blas, continua le prélat, j'exige une chose de ton zèle : quand tu t'apercevras que ma plume sentira la vieillesse, lorsque tu me verras baisser, ne manque pas de m'en avertir. Je ne me fie point à moi là-dessus; mon amour-propre pourrait me séduire. Cette remarque demande un esprit désintéressé. Je fais choix du tien, que je connais bon; je m'en rapporterai à ton jugement.

— Grâces au ciel, lui dis-je, monseigneur, vous êtes encore fort éloigné de ce temps-là! De plus, un esprit de la trempe de celui de Votre Grandeur se conservera beaucoup mieux qu'un autre, ou, pour parler plus juste, vous serez toujours le même. Je vous regarde comme un autre cardinal Ximenès, dont le génie supérieur, au lieu de s'affaiblir par les années, semblait en recevoir de nouvelles forces.

— Point de flatterie, interrompit-il, mon ami! Je sais que je puis tomber tout d'un coup. A mon âge, on commence à sentir les infirmités, et les infirmités du corps altèrent l'esprit. Je te le répète, Gil Blas, dès que tu jugeras que ma tête s'affaiblira, donne-m'en aussitôt avis. Ne crains pas d'être franc et sincère; je recevrai cet avertissement comme une marque d'affection pour moi. D'ailleurs, il y va de ton intérêt : si par malheur pour toi il me revenait qu'on dît dans la ville que mes discours n'ont plus leur force ordi-

naire, et que je devrais me reposer, je te le déclare tout net, tu perdrais avec mon amitié la fortune que je t'ai promise. Tel serait le fruit de ta sotte discrétion. »

Le patron cessa de parler en cet endroit pour entendre ma réponse, qui fut une promesse de faire ce qu'il souhaitait. Depuis ce moment-là il n'eut plus rien de caché pour moi; je devins son favori. (VII, 3.)

Inconvénient de la sincérité.

Quelques mois après, dans le temps de ma plus grande faveur, nous eûmes une chaude alarme au palais épiscopal : l'archevêque tomba en apoplexie. On le secourut si promptement et on lui donna de si bons remèdes, que quelques jours après il n'y paraissait plus. Mais son esprit en reçut une rude atteinte. Je le remarquai bien dès la première homélie qu'il composa. Je ne trouvai pas toutefois la différence qu'il y avait de celle-là aux autres assez sensible pour conclure que l'orateur commençait à baisser. J'attendis encore une homélie pour mieux savoir à quoi m'en tenir. Oh! pour celle-là, elle fut décisive. Tantôt le bon prélat se rebattait, tantôt il s'élevait trop haut ou descendait trop bas. C'était un discours diffus, une rhétorique de régent usé, une capucinade.

Je ne fus pas le seul qui y prit garde. La plupart des auditeurs, comme s'ils eussent été aussi gagés pour l'examiner, se disaient tout bas les uns aux autres : Voilà un sermon qui sent l'apoplexie.

« Allons, monsieur l'arbitre des homélies, me dis-je alors à moi-même, préparez-vous à faire votre office. Vous voyez que Monseigneur tombe; vous devez l'en avertir, non seulement comme dépositaire de ses pensées, mais encore de peur que quelqu'un de ses amis ne fût assez franc pour vous prévenir. En ce cas-là vous savez ce qu'il en arriverait; vous seriez biffé de

son testament, où il y aura sans doute pour vous un meilleur legs que la bibliothèque du licencié Sédillo. »

Après ces réflexions, j'en faisais d'autres toutes contraires : l'avertissement dont il s'agissait me paraissait délicat à donner. Je jugeais qu'un auteur entêté de ses ouvrages pourrait le recevoir mal ; mais, rejetant cette pensée, je me représentais qu'il était impossible qu'il le prît en mauvaise part, après l'avoir exigé de moi d'une manière si pressante. Ajoutons à cela que je comptais bien lui parler avec adresse, et lui faire avaler la pilule tout doucement. Enfin, trouvant que je risquais davantage à garder le silence qu'à le rompre, je me déterminai à parler.

Je n'étais plus embarrassé que d'une chose : je ne savais de quelle façon entamer la parole. Heureusement l'orateur lui-même me tira de cet embarras en me demandant ce qu'on disait de lui dans le monde, et si l'on était satisfait de son dernier discours. Je répondis qu'on admirait toujours ses homélies; mais qu'il me semblait que la dernière n'avait pas si bien que les autres affecté l'auditoire.

« Comment donc, mon ami, répliqua-t-il avec étonnement, aurait-elle trouvé quelque Aristarque?

— Non, monseigneur, lui repartis-je, non. Ce ne sont pas des ouvrages tels que les vôtres que l'on ose critiquer : il n'y a personne qui n'en soit charmé. Néanmoins, puisque vous m'avez recommandé d'être franc et sincère, je prendrai la liberté de vous dire que votre dernier discours ne me paraît pas tout à fait de la force des précédents. Ne pensez-vous pas cela comme moi? »

Ces paroles firent pâlir mon maître, qui me dit avec un sourire forcé :

« Monsieur Gil Blas, cette pièce n'est donc pas de votre goût?

— Je ne dis pas cela, monseigneur, interrompis-je tout déconcerté. Je la trouve excellente, quoique un peu au-dessous de vos autres ouvrages.

— Je vous entends, répliqua-t-il. Je vous parais baisser, n'est-ce pas? Tranchez le mot. Vous croyez qu'il est temps que je songe à la retraite?

— Je n'aurais pas été assez hardi, lui dis-je, pour vous parler si librement, si Votre Grandeur ne me l'eût ordonné. Je ne fais donc que lui obéir, et je la supplie très humblement de ne me point savoir de mauvais gré de ma hardiesse.

— A Dieu ne plaise, interrompit-il avec précipitation, à Dieu ne plaise que je vous la reproche! Il faudrait que je fusse bien injuste. Je ne trouve point du tout mauvais que vous me disiez votre sentiment. C'est votre sentiment seul que je trouve mauvais. J'ai été furieusement la dupe de votre intelligence bornée. »

Quoique démonté, je voulus chercher quelque modification pour rajuster les choses; mais le moyen d'apaiser un auteur irrité, et de plus un auteur accoutumé à s'entendre louer!

« N'en parlons plus, dit-il, mon enfant. Vous êtes encore trop jeune pour démêler le vrai du faux. Apprenez que je n'ai jamais composé de meilleure homélie que celle qui a le malheur de n'avoir pas votre approbation. Mon esprit, grâces au ciel, n'a rien encore perdu de sa vigueur. Désormais je choisirai mieux mes confidents; j'en veux de plus capables que vous de décider. Allez, poursuivit-il en me poussant par les épaules hors de son cabinet, allez dire à mon trésorier qu'il vous compte cent ducats, et que le ciel vous conduise avec cette somme! Adieu! monsieur Gil Blas, je vous souhaite toutes sortes de prospérités, avec un peu plus de goût. » (VII, 4.)

Métoposcopie et chiromancie.

Gil Blas recommence sa vie d'expédients : il est quelque temps secrétaire d'un seigneur portugais, le marquis de Marialva, auprès duquel il joue un rôle fort louche. Il lui

arrive alors, certain soir, dans une auberge, de se faire dire la bonne aventure par un vieux moine.

Je remarquai dans la salle un vieux moine, vêtu de bure grise, qui soupirait tout seul dans un coin. J'allai par curiosité m'asseoir vis-à-vis de lui; je le saluai fort civilement, et il ne se montra pas moins poli que moi. On m'apporta ma pitance, que je commençai à expédier avec beaucoup d'appétit. Pendant que je mangeais sans dire mot, je regardais souvent ce personnage, dont je trouvais toujours les yeux attachés sur moi. Fatigué de son attention opiniâtre à me regarder, je lui adressai ainsi la parole :

« Père, nous serions-nous vus par hasard ailleurs qu'ici? Vous m'observez comme un homme qui ne vous serait pas entièrement inconnu. »

Il me répondit gravement :

« Si j'arrête sur vous mes regards, ce n'est que pour admirer la prodigieuse variété d'aventures qui sont marquées dans les traits de votre visage.

— A ce que je vois, lui dis-je d'un air railleur, Votre Révérence donne dans la métoposcopie [1]?

— Je pourrais me vanter de la posséder, répondit le moine, et d'avoir fait des prédictions que la suite n'a pas démenties. Je ne sais pas moins la chiromancie, et j'ose dire que mes oracles sont infaillibles, quand j'ai confronté l'inspection de la main avec celle du visage. »

Quoique ce vieillard eût toute l'apparence d'un homme sage, je le trouvai si fou, que je ne pus m'empêcher de lui rire au nez. Au lieu de s'offenser de mon impolitesse, il en sourit, et continua de parler dans ces termes, après avoir promené sa vue dans la salle, et s'être assuré que personne ne nous écoutait :

« Je ne m'étonne pas de vous voir si prévenu contre

1. La métoposcopie est l'art de connaître le caractère et de prédire la destinée par l'inspection des traits du visage; la chiromancie, par celle des lignes de la main.

deux sciences qui passent aujourd'hui pour frivoles; l'étude longue et pénible qu'elles demandent décourage tous les savants, qui y renoncent, et qui les décrient de dépit de n'avoir pu les acquérir. Pour moi, je ne me suis point rebuté de l'obscurité qui les enveloppe non plus que des difficultés qui se succèdent sans cesse dans la recherche des secrets chimiques, et dans l'art merveilleux de transmuer les métaux en or.

« Mais je ne pense pas, poursuivit-il en se reprenant, que je parle à un jeune cavalier à qui mes discours doivent en effet paraître des rêveries. Un échantillon de mon savoir-faire vous disposera, mieux que tout ce que je pourrais dire, à juger de moi plus favorablement. »

A ces mots il tira de sa poche une fiole remplie d'une liqueur vermeille. Ensuite il me dit :

« Voici un élixir que j'ai composé ce matin des sucs de certaines plantes distillées à l'alambic; car j'ai employé presque toute ma vie, comme Démocrite, à trouver les propriétés des simples et des minéraux. Vous allez éprouver sa vertu. Le vin que nous buvons à notre souper est très mauvais; il va devenir excellent. »

En même temps il mit deux gouttes de son élixir dans ma bouteille, qui rendirent mon vin plus délicieux que les meilleurs qui se boivent en Espagne.

Le merveilleux frappe l'imagination, et quand une fois elle est gagnée, on ne se sert plus de son jugement. Charmé d'un si beau secret, et persuadé qu'il fallait être un peu plus que diable pour l'avoir trouvé, je m'écriai plein d'admiration :

« O mon père! pardonnez-moi, de grâce, si je vous ai pris d'abord pour un vieux fou. Je vous rends justice présentement. Je n'ai pas besoin d'en voir davantage pour être assuré que vous feriez, si vous vouliez, tout à l'heure, un lingot d'or d'une barre de fer. Que je serais heureux si je possédais cette admirable science!

— Le ciel vous préserve de l'avoir jamais! » inter-

rompit le vieillard en poussant un profond soupir. « Vous ne savez pas, mon fils, ce que vous souhaitez. Au lieu de me porter envie, plaignez-moi plutôt de m'être donné tant de peine pour me rendre malheureux. Je suis toujours dans l'inquiétude. Je crains d'être découvert, et qu'une prison perpétuelle ne devienne le salaire de tous mes travaux. Dans cette appréhension, je mène une vie errante, déguisé tantôt en prêtre ou en moine, et tantôt en cavalier ou en paysan. Est-ce donc un avantage de savoir faire de l'or à ce prix-là? et les richesses ne sont-elles pas un vrai supplice pour les personnes qui n'en jouissent pas tranquillement?

— Ce discours me paraît fort sensé, dis-je alors au philosophe. Rien n'est tel que de vivre en repos. Vous me dégoûtez de la pierre philosophale. Je me contenterai d'apprendre de vous ce qui doit m'arriver.

— Très volontiers, me répondit-il, mon enfant. J'ai déjà fait des observations sur vos traits; voyons à présent votre main. »

Je la lui présentai avec une confiance qui ne me fera guère d'honneur dans l'esprit de quelques lecteurs, qui peut-être à ma place en auraient fait autant. Il l'examina fort attentivement, et dit ensuite avec enthousiasme :

« Ah! que de passages de la douleur à la joie, et de la joie à la douleur! Quelle succession bizarre de disgrâces et de prospérités! Mais vous avez déjà éprouvé une grande partie de ces alternatives de fortune. Il ne vous reste plus guère de malheurs à essuyer, et un seigneur vous fera une agréable destinée qui ne sera point sujette au changement [1]. »

Après m'avoir assuré que je pouvais compter sur cette prédiction, il me dit adieu et sortit de l'auberge, où il me laissa fort occupé des choses que je venais d'entendre. Je ne doutais point que le marquis de

1. Ce seigneur sera don Alphonse de Leyva.

Marialva ne fût le seigneur en question; et par conséquent rien ne me paraissait plus possible que l'accomplissement de la prédiction. Mais, quand je n'y aurais pas vu la moindre apparence, cela ne m'eût point empêché de donner au faux moine une entière créance, tant il s'était acquis, par son élixir, d'autorité sur mon esprit. De mon côté, pour avancer le bonheur qui m'était prédit, je résolus de m'attacher au marquis plus que je n'avais fait à aucun de mes maîtres. Ayant pris cette résolution, je me retirai à notre hôtel avec une gaîté que je ne puis exprimer; jamais femme n'est sortie si contente de chez une devineresse. (VII, 9.)

Un poète à la mode.

Gil Blas retourne à Madrid, dans l'espoir de se pousser à la cour, « où un génie supérieur, à ce que j'avais ouï dire, n'est pas absolument nécessaire pour avancer ». Il loge alors dans un hôtel garni et il va tous les matins chez le Roi, où il passe deux ou trois heures à voir entrer et sortir les grands, et à respirer l'air du palais. Là il rencontre, à sa grande surprise, un de ses plus vieux amis, Fabrice, celui-là même qui, à Valladolid, l'avait empêché d'aller à l'Université et lui avait conseillé l'état de laquais.

Un jour que je me promenais et me carrais dans les appartements, y faisant, comme beaucoup d'autres, une assez sotte figure, j'aperçus Fabrice que j'avais laissé à Valladolid au service d'un administrateur d'hôpital. Ce qui m'étonna, c'est qu'il s'entretenait familièrement avec le duc de Medina Sidonia et le marquis de Sainte-Croix. Ces deux seigneurs, à ce qu'il me semblait, prenaient plaisir à l'entendre. Avec cela, il était vêtu aussi proprement qu'un noble cavalier.

« Ne me tromperais-je point? disais-je en moi-même; est-ce bien là le fils du barbier Nunez? C'est peut-être quelque jeune courtisan qui lui ressemble. »

Je ne demeurai pas longtemps dans le doute. Les seigneurs s'en allèrent ; j'abordai Fabrice. Il me reconnut dans le moment, me prit par la main, et, après m'avoir fait traverser la foule avec lui pour sortir des appartements :

« Mon cher Gil Blas, me dit-il en m'embrassant, je suis ravi de te revoir. Que fais-tu à Madrid? es-tu encore en condition? as-tu quelque charge à la cour? dans quel état sont tes affaires? Rends-moi compte de tout ce qui t'est arrivé depuis ton départ précipité de Valladolid.

— Tu me demandes bien des choses à la fois, lui répondis-je; et nous ne sommes pas dans un lieu propre à conter des aventures.

— Tu as raison, reprit-il; nous serons mieux chez moi. Viens, je vais t'y mener. Ce n'est pas loin d'ici. Je suis libre, agréablement logé, parfaitement bien dans mes meubles; je suis content, et suis heureux, puisque je crois l'être. »

J'acceptai le parti, et me laissai entraîner par Fabrice, qui me fit arrêter devant une maison de belle apparence, où il me dit qu'il demeurait. Nous traversâmes une cour, où il y avait d'un côté un grand escalier qui conduisait à des appartements superbes, et de l'autre une petite montée aussi obscure qu'étroite, par où nous montâmes au logement qui m'avait été vanté. Il consistait en une seule chambre, de laquelle mon ingénieux ami s'en était fait quatre séparées par des cloisons de sapin. La première servait d'antichambre à la seconde où il couchait : il faisait son cabinet de la troisième, et sa cuisine de la dernière. La chambre et l'antichambre étaient tapissées de cartes géographiques, de thèses de philosophie, et les meubles répondaient à la tapisserie. C'était un grand lit de brocart tout usé, de vieilles chaises de serge jaune, garnies d'une frange de soie de Grenade de la même couleur, une table à pieds dorés, couverte d'un cuir qui paraissait avoir été rouge, et bordée d'une crépine

de faux or devenu noir par le laps de temps, avec une armoire d'ébène, ornée de figures grossièrement sculptées. Il avait pour bureau, dans son cabinet, une petite table; et sa bibliothèque était composée de quelques livres, avec plusieurs liasses de papiers qu'on voyait sur des ais disposés par étages le long du mur. Sa cuisine, qui ne déparait pas le reste, contenait de la poterie et d'autres ustensiles nécessaires.

Fabrice, après m'avoir donné le loisir de considérer son appartement, me dit :

« Que penses-tu de mon ménage et de mon logement? n'en es-tu pas enchanté?

— Oui, ma foi, lui répondis-je en souriant. Il faut que tu ne fasses pas mal tes affaires à Madrid pour y être aussi bien nippé. Tu as sans doute quelque commission [1] ?

— Le ciel m'en préserve! répliqua-t-il. Le parti que j'ai pris est au-dessus de tous les emplois. Un homme de distinction, à qui cet hôtel appartient, m'y a donné une chambre dont j'ai fait quatre pièces que j'ai meublées comme tu le vois. Je ne m'occupe que de choses qui me font plaisir, et je ne sens pas la nécessité.

— Parle-moi plus clairement, interrompis-je : tu irrites l'envie que j'ai d'apprendre ce que tu fais.

— Eh bien! me dit-il, je vais te contenter. Je suis devenu auteur [2], je me suis jeté dans le bel esprit; j'écris en vers et en prose; je suis au poil et à la plume.

— Toi, favori d'Apollon! m'écriai-je en riant; voilà ce que je n'aurais jamais deviné; je serais moins surpris de te voir tout autre chose. Quels charmes as-tu donc pu trouver dans la condition des poètes? Il me semble que ces gens-là sont méprisés dans la vie civile, et qu'ils n'ont pas un ordinaire réglé.

— Eh fi! s'écria-t-il à son tour. Tu me parles de ces

1. Charge de commis.

2. Tout ce chapitre est une malicieuse peinture de la situation des gens de lettres à Paris.

misérables auteurs dont les ouvrages sont le rebut des libraires et des comédiens. Faut-il s'étonner si l'on n'estime pas de semblables écrivains? Mais les bons, mon ami, sont sur un meilleur pied dans le monde; et je puis dire, sans vanité, que je suis du nombre de ceux-ci.

— Je n'en doute pas, lui dis-je : tu es un garçon plein d'esprit; ce que tu composes ne doit pas être mauvais. Je ne suis en peine que de savoir comment la rage d'écrire a pu te prendre; cela me paraît digne de ma curiosité.

— Ton étonnement est juste, reprit Nunez. J'étais si content de mon état chez le seigneur Manuel Ordonnez, que je n'en souhaitais pas d'autre. Mais mon génie s'élevant peu à peu, comme celui de Plaute, au-dessus de la servitude, je composai une comédie que je fis représenter par des comédiens qui jouaient à Valladolid. Quoiqu'elle ne valût pas le diable, elle eut un fort grand succès. Je jugeai par là que le public était une bonne vache à lait qui se laissait aisément traire. Cette réflexion et la fureur de faire de nouvelles pièces me détachèrent de l'hôpital. L'amour de la poésie m'ôta celui des richesses. Je résolus de me rendre à Madrid, comme au centre des beaux esprits, pour y former mon goût. Je demandai mon congé à l'administrateur, qui ne me le donna qu'à regret, tant il avait d'affection pour moi. « Fabrice, me dit-il, pourquoi veux-tu me quitter? T'aurais-je donné, sans y penser, quelque sujet de mécontentement? — Non, lui répondis-je, seigneur; vous êtes le meilleur de tous les maîtres, et je suis pénétré de vos bontés; mais vous savez qu'il faut suivre son étoile. Je me sens né pour éterniser mon nom par des ouvrages d'esprit. — Quelle folie! me répliqua ce bon bourgeois. Tu as déjà pris racine à l'hôpital; tu es du bois dont on fait les économes, et quelquefois même les administrateurs. Tu veux quitter le solide pour t'occuper de fadaises. Tant pis pour toi, mon enfant. »

« L'administrateur, voyant qu'il combattait inutilement mon dessein, me paya mes gages, et me fit présent d'une cinquantaine de ducats pour reconnaître mes services. De manière qu'avec cela et ce que je pouvais avoir grapillé dans les petites commissions dont on avait chargé mon intégrité, je fus en état, en arrivant à Madrid, de me mettre proprement; ce que je ne manquai pas de faire, quoique les écrivains de notre nation ne se piquent guère de propreté. Je connus bientôt Lope de Vega Carpio, Miguel Cervantes de Saavedra et les autres fameux auteurs; mais préférablement à ces grands hommes, je choisis pour mon précepteur un jeune bachelier cordouan, l'incomparable don Louis de Gongora[1], le plus beau génie que l'Espagne ait jamais produit. Il ne veut pas que ses ouvrages soient imprimés de son vivant, il se contente de les lire à ses amis. Ce qu'il a de particulier, c'est que la nature l'a doué du rare talent de réussir dans toutes sortes de poésies. Il excelle principalement dans les pièces satiriques : voilà son fort. Ce n'est pas, comme Lucilius, un fleuve bourbeux qui entraîne avec lui beaucoup de limon[2]; c'est le Tage qui roule des eaux pures sur un sable d'or.

— Tu me fais, dis-je à Fabrice, un beau portrait de ce bachelier, et je ne doute pas qu'un personnage de ce mérite-là n'ait bien des envieux.

— Tous les auteurs, répondit-il, tant bons que mauvais, se déchaînent contre lui. Il aime l'enflure, dit l'un, les pointes, les métaphores et les transpositions. Ses vers, dit un autre, ont l'obscurité de ceux que les prêtres saliens chantaient dans leurs processions, et que personne n'entendait. Il y en a même qui lui reprochent de faire tantôt des sonnets ou des romances, tantôt des comédies, des dizains et des létrilles[3],

1. C'est ce Gongora, le père du *gongorisme*, qui a gâté tant de beaux esprits en France.
2. Horace, *Art. poét.*
3. *Letrilla*, pièce de vers destinée à être mise en musique.

comme s'il avait follement entrepris d'effacer les meilleurs écrivains dans tous les genres. Mais tous ces traits de jalousie ne font que s'émousser contre une muse chérie des grands et de la multitude.

« C'est donc sous un si habile maître que j'ai fait mon apprentissage, et j'ose dire, sans vanité, qu'il y paraît. J'ai si bien pris son esprit, que je compose déjà des morceaux abstraits qu'il avouerait. Je vais, à son exemple, débiter ma marchandise dans les grandes maisons, où l'on me reçoit à merveille, et où j'ai affaire à des gens qui ne sont pas fort difficiles. Il est vrai que j'ai le débit séduisant; ce qui ne nuit pas à mes compositions. Enfin je suis aimé de plusieurs seigneurs, et, je vis surtout avec le duc de Médina Sidonia comme Horace vivait avec Mecenas. Voilà, poursuivit Fabrice, de quelle manière j'ai été métamorphosé en auteur. Je n'ai plus rien à te conter. C'est à toi, Gil Blas, à chanter tes exploits! »

Alors je pris la parole, et, supprimant toute circonstance indifférente, je lui fis le détail qu'il demandait. Après cela, il fut question de dîner. Il tira de son armoire d'ébène des serviettes, du pain, un reste d'épaule de mouton rôti, une bouteille d'excellent vin, et nous nous mîmes à table avec toute la gaîté de deux amis qui se rencontrent après une longue séparation.

« Tu vois, me dit-il, ma vie libre et indépendante. Si je voulais suivre l'exemple de mes confrères, j'irais tous les jours manger chez les personnes de qualité; mais, outre que l'amour du travail me retient souvent au logis, je suis un petit Aristippe. Je m'accommode également du grand monde et de la retraite, de l'abondance et de la frugalité. »

Nous trouvâmes le vin si bon, qu'il fallut tirer de l'armoire une seconde bouteille. Entre la poire et le fromage, je lui témoignai que je serais bien aise de voir quelqu'une de ses productions. Aussitôt il chercha parmi ses papiers un sonnet qu'il me lut d'un air

emphatique. Néanmoins, malgré le charme de la lecture, je trouvai l'ouvrage si obscur, que je n'y compris rien du tout. Il s'en aperçut.

« Ce sonnet, me dit-il, ne te paraît pas fort clair, n'est-ce pas? »

Je lui avouai que j'y aurais voulu un peu plus de netteté. Il se mit à rire à mes dépens.

« Si ce sonnet, reprit-il, n'est guère intelligible, tant mieux, mon ami. Les sonnets, les odes et les autres ouvrages qui veulent du sublime ne s'accommodent pas du simple et du naturel; c'est l'obscurité qui en fait tout le mérite. Il suffit que le poète croie s'y entendre.

— Tu te moques de moi, interrompis-je. Il faut du bon sens et de la clarté dans toutes les poésies, de quelque nature qu'elles soient [1], et si ton incomparable Gongora n'écrit pas plus clairement que toi, je t'avoue que j'en rabats bien. C'est un poète qui ne peut tout au plus tromper que son siècle. Voyons présentement de ta prose. »

Nunez me fit voir une préface qu'il prétendait, disait-il, mettre à la tête d'un recueil de comédies qu'il avait sous presse. Ensuite il me demanda ce que j'en pensais.

« Je ne suis pas, lui dis-je, plus satisfait de ta prose que de tes vers. Ton sonnet n'est qu'un pompeux galimatias; et il y a dans ta préface des expressions trop recherchées, des mots qui ne sont point marqués au coin du public, des phrases entortillées, pour ainsi dire. En un mot, ton style est singulier. Les livres de nos bons et anciens auteurs ne sont pas écrits comme cela.

— Pauvre ignorant, s'écria Fabrice, tu ne sais pas que tout prosateur qui aspire aujourd'hui à la réputation d'une plume délicate affecte cette singularité de style,

1. Par la bouche de Gil Blas, c'est Lesage qui parle, nourri des doctrines classiques de l'âge précédent.

ces expressions détournées qui te choquent. Nous sommes cinq ou six novateurs hardis qui avons entrepris de changer la langue du blanc au noir; et nous en viendrons à bout, s'il plaît à Dieu, en dépit de Lope de Vega, de Solis, de Cervantes, et de tous les autres beaux esprits qui nous chicanent sur nos nouvelles façons de parler. Nous sommes secondés par un nombre de partisans de distinction; nous avons dans notre cabale jusqu'à des théologiens.

« Après tout, continua-t-il, notre dessein est louable; et, le préjugé à part, nous valons mieux que ces écrivains naturels qui parlent comme le commun des hommes. Je ne sais pas pourquoi il y a tant d'honnêtes gens qui les estiment. Cela était fort bon à Athènes et à Rome, où tout le monde était confondu; et c'est pourquoi Socrate dit à Alcibiade que le peuple est un excellent maître de langue. Mais à Madrid, nous avons un bon et un mauvais usage, et nos courtisans s'expriment autrement que nos bourgeois. Tu peux m'en croire; enfin notre style nouveau l'emporte sur celui de nos antagonistes. Je veux par un seul trait te faire sentir la différence qu'il y a de la gentillesse de notre diction à la platitude de la leur. Ils diraient, par exemple, tout uniment : Les intermèdes *embellissent* une comédie; et nous nous disons plus joliment : Les intermèdes *font beauté* dans une comédie. Remarque bien ce *font beauté*. En sens-tu tout le brillant, toute la délicatesse, tout le mignon? »

J'interrompis mon novateur par un éclat de rire.

« Va, Fabrice, lui dis-je, tu es un original avec ton langage précieux.

— Et toi, me répondit-il, tu n'es qu'une bête avec ton style naturel. *Allez* », poursuivit-il en m'appliquant ces paroles de l'archevêque de Grenade, « *allez trouver mon trésorier; qu'il vous compte cent ducats, et que le ciel vous conduise avec cette somme. Adieu, monsieur Gil Blas; je vous souhaite un peu plus de goût.* »

Je renouvelai mes ris à cette saillie; et Fabrice me

pardonnant d'avoir parlé avec irrévérence de ses écrits, ne perdit rien de sa belle humeur. Nous achevâmes de boire notre seconde bouteille : après quoi nous nous levâmes de table tous deux assez bien conditionnés [1]. (VII, 13.)

Un poste de confiance.

Cependant, grâce à son ami Fabrice Nunez, Gil Blas trouve un emploi chez un grand seigneur sicilien en séjour à Madrid, le comte Galiano, très riche, très négligent, qui raffole d'un affreux singe nommé Cupidon, et qui se laisse indignement voler et piller par les officiers de sa maison. Il charge Gil Blas, qui est un honnête garçon, d'y mettre bon ordre.

L'intendant, qui était un Messinois des plus fins, me conduisit à son appartement en m'accablant d'honnêtetés. Il envoya chercher le tailleur qui avait habillé toute la maison, et lui ordonna de me faire promptement un habit de la même magnificence que ceux des principaux officiers. Le tailleur prit ma mesure et se retira.

« Pour votre logement, me dit le Messinois, je sais une chambre qui vous conviendra. Eh! avez-vous déjeuné? » poursuivit-il.

Je répondis que non.

« Ah! pauvre garçon que vous êtes, reprit-il, que ne parlez-vous? Vous êtes ici dans une maison où il n'y a qu'à dire ce qu'on souhaite pour l'avoir. Venez, je vais vous mener dans un endroit où, grâces au ciel, rien ne manque. »

A ces mots il me fit descendre à l'office, où nous trouvâmes le maître d'hôtel, qui était un Napolitain qui valait bien un Messinois. On pouvait dire de lui et de l'intendant : Jean danse mieux que Pierre, Pierre danse mieux que Jean. Cet honnête maître d'hôtel était avec cinq ou six de ses amis qui s'empiffraient de

1. Ce Fabrice, d'ailleurs garçon d'infiniment d'esprit, ressemble assez à tels jeunes poètes décadents ou symbolistes de notre temps.

jambons, de langues de bœuf et d'autres viandes salées qui les obligeaient à boire coup sur coup. Nous nous joignîmes à ces vivants, et les aidâmes à fesser les meilleurs vins de M. le comte. Pendant que ces choses se passaient à l'office, il s'en passait d'autres à la cuisine. Le cuisinier régalait aussi trois ou quatre bourgeois de sa connaissance qui n'épargnaient pas plus que nous le vin, et qui se remplissaient l'estomac de pâtés de lapins et de perdrix : il n'y avait pas jusqu'aux marmitons qui ne se donnassent au cœur-joie de tout ce qu'ils pouvaient escamoter. Je me crus dans une maison abandonnée au pillage; cependant ce n'était rien que cela. Je ne voyais que des bagatelles, en comparaison de ce que je ne voyais pas.

Je sortis pour aller chercher mes hardes, et les faire apporter à ma nouvelle demeure. Quand je revins, le comte était à table avec plusieurs seigneurs et le poète Nunez, lequel d'un air aisé se faisait servir et se mêlait à la conversation. Je remarquai même qu'il ne disait pas un mot qui ne fît plaisir à la compagnie. Vive l'esprit! quand on en a, on fait bien tous les personnages qu'on veut.

Pour moi je dînai avec les officiers, qui furent traités, à peu de chose près, comme le patron. Après le repas, je me retirai dans ma chambre, où je me mis à réfléchir sur ma condition.

« Eh bien! me dis-je, Gil Blas, te voilà donc auprès d'un comte silicien dont tu ne connais pas le caractère! A juger sur les apparences, tu seras dans sa maison comme le poisson dans l'eau. Mais il ne faut jurer de rien, et tu dois te défier de ton étoile, dont tu n'as que trop souvent éprouvé la malignité. Outre cela, tu ignores à quoi il te destine. Il a des secrétaires et un intendant; quels services veut-il donc que tu lui rendes? Apparemment qu'il a dessein de te faire porter le caducée [1]. A la bonne heure : on ne saurait

1. *Porter le caducée* : faire comme Mercure (dont l'insigne était un caducée), c'est-à-dire faire parfois un vilain métier.

ètre sur un meilleur pied chez un seigneur pour faire son chemin en poste. En rendant de plus honnètes services, on ne marche que pas à pas, et encore n'arrive-t-on pas toujours à son but. »

Tandis que je faisais de si belles réflexions, un laquais vint me dire que tous les cavaliers qui avaient dîné à l'hôtel venaient de sortir pour s'en retourner chez eux, et que M. le comte me demandait. Je volai aussitôt à son appartement, où je le trouvai couché sur un sopha et prèt à faire la sieste avec son singe qui était à côté de lui.

« Approchez, Gil Blas, me dit-il, prenez un siège et m'écoutez. »

Je fis ce qu'il m'ordonnait, et il me parla dans ces termes :

« Don Fabricio m'a dit qu'entre autres bonnes qualités vous aviez celle de vous attacher à vos maîtres, et que vous étiez un garçon plein d'intégrité. Ces deux choses m'ont déterminé à vous proposer d'être à moi. J'ai besoin d'un domestique affectionné qui épouse mes intérèts et mette toute son attention à conserver mon bien. Je suis riche, à la vérité; mais ma dépense va tous les ans fort au delà de mes revenus. Et pourquoi? c'est qu'on me vole, c'est qu'on me pille. Je suis dans ma maison comme dans un bois rempli de voleurs. Je soupçonne mon maître d'hôtel et mon intendant de s'entendre ensemble; et, si je ne me trompe point, en voilà plus qu'il n'en faut pour me ruiner de fond en comble. Vous me direz que, si je les crois fripons, je n'ai qu'à les chasser. Mais où en prendre d'autres qui soient pétris d'un meilleur limon? Il faut donc que je me contente de les faire observer l'un et l'autre par un homme qui ait droit d'inspection sur leur conduite; et c'est vous que je choisis pour remplir cette commission. Si vous vous en acquittez bien, soyez sûr que vous ne servirez pas un ingrat. J'aurai soin de vous établir en Sicile très avantageusement. »

Gil Blas, qui a pris sa fonction au sérieux, réforme les abus, fait chasser l'intendant, réduit les dépenses, enfin rétablit l'ordre dans la maison.

Fabrice, que je voyais de temps en temps, et à qui je comptais toutes mes prouesses d'intendant, jusqu'alors inouïes, était plus disposé à blâmer ma conduite qu'à l'approuver.

« Dieu veuille, me dit-il un jour, qu'après tout ceci ton désintéressement soit bien récompensé! Mais entre nous, si tu n'étais pas si roide avec le maître d'hôtel, je crois que tu n'en ferais pas plus mal.

— Eh quoi! lui répondis-je, ce voleur mettra effrontément, dans un état de dépense, à dix pistoles un poisson qui ne lui en aura coûté que quatre, et tu veux que je lui passe cet article?

— Pourquoi non? répliqua-t-il froidement : il n'a qu'à te donner la moitié du surplus et il fera la chose dans les règles. Sur ma foi, notre ami, continua-t-il en branlant la tête, pour un homme d'esprit, vous vous y prenez bien mal, vous êtes un vrai gâte-maison, et vous avez bien la mine de servir longtemps, puisque vous n'écorchez pas l'anguille pendant que vous la tenez. Apprenez que la fortune ressemble à ces coquettes vives et légères qui échappent aux galants qui ne les brusquent pas... »

Je ne fis que rire des discours de Nunez; il en rit lui-même à son tour, et voulut me persuader qu'il ne me les avait pas tenus sérieusement. Il avait honte de m'avoir donné inutilement un mauvais conseil. Je demeurai ferme dans la résolution d'être toujours fidèle et zélé. Je ne me démentis point, et j'ose dire qu'en quatre mois, par mon épargne, je fis profit à mon maître de trois mille ducats pour le moins. (VII, 14, 15.)

Fâcheux état de Gil Blas.

Au bout de ce temps-là, le repos qui régnait à l'hôtel fut étrangement troublé par un accident qui ne

paraîtra qu'une bagatelle au lecteur, et qui devint pourtant une chose fort sérieuse pour les domestiques et surtout pour moi. Cupidon, ce singe dont j'ai parlé, cet animal si chéri du patron, en voulant un jour sauter d'une fenêtre à une autre, s'en acquitta si mal, qu'il tomba dans la cour et se démit une jambe. Le comte ne sut pas si tôt ce malheur, qu'il poussa des cris comme une femme; et, dans l'excès de sa douleur, s'en prenant à tous ses gens sans exception, peu s'en fallut qu'il ne fît maison nette. Il borna toutefois sa fureur à maudire notre négligence et à nous apostropher sans ménager ses termes. Il envoya chercher sur-le-champ les chirurgiens de Madrid les plus habiles pour les fractures et dislocations des os. Ils visitèrent la jambe du blessé, la lui remirent et la bandèrent. Mais, quoiqu'ils assurassent tous que ce n'était rien, cela n'empêcha pas que mon maître ne retînt un d'entre eux pour demeurer auprès de l'animal jusqu'à parfaite guérison.

J'aurais tort de passer sous silence les peines et les inquiétudes qu'eut le seigneur sicilien pendant tout ce temps-là. Croira-t-on bien que le jour il ne quittait point son cher Cupidon? Il était présent quand on le pansait, et la nuit il se levait deux ou trois fois pour le voir. Ce qu'il y avait de plus fâcheux, c'est qu'il fallait que tous les domestiques, et moi principalement, nous fussions toujours sur pied pour être prêts à courir où l'on jugerait à propos de nous envoyer pour le service du singe. En un mot nous n'eûmes aucun repos dans l'hôtel jusqu'à ce que la maudite bête, ne se ressentant plus de sa chute, se remît à faire ses bonds et ses culbutes ordinaires. Après cela, refuserons-nous d'ajouter foi au rapport de Suétone, lorsqu'il dit que Caligula aimait tant son cheval, qu'il lui donna une maison richement meublée avec des officiers pour le servir, et qu'il en voulait même faire un consul? Mon patron n'était pas moins charmé de son singe; il en aurait volontiers fait un corrégidor.

Ce qu'il y eut de malheureux pour moi, c'est que j'avais enchéri sur tous les valets pour mieux faire ma cour au seigneur; et je m'étais donné de si grands mouvements pour son Cupidon, que j'en tombai malade. La fièvre me prit violemment, et mon mal devint tel, que je perdis toute connaissance. J'ignore ce qu'on fit de moi pendant quinze jours que je fus entre la vie et la mort. Je sais seulement que ma jeunesse lutta si bien contre la fièvre, et peut-être contre les remèdes qu'on me donna, que je repris enfin mes sens. Le premier usage que j'en fis fut de m'apercevoir que j'étais dans une autre chambre que la mienne. Je voulus savoir pourquoi; je le demandai à une vieille femme qui me gardait : mais elle me répondit qu'il ne fallait pas que je parlasse, que le médecin l'avait expressément défendu. Quand on se porte bien, on se moque ordinairement de ses docteurs; est-on malade? on se soumet docilement à leurs ordonnances.

Je pris donc le parti de me taire, quelque envie que j'eusse de m'entretenir avec ma garde. Je faisais des réflexions là-dessus, lorsqu'il entra deux manières de petits-maîtres fort lestes. Ils avaient des habits de velours, avec de très beau linge garni de dentelles. Je m'imaginai que c'étaient des seigneurs amis de mon maître, lesquels par considération pour lui me venaient voir. Dans cette pensée je fis un effort pour me mettre en mon séant, et j'ôtai par respect mon bonnet : mais ma garde me recoucha tout de mon long, en me disant que ces seigneurs étaient mon médecin et mon apothicaire.

Le docteur s'approcha de moi, me tâta le pouls, observa mon visage; et remarquant tous les signes d'une prochaine guérison, il prit un air de triomphe comme s'il y eût mis beaucoup du sien, et dit qu'il ne fallait plus qu'une médecine pour achever son ouvrage; qu'après cela il pourrait se vanter d'avoir fait une belle cure. Quand il eut parlé de cette sorte, il fit écrire par l'apothicaire une ordonnance qu'il lui dicta

en se regardant dans un miroir, en rajustant ses cheveux, et en faisant des grimaces dont je ne pouvais m'empêcher de rire malgré l'état où j'étais. Ensuite il me salua de la tête fort cavalièrement, et sortit plus occupé de sa figure que des drogues qu'il m'avait ordonnées.

Après son départ, l'apothicaire qui n'était pas venu chez moi pour rien, se prépara, on juge bien à quoi faire...

Il revint le lendemain matin, m'apporter la médecine que le docteur avait ordonnée la veille. Outre que je me sentais mieux de moment en moment, j'avais tant d'aversion, depuis le jour précédent, pour les médecins et les apothicaires, que je maudissais jusqu'aux universités où ces messieurs reçoivent le pouvoir de tuer les hommes impunément. Dans cette disposition, je déclarai en jurant que je ne voulais plus de remèdes, et que je donnais au diable Hippocrate et sa séquelle. L'apothicaire, qui ne se souciait nullement de ce que je ferais de sa composition, pourvu qu'elle lui fût payée, la laissa sur la table, et se retira sans me dire une syllable.

Je fis sur-le-champ jeter par les fenêtres cette chienne de médecine, contre laquelle je m'étais si fort prévenu, que j'aurais cru être empoisonné si je l'eusse avalée. A ce trait de désobéissance j'en ajoutai un autre : je rompis le silence, et dis d'un ton ferme à ma garde que je prétendais absolument qu'elle m'apprît des nouvelles de mon maître. La vieille, qui appréhendait d'exciter en moi une émotion dangereuse en me satisfaisant, ou qui peut-être aussi ne s'obstinait que pour irriter mon mal, hésitait à me parler; mais je la pressai si vivement de m'obéir qu'elle me répondit enfin :

« Seigneur cavalier, vous n'avez plus d'autre maître que vous-même. Le comte Galiano s'en est retourné en Sicile. »

Je ne pouvais croire ce que j'entendais; il n'y avait pourtant rien de plus véritable. Ce seigneur, dès le

second jour de ma maladie, craignant que je ne mourusse chez lui, avait eu la bonté de me faire transporter avec mes petits effets dans une chambre garnie, où il m'avait abandonné sans façon à la Providence et aux soins d'une garde. Sur ces entrefaites, ayant reçu un ordre de la cour qui l'obligeait à repasser en Sicile, il était parti avec tant de précipitation, qu'il n'avait plus songé à moi, soit qu'il me comptât déjà parmi les morts, soit que les personnes de qualité soient sujettes à ces fautes de mémoire.

Ma garde me fit ce détail, et m'apprit que c'était elle qui avait été chercher un médecin et un apothicaire, afin que je ne périsse pas sans leur assistance. Je tombai dans une profonde rêverie à ces belles nouvelles. Adieu mon établissement avantageux en Sicile! Adieu mes plus douces espérances! Quand il vous arrivera quelque grand malheur, dit un pape, examinez-vous bien, et vous verrez qu'il y aura toujours de votre faute. N'en déplaise à ce saint père, je ne vois pas comment dans cette occasion je contribuai à mon infortune.

Lorsque je vis évanouir les flatteuses chimères dont je m'étais rempli la tête, la première chose dont je m'embarrassai l'esprit fut ma valise. Je soupirai en m'apercevant qu'elle était ouverte.

« Hélas! ma chère valise, m'écriai-je, mon unique consolation! vous avez été, à ce que je vois, à la merci des mains étrangères.

— Non, non, seigneur Gil Blas, me dit alors la vieille, rassurez-vous, on ne vous a rien volé. J'ai conservé votre malle comme mon honneur. »

J'y trouvai l'habit que j'avais en entrant au service du comte; mais j'y cherchai vainement celui que le Messinois m'avait fait faire. Mon maître n'avait pas jugé à propos de me le laisser, ou bien quelqu'un se l'était approprié. Toutes mes autres hardes y étaient, et même une grande bourse de cuir qui renfermait mes espèces; je les comptai deux fois, ne pouvant croire, la

première, qu'il n'y eût que cinquante pistoles de reste de deux cent soixante qu'il y avait dedans avant ma maladie.

« Que signifie ceci, ma bonne mère? dis-je à ma garde. Voilà mes finances bien diminuées.

— Personne pourtant n'y a touché que moi, répondit la vieille, et je les ai ménagées autant qu'il m'a été possible. Mais les maladies coûtent beaucoup; il faut toujours avoir l'argent à la main. Voici, ajouta cette bonne ménagère en tirant de sa poche un paquet de papiers, voici un état de dépenses, qui est juste comme l'or, et qui vous fera voir que je n'ai pas employé un denier mal à propos. »

Je parcourus des yeux le mémoire, qui contenait bien quinze ou vingt pages. Miséricorde! que de volaille achetée pendant que j'avais été sans connaissance! Il fallait qu'en bouillon seulement il y eût pour le moins douze pistoles. Les autres articles répondaient à celui-là. On ne saurait dire combien elle avait dépensé en bois, en chandelle, en eau, en balai, *et cætera*. Cependant, quelque enflé que fût son mémoire, toute la somme allait à peine à trente pistoles, et par conséquent il devait y en avoir encore cent quatre-vingts de reste. Je lui représentai cela; mais la vieille, d'un air ingénu, commença d'attester tous les saints qu'il n'y avait dans la bourse que quatre-vingts pistoles lorsque le maître d'hôtel du comte lui avait confié ma valise.

« Que dites-vous, ma bonne? interrompis-je avec précipitation. C'est le maître d'hôtel qui vous a remis mes hardes entre les mains?

— Sans doute, répondit-elle, c'est lui; à telles enseignes qu'en me les donnant il me dit : « Tenez, bonne mère, quand le seigneur Gil Blas sera frit à l'huile, ne manquez pas de le régaler d'un bel enterrement; il y a dans cette valise de quoi en faire les frais. »

— Ah! maudit Napolitain! m'écriai-je alors. Je ne suis plus en peine de savoir ce qu'est devenu l'argent qui me manque. Vous l'avez raflé pour récompenser

une partie des vols que je vous ai empêché de faire. »

Après cette apostrophe, je rendis grâce au ciel de ce que le fripon n'avait pas tout emporté. Quelque sujet pourtant que j'eusse d'accuser le maître d'hôtel de m'avoir volé, je ne laissai pas de penser que ma garde pouvait fort bien être la voleuse. Mes soupçons tombaient tantôt sur l'un et tantôt sur l'autre; mais c'était toujours la même chose pour moi. Je n'en témoignai rien à la vieille; je ne la chicanai pas même sur les articles de son beau mémoire. Je n'aurais rien gagné à cela, et il faut bien que chacun fasse son métier. Je bornai mon ressentiment à la payer et à la renvoyer trois jours après.

Je m'imagine qu'en sortant de chez moi elle alla donner avis à l'apothicaire qu'elle venait de me quitter, et que je me portais assez bien pour prendre la clef des champs sans compter avec lui; car, un moment après, je le vis arriver tout essoufflé. Il me présenta son mémoire, dans lequel, sous des noms qui m'étaient inconnus, quoique j'eusse été médecin, il avait écrit tous les prétendus remèdes qu'il m'avait fournis dans le temps que j'étais sans sentiment. On pouvait appeler ce mémoire-là de vraies parties d'apothicaire. Aussi nous eûmes une dispute lorsqu'il fut question du paiement. Je prétendais qu'il rabattît la moitié de la somme qu'il demandait. Il jura qu'il n'en rabattrait pas même une obole. Considérant toutefois qu'il avait affaire à un jeune homme qui, dès ce jour-là, pouvait s'éloigner de Madrid, il aima mieux se contenter de ce que je lui offrais, c'est-à-dire de trois fois au delà de ce que valaient ses drogues, que de s'exposer à perdre tout. Je lui lâchai des espèces à mon grand regret, et il se retira prestement.

Le médecin parut presque aussitôt : car ces animaux-là sont toujours à la queue l'un de l'autre. J'escomptai ses visites qui avaient été très fréquentes, et je le renvoyai content. Mais avant que de me quitter, pour me prouver qu'il avait bien gagné son argent, il

me détailla les inconvénients mortels qu'il avait prévenus dans ma maladie. Ce qu'il fit en fort beaux termes et d'un air agréable; mais je n'y compris rien du tout. Lorsque je me fus défait de lui, je me crus débarrassé de tous les ministres des Parques. Je me trompais; il entra un chirurgien que je n'avais vu de ma vie. Il me salua fort civilement, et me témoigna de la joie de me voir échappé du danger que j'avais couru : ce qu'il attribuait, disait-il, à deux saignées abondantes qu'il m'avait faites, et aux ventouses qu'il avait eu l'honneur de m'appliquer. Autre plume qu'on me tira de l'aile. Il me fallut aussi cracher au bassin du chirurgien. Après tant d'évacuations, ma bourse se trouvait si débile, qu'on pouvait dire que c'était un corps confisqué, tant il y restait peu d'humide radical.

Je commençai à perdre courage en me voyant retombé dans une situation misérable. Je m'étais, chez mes derniers maîtres, trop affectionné aux commodités de la vie; je ne pouvais plus, comme autrefois, envisager l'indigence en philosophe cynique. J'avouerai pourtant que j'avais tort de me laisser aller à la tristesse, après avoir tant de fois éprouvé que la fortune ne m'avait pas plus tôt renversé qu'elle me relevait; je n'aurais dû regarder l'état fâcheux où j'étais que comme une occasion prochaine de prospérité. (VII, 16.)

Gil Blas secrétaire du duc de Lerme.

Huit ans environ se sont écoulés depuis que Gil Blas a quitté Oviédo, monté sur la mule de son oncle. Cependant, du fond de sa misère, il touche au moment de sa plus haute fortune. Le bonheur se présente à lui sous la forme d'un nouveau maître, don Diègue de Monteser, l'un des hommes de confiance du duc de Lerme, premier ministre de la couronne espagnole. Gil Blas trouve le moyen de se faire distinguer par le ministre, et six mois plus tard, un poste de secrétaire étant devenu vacant, il l'obtient.

Ce fut Monteser qui m'annonça cette agréable nouvelle et me dit :

« Ami Gil Blas, quoique je ne vous perde pas sans regret, je vous aime trop pour n'être pas ravi que vous succédiez à don Valerio. Vous ne manquerez pas de faire une belle fortune, pourvu que vous suiviez les deux conseils que j'ai à vous donner : le premier, c'est de paraître tellement attaché à Son Excellence qu'elle ne doute pas que vous ne lui soyez entièrement dévoué; et le second, c'est de bien faire votre cour au seigneur don Rodrigue de Calderone [1], car cet homme-là manie comme une cire molle l'esprit de son maître. Si vous avez le bonheur de vous acquérir la bienveillance de ce secrétaire favori, vous irez loin en peu de temps; c'est une chose dont j'ose hardiment vous répondre.

— Seigneur, dis-je à don Diègue après lui avoir rendu grâces de ses bons avis, apprenez-moi, s'il vous plaît, de quel caractère est don Rodrigue. J'en ai quelquefois entendu parler dans le monde. On me l'a peint comme un assez mauvais sujet; mais je me défie des portraits que le peuple fait des personnes qui sont en place à la cour, quoiqu'il en juge sainement quelquefois. Dites-moi donc, je vous prie, ce que vous pensez du seigneur Calderone.

— Vous me demandez une chose délicate, répondit le surintendant avec un sourire malin. Je dirais à un autre que vous, sans hésiter, que c'est un très honnête gentilhomme, et qu'on n'en saurait dire que du bien; mais je veux avoir de la franchise avec vous. Outre que je vous crois un garçon fort discret, il me semble que je vous dois parler à cœur ouvert de don Rodrigue, puisque je vous ai conseillé de le bien ménager : autrement ce serait ne vous obliger qu'à demi.

« Vous saurez donc, poursuivit-il, que de simple domestique qu'il était de Son Excellence, lorsqu'elle ne portait encore que le nom de François de Sandoval, il est parvenu par degrés au poste de premier secré-

1. Homme de confiance du duc de Lerme, préposé aux dépenses de sa maison.

taire. On n'a jamais vu d'homme plus fier. Il ne répond guère aux politesses qu'on lui fait, à moins que de fortes raisons ne l'y obligent. En un mot, il se regarde comme un collègue du duc de Lerme; et, dans le fond, on dirait qu'il partage avec lui l'autorité de premier ministre, puisqu'il fait donner des charges et des gouvernements à qui bon lui semble. Le public en murmure souvent; mais c'est de quoi il ne se met guère en peine : pourvu qu'il tire des paraguantes [1] d'une affaire, il se soucie fort peu des épilogueurs. Vous concevez bien par ce que je viens de vous dire, ajouta don Diègue, quelle conduite vous avez à tenir avec un mortel si orgueilleux.

— Oh! que oui, lui dis-je; laissez-moi faire. Il y aura bien du malheur si je ne me fais pas aimer de lui. Quand on connaît le défaut d'un homme à qui l'on veut plaire, il faut être bien maladroit pour n'y pas réussir.

— Cela étant, reprit Monteser, je vais vous présenter tout à l'heure au duc de Lerme. »

Nous allâmes dans le moment chez ce ministre, que nous trouvâmes, dans une grande salle, occupé à donner audience. Il y avait là plus de monde que chez le roi. Je vis des commandeurs et des chevaliers de Saint-Jacques et de Calatrava, qui sollicitaient des gouvernements et des vice-royautés; des évêques qui, ne se portant pas bien dans leurs diocèses, voulaient, seulement pour changer d'air, devenir archevêques, et de bons pères de Saint-François qui demandaient humblement des évêchés. Je remarquai aussi des officiers réformés qui se morfondaient dans l'attente d'une pension. Si le duc ne satisfaisait pas leurs désirs, il recevait du moins leurs placets d'un air affable; et je m'aperçus qu'il répondait fort poliment aux personnes qui lui parlaient.

1. *Paraguante*, mot à mot *pour les gants*, c'est-à-dire petit présent : c'est l'équivalent de *pourboire*, ou *pot-de-vin*.

Nous eûmes la patience d'attendre qu'il eût expédié tous ces suppliants. Alors don Diègue lui dit :

« Monseigneur, voici Gil Blas de Santillane, ce jeune homme dont Votre Excellence a fait choix pour remplir la place de don Valerio. »

A ces mots, le duc jeta les yeux sur moi, en disant obligeamment que je l'avais déjà méritée par les services que je lui avais rendus. Il me fit ensuite entrer dans son cabinet pour m'entretenir en particulier, ou plutôt pour juger de mon esprit par ma conversation. D'abord il voulut savoir qui j'étais et la vie que j'avais menée jusque-là. Il exigea même de moi là-dessus une narration sincère. Quel détail c'était me demander! De mentir devant un premier ministre d'Espagne, il n'y avait pas d'apparence. D'une autre part, j'avais tant de choses à dire aux dépens de ma vanité, que je ne pouvais me résoudre à une confession générale. Comment sortir de cet embarras? Je pris le parti de farder la vérité dans les endroits où elle aurait fait peur toute nue. Mais il ne laissa pas de la démêler, malgré tout mon art.

« Monsieur de Santillane, me dit-il en souriant à la fin de mon récit, à ce que je vois, vous avez été tant soit peu *picaro* [1].

— Monseigneur, lui répondis-je en rougissant, Votre Excellence m'a ordonné d'avoir de la sincérité, je lui ai obéi.

— Je t'en sais bon gré, répliqua-t-il. Va, mon enfant, tu en es quitte à bon marché; je m'étonne que le mauvais exemple ne t'ait pas entièrement perdu. Combien y a-t-il d'honnêtes gens qui deviendraient de grands fripons si la fortune les mettait aux mêmes épreuves [2]!

« Ami Santillane, continua le ministre, ne te souviens plus du passé; songe que tu es présentement

1. *Picaro*, c'est-à-dire *fripon*, mauvais sujet.

2. Toute l'explication et même la justification du caractère de Gil Blas tient dans ces quelques lignes.

au roi, et que tu seras désormais occupé pour lui. Tu n'as qu'à me suivre; je vais t'apprendre en quoi consisteront tes occupations. »

A ces mots, le duc me mena dans un petit cabinet qui joignait le sien, et où il y avait sur des tablettes une vingtaine de registres in-folio fort épais.

« C'est ici, me dit-il, que tu travailleras. Tous ces registres que tu vois composent un dictionnaire de toutes les familles nobles qui sont dans les royaumes et principautés de la monarchie d'Espagne. Chaque livre contient par ordre alphabétique l'histoire abrégée de tous les gentilshommes d'un royaume, dans laquelle sont détaillés les services qu'eux et leurs ancêtres ont rendus à l'État, aussi bien que les affaires d'honneur qui peuvent leur être arrivées. On y fait encore mention de leurs biens, de leurs mœurs, en un mot, de toutes leurs bonnes et mauvaises qualités; en sorte que, lorsqu'ils viennent demander des grâces à la cour, je vois d'un coup d'œil s'ils les méritent. Pour savoir exactement toutes ces choses, j'ai partout des pensionnaires qui ont soin de s'en informer et de m'en instruire par des mémoires qu'ils m'envoient; mais, comme ces mémoires sont diffus et remplis de façons de parler provinciales, il faut les rédiger et en polir la diction, parce que le roi se fait lire quelquefois ces registres. C'est à ce travail, qui demande un style net et concis, que je veux t'employer dès ce moment même. »

En parlant ainsi, il tira d'un grand portefeuille plein de papiers un mémoire qu'il me mit entre les mains; puis il sortit de mon cabinet, pour m'y laisser faire mon coup d'essai en liberté. Je lus le mémoire, qui me parut non seulement farci de termes barbares, mais même trop passionné. C'était pourtant un moine de la ville de Solsonne qui l'avait composé. Sa Révérence, en affectant le style d'un homme de bien, y déchirait impitoyablement une bonne famille catalane, et Dieu sait s'il disait la vérité! Je crus lire un libelle

diffamatoire, et je me fis d'abord un scrupule de travailler sur cela; je craignais de me rendre complice d'une calomnie; néanmoins, tout neuf que j'étais à la cour, je passai outre, aux péril et fortune de l'âme du bon religieux; et, mettant sur son compte toute l'iniquité, s'il y en avait, je commençai à déshonorer en belles phrases castillanes deux ou trois générations d'honnêtes gens peut-être.

J'avais déjà fait quatre ou cinq pages, quand le duc, impatient de savoir comment je m'y prenais, revint et me dit :

« Santillane, montre-moi ce que tu as fait; je suis curieux de le voir. »

En même temps, jetant la vue sur mon ouvrage, il en lut le commencement avec beaucoup d'attention. Il en parut si content, que j'en fus surpris.

« Tout prévenu que j'étais en ta faveur, reprit-il, je t'avoue que tu as surpassé mon attente. Tu n'écris pas seulement avec toute la netteté et la précision que je désirais, je trouve encore ton style léger et enjoué. Tu justifies bien le choix que j'ai fait de ta plume, et tu me consoles de la perte de ton prédécesseur. »

Le ministre n'aurait pas borné là mon éloge, si le comte de Lemos, son neveu, ne fût venu l'interrompre en cet endroit. Son Excellence l'embrassa plusieurs fois, et le reçut d'une manière qui me fit connaître qu'elle l'aimait tendrement. Ils s'enfermèrent tous deux pour s'entretenir en secret d'une affaire de famille, dont le duc était alors plus occupé que de celles du roi.

Pendant qu'ils étaient ensemble, j'entendis sonner midi. Comme je savais que les secrétaires et les commis quittaient à cette heure-là leurs bureaux pour aller dîner où il leur plaisait, je laissai là mon chef-d'œuvre et sortis pour me rendre non chez Monteser, parce qu'il m'avait payé mes appointements et que j'avais pris congé de lui, mais chez le plus fameux traiteur du quartier de la cour. Une auberge ordinaire

ne me convenait plus. *Songe que tu es présentement au roi* : ces paroles, que le duc m'avait dites, s'offraient sans cesse à ma mémoire, et devenaient des semences d'ambition qui germaient d'instant en instant dans mon esprit.

J'eus grand soin, en entrant, d'apprendre au traiteur que j'étais un secrétaire du premier ministre; et, en cette qualité, je ne savais que lui ordonner de m'apprêter pour mon dîner. J'avais peur de demander quelque chose qui sentît l'épargne, et je lui dis de me donner ce qu'il lui plairait. Il me régala bien, et l'on me servit avec des marques de considération qui me faisaient encore plus de plaisir que la bonne chère. Quand il fut question de payer, je jetai sur la table une pistole, dont j'abandonnai aux valets un quart pour le moins qu'il y avait de reste à me rendre. Après quoi je sortis de chez le traiteur en faisant des écarts de poitrine comme un jeune homme fort content de sa personne. (VIII, 2, 3.)

Gil Blas est comblé de joie, d'honneur et de misère.

Cependant Gil Blas, au milieu de ses prospérités, apprend avec une légère inquiétude que le duc de Lerme omet généralement de payer les appointements de ses secrétaires.

J'avais de l'argent pour trois mois au plus. Je me prescrivis ce temps-là pour travailler aux dépens de qui il appartiendrait, me proposant, les plus courtes folies étant les meilleures, d'abandonner après cela la cour et son clinquant, si je n'en recevais aucun salaire. Je fis donc mon plan. Je n'épargnai rien pendant deux mois pour plaire à Calderone : mais il me tint si peu de compte de tout ce que je faisais pour y réussir, que je désespérai d'en venir à bout. Je changeai de conduite à son égard; je cessai de lui faire la cour; et je ne m'attachai plus qu'à mettre à profit les moments d'entretien que j'avais avec le duc.

Quoique Monseigneur ne fît, pour ainsi dire, que paraître et disparaître à mes yeux tous les jours, je ne laissai pas insensiblement de me rendre si agréable à Son Excellence, qu'elle me dit une après-dînée :

« Écoute, Gil Blas, j'aime le caractère de ton esprit, et j'ai de la bienveillance pour toi. Tu es un garçon zélé, fidèle, plein d'intelligence et de discrétion. Je ne crois pas mal placer ma confiance en la donnant à un pareil sujet. »

Je me jetai à ses genoux lorsque j'eus entendu ces paroles; et après avoir baisé respectueusement une de ses mains qu'il me tendait pour me relever, je lui répondis :

« Est-il bien possible que Votre Excellence daigne m'honorer d'une si grande faveur? Que vos bontés vont me faire d'ennemis secrets! Mais il n'y a qu'un homme dont je redoute la haine, c'est don Rodrigue de Calderone.

— Tu ne dois rien appréhender de ce côté-là, reprit le duc. Je connais Calderone, il est attaché à moi depuis son enfance. Je puis dire que ses sentiments sont si conformes aux miens, qu'il chérit tout ce que j'aime, comme il hait tout ce qui me déplaît. Au lieu de craindre qu'il n'ait de l'aversion pour toi, tu dois au contraire compter sur son amitié. »

Je compris par là que le seigneur don Rodrigue était un fin matois, qu'il s'était emparé de l'esprit de Son Excellence, et que je ne pouvais pas trop garder de mesures avec lui.

« Pour commencer, poursuivit le duc, à te mettre en possession de ma confidence, je vais te découvrir un dessein que je médite. Il est nécessaire que tu en sois instruit, pour te bien acquitter des commissions dont je prétends te charger dans la suite. Il y a déjà longtemps que je vois mon autorité généralement respectée, mes décisions aveuglément suivies, et que je dispose à mon gré des charges, des emplois, des gouvernements, des vice-royautés et des bénéfices. Je règne, si j'ose le

dire, en Espagne. Je ne puis pousser ma fortune plus loin. Mais je voudrais la mettre à l'abri des tempêtes qui commencent à la menacer; et pour cet effet je souhaiterais d'avoir pour successeur au ministère le comte de Lemos, mon neveu. »

Le ministre, en cet endroit de son discours, remarquant que j'étais extrêmement surpris de ce que j'entendais, me dit :

« Je vois bien, Santillane, je vois bien ce qui t'étonne. Il te semble fort étrange que je préfère mon neveu au duc d'Uzède, mon propre fils. Mais apprends que ce dernier a le génie trop borné pour occuper ma place, et que d'ailleurs je suis son ennemi. Il a trouvé le secret de plaire au roi, qui en veut faire son favori; et c'est ce que je ne puis souffrir. La faveur d'un souverain ressemble à la possession d'une femme qu'on adore : c'est un bonheur dont on est si jaloux, qu'on ne peut se résoudre à le partager avec un rival, quelque uni qu'on soit avec lui par le sang ou par l'amitié.

« Je te montre ici, continua-t-il, le fond de mon cœur. J'ai déjà tenté de détruire le duc d'Uzède dans l'esprit du roi; et, comme je n'ai pu en venir à bout, j'ai dressé une autre batterie. Je veux que le comte de Lemos de son côté s'insinue dans les bonnes grâces du prince d'Espagne. Étant gentilhomme de sa chambre, il a occasion de lui parler à toute heure; et, outre qu'il a de l'esprit, je sais un moyen sûr de le faire réussir dans cette entreprise. Par ce stratagème j'opposerai mon neveu à mon fils. Je ferai naître entre ces cousins une division qui les obligera tous deux à rechercher mon appui; et le besoin qu'ils auront de moi me les rendra soumis l'un et l'autre. Voilà quel est mon projet, ajouta-t-il, ton entremise ne m'y sera pas inutile. C'est toi que j'enverrai secrètement au comte de Lemos, et qui me rapporteras de sa part tout ce qu'il aura à me faire savoir. »

Après cette confidence, que je regardai comme de l'argent comptant, je n'eus plus d'inquiétude.

« Enfin, disais-je, me voici sous la gouttière ; une pluie d'or va tomber sur moi. Il est impossible que le confident d'un homme qui gouverne la monarchie d'Espagne ne soit pas bientôt comblé de richesses. »

Plein d'une si douce espérance, je voyais d'un œil indifférent ma pauvre bourse tirer à sa fin.

On s'aperçut bientôt à la cour de l'affection que le ministre avait pour moi. Il affecta d'en donner des marques publiquement, en me chargeant de son portefeuille, qu'il avait coutume de porter lui-même lorsqu'il allait au conseil. Cette nouveauté, me faisant regarder comme un petit favori, excita l'envie de plusieurs personnes, et fut cause que je reçus de l'eau bénite de cour. Mes deux voisins les secrétaires ne furent pas des derniers à me complimenter sur ma prochaine grandeur, et ils m'invitèrent à souper dans la vue de m'engager à leur rendre service dans la suite. On me faisait fête de toutes parts. Le fier don Rodrigue même changea de manière avec moi. Il ne m'appela plus que *seigneur de Santillane*, lui qui jusqu'alors ne m'avait traité que de *vous*, sans jamais se servir du terme de *seigneurie*. Il m'accablait de civilités, surtout lorsqu'il jugeait que notre patron pouvait le remarquer. Mais je vous assure qu'il n'avait pas affaire à un sot. Je répondis à ses honnêtetés d'autant plus poliment que j'avais plus de haine pour lui : un vieux courtisan ne s'en serait pas mieux acquitté que moi.

J'accompagnais aussi le duc mon seigneur lorsqu'il allait chez le roi, et il y allait ordinairement trois fois le jour. Il entrait le matin dans la chambre de Sa Majesté lorsqu'elle était éveillée. Il se mettait à genoux au chevet de son lit, l'entretenait des choses qu'elle avait à dire. Ensuite il se retirait. Il y retournait aussitôt qu'elle avait dîné, non pour lui parler d'affaires ; il ne lui tenait alors que des discours réjouissants. Il la régalait de toutes les aventures plaisantes qui arrivaient dans Madrid, et dont il était toujours le premier instruit par des personnes pensionnées pour cet effet.

Et enfin, le soir, il revoyait le roi pour la troisième fois, lui rendait compte, comme il lui plaisait, de ce qu'il avait fait ce jour-là, et lui demandait par manière d'acquit ses ordres pour le lendemain. Tandis qu'il était avec le roi, je me tenais dans l'antichambre, où je voyais des personnes de qualité, dévouées à la faveur, rechercher ma conversation, et s'applaudir de ce que je voulais bien me prêter à la leur. Comment aurais-je pu, après cela, ne me pas croire un homme de conséquence? Il y a bien des gens à la cour qui ont, encore pour moins, cette opinion-là d'eux.

Un jour j'eus un plus grand sujet de vanité. Le roi, à qui le duc avait parlé fort avantageusement de mon style, fut curieux d'en voir un échantillon. Son Excellence me fit prendre le registre de Catalogne, me mena devant ce monarque, et me dit de lire le premier mémoire que j'avais rédigé. Si la présence du prince me troubla d'abord, celle du ministre me rassura bientôt, et je fis la lecture de mon ouvrage, que Sa Majesté n'entendit pas sans plaisir. Elle eut la bonté de témoigner qu'elle était contente de moi, et de recommander même à son ministre d'avoir soin de ma fortune.

Bientôt après, Gil Blas est honoré d'une commission délicate : le duc de Lerme le charge de remettre, par l'intermédiaire du comte de Lemos, mille pistoles au prince d'Espagne (fils de Philippe III), destinées à ses plaisirs, cela à l'insu du roi son père.

En m'acquittant de ces nobles commissions, en me mettant de jour en jour plus avant dans les bonnes grâces du premier ministre, avec les plus belles espérances du monde, que j'eusse été heureux si l'ambition m'eût préservé de la faim! Il y avait plus de deux mois que je m'étais défait de mon magnifique appartement, et que j'occupais une petite chambre garnie des plus modestes. Quoique cela me fît de la peine, comme j'en sortais de bon matin et que je n'y rentrais que la nuit

pour y coucher, je prenais patience. J'étais toute la journée sur mon théâtre, c'est-à-dire chez le duc. J'y jouais un rôle de seigneur. Mais, quand j'étais retiré dans mon taudis, le seigneur s'évanouissait, et il ne restait que le pauvre Gil Blas, sans argent, et, qui pis est, sans avoir de quoi en faire. Outre que j'étais trop fier pour découvrir à quelqu'un mes besoins, je ne connaissais personne qui pût m'aider que don Navarro, que j'avais trop négligé depuis que j'étais à la cour, pour oser m'adresser à lui. J'avais été obligé de vendre mes hardes pièce à pièce. Je n'avais plus que celles dont je ne pouvais absolument me passer. Je n'allais plus à l'auberge, faute d'avoir de quoi payer mon ordinaire. Que faisais-je donc pour subsister? Je vais vous le dire. Tous les matins dans nos bureaux on nous apportait pour déjeuner un petit pain et un doigt de vin; c'était tout ce que le ministre nous faisait donner. Je ne mangeais que cela dans la journée, et le soir, le plus souvent, je me couchais sans souper.

Telle était la situation d'un homme qui brillait à la cour, quoiqu'il y dût faire plus de pitié que d'envie. Je ne pus néamoins résister à ma misère, et je me déterminai enfin à la découvrir finement au duc de Lerme, si j'en trouvais l'occasion. Par bonheur elle s'offrit à l'Escurial, où le roi et le prince d'Espagne allèrent quelques jours après. (VIII, 3, 4, 5.)

Gil Blas ose découvrir sa misère au duc de Lerme.

Lorsque le roi était à l'Escurial, il y défrayait tout le monde, de manière que je ne sentais point là où le bât me blessait. Je couchais dans une garde-robe auprès de la chambre du duc. Ce ministre, un matin, s'étant levé à son ordinaire au point du jour, me fit prendre quelques papiers avec une écritoire, et me dit de le suivre dans le jardin du palais. Nous allâmes nous asseoir sous des arbres, où je me mis par son

ordre dans l'attitude d'un homme qui écrit sur la forme de son chapeau; et lui, il tenait à la main un papier qu'il faisait semblant de lire. Nous paraissions de loin occupés d'affaires fort sérieuses, et toutefois nous ne parlions que de bagatelles, car Son Excellence ne les haïssait pas.

Il y avait plus d'une heure que je la réjouissais par toutes les saillies que mon humeur enjouée me fournissait, quand deux pies vinrent se poser sur des arbres qui nous couvraient de leur ombrage. Elles commencèrent à caqueter d'une façon si bruyante, qu'elles attirèrent notre attention.

« Voilà des oiseaux, dit le duc, qui semblent se quereller. Je serais assez curieux de savoir le sujet de leur querelle.

— Monseigneur, lui dis-je, votre curiosité me fait souvenir d'une fable indienne que j'ai lue dans Pilpay ou dans un autre auteur fabuliste. »

Le ministre me demanda quelle était cette fable, et je la lui racontai dans ces termes :

« Il régnait autrefois dans la Perse un bon monarque, qui, n'ayant pas assez d'étendue d'esprit pour gouverner lui-même ses États, en laissait le soin à son grand-vizir. Ce ministre, nommé Atalmuc, avait un génie supérieur. Il soutenait le poids de cette vaste monarchie sans en être accablé : il la maintenait dans une paix profonde. Il avait même l'art de rendre aimable l'autorité royale en la faisant respecter, et les sujets avaient un père affectionné dans un vizir fidèle au prince. Atalmuc avait parmi ses secrétaires un jeune Cachemirien, appelé Zéangir, qu'il aimait plus que les autres. Il prenait plaisir à son entretien, le menait avec lui à la chasse, et lui découvrait jusqu'à ses pensées. Un jour qu'ils chassaient ensemble dans un bois, le vizir, voyant deux corbeaux qui croassaient sur un arbre, dit à son secrétaire :

« Je voudrais bien savoir ce que ces oiseaux se disent « en leur langage.

« — Seigneur, lui répondit le Cachemirien, vos souhaits peuvent s'accomplir.

« — Eh! comment cela? reprit Atalmuc.

« — C'est, repartit Zéangir, qu'un derviche cabaliste « m'a enseigné la langue des oiseaux. Si vous le sou- « haitez, j'écouterai ceux-ci, et je vous répéterai mot « pour mot ce que je leur aurai entendu dire. »

« Le vizir y consentit. Le Cachemirien s'approcha des corbeaux, et parut leur prêter une oreille attentive. Après quoi, revenant à son maître :

« Seigneur, lui dit-il, le croiriez-vous? nous faisons « le sujet de leur conversation.

« — Cela n'est pas possible! s'écria le ministre persan. « Eh! que disent-ils de nous?

« — Un des deux, reprit le secrétaire, a dit : « Le voilà « lui-même, ce grand vizir Atalmuc, cet aigle tutélaire « qui couvre de ses ailes la Perse comme son nid, et « veille sans cesse à sa conservation! Pour se délasser « de ses pénibles travaux, il chasse dans ce bois avec « son fidèle Zéangir. Que ce secrétaire est heureux de « servir un maître qui a mille bontés pour lui! »

« — Doucement, a interrompu l'autre corbeau, douce- « ment, ne vantez pas tant le bonheur de ce Cachemi- « rien! Atalmuc, il est vrai, s'entretient avec lui fami- « lièrement, l'honore de sa confiance, et je ne doute « pas même qu'il n'ait dessein de lui donner quelque « jour un emploi considérable; mais avant ce temps-là « Zéangir mourra de faim. Ce pauvre diable est logé « dans une petite chambre garnie, où il manque des « choses les plus nécessaires. En un mot, il mène une « vie misérable, sans que personne s'en aperçoive à la « cour. Le grand-vizir ne s'avise pas de s'informer s'il « est bien ou mal dans ses affaires; et, content d'avoir « pour lui de bons sentiments, il le laisse en proie à « la pauvreté. »

Je cessai de parler en cet endroit pour voir venir le duc de Lerme, qui me demanda en souriant quelle impression cet apologue avait faite sur l'esprit d'Atal-

muc, et si le grand-vizir ne s'était point offensé de la hardiesse de son secrétaire.

« Non, monseigneur, lui répondis-je un peu troublé de sa question, la fable dit au contraire qu'il le combla de bienfaits.

— Cela est heureux, reprit le duc d'un air sérieux; il y a des ministres qui ne trouveraient pas bon qu'on leur fît des leçons. Mais, ajouta-t-il en rompant l'entretien et en se levant, je crois que le roi ne tardera guère à se réveiller; mon devoir m'appelle auprès de lui. »

A ces mots, il marcha vers le palais à grands pas sans me parler davantage, et très mal affecté, à ce qu'il me semblait, de ma fable indienne.

Je le suivis jusqu'à la porte de la chambre de Sa Majesté, après quoi j'allai remettre les papiers dont j'étais chargé à l'endroit où je les avais pris. J'entrai dans un cabinet où nos deux secrétaires copistes travaillaient, car ils étaient aussi du voyage.

« Qu'avez-vous, seigneur de Santillane? dirent-ils en me voyant. Vous êtes bien ému! Vous serait-il arrivé quelque désagréable accident? »

J'étais trop plein du mauvais succès de mon apologue pour leur cacher ma douleur. Je leur fis le récit des choses que j'avais dites au duc, et ils se montrèrent sensibles à la vive affliction dont je leur parus saisi.

« Vous avez sujet d'être chagrin, me dit l'un des deux. Monseigneur quelquefois prend les choses de travers.

— Cela n'est que trop vrai, dit l'autre. Puissiez-vous être mieux traité que ne le fut un secrétaire du cardinal Spinosa! Ce secrétaire, las de ne rien recevoir depuis quinze mois qu'il était occupé par Son Éminence, prit un jour la liberté de lui représenter ses besoins, et de demander quelque argent pour vivre.

« Il est juste, lui dit le ministre, que vous soyez payé.
« Tenez, poursuivit-il en lui mettant entre les mains
« une ordonnance de mille ducats, allez toucher cette

« somme au trésor royal ; mais souvenez-vous en « même temps que je vous remercie de vos services. »

« Le secrétaire se serait consolé d'être congédié s'il eût reçu ses mille ducats, et qu'on l'eût laissé chercher de l'emploi ailleurs ; mais en sortant de chez le cardinal il fut arrêté par un alguazil, et conduit à la tour de Ségovie, où il a été longtemps prisonnier. »

Ce trait historique redoubla ma frayeur. Je me crus perdu ; et, ne pouvant m'en consoler, je commençai à me reprocher mon impatience, comme si je n'eusse pas été assez patient.

« Hélas ! disais-je, pourquoi faut-il que j'aie hasardé cette malheureuse fable qui a déplu au ministre ? Il était peut-être sur le point de me tirer de mon état misérable ; peut-être même allais-je faire une de ces fortunes subites qui étonnent tout le monde. Que de richesses, que d'honneurs m'échappent par mon étourderie ! Je devais bien faire réflexion qu'il y a des grands qui n'aiment pas qu'on les prévienne, et qui veulent qu'on reçoive d'eux comme des grâces jusqu'aux moindres choses qu'ils sont obligés de donner. Il eût mieux valu continuer ma diète sans en rien témoigner au duc ; je devais même me laisser mourir de faim pour mettre tout le tort de son côté. »

Quand j'aurais encore conservé quelque espérance, mon maître, que je vis l'après-dînée, me l'eût fait perdre entièrement. Il fut fort sérieux avec moi contre son ordinaire, et il ne me parla point du tout ; ce qui me causa le reste du jour une inquiétude mortelle. Je ne passai pas la nuit plus tranquillement : le regret de voir évanouir mes agréables illusions, et la crainte d'augmenter le nombre des prisonniers d'État ne me permirent que de soupirer et de faire des lamentations.

Le jour suivant fut le jour de crise. Le duc me fit appeler le matin. J'entrai dans sa chambre, plus tremblant qu'un criminel qu'on va juger.

« Santillane, me dit-il en me montrant un papier qu'il avait à la main, prends cette ordonnance... »

Je frémis à ce mot d'ordonnance, et dis en moi-même :

« O ciel ! voici le cardinal Spinosa ; la voiture est prête pour Ségovie. »

La frayeur qui me saisit dans ce moment fut telle que j'interrompis le ministre, et me jetant à ses pieds :

« Monseigneur, lui dis-je tout en pleurs, je supplie très humblement Votre Excellence de me pardonner ma hardiesse ; c'est la nécessité qui m'a forcé de vous apprendre ma misère. »

Le duc ne put s'empêcher de rire du désordre où il me voyait.

« Console-toi, Gil Blas, me répondit-il, et m'écoute ! Quoiqu'en me découvrant tes besoins ce soit me reprocher de ne les avoir pas prévenus, je ne t'en sais point mauvais gré, mon ami. Je me veux plutôt du mal à moi-même de ne t'avoir pas demandé comme tu vivais. Mais, pour commencer à réparer cette faute d'attention, je te donne une ordonnance de quinze cents ducats, qui te seront comptés à vue au Trésor royal. Ce n'est pas tout, je t'en promets autant chaque année ; et de plus, quand des personnes riches et généreuses te prieront de leur rendre service, je ne te défends pas de me parler en leur faveur. »

Dans le ravissement où me jetèrent ces paroles, je baisai les pieds du ministre, qui, m'ayant commandé de me relever, continua de s'entretenir familièrement avec moi. Je voulus de mon côté rappeler ma belle humeur ; mais je ne pus passer si subitement de la douleur à la joie. Je demeurai aussi troublé qu'un malheureux qui entend crier grâce au moment qu'il croit recevoir le coup de la mort. Mon maître attribua toute mon agitation à la seule crainte de lui avoir déplu, quoique la peur d'une prison perpétuelle n'y eût pas moins de part. Il m'avoua qu'il avait affecté de me paraître refroidi, pour voir si je serais bien sensible à ce changement ; qu'il jugeait par là de la viva-

cité de mon attachement à sa personne, et qu'il m'en aimait davantage.

Le roi, comme s'il eût voulu servir mon impatience, retourna dès le lendemain à Madrid. Je volai d'abord au Trésor royal, où je touchai sur-le-champ la somme contenue dans mon ordonnance. Il est rare que la tête ne tourne pas à un gueux qui passe subitement de la misère à l'opulence. Je changeai tout à coup avec la fortune. Je n'écoutai plus que mon ambition et ma vanité. J'abandonnai ma misérable chambre garnie aux secrétaires qui ne savaient pas encore la langue des oiseaux, et je louai pour la seconde fois mon bel appartement, qui par bonheur ne se trouva point occupé. J'envoyai chercher un fameux tailleur qui habillait presque tous les petits-maîtres. Il prit ma mesure, et me mena chez un marchand où il leva cinq aunes de drap qu'il fallait, disait-il, pour me faire un habit. Cinq aunes pour un habit à l'espagnole! juste ciel!... Mais n'épiloguons pas là-dessus; les tailleurs qui sont en réputation en prennent toujours plus que les autres. J'achetai ensuite du linge, dont j'avais grand besoin, des bas de soie, avec un castor bordé d'un point d'Espagne.

Après cela, ne pouvant honnêtement me passer de laquais, je priai Vincent Forero, mon hôte, de m'en donner un de sa main. La plupart des étrangers qui venaient loger chez lui avaient coutume, en arrivant à Madrid, de prendre à leur service des valets espagnols, ce qui ne manquait pas d'attirer dans cet hôtel tous les laquais qui se trouvaient hors de condition. Le premier qui se présenta était un garçon d'une mine si douce et si dévote que je n'en voulus point; je crus voir Ambroise de Lamela.

« Je n'aime pas, dis-je à Forero, les valets qui ont un air si vertueux; j'y ai été attrapé. »

A peine eus-je éconduit ce laquais, que j'en vis arriver un autre. Celui-ci paraissait fort éveillé, plus hardi qu'un page de cour, et avec cela un peu fripon.

Il me plut. Je lui fis des questions : il y répondit avec esprit ; il me parut même né pour l'intrigue. Je le regardai comme un sujet qui me convenait : je l'arrêtai. Je n'eus pas lieu de m'en repentir; je m'aperçus bientôt que j'avais fait une admirable acquisition. Comme le duc m'avait permis de lui parler en faveur des personnes à qui je voudrais rendre service, et que j'étais dans le dessein de ne pas négliger cette permission, il me fallait un chien de chasse pour découvrir le gibier, c'est-à-dire un drôle qui eût de l'industrie, et fût propre à déterrer et à m'amener des gens qui auraient des grâces à demander au premier ministre. C'était justement le fort de Scipion : ainsi se nommait mon laquais. Il sortait de chez doña Anna de Guevara, nourrice du prince d'Espagne, où il avait bien exercé ce talent-là ; cette dame étant de celles qui, se voyant du crédit à la cour, aiment à le mettre à profit.

Aussitôt que je fis savoir à Scipion que je pouvais obtenir des grâces du roi, il se mit en campagne. (VIII, 6, 7.)

Gil Blas devient riche et fait l'important.

Gil Blas met en pratique les beaux conseils que lui a donnés le ministre, et il prélève force pots-de-vin sur les malheureux solliciteurs. Une première affaire lui rapporte cent pistoles.

Ce n'était point là un grand coup de filet; mais je n'étais pas encore un Calderone pour mépriser les petits.

Cette affaire me mit en goût, et dix pistoles, que je donnai à Scipion pour son droit de courtage l'encouragèrent à faire de nouvelles recherches. J'ai déjà vanté ses talents là-dessus; on aurait pu l'appeler à juste titre le grand Scipion. Il m'amena pour second chaland un imprimeur de livres de chevalerie, qui s'était enrichi en dépit du bon sens. Cet imprimeur avait contrefait un ouvrage d'un de ses confrères, et

son édition avait été saisie. Pour trois cents ducats je lui fis avoir mainlevée de ses exemplaires, et lui sauvai une grosse amende. Quoique cela ne regardât point le premier ministre, Son Excellence voulut bien, à ma prière, interposer son autorité. Après l'imprimeur, il me passa par les mains un négociant, et voici de quoi il s'agissait. Un vaisseau portugais avait été pris par un corsaire de Barbarie, et repris ensuite par un armateur de Cadix. Les deux tiers des marchandises dont il était chargé appartenaient à un marchand de Lisbonne, qui, les ayant inutilement revendiquées, venait à la cour d'Espagne chercher un protecteur qui eût assez de crédit pour les lui faire rendre. Il eut le bonheur de le trouver en moi. Je m'intéressai pour lui, et il rattrapa ses effets moyennant la somme de quatre cents pistoles dont il fit présent à la protection.

Il me semble que j'entends un lecteur qui me crie en cet endroit :

« Courage, monsieur de Santillane! mettez du foin dans vos bottes. Vous êtes en beau chemin; poussez votre fortune.

— Oh! que je n'y manquerai pas. Je vois, si je ne me trompe, arriver mon valet avec un nouveau *quidam* qu'il vient d'accrocher. Justement, c'est Scipion. Écoutons-le. « Seigneur, me dit-il, souffrez que je vous présente ce fameux opérateur. Il demande un privilège pour débiter ses drogues pendant l'espace de dix années dans toutes les villes de la monarchie d'Espagne, à l'exclusion de tous les autres, c'est-à-dire qu'il soit défendu aux personnes de sa profession de s'établir dans les lieux où il sera. Par reconnaissance il comptera deux cents pistoles à celui qui lui remettra le privilège expédié. » Je dis au saltimbanque, en tranchant du protecteur : « Allez, mon ami, je ferai votre affaire. » Véritablement peu de jours après je le renvoyai avec des patentes qui lui permettaient de tromper le peuple exclusivement dans tous les royaumes d'Espagne.

J'éprouvai la vérité du proverbe qui dit que l'appétit vient en mangeant; mais outre que je me sentais plus avide à mesure que je devenais plus riche, j'avais obtenu de Son Excellence si facilement les quatre grâces dont je viens de parler, que je ne balançai point à lui en demander une cinquième. C'était le gouvernement de la ville de Vera, sur la côte de Grenade, pour un chevalier de Calatrava qui m'en offrait mille pistoles. Le ministre se prit à rire en me voyant si âpre à la curée.

« Vive Dieu! ami Gil Blas, me dit-il, comme vous y allez! Vous aimez furieusement à obliger votre prochain. Écoutez, lorsqu'il ne sera question que de bagatelles, je n'y regarderai pas de si près; mais quand vous voudrez des gouvernements ou d'autres choses considérables, vous vous contenterez, s'il vous plaît, de la moitié du profit; vous me tiendrez compte de l'autre. Vous ne sauriez vous imaginer, continua-t-il, la dépense que je suis obligé de faire, ni combien de ressources il me faut pour soutenir la dignité de mon poste; car, malgré le désintéressement dont je me pare aux yeux du monde, je vous avoue que je ne suis point assez imprudent pour vouloir déranger mes affaires domestiques. Réglez-vous sur cela. »

Mon maître, par ce discours, m'ôtant la crainte de l'importuner, ou plutôt m'excitant à retourner souvent à la charge, me rendit encore plus affamé de richesses que je ne l'étais auparavant. J'aurais alors volontiers fait afficher que tous ceux qui souhaitaient obtenir des grâces de la cour n'avaient qu'à s'adresser à moi. J'allais d'un côté, Scipion de l'autre. Je ne cherchais qu'à faire plaisir pour de l'argent. Mon chevalier de Calatrava eut le gouvernement de Vera pour ses mille pistoles; et j'en fis bientôt accorder un autre pour le même prix à un chevalier de Saint-Jacques. Je ne me contentai pas de faire des gouverneurs, je donnai des ordres de chevalerie, je convertis quelques bons roturiers en mauvais gentilshommes par d'excellentes

lettres de noblesse. Je voulus aussi que le clergé se ressentît de mes bienfaits. Je conférai de petits bénéfices, des canonicats, et quelques dignités ecclésiastiques. A l'égard des évêchés et des archevêchés, c'était don Rodrigue de Calderone qui en était le collateur. Il nommait encore aux magistratures, aux commanderies et aux vice-royautés; ce qui suppose que les grandes places n'étaient pas mieux remplies que les petites; car les sujets que nous choisissions pour occuper les postes dont nous faisions un si honnête trafic n'étaient pas toujours les plus habiles gens du monde, ni les plus réglés. Nous savions bien que, dans Madrid, les railleurs s'égayaient là-dessus à nos dépens; mais nous ressemblions aux avares, qui se consolent des huées du peuple en revoyant leur or.

Isocrate a raison d'appeler l'intempérance et la folie les compagnes inséparables des riches. Quand je me vis maître de trente mille ducats, et en état d'en gagner peut-être dix fois autant, je crus devoir faire une figure digne d'un confident de premier ministre. Je louai un hôtel entier que je fis meubler proprement. J'achetai le carrosse d'un *escribano* [1] qui se l'était donné par ostentation, et qui cherchait à s'en défaire par le conseil de son boulanger. Je pris un cocher, trois laquais; et, comme il est juste d'avancer ses anciens domestiques, j'élevai Scipion au triple honneur d'être mon valet de chambre, mon secrétaire et mon intendant. Mais ce qui mit le comble à mon orgueil, c'est que le ministre trouva bon que mes gens portassent sa livrée. J'en perdis ce qui me restait de jugement. Je n'étais guère moins fou que les disciples de Porcius Latro, qui, lorsqu'à force d'avoir bu du cumin, ils s'étaient rendus aussi pâles que leur maître, s'imaginaient être aussi savants que lui : peu s'en fallait que je ne me crusse parent du duc de Lerme. Je me mis dans la tête que je passerais pour tel, ou

1. *Escribano*, notaire, tabellion.

peut-être pour un de ses bâtards : ce qui me flattait infiniment. (VIII, 9.)

Souper de commis et souper d'auteurs.

Ajoutez à cela qu'à l'exemple de Son Excellence, qui tenait table ouverte, je résolus de donner aussi à manger. Pour cet effet, je chargeai Scipion de me déterrer un habile cuisinier, et il m'en trouva un qui était comparable peut-être à celui du Romain Nomentanus, de friande mémoire. Je remplis ma cave de vins délicieux; et, après avoir fait mes autres provisions, je commençai à recevoir compagnie. Il venait souper chez moi tous les soirs quelques-uns des principaux commis du bureau du ministre, qui prenaient fièrement la qualité de secrétaires d'État. Je leur faisais très bonne chère, et les renvoyais toujours bien abreuvés. De son côté, Scipion (car tel maître tel valet) avait aussi sa table dans l'office, où il régalait à mes dépens les personnes de sa connaissance. Mais outre que j'aimais ce garçon-là, comme il contribuait à me faire gagner du bien, il me paraissait en droit de m'aider à le dépenser. D'ailleurs je regardais ces dissipations en jeune homme, je ne voyais pas le tort qu'elles me faisaient; je ne considérais que l'honneur qui m'en revenait. Une autre raison encore m'empêchait d'y prendre garde : les bénéfices et les emplois ne cessaient pas de faire venir l'eau au moulin. Je voyais mes finances augmenter de jour en jour. Je m'imaginais pour le coup avoir attaché un clou à la roue de la fortune.

Il ne manquait plus à ma vanité que de rendre Fabrice témoin de ma vie fastueuse. Je ne doutais pas qu'il ne fût de retour d'Andalousie; et, pour me donner le plaisir de le surprendre, je lui fis tenir un billet anonyme, par lequel je lui mandais qu'un seigneur sicilien de ses amis l'attendait à souper : je lui marquais le jour, l'heure et le lieu où il fallait qu'il se

trouvât. Le rendez-vous était chez moi. Nunez y vint, et fut extraordinairement étonné d'apprendre que j'étais le seigneur étranger qui l'avait invité à souper.

« Oui, lui dis-je, mon ami, je suis le maître de cet hôtel! J'ai un équipage, une bonne table, et de plus un coffre-fort.

— Est-il possible, s'écria-t-il avec vivacité, que je te retrouve dans l'opulence? Que je me sais bon gré de t'avoir placé auprès du comte Galiano! Je te disais bien que c'était un seigneur généreux et qu'il ne tarderait guère à te mettre à ton aise. Tu auras sans doute, ajouta-t-il, suivi le sage conseil que je t'avais donné de lâcher un peu la bride au maître d'hôtel; je t'en félicite. Ce n'est qu'en tenant cette prudente conduite que les intendants deviennent si gras dans les grandes maisons. »

Je laissai Fabrice s'applaudir tant qu'il lui plut de m'avoir mis chez le comte Galiano. Après quoi, pour modérer la joie qu'il sentait de m'avoir procuré un si bon poste, je lui détaillai les marques de reconnaissance dont ce seigneur avait payé mes services. Mais m'apercevant que mon poète, pendant que je lui faisais ce détail, chantait en lui-même la palinodie, je lui dis :

« Je pardonne au Sicilien son ingratitude. Entre nous, j'ai plutôt sujet de m'en louer que de m'en plaindre. Si le comte n'en eût pas mal usé avec moi, je l'aurais suivi en Sicile, où je le servirais encore dans l'attente d'un établissement incertain. En un mot, je ne serais pas confident du duc de Lerme. »

Nunez fut si vivement frappé de ces derniers mots, qu'il demeura quelques instants sans pouvoir proférer une parole. Puis, rompant tout à coup le silence :

« L'ai-je bien entendu? me dit-il. Quoi! vous avez la confiance du premier ministre?

— Je la partage, lui répondis-je, avec don Rodrigue de Calderone; et, selon toutes les apparences, j'irai loin.

— En vérité, seigneur de Santillane, répliqua-t-il, je vous admire. Vous êtes capable de remplir toute sorte d'emplois. Que de talents vous réunissez en vous! ou plutôt, pour me servir d'une expression de notre tripot, vous avez l'*outil universel*, c'est-à-dire vous êtes propre à tout. Au reste, seigneur, poursuivit-il, je suis ravi de la prospérité de Votre Seigneurie.

— Oh! que diable, interrompis-je, monsieur Nunez, trêve de seigneur et de seigneurie! Bannissons ces termes-là et vivons toujours ensemble familièrement.

— Tu as raison, reprit-il; je ne dois pas te regarder d'un autre œil qu'à l'ordinaire, quoique tu sois devenu riche; mais, ajouta-t-il, je t'avouerai ma faiblesse; en m'annonçant ton heureux sort, tu m'as ébloui; par bonheur, mon éblouissement se passe, et je ne vois plus en toi que mon ami Gil Blas. »

Notre entretien fut troublé par quatre ou cinq commis qui arrivèrent.

« Messieurs, leur dis-je en leur montrant Nunez, vous souperez avec le seigneur don Fabricio, qui fait des vers dignes du roi Numa, et qui écrit en prose comme on n'écrit point. »

Par malheur je parlais à des gens qui faisaient si peu de cas de la poésie que le poète en pâtit. A peine daignèrent-ils jeter les yeux sur lui. Il eut beau, pour s'attirer leur attention, dire des choses très spirituelles, ils ne les sentirent pas. Il en fut si piqué qu'il prit une licence poétique. Il s'échappa subtilement de la compagnie, et disparut. Nos commis ne s'aperçurent pas de sa retraite, et se mirent à table sans même s'informer de ce qu'il était devenu.

Comme j'achevais de m'habiller le lendemain matin et me disposais à sortir, le poète des Asturies entra dans ma chambre.

« Je te demande pardon, mon ami, me dit-il, si j'ai hier au soir rompu en visière à tes commis : mais, franchement, je me suis trouvé parmi eux si déplacé, que je n'ai pu y tenir. Les fastidieux personnages avec

leur air suffisant et empesé! Je ne comprends pas comment toi, qui as l'esprit si délié, tu peux t'accommoder de convives si lourds. Je veux dès aujourd'hui t'en amener de plus légers.

— Tu me feras plaisir, lui répondis-je, et je m'en fie à ton goût là-dessus.

— Tu as raison, répliqua-t-il. Je te promets des génies supérieurs et des plus amusants. Je vais de ce pas chez un marchand de liqueurs où ils vont s'assembler dans un moment. Je les retiendrai de peur qu'ils ne s'engagent ailleurs; car c'est à qui les aura à dîner ou à souper, tant ils sont réjouissants. »

A ces paroles, il me quitta; et le soir, à l'heure du souper, il revint accompagné seulement de six auteurs, qu'il me présenta l'un après l'autre en me faisant leur éloge. A l'entendre, ces beaux esprits surpassaient ceux de la Grèce et de l'Italie; et leurs ouvrages, disait-il, méritaient d'être imprimés en lettres d'or. Je reçus ces messieurs très poliment. J'affectai même de les combler d'honnêtetés; car la nation des auteurs est un peu vaine et glorieuse. Quoique je n'eusse pas recommandé à Scipion d'avoir soin que l'abondance régnât dans ce repas, comme il savait quelle sorte de gens je devais ce jour-là régaler, il avait fait renforcer les services.

Enfin nous nous mîmes à table fort gaiement. Mes poètes commencèrent à s'entretenir d'eux-mêmes et à se louer. Celui-ci, d'un air fier, citait les grands seigneurs et les femmes de qualité dont sa muse faisait les délices. Celui-là, blâmant le choix qu'une académie de gens de lettres venait de faire de deux sujets, disait modestement que c'était lui qu'elle aurait dû choisir. Il n'y avait pas moins de présomption dans les discours des autres. Au milieu du souper, les voilà qui m'assassinent de vers et de prose. Ils se mettent à réciter à la ronde chacun un morceau de ses écrits. L'un débite un sonnet, l'autre déclame une scène tragique, et un autre lit la critique d'une comédie. Un

quatrième, voulant à son tour faire la lecture d'une ode d'Anacréon, traduite en mauvais vers espagnols, est interrompu par un de ses confrères qui lui dit qu'il s'est servi d'un terme impropre. L'auteur de la traduction n'en convient nullement; de là naît une dispute dans laquelle tous les beaux esprits prennent parti. Les opinions sont partagées, les disputeurs s'échauffent; ils en viennent aux invectives : passe encore pour cela; mais ces furieux se lèvent de table et se battent à coups de poing. Fabrice, Scipion, mon cocher, mes laquais et moi, nous n'eûmes pas peu de peine à leur faire lâcher prise. Lorsqu'ils se virent séparés, ils sortirent de la maison comme d'un cabaret, sans me faire la moindre excuse de leur impolitesse.

Nunez, sur la parole de qui je m'étais fait de ce repas une idée agréable, demeura fort étourdi de cette aventure.

« Eh bien, lui dis-je, notre ami, me vanterez-vous encore vos convives? Par ma foi, vous m'avez amené là de vilaines gens! Je m'en tiens à mes commis, ne me parlez plus d'auteurs.

— Je n'ai garde, me répondit-il, de t'en présenter d'autres; tu viens de voir les plus raisonnables. » (VIII, 9.)

Gil Blas se corrompt.

La prospérité achève de gâter Gil Blas. Il accomplit de honteuses missions. Il devient rapace et avide, dur aux humbles qui l'implorent. Il va jusqu'à renier son père et sa mère, et à se brouiller avec son meilleur ami.

J'avais encore un autre ridicule dont je ne prétends point me faire grâce : j'étais assez fat pour parler des plus grands seigneurs comme si j'eusse été un homme de leur étoffe. Si j'avais, par exemple, à citer le duc d'Albe, le duc d'Ossone ou le duc de Medina Sidonia, je

disais sans façons, d'Albe, d'Ossone, et Medina Sidonia. En un mot, j'étais devenu si fier et si vain, que je n'étais plus le fils de mon père et de ma mère. Hélas! pauvre duègne et pauvre écuyer, je ne m'informais pas si vous viviez heureux ou misérables dans les Asturies! c'est à quoi je ne pensais point du tout! je ne songeais pas seulement à vous! La cour a la vertu du fleuve de Léthé pour nous faire oublier nos parents et nos amis quand ils sont dans une mauvaise situation.

Je ne me souvenais donc plus de ma famille, lorsqu'un matin il entra chez moi un jeune homme qui me dit qu'il souhaitait de me parler un moment en particulier. Je le fis passer dans mon cabinet, où, sans lui offrir une chaise, parce qu'il me paraissait un homme du commun, je lui demandai ce qu'il me voulait.

« Seigneur Gil Blas, me dit-il, quoi! vous ne me remettez point? »

J'eus beau le considérer attentivement, je fus obligé de lui répondre que ses traits m'étaient tout à fait inconnus.

« Je suis, reprit-il, un de vos compatriotes, natif d'Oviédo même, et fils de Bertrand Muscada, l'épicier voisin de votre oncle le chanoine. Je vous reconnais bien, moi. Nous avons joué mille fois tous deux à la *gallina ciega* [1].

— Je n'ai, lui répondis-je, qu'une idée très confuse des amusements de mon enfance; les soins dont j'ai depuis été occupé m'en ont fait perdre la mémoire.

— Je suis venu, dit-il, à Madrid pour compter avec le correspondant de mon père. J'ai entendu parler de vous. On m'a dit que vous étiez sur un bon pied à la cour, et déjà riche comme un juif. Je vous en fais mes compliments; et je vais, à mon retour au pays, combler de joie votre famille en lui annonçant une si agréable nouvelle. »

1. Mot à mot *poule aveugle*, c'est-à-dire *bécasse*. Il s'agit ici d'un jeu analogue soit à la main chaude, soit au colin-maillard.

Je ne pouvais honnêtement me dispenser de lui demander dans quelle position il avait laissé mon père, ma mère et mon oncle; mais je m'acquittai si froidement de ce devoir, que je ne donnai pas sujet à mon épicier d'admirer la force du sang. Il me le fit bien connaître. Il parut choqué de l'indifférence que j'avais pour des personnes qui me devaient être si chères; et comme c'était un garçon franc et grossier :

« Je vous croyais, me dit-il crûment, plus de tendresse et de sensibilité pour vos proches. De quel air glacé m'interrogez-vous sur leur compte! Il semble que vous les ayez mis en oubli. Savez-vous quelle est leur situation? Apprenez que votre père et votre mère sont toujours dans le service, et que le bon chanoine Gil Perez, accablé de vieillesse et d'infirmités, n'est pas éloigné de sa fin. Il faut avoir du naturel, poursuivit-il; et puisque vous êtes en état de faire du bien à vos parents, je vous conseille, en ami, de leur envoyer deux cents pistoles tous les ans. Par ce secours, vous leur procurerez une vie douce et heureuse, sans vous incommoder. »

Au lieu d'être touché de la peinture qu'il me faisait de ma famille, je ne sentis que la liberté qu'il prenait de me conseiller sans que je l'en priasse. Avec plus d'adresse peut-être m'aurait-il persuadé; mais il ne fit que me révolter par sa franchise. Il s'en aperçut bien au silence mécontent que je gardai; et, continuant son exhortation avec moins de charité que de malice, il m'impatienta.

« Oh! c'en est trop, répondis-je avec emportement. Allez, monsieur de Muscada, ne vous mêlez que de ce qui vous regarde. Allez trouver le correspondant de votre père et compter avec lui. Il vous convient bien de me dicter mon devoir! Je sais mieux que vous ce j'ai à faire dans cette occasion. »

En achevant ces mots, je poussai l'épicier hors de mon cabinet, et le renvoyai à Oviédo vendre du poivre et du girofle.

Ce qu'il venait de me dire ne laissa pas de s'offrir à mon esprit, et, me reprochant moi-même que j'étais un fils dénaturé, je m'attendris. Je rappelai les soins qu'on avait eus de mon enfance et de mon éducation; je me représentai ce que je devais à mes parents; et mes réflexions furent accompagnées de quelques transports de reconnaissance, qui pourtant n'aboutirent à rien. Mon ingratitude les étouffa bientôt, et leur fit succéder un profond oubli. Il y a bien des pères qui ont de pareils enfants.

L'avarice et l'ambition qui me possédaient changèrent entièrement mon humeur. Je perdis toute ma gaieté; je devins distrait et rêveur, en un mot, un sot animal. Fabrice, me voyant tout occupé du soin de sacrifier à la fortune et fort détaché de lui, ne venait plus chez moi que rarement. Il ne put même s'empêcher de me dire un jour :

« En vérité, Gil Blas, je ne te reconnais plus. Avant que tu fusses à la cour, tu avais toujours l'esprit tranquille. A présent, je te vois sans cesse agité. Tu formes projet sur projet pour t'enrichir, et plus tu amasses de bien, plus tu veux en amasser. Outre cela, te le dirai-je? tu n'as plus avec moi ces épanchements de cœur, ces manières libres qui font le charme des liaisons. Tout au contraire, tu t'enveloppes et me caches le fond de ton âme. Je remarque même de la contrainte dans les honnêtetés que tu me fais. Enfin, Gil Blas n'est plus ce même Gil Blas que j'ai connu.

— Tu plaisantes sans doute, lui répondis-je d'un air assez froid. Je n'aperçois en moi aucun changement.

— Ce n'est point à tes yeux, répliqua-t-il, qu'on doit s'en rapporter; ils sont fascinés. Crois-moi, ta métamorphose n'est que trop véritable. En bonne foi, mon ami, parle : vivons-nous ensemble comme autrefois? Quand j'allais le matin frapper à ta porte, tu venais m'ouvrir toi-même, encore tout endormi le plus souvent, et j'entrais dans ta chambre sans façon. Aujourd'hui, quelle différence! Tu as des laquais. On me fait

attendre dans ton antichambre, et il faut qu'on m'annonce avant que je puisse te parler. Après cela, comment me reçois-tu? Avec une politesse glacée, et en tranchant du seigneur. On dirait que mes visites commencent à te peser. Crois-tu qu'une pareille réception soit agréable à un homme qui t'a vu son camarade? Non, Santillane, non; elle ne me convient nullement. Adieu, séparons-nous à l'amiable. Défaisons-nous tous deux, toi d'un censeur de tes actions et moi d'un nouveau riche qui se méconnaît. »

Je me sentis plus aigri que touché de ses reproches, et je le laissai s'éloigner sans faire le moindre effort pour le retenir. Dans la situation où était mon esprit, l'amitié d'un poète ne me paraissait pas une chose assez précieuse pour devoir m'affliger de sa perte. Je trouvais de quoi m'en consoler dans le commerce de quelques petits officiers du roi, auxquels un rapport d'humeur me liait depuis peu étroitement. Ces nouvelles connaissances étaient des hommes dont la plupart venaient de je ne sais où, et que leur heureuse étoile avait fait parvenir à leurs postes. Ils étaient déjà tous à leur aise; et ces misérables, n'attribuant qu'à leur mérite les bienfaits dont la bonté du roi les avait comblés, s'oubliaient de même que moi. Nous nous imaginions être des personnages bien respectables. O fortune! voilà comme tu dispenses tes faveurs le plus souvent. (VIII, 13.)

Une noce interrompue.

Gil Blas, sur les conseils de son valet Scipion, se met en tête d'épouser — sans amour — la fille unique d'un orfèvre, qu'il n'a d'ailleurs jamais vue. Il sait qu'elle n'est point belle, mais qu'elle a 100 000 ducats de dot.

Je me fis conduire chez l'orfèvre, qui me reçut aussi familièrement que si nous nous fussions déjà vus plusieurs fois. C'était un bon bourgeois qui était, comme

nous le disons, poli *hasta porfiar* [1]. Il me présenta la señora Eugenia sa femme, et la jeune Gabriela sa fille. Je leur fis force compliments, sans contrevenir au traité. Je leur dis des *riens* en fort beaux termes, des phrases de courtisans.

Gabriela, quoi que m'en eût dit mon secrétaire, ne me parut pas désagréable, soit à cause qu'elle était extrêmement parée, soit que je ne la regardasse qu'au travers de la dot. La bonne maison que celle du seigneur Gabriel! Il y a, je crois, moins d'argent dans les mines du Pérou qu'il n'y en avait dans cette maison-là. Ce métal s'y offrait à la vue de toutes parts, sous mille formes différentes. Chaque chambre, et particulièrement celle où nous nous étions mis à table, était un trésor. Quel spectacle pour les yeux d'un gendre! Le beau-père, pour faire plus d'honneur à son repas, avait assemblé chez lui cinq ou six marchands, tous personnages graves et ennuyeux. Ils ne parlèrent que de commerce; l'on peut dire que leur conversation fut plutôt une conférence de négociants qu'un entretien d'amis qui soupent ensemble.

Je régalai l'orfèvre à mon tour le lendemain au soir. Ne pouvant l'éblouir par mon argenterie, j'eus recours à une autre illusion. J'invitai à souper ceux de mes amis qui faisaient la plus belle figure à la cour, et que je connaissais pour des ambitieux qui ne mettaient point de bornes à leurs désirs. Ces gens-ci ne s'entretinrent que des grandeurs, que des postes brillants et lucratifs auxquels ils aspiraient : ce qui fit son effet. Le bourgeois Gabriel, étourdi de leurs grandes idées, ne se sentait, malgré son bien, qu'un tout petit mortel en comparaison de ces messieurs. Pour moi, faisant l'homme modéré, je dis que je me contenterais d'une fortune médiocre, comme de vingt mille ducats de rente, sur quoi ces affamés d'honneurs et de richesses s'écrièrent que j'aurais tort, et qu'étant aimé autant

1. Mot à mot *jusqu'à importuner*.

que je l'étais du premier ministre, je ne devais pas m'en tenir à si peu de chose. Le beau-père ne perdit pas une de ces paroles; et je crus remarquer, quand il se retira, qu'il était fort satisfait,

Scipion ne manqua pas de l'aller voir le jour suivant dans la matinée, pour lui demander s'il était content de moi.

« J'en suis charmé, lui répondit le bourgeois; ce garçon-là m'a gagné le cœur. Mais, seigneur Scipion, ajouta-t-il, je vous conjure, par notre ancienne connaissance, de me parler sincèrement. Nous avons tous notre faible, comme vous savez. Apprenez-moi celui du seigneur de Santillane. Est-il joueur? est-il galant? Quelle est son inclination vicieuse? Ne me la cachez pas, je vous en prie.

— Vous m'offensez, seigneur Gabriel, en me faisant cette question, repartit l'entremetteur. Je suis plus dans vos intérêts que dans ceux de mon maître. S'il avait quelque mauvaise habitude qui fût capable de rendre votre fille malheureuse, est-ce que je vous l'aurais proposé pour gendre? non, parbleu! je suis trop votre serviteur. Mais, entre nous, je ne lui trouve point d'autre défaut que celui de n'en avoir aucun. Il est trop sage pour un jeune homme.

— Tant mieux, reprit l'orfèvre; cela me fait plaisir. Allez, mon ami, vous pouvez l'assurer qu'il aura ma fille, et que je la lui donnerais quand il ne serait pas chéri du ministre. »

Aussitôt que mon secrétaire m'eut rapporté cet entretien, je courus chez Salero, pour le remercier de la disposition favorable où il était pour moi. Il avait déjà déclaré ses volontés à sa femme et à sa fille, qui me firent connaître, par la manière dont elles me reçurent, qu'elles y étaient soumises sans répugnance. Je menai le beau-père au duc de Lerme, que j'avais prévenu la veille, et je le lui présentai. Son Excellence lui fit un accueil des plus gracieux, et lui témoigna de la joie de ce qu'il avait choisi pour gendre un homme qu'elle

affectionnait beaucoup, et qu'elle prétendait avancer. Elle s'étendit ensuite sur mes bonnes qualités, et dit tant de bien de moi, que le bon Gabriel crut avoir rencontré dans Ma Seigneurie le meilleur parti d'Espagne pour sa fille. Il en était si aise, qu'il en avait la larme à l'œil. Il me serra fortement entre ses bras lorsque nous nous séparâmes, en me disant :

« Mon fils, j'ai tant d'impatience de vous voir l'époux de Gabriela, que vous le serez dans huit jours tout au plus tard. »

La veille de ce jour si désiré, je soupai chez le beau-père avec des oncles et des tantes, des cousins et des cousines. Je jouai parfaitement bien le personnage d'un gendre hypocrite. J'eus mille complaisances pour l'orfèvre et pour sa femme; je contrefis le passionné auprès de Gabrielle; je gracieusai toute la famille, dont j'écoutai sans m'impatienter les plats discours et les raisonnements bourgeois. Aussi, pour prix de ma patience, j'eus le bonheur de plaire à tous les parents. Il n'y en eut pas un qui ne parût s'applaudir de mon alliance.

Le repas fini, la compagnie passa dans une grande salle, où on la régala d'un concert de voix et d'instruments qui ne fut pas mal exécuté, quoiqu'on n'eût pas choisi les meilleurs sujets de Madrid. Plusieurs airs gais, dont nos oreilles furent agréablement frappées, nous mirent de si belle humeur, que nous commençâmes à former des danses. Dieu sait de quelle façon nous nous en acquittâmes, puisqu'on me prit pour un élève de Terpsichore, moi, qui n'avais de principes de cet art que deux ou trois leçons que j'avais reçues chez la duchesse de Chaves, d'un petit maître à danser qui venait montrer aux pages! Après nous être bien divertis, il fallut songer à se retirer chez soi. Je prodiguai les révérences et les accolades.

« Adieu, mon gendre, me dit Salero en m'embrassant; j'irai chez vous demain matin porter la dot en belles espèces d'or.

— Vous y serez le bienvenu, lui répondis-je, mon cher beau-père. »

Ensuite, donnant le bonsoir à la famille, je gagnai mon équipage qui m'attendait à la porte et je pris le chemin de mon hôtel.

J'étais à peine à deux cents pas de la maison du seigneur Gabriel, que quinze ou vingt hommes, les uns à pied, les autres à cheval, tous armés d'épées et de carabines, entourèrent mon carrosse et l'arrêtèrent en criant : *De par le roi!* Ils m'en firent descendre brusquement pour me jeter dans une chaise roulante, où le principal de ces cavaliers, étant monté avec moi, dit au cocher de toucher vers Ségovie. Je jugeai bien que c'était un honnête alguazil que j'avais à mon côté. Je voulus le questionner pour savoir le sujet de mon emprisonnement; mais il me répondit sur le ton de ces messieurs-là, je veux dire brutalement, qu'il n'avait point de compte à me rendre. Je lui dis que peut-être il se méprenait.

« Non, non, repartit-il, je suis sûr de mon fait. Vous êtes le seigneur de Santillane; c'est vous que j'ai ordre de conduire où je vous mène. »

N'ayant rien à répliquer à ces paroles, je pris le parti de me taire. Nous roulâmes le reste de la nuit le long du Mançanarez dans un profond silence. Nous changeâmes de chevaux à Colmenar, et nous arrivâmes sur le soir à Ségovie, où l'on m'enferma dans la tour. (IX, 1, 3.)

Dans la tour de Ségovie.

On commença par me mettre dans un cachot, où on me laissa sur la paille, comme un criminel digne du dernier supplice. Je passai la nuit non pas à me désoler, car je ne sentais pas encore tout mon mal, mais à chercher dans mon esprit ce qui pouvait avoir causé mon malheur. Je ne doutais pas que ce ne fût l'ouvrage de Calderone. Cependant j'avais beau le soup-

çonner d'avoir tout découvert, je ne concevais pas comment il avait pu porter le duc de Lerme à me traiter si cruellement. Tantôt je m'imaginais que c'était à l'insu de Son Excellence que j'avais été arrêté; et tantôt je pensais que c'était elle-même qui, pour quelque raison politique, m'avait fait emprisonner, ainsi que les ministres en usent quelquefois avec leurs favoris.

J'étais vivement agité de mes diverses conjectures, quand la clarté du jour, perçant au travers d'une petite fenêtre grillée, vint offrir à ma vue toute l'horreur du lieu où je me trouvais. Je m'affligeai alors sans modération, et mes yeux devinrent deux sources de larmes que le souvenir de ma prospérité rendait intarissables. Pendant que je m'abandonnais à ma douleur, il vint dans mon cachot un guichetier qui m'apportait un pain et une cruche d'eau pour ma journée. Il me regarda, et remarquant que j'avais le visage baigné de pleurs, tout guichetier qu'il était, il sentit un mouvement de pitié :

« Seigneur prisonnier, me dit-il, ne vous désespérez point. Il ne faut pas être si sensible aux traverses de la vie. Vous êtes jeune; après ce temps-ci vous en verrez un autre. En attendant, mangez de bonne grâce le pain du roi. »

Mon consolateur sortit en achevant ces paroles, auxquelles je ne répondis que par des plaintes et des gémissements; et j'employai tout le jour à maudire mon étoile, sans songer à faire honneur à mes provisions qui, dans l'état où j'étais, me semblaient moins un présent de la bonté du roi qu'un effet de sa colère, puisqu'elles servaient plutôt à prolonger qu'à soulager les peines des malheureux.

La nuit vint pendant ce temps-là, et bientôt un grand bruit de clefs attira mon attention. La porte de mon cachot s'ouvrit, et un moment après il entra un homme qui portait une bougie. Il s'approcha de moi, et me dit :

« Seigneur Gil Blas, vous voyez un de vos anciens

amis. Je suis ce don André de Tordesillas qui demeurait avec vous à Grenade et qui était gentilhomme de l'archevêque dans le temps que vous possédiez les bonnes grâces de ce prélat. Vous le priâtes, s'il vous en souvient, d'employer son crédit pour moi, et il me fit nommer pour aller remplir un emploi au Mexique; mais, au lieu de m'embarquer pour les Indes, je m'arrêtai dans la ville d'Alicante. J'y épousai la fille du capitaine du château, et, par suite d'aventures dont je vous ferai tantôt le récit, je suis devenu le châtelain de la tour de Ségovie. C'est un bonheur pour vous, continua-t-il, de rencontrer dans un homme chargé de vous maltraiter un ami qui n'épargnera rien pour adoucir la rigueur de votre prison. Il m'est expressément ordonné de ne vous laisser parler à personne, de vous faire coucher sur la paille, et de ne vous donner pour toute nourriture que du pain et de l'eau. Mais, outre que j'ai trop d'humanité pour ne pas compatir à vos maux, vous m'avez rendu service, et ma reconnaissance l'emporte sur les ordres que j'ai reçus. Loin de servir d'instrument à la cruauté qu'on veut exercer sur vous, je prétends vous traiter le mieux qu'il me sera possible. Levez-vous et venez avec moi. »

Quoique le seigneur châtelain méritât bien quelques remerciements, mes esprits étaient si troublés que je ne pus lui répondre un seul mot. Je ne laissai pas de le suivre. Il me fit traverser une cour et monter, par un escalier fort étroit, à une petite chambre qui était tout au haut de la tour. Je ne fus pas peu surpris, en entrant dans cette chambre, de voir sur une table deux chandelles qui brûlaient dans des flambeaux de cuivre, et deux couverts assez propres.

« Dans un moment, me dit Tordesillas, on va vous apporter à manger. Nous allons souper ici tous deux. C'est ce réduit que je vous ai destiné pour logement; vous y serez mieux que dans votre cachot. Vous verrez de votre fenêtre les bords fleuris de l'Erèma

et la vallée délicieuse qui, du pied des montagnes qui séparent les deux Castilles, s'étend jusqu'à Coca. Je ne doute pas que d'abord vous soyez peu sensible à une si belle vue; mais, quand le temps aura fait succéder une douce mélancolie à la vivacité de votre douleur, vous prendrez plaisir à promener vos regards sur des objets si agréables. Outre cela, comptez que le linge et les autres choses qui sont nécessaires à un homme qui aime la propreté ne vous manqueront pas. De plus vous serez bien couché, bien nourri, et je vous fournirai des livres tant que vous en voudrez; en un mot, tous les agréments qu'un prisonnier peut avoir. »

Tordesillas lui apprend le motif de sa disgrâce. C'est à cause des services peu honorables qu'il a rendus au prince d'Espagne qu'il a été emprisonné, sur l'ordre du roi qui a tout appris.

Je passai deux heures pour le moins à réfléchir sur ce que Tordesillas m'avait raconté.

« Je suis donc ici, disais-je, pour avoir contribué aux plaisirs de l'héritier de la couronne! Mais qui peut avoir averti le roi, sans appréhender le ressentiment du prince et celui du duc de Lerme? Ce ministre voudra venger sans doute le comte de Lemos, son neveu [1]. Comment le roi a-t-il découvert cela? C'est ce que je ne comprends point. »

J'en revenais toujours là. L'idée pourtant la plus affligeante pour moi, celle qui me désespérait, et dont mon esprit ne pouvait se détacher, c'était le pillage auquel je m'imaginais bien que tous mes effets avaient été abandonnés.

« Mon coffre-fort, m'écriais-je, où êtes-vous? Mes chères richesses, qu'êtes-vous devenues? dans quelles mains êtes-vous tombées? Hélas! je vous ai perdues en moins de temps encore que je ne vous avais gagnées! »

1. Le comte de Lemos, complice de Gil Blas, venait d'être exilé.

Je me peignais le désordre qui devait régner dans ma maison, et je faisais sur cela des réflexions toutes plus tristes les unes que les autres. La confusion de tant de pensées différentes me jeta dans un accablement qui me devint favorable : le sommeil, qui m'avait fui la nuit précédente, vint répandre sur moi ses pavots. La bonté du lit, la fatigue que j'avais soufferte, ainsi que la fumée des viandes et du vin, y contribuèrent aussi. Je m'endormis profondément; et, selon toutes les apparences, le jour m'aurait surpris dans cet état, si je n'eusse été réveillé tout à coup par un bruit assez extraordinaire dans les prisons. J'entendis le son d'une guitare et la voix d'un homme en même temps. J'écoute avec attention, je n'entends plus rien ; je crois que c'est un songe. Mais un instant après mon oreille fut frappée du son du même instrument et de la même voix qui chantait les vers suivants :

Ay de mi! un anno felice
Parece un soplo ligero;
Però sin dicha un instante
Es un siglo de tormento [1].

Ce couplet, qui paraissait avoir été fait exprès pour moi, irrita mes ennuis.

« Je n'éprouve que trop, disais-je, la vérité de ces paroles. Il me semble que le temps de mon bonheur s'est écoulé bien vite, et qu'il y a déjà un siècle que je suis en prison. »

Je me replongeai dans une affreuse rêverie, et je recommençai à me désoler comme si j'y eusse pris plaisir. Mes lamentations finirent avec la nuit; et les premiers rayons du soleil, dont ma chambre fut éclairée, calmèrent un peu mes inquiétudes. Je me levai pour aller ouvrir ma fenêtre et donner de l'air à ma chambre. Je regardai dans la campagne, dont

1. *Aïe de moi! Une année heureuse paraît un souffle léger; mais un instant sans bonheur est un siècle de tourment.*

je me souvins que le seigneur châtelain m'avait fait une belle description. Je ne trouvai pas de quoi justifier ce qu'il m'en avait dit. L'Erêma, que je croyais du moins égal au Tage, ne me parut qu'un ruisseau. L'ortie seule et le chardon paraient *ses bords fleuris*; et la prétendue *vallée délicieuse* n'offrit à ma vue que des terres dont la plupart étaient incultes. Apparemment que je n'en étais pas encore à cette douce mélancolie qui devait me faire voir les choses autrement que je ne les voyais alors. (IX, 4,5.)

Gil Blas, malheureux, devient meilleur.

Le temps se passe, et Gil Blas ne recouvre toujours pas sa liberté, malgré les démarches pressantes que fait en sa faveur son fidèle valet Scipion.

Mon courage s'abattit; et, quelque chose qu'on me pût dire pour le relever, je redevins la proie des plus vifs chagrins, qui me causèrent insensiblement une maladie aiguë.

Le seigneur châtelain, qui s'intéressait à ma conservation, s'imaginant ne pouvoir mieux faire que d'appeler des médecins à mon secours, m'en amena deux qui avaient tout l'air d'être de grands serviteurs de la déesse Libitine.

« Seigneur Gil Blas, dit-il en me les présentant, voici deux Hippocrates qui viennent vous voir, et qui vous remettront sur pied en peu de temps. »

J'étais si prévenu contre tous les docteurs en médecine, que j'aurais certainement fort mal reçu ceux-là pour peu que j'eusse été attaché à la vie; mais je me sentais alors si las de vivre, que je sus bon gré à Tordesillas de me vouloir mettre entre leurs mains.

« Seigneur cavalier, me dit un de ces médecins, il faut avant toute chose que vous ayez de la confiance en nous.

— J'en ai une parfaite, lui répondis-je; avec votre

assistance, je suis sûr que je serai dans peu de jours guéri de tous les maux.

— Oui, Dieu aidant, reprit-il, vous le serez. Nous ferons du moins ce qu'il faut pour cela. »

Effectivement, ces messieurs s'y prirent à merveille, et me menèrent si bon train, que je m'en allais dans l'autre monde à vue d'œil. Déjà don André, désespérant de ma guérison, avait fait venir un religieux de Saint-François pour me disposer à bien mourir : déjà ce bon père, après s'être acquitté de cet emploi, s'était retiré; et moi-même, croyant que je touchais à ma dernière heure, je fis signe à Scipion de s'approcher de mon lit.

« Mon cher ami, lui dis-je d'une voix presque éteinte, tant les médecines et les saignées m'avaient affaibli, je te laisse un des sacs qui sont chez Gabriel, je te conjure de porter l'autre dans les Asturies à mon père et à mère, qui doivent en avoir besoin s'ils sont encore vivants. Mais, hélas! je crains bien qu'ils n'aient pu tenir contre mon ingratitude. Le rapport que Muscada leur aura fait sans doute de ma dureté leur a peut-être causé la mort. Si le ciel les a conservés malgré l'indifférence dont j'ai payé leur tendresse, tu leur donneras le sac de doublons, en les priant de me pardonner si je n'en ai pas mieux usé avec eux; et, s'ils ne respirent plus, je te charge d'employer cet argent à faire prier le ciel pour le repos de leurs âmes et de la mienne! »

En disant cela, je lui tendis une main qu'il mouilla de ses larmes, sans pouvoir me répondre un mot, tant le pauvre garçon était affligé de ma perte. Ce qui prouve que les pleurs d'un héritier ne sont pas toujours des ris cachés sous un masque.

Je m'attendais donc à passer le pas : néanmoins mon attente fut trompée. Mes docteurs m'ayant abandonné et laissé le champ libre à la nature, me sauvèrent par ce moyen. La fièvre, qui, selon leur pronostic, devait m'emporter, me quitta comme pour leur en donner

le démenti. Je me rétablis peu à peu, par le plus grand bonheur du monde : une parfaite tranquillité d'esprit devint le fruit de ma maladie. Je n'eus point alors besoin d'être consolé. Je gardai pour les richesses et pour les honneurs tout le mépris que l'opinion d'une mort prochaine m'en avait fait concevoir, et, rendu à moi-même, je bénis mon malheur. J'en remerciai le ciel comme d'une grâce particulière qu'il m'avait faite; et je pris une ferme résolution de ne plus retourner à la cour, quand le duc de Lerme voudrait m'y rappeler. Je me proposai plutôt, si jamais je sortais de prison, d'acheter une chaumière, et d'y aller vivre en philosophe.

Mon confident applaudit à mon dessein, et me dit que, pour en hâter l'exécution, il prétendait retourner à Madrid pour y solliciter mon élargissement.

« Il me vient une idée, ajouta-t-il. Je connais une personne qui pourra vous servir; c'est la suivante favorite de la nourrice du prince, une fille d'esprit. Je veux la faire agir auprès de sa maîtresse. Je vais tout tenter pour vous tirer de cette tour, qui n'est toujours qu'une prison, quelque bon traitement qu'on vous y fasse.

— Tu as raison, répondis-je. Va, mon ami, sans perdre de temps, commencer cette négociation. Plût au ciel que nous fussions déjà dans notre retraite! » (IX, 8.)

Belles résolutions.

Grâce aux actives démarches de Scipion, Gil Blas est rendu à la liberté, après quatre mois de détention : il forme alors le projet de se retirer à la campagne.

Le seigneur châtelain vint me dire en m'embrassant :

« Mon cher Gil Blas, grâces au ciel, vous êtes libre! Les portes de cette prison vous sont ouvertes; mais

c'est à deux conditions qui vous feront peut-être beaucoup de peine, et que je me vois à regret obligé de vous faire savoir. Sa Majesté vous défend de vous montrer à la cour et vous ordonne de sortir des deux Castilles dans un mois. Je suis très mortifié qu'on vous interdise la cour.

— Et moi j'en suis ravi, lui répondis-je. Dieu sait ce que j'en pense. Je n'attendais du roi qu'une grâce, il m'en fait deux. »

Étant donc assuré que je n'étais plus prisonnier, je fis louer deux mules, sur lesquelles nous montâmes le lendemain, mon confident et moi, après que j'eus remercié mille fois Tordesillas de tous les témoignages d'amitié que j'avais reçus de lui. Nous prîmes gaiement la route de Madrid, pour aller retirer des mains du seigneur Gabriel nos deux sacs, où il y avait dans chacun cinq cents doublons [1]. Chemin faisant, mon associé me dit :

« Si nous ne sommes pas assez riches pour acheter une terre magnifique, nous pourrons en avoir du moins une raisonnable.

— Quand nous n'aurions qu'une cabane, lui répondis-je, j'y serais satisfait de mon sort. Quoique je sois à peine au milieu de ma carrière, je me sens revenu du monde, et je ne prétends plus vivre que pour moi. Outre cela, je te dirai que je me suis formé des agréments de la vie champêtre une idée qui m'enchante, et qui m'en fait jouir par avance. Il me semble déjà que je vois l'émail des prairies, que j'entends chanter les rossignols et murmurer les ruisseaux; tantôt je crois prendre le divertissement de la chasse, et tantôt celui de la pêche. Imagine-toi, mon ami, tous les différents plaisirs qui nous attendent dans notre solitude, et tu en seras charmé comme moi. A l'égard de notre nourriture, la

1. Scipion avait eu la présence d'esprit de mettre ces deux sacs en sûreté, au moment de la disgrâce de son maître.

plus simple sera la meilleure. Un morceau de pain pourra nous contenter; quand nous serons pressés de la faim, nous le mangerons avec un appétit qui nous le fera trouver excellent. La volupté n'est point dans la bonté des aliments exquis, elle est toute en nous; et cela est si vrai, que mes repas les plus délicieux ne sont pas ceux où je vois régner la délicatesse et l'abondance. La frugalité est une source de délices merveilleuse pour la santé.

— Avec votre permission, seigneur Gil Blas, interrompit mon secrétaire, je ne suis pas tout à fait de votre sentiment sur la prétendue frugalité dont vous voulez me faire fête. Pourquoi nous nourrir comme des Diogènes? Quand nous ne ferions pas de si mauvaise chère, nous ne nous en porterions pas plus mal. Croyez-moi, puisque nous avons, Dieu merci, de quoi rendre notre retraite agréable, n'en faisons pas le séjour de la faim et de la pauvreté. Sitôt que nous aurons une terre, il faudra la munir de bons vins et de toutes les autres provisions convenables à des gens d'esprit, qui ne quittent pas le commerce des hommes pour renoncer aux commodités de la vie, mais plutôt pour en jouir avec plus de tranquillité. « Ce qu'on a « dans sa maison, dit Hésiode, ne nuit pas, au lieu que « ce qu'on n'y a point peut nuire. Il vaut mieux, ajoute- « t-il, posséder chez soi les choses nécessaires, que de « souhaiter de les avoir. »

— Comment diable, monsieur Scipion, interrompis-je à mon tour, vous connaissez les poètes grecs! Eh! où avez-vous fait connaissance avec Hésiode?

— Chez un savant, me répondit-il. J'ai servi quelque temps à Salamanque un pédant qui était un grand commentateur. Il vous faisait en moins de rien un gros volume. Il le composait de passages hébreux, grecs et latins, qu'il tirait des livres de sa bibliothèque et traduisait en castillan. Comme j'étais son copiste, j'ai retenu je ne sais combien de sentences aussi remarquables que celles que je viens de vous citer.

— Cela étant, lui répliquai-je, vous avez la mémoire bien ornée. Mais pour revenir à notre projet, dans quel royaume d'Espagne jugez-vous à propos que nous allions établir notre résidence philosophique?

— J'opine pour l'Aragon, repartit mon confident. Nous y trouverons des endroits charmants où nous pourrons mener une vie délicieuse.

— Eh bien, lui dis-je, soit; arrêtons-nous à l'Aragon: j'y consens. Puissions-nous y déterrer un séjour qui me fournisse tous les plaisirs dont se repaît mon imagination! »

Lorsque nous fûmes arrivés à Madrid, nous allâmes descendre à un petit hôtel garni où Scipion avait logé dans ses voyages; et la première chose que nous fîmes fut de nous rendre chez Salero, pour retirer de ses mains nos doublons. Il nous reçut parfaitement bien, et me témoigna beaucoup de joie de me voir en liberté. « Je vous proteste, ajouta-t-il, que j'ai été sensible à votre disgrâce, qu'elle m'a dégoûté de l'alliance des gens de cour. Leurs fortunes sont trop en l'air. J'ai marié ma fille Gabriela à un riche négociant.

— Vous avez fort bien fait, lui répondis-je; outre que cela est plus solide, c'est qu'un bourgeois qui devient beau-père d'un homme de qualité n'est pas toujours content de monsieur son gendre. »

Puis changeant de discours, et venant au fait :

« Seigneur Gabriel, poursuivis-je, ayez, s'il vous plaît, la bonté de nous remettre les deux mille pistoles que...

— Votre argent est tout prêt », interrompit l'orfèvre, qui, nous ayant fait passer dans son cabinet, nous montra deux sacs où ces mots étaient inscrits sur des étiquettes : *Ces sacs de doublons appartiennent au seigneur Gil Blas de Santillane.* « Voilà, me dit-il, le dépôt tel qu'il m'a été confié. »

Je rendis grâces à Salero du plaisir qu'il m'avait fait et, fort consolé d'avoir perdu sa fille, nous emportâmes les sacs à notre hôtel, où nous nous mîmes à visiter

nos doubles pistoles. Le compte s'y trouva, à cinquante près, qui avaient été employées aux frais de mon élargissement. Nous ne songeâmes plus qu'à nous mettre en état de partir pour l'Aragon. (IX, 9, 10.)

Gil Blas reçoit la terre de Lirias.

A Madrid, Gil Blas rencontre don Alphonse, à qui il fait le récit de son élévation et de sa chute.

Je lui racontai toute cette histoire, et je finis mon récit par la résolution que j'avais prise d'acheter, du peu de bien qui me restait de ma prospérité passée, une chaumière pour y aller mener une vie retirée.

Le fils de don César, après m'avoir écouté avec beaucoup d'attention, me répliqua :

« Mon cher Gil Blas, vous savez que je vous ai toujours aimé. Vous m'êtes encore plus cher que jamais, et il faut que je vous en donne des marques, puisque le ciel m'a mis en état d'augmenter vos biens. Vous ne serez plus le jouet de la fortune. Je veux vous affranchir de son pouvoir, en vous rendant maître d'un bien qu'elle ne pourra vous ôter. Puisque vous êtes dans le dessein de vivre à la campagne, je vous donne une petite terre que nous avons près de Lirias, à quatre lieues de Valence. Vous la connaissez. C'est un présent que nous pouvons vous faire sans nous incommoder. J'ose vous répondre que mon père ne me désavouera point, et que cela fera un vrai plaisir à Séraphine. »

Je me jetai aux genoux de don Alphonse, qui me releva dans le moment. Je lui baisai la main et, plus charmé de son bon cœur que de son bienfait :

« Seigneur, lui dis-je, vos manières m'enchantent. Le don que vous me faites m'est d'autant plus agréable qu'il précède la connaissance d'un service rendu [1]; et

1. Gil Blas, lorsqu'il était le favori du duc de Lerme, avait fait donner à don Alphonse le gouvernement de Valence, sans que celui-ci l'eût sollicité.

j'aime mieux le devoir à votre générosité qu'à votre reconnaissance. »

Mon gouverneur fut un peu surpris de ce discours, et ne manqua pas de me demander ce que c'était que ce prétendu service. Je le lui appris, et lui fis un détail qui redoubla son étonnement. Il était bien éloigné de penser que le gouvernement de la ville de Valence lui eût été donné par mon crédit. Néanmoins, n'en pouvant plus douter :

« Gil Blas, me dit-il, puisque c'est à vous que je dois mon poste, je ne prétends pas m'en tenir à la petite terre de Lirias. Je vous offre avec cela deux mille ducats de pension.

— Halte-là ! seigneur don Alphonse, interrompis-je en cet endroit. Ne réveillez pas mon avarice. Les biens ne sont propres qu'à corrompre mes mœurs ; je ne l'ai que trop éprouvé. J'accepte volontiers votre terre de Lirias ; j'y vivrai commodément avec le bien que j'ai d'ailleurs. Mais cela me suffit, et loin d'en désirer davantage, je consentirais plutôt de perdre tout ce qu'il y a de superflu dans ce que je possède. Les richesses sont un fardeau dans une retraite où l'on ne cherche que la tranquillité. »

Pendant que nous nous entretenions de cette sorte, don César arriva. Il ne fit guère moins paraître de joie que son fils en me voyant ; et, lorsqu'il fut informé de l'obligation que sa famille m'avait, il me pressa d'accepter la pension, que je refusai de nouveau. Enfin le père et le fils me menèrent sur-le-champ chez un notaire, où ils firent dresser la donation, qu'ils signèrent tous deux avec plus de plaisir qu'ils n'auraient signé un acte à leur profit. Quand le contrat fut expédié, ils me le remirent entre les mains, en me disant que la terre de Lirias n'était plus à eux, et que j'en pourrais aller prendre possession quand il me plairait. Ils s'en retournèrent ensuite chez le baron de Steinbach, où ils logeaient ; et moi je volai vers notre hôtel, où je ravis d'admiration mon secrétaire, lorsque je lui

annonçai que nous avions une terre dans le royaume de Valence, et que je lui contai de quelle manière je venais de faire cette acquisition.

« Combien peut valoir ce petit domaine? me dit-il.

— Cinq cents ducats de rente, lui répondis-je, et je puis t'assurer que c'est une aimable solitude. Je la connais pour y avoir été plusieurs fois en qualité d'intendant des seigneurs de Leyva. C'est une petite maison sur les bords du Guadalaviar, dans un hameau de cinq ou six feux, et dans un pays charmant.

— Ce qui me plaît davantage, s'écria Scipion, c'est que nous aurons là de bon gibier, avec du vin de Benicarlo et d'excellent muscat. Allons, mon patron, hâtons-nous de quitter le monde et de gagner notre ermitage.

— Je n'ai pas moins d'envie d'y être que toi, lui repartis-je, mais il faut auparavant que je fasse un tour aux Asturies. Mon père et ma mère n'y sont pas dans une heureuse situation. Je prétends les aller chercher pour les conduire à Lirias, où ils passeront en repos leurs derniers jours. Le ciel ne m'a peut-être fait trouver cet asile que pour les y recevoir, et il me punirait si j'y manquais. »

Scipion loua fort mon dessein; il m'excita même à l'exécuter.

« Ne perdons pas de temps, me dit-il : je me suis assuré déjà d'une chaise roulante; achetons vite des mules et prenons le chemin d'Oviédo.

— Oui, mon ami, lui répondis-je, partons le plus tôt qu'il nous sera possible. Je me fais un devoir indispensable de partager les douceurs de ma retraite avec les auteurs de ma naissance. Nous nous verrons bientôt dans notre hameau; et je veux, en y arrivant, écrire sur la porte de ma maison ces deux vers latins en lettres d'or :

Inveni portum. Spes et Fortuna, valete.
Sat me lusistis; ludite nunc alios! » (IX, 10.)

Gil Blas à Oviédo.

Il était nuit quand nous arrivâmes dans la ville. Nous allâmes loger dans une hôtellerie tout auprès de chez mon oncle le chanoine Gil Perez. J'étais bien aise de m'informer dans quel état se trouvaient mes parents, avant que de me présenter devant eux, et pour le savoir je ne pouvais mieux m'adresser qu'à l'hôte ou qu'à l'hôtesse de ce cabaret, que je connaissais pour des gens qui ne pouvaient ignorer les affaires de leurs voisins. En effet l'hôte, m'ayant reconnu après m'avoir envisagé avec attention, s'écria :

« Par saint Antoine de Pade! voici le fils du bon écuyer Blas de Santillane.

— Oui vraiment, dit l'hôtesse, c'est lui-même; je le reconnais bien; il n'a presque point changé; c'est ce petit éveillé de Gil Blas qui avait plus d'esprit qu'il n'était gros. Il me semble que je le vois encore qui vient, avec sa bouteille, chercher ici du vin pour le souper de son oncle.

— Madame, lui dis-je, vous avez une heureuse mémoire, mais, de grâce, apprenez-moi des nouvelles de ma famille. Mon père et ma mère ne sont pas sans doute dans une agréable situation.

— Cela n'est que trop véritable, répondit l'hôte : dans quelque état fâcheux que vous puissiez vous les représenter, vous ne sauriez vous imaginer des personnes qui soient plus à plaindre. Le bonhomme Gil Perez est devenu paralytique de la moitié du corps, et n'ira pas loin, selon toutes les apparences; votre père, qui demeure depuis peu chez ce chanoine, a une fluxion de poitrine, ou, pour mieux dire, il est dans ce moment entre la vie et la mort; et votre mère, qui ne se porte pas trop bien, est obligée de servir de garde à l'un et à l'autre : telle est leur situation. »

Sur ce rapport, qui me fit sentir que j'étais fils, je laissai Bertrand avec mon équipage à l'hôtellerie : et,

suivi de mon secrétaire, qui ne voulut point m'abandonner, je me rendis chez mon oncle. D'abord que je parus devant ma mère, une émotion que je lui causai lui annonça ma présence avant que ses yeux eussent démêlé mes traits.

« Mon fils, me dit-elle tristement après m'avoir embrassé, venez voir mourir votre père; vous venez assez à temps pour être frappé de ce cruel spectacle. »

En achevant ces paroles, elle me mena dans une chambre où le malheureux Blas de Santillane, couché dans un lit qui marquait bien la pauvreté d'un écuyer, touchait à son dernier moment. Quoique environné des ombres de la mort, il avait encore quelque connaissance.

« Mon cher ami, lui dit ma mère, voici Gil Blas, votre fils, qui vous prie de lui pardonner les chagrins qu'il vous a causés, et qui vous demande votre bénédiction. »

A ce discours, mon père ouvrit des yeux qui commençaient à se fermer pour jamais, il les attacha sur moi; et remarquant, malgré l'accablement où il se trouvait, que j'étais touché de sa perte, il fut attendri de ma douleur. Il voulut parler, mais il n'en eut pas la force. Je pris une de ses mains; et, tandis que je la baignais de larmes, sans pouvoir prononcer un mot, il expira, comme s'il n'eût attendu que mon arrivée pour rendre le dernier soupir.

Ma mère était trop préparée à cette mort pour s'en affliger sans modération ; j'en fus peut-être plus pénétré qu'elle, quoique mon père ne m'eût donné de sa vie la moindre marque d'amitié. Outre qu'il suffisait pour le pleurer que je fusse son fils, je me reprochais de ne l'avoir point secouru; et, quand je pensais que j'avais eu cette dureté, je me regardais comme un monstre d'ingratitude, ou plutôt comme un parricide. Mon oncle, que je vis ensuite étendu sur un autre grabat et dans un état pitoyable, me fit éprouver de nouveaux remords. Toutes les obligations que je lui avais vinrent s'offrir à mon esprit.

« Fils dénaturé, me dis-je à moi-même, considère pour ton supplice la misère où sont tes parents. Si tu leur avais fait quelque part du superflu des biens que tu possédais avant ta prison, tu leur aurais procuré des commodités que le revenu de la prébende ne peut leur fournir, et tu aurais peut-être prolongé la vie de ton père. »

L'infortuné Gil Perez était retombé en enfance. Il n'avait plus de mémoire, plus de jugement. Il ne me servit de rien de le presser entre mes bras et de lui donner des témoignages de ma tendresse; il n'y parut pas sensible. Ma mère avait beau lui dire que j'étais son neveu Gil Blas, il m'envisageait d'un air imbécile sans répondre rien. Quand le sang et la reconnaissance ne m'auraient pas obligé à plaindre un oncle à qui je devais tant, je n'aurais pu m'en défendre en le voyant dans une situation si digne de pitié.

Pendant ce temps-là, Scipion gardait un morne silence, partageait mes peines et confondait par amitié ses soupirs avec les miens. Comme je jugeai que ma mère, après une si longue absence, voudrait m'entretenir, et que la présence d'un homme qu'elle ne connaissait pas pourrait la gêner, je le tirai à part, et lui dis :

« Va, mon enfant, va te reposer à l'hôtellerie, et me laisse ici avec ma mère; nous allons avoir ensemble un entretien qui durera longtemps; la bonne dame, si tu restais avec nous, te croirait peut-être de trop dans une conversation qui ne roulera que sur des affaires de famille. »

Scipion se retira de peur de nous contraindre; et j'eus effectivement avec ma mère un entretien qui dura toute la nuit. Nous nous rendîmes mutuellement un compte fidèle de ce qui nous était arrivé à l'un et à l'autre depuis ma sortie d'Oviédo. Elle me fit un ample détail des chagrins qu'elle avait essuyés dans des maisons où elle avait été duègne et me dit là-dessus une infinité de choses que je n'aurais pas été bien aise que mon secrétaire eût entendues, quoique je n'eusse rien

de caché pour lui. Avec tout le respect que je dois à la mémoire de ma mère, la dame était un peu prolixe dans ses récits; elle m'aurait fait grâce des trois quarts de son histoire, si elle en eût supprimé les circonstances inutiles.

Elle finit enfin sa narration, et je commençai la mienne. Je passai légèrement sur toutes mes aventures; mais lorsque je parlai de la visite que le fils de Bertrand Muscada, épicier d'Oviédo, m'était venu faire à Madrid, je m'étendis fort sur cet article.

« Je vous l'avouerai, dis-je à ma mère, je reçus très mal ce garçon, qui, pour s'en venger, vous aura fait sans doute un affreux portrait de moi.

— Il n'y a pas manqué, répondit-elle. Il vous trouva, nous dit-il, si fier de la faveur du premier ministre de la monarchie, qu'à peine daignâtes-vous le reconnaître et, quand il vous détailla nos misères, vous l'écoutâtes d'un air glacé. Comme les pères et les mères, ajouta-t-elle, cherchent toujours à excuser leurs enfants, nous ne pûmes croire que vous eussiez un si mauvais cœur. Votre arrivée à Oviédo justifie la bonne opinion que nous avions de vous, et la douleur dont je vous vois saisi achève de faire votre apologie.

— Vous jugez de moi trop favorablement, lui répliquai-je; il y a du vrai dans le rapport du jeune Muscada. Lorsqu'il vint me voir, je n'étais occupé que de ma fortune; et l'ambition qui me dominait ne me permettait guère de penser à mes parents. Il ne faut donc pas s'étonner si dans cette disposition je fis un accueil peu gracieux à un homme qui, m'abordant d'un air grossier, me dit brutalement qu'ayant appris que j'étais plus riche qu'un juif, il venait me conseiller de vous envoyer de l'argent, attendu que vous en aviez grand besoin; il me reprocha même dans des termes peu mesurés mon indifférence pour ma famille. Je fus choqué de sa franchise, et, perdant patience, je le poussai par les épaules hors de mon cabinet. Je conviens que j'eus tort dans cette rencontre; j'aurais dû

faire réflexion que ce n'était pas votre faute si l'épicier manquait de politesse, et que son conseil ne laissait pas d'être bon à suivre, quoiqu'il eût été donné malhonnêtement.

« C'est ce que je me représentai un moment après que j'eus chassé Muscada. Malgré la colère qui me dominait, la voix du sang se fit entendre ; je me rappelai tous mes devoirs envers mes parents ; et, rougissant de honte de les remplir si mal, je sentis des remords dont je ne puis néanmoins me faire honneur auprès de vous, puisqu'ils furent bientôt étouffés par l'avarice et par l'ambition. Mais dans la suite, ayant été enfermé par ordre du roi dans la tour de Ségovie, j'y tombai dangereusement malade ; et c'est cette heureuse maladie qui vous a rendu votre fils. Oui, c'est ma maladie et ma prison qui ont fait reprendre à la nature tous ses droits, et qui m'ont entièrement détaché de la cour. Je suis revenu de cette vie tumultueuse, je ne respire plus que la solitude, et je ne suis venu aux Asturies que pour vous prier de vouloir bien partager avec moi les douceurs d'une vie retirée. Si vous ne rejetez pas ma prière, je vous conduirai à une terre que j'ai dans le royaume de Valence, et nous vivrons là très commodément. Vous jugez bien que je me proposais d'y mener aussi mon père ; mais, puisque le ciel en a ordonné autrement, que j'aie du moins la satisfaction de posséder chez moi ma mère, et de pouvoir réparer par toutes les attentions imaginables le temps que j'ai passé sans lui être utile.

— Je vous sais très bon gré de vos louables intentions, me dit alors ma mère, et je m'en irais avec vous sans balancer, si je n'y trouvais des difficultés. Je n'abandonnerai pas votre oncle mon frère dans l'état où il est, et je suis trop accoutumée à ce pays-ci pour m'en éloigner : cependant, comme la chose mérite d'être mûrement examinée, je veux y rêver à loisir. Ne nous occupons présentement que du soin des funérailles de votre père.

— Chargeons-en, lui dis-je, ce jeune homme que vous avez vu avec moi; c'est mon secrétaire, il a de l'esprit et du zèle, nous pouvons nous en reposer sur lui. »

A peine eus-je prononcé ces paroles que Scipion revint; il était déjà jour. Il nous demanda si nous n'avions pas besoin de son ministère dans l'embarras où nous étions. Je répondis qu'il arrivait fort à propos pour recevoir un ordre important que j'avais à lui donner. Dès qu'il sut de quoi il s'agissait :

« Cela suffit, me dit-il, j'ai déjà toute cette cérémonie arrangée dans ma tête; vous pouvez vous en fier à moi.

— Prenez garde, lui dit ma mère, de faire un enterrement qui ait un air pompeux; il ne saurait être trop modeste pour mon époux, que toute la ville a connu pour un écuyer des plus malaisés.

— Madame, repartit Scipion, quand il aurait été encore plus pauvre, je n'en rabattrais pas deux maravédis. Je ne regarde là dedans que mon maître; il a été favori du duc de Lerme, son père doit être enterré noblement. »

J'approuvai le dessein de mon secrétaire; je lui recommandai même de ne point épargner l'argent. Un reste de vanité que je conservais encore se réveilla dans cette occasion. Je me flattai qu'en faisant de la dépense pour un père qui ne me laissait aucun héritage, je ferais admirer mes manières généreuses. De son côté, ma mère, quelque contenance de modestie qu'elle affectât, n'était point fâchée que son mari fût inhumé avec éclat. Nous donnâmes donc carte blanche à Scipion, qui, sans perdre de temps, alla prendre toutes les mesures nécessaires pour rendre les funérailles superbes.

Il n'y réussit que trop bien. Il fit des obsèques si magnifiques, qu'il révolta contre moi la ville et les faubourgs; tous les habitants d'Oviédo, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, furent choqués de mon

ostentation, et firent là-dessus des gloses peu honorables pour moi. « Ce ministre fait à la hâte, disait l'un, a de l'argent pour enterrer son père, mais il n'en avait point pour le nourrir. — Il aurait mieux valu, disait l'autre, qu'il eût fait plaisir à son père vivant, que de lui faire tant d'honneurs après sa mort. » Enfin les coups de langue ne me furent point épargnés; chacun lança son trait. Ils n'en demeurèrent pas là : ils nous insultèrent, Scipion, Bertrand et moi, quand nous sortîmes de l'église; ils nous chargèrent d'injures, nous accablèrent de huées, et conduisirent Bertrand à l'hôtellerie à coups de pierres. Pour dissiper la canaille qui s'était attroupée devant la maison de mon oncle, il fallut que ma mère se montrât et protestât publiquement qu'elle était fort contente de moi. Il y en eut d'autres qui coururent au cabaret où était ma chaise, dans le dessein de la briser; ce qu'ils auraient fait indubitablement, si l'hôte et l'hôtesse n'eussent trouvé moyen d'apaiser ces esprits furieux, et de les détourner de leur résolution.

Tous ces affronts qu'on me faisait, et qui étaient autant d'effets des discours que le jeune épicier avait tenus de moi dans la ville, m'inspirèrent tant d'aversion pour mes compatriotes, que je me déterminai à quitter bientôt Oviédo, où sans cela j'aurais fait peut-être un assez long séjour. Je le déclarai tout net à ma mère, qui, se sentant elle-même très mortifiée de l'accueil dont le peuple m'avait régalé, ne s'opposa point à un si prompt départ. Il ne fut plus question que de savoir de quelle sorte j'en userais avec elle.

« Ma mère, lui dis-je, puisque mon oncle a besoin de votre assistance, je ne vous presserai plus de m'accompagner; mais comme il ne paraît pas éloigné de sa fin, promettez-moi de venir me rejoindre à ma terre aussitôt qu'il ne sera plus. J'attends de vous cette marque d'affection.

— Je ne vous ferai point cette promesse, répondit ma mère, car je ne la tiendrais pas; je veux passer le

reste de mes jours dans les Asturies et dans une parfaite indépendance.

— Ne serez-vous pas toujours, lui répliquai-je, maîtresse absolue dans mon château?

— Je n'en sais rien, repartit-elle; vous n'avez qu'à devenir amoureux de quelque petite fille, vous l'épouserez, elle sera ma bru, je serai sa belle-mère; nous ne pourrons vivre ensemble.

— Vous prévoyez, lui dis-je, les malheurs de trop loin. Je n'ai aucune envie de me marier; mais quand la fantaisie m'en prendrait, je vous réponds que j'obligerais bien ma femme à se soumettre aveuglément à vos volontés.

— C'est me répondre témérairement, reprit ma mère; et je demanderais caution de la caution. Je craindrais que votre complaisance pour votre épouse ne l'emportât sur la force du sang, et je ne voudrais pas jurer que dans nos brouilleries vous ne prissiez plutôt le parti de votre femme que le mien, quelque tort qu'elle pût avoir.

— Vous parlez à merveille, madame, s'écria mon secrétaire en se mêlant à la conversation; je crois, comme vous, que les brus dociles sont bien rares. Cependant, pour vous accorder vous et mon maître, puisque vous voulez absolument demeurer, vous dans les Asturies, et lui dans le royaume de Valence, il faut qu'il vous fasse une pension de cent pistoles que je vous apporterai ici tous les ans. Par ce moyen, la mère et le fils vivront fort satisfaits à deux cents lieues l'un de l'autre. »

Les deux parties intéressées approuvèrent la convention proposée; après quoi je payai la première année d'avance; et je sortis d'Oviédo le lendemain avant le jour, de peur d'être traité par la populace comme un saint Étienne. Telle fut la réception que l'on me fit dans ma patrie. Belle leçon pour les hommes du commun, lesquels, après s'être enrichis hors de leur pays, y veulent retourner pour y faire

les gens d'importance! Plus ils y feront briller de richesses, plus ils seront haïs de leurs compatriotes. (X, 2.)

Gil Blas arrive dans son château.

Nous prîmes le chemin de Léon, ensuite celui de Palencia; et continuant notre voyage à petites journées, nous arrivâmes au bout de la dixième à la ville de Ségorbe, d'où le lendemain dans la matinée nous nous rendîmes à ma terre, qui n'en est éloignée que de trois lieues. A mesure que nous nous en approchions, je prenais plaisir à voir mon secrétaire observer avec beaucoup d'attention tous les châteaux qui s'offraient à sa vue, à droite et à gauche dans la campagne. Lorsqu'il en apercevait un de grande apparence, il ne manquait pas de me dire, en me le montrant du doigt :

« Je voudrais bien que ce fût là notre retraite.

— Je ne sais, lui dis-je, mon ami, quelle idée tu as de notre habitation; mais si tu t'imagines que c'est une maison magnifique, une terre de grand seigneur, je t'avertis que tu te trompes furieusement. Si tu veux n'être pas la dupe de ton imagination, représente-toi la petite maison qu'Horace avait dans le pays des Sabins, près de Tibur, et qui lui fut donnée par Mécénas; don Alphonse m'a fait à peu près le même présent.

— Tant pis, s'écria Scipion; je ne dois donc m'attendre qu'à voir une chaumière.

— Ce n'en est pas tout à fait une, lui répondis-je, mais souviens-toi que je t'en ai toujours fait une description très modeste; et, dès ce moment, tu peux juger par toi-même si j'en ai fait une fidèle peinture. Jette les yeux du côté du Guadalaviar, et regarde sur ses bords, auprès de ce hameau de neuf à dix feux, cette maison qui a quatre petits pavillons : c'est mon château.

— Comment, diable! dit alors mon secrétaire d'un

ton de voix admiratif, c'est un bijou que cette maison. Outre l'air de noblesse que lui donnent ses pavillons, on peut dire qu'elle est bien située, bien bâtie, et entourée de pays plus charmants que les environs mêmes de Séville, appelés par excellence le paradis terrestre. Quand nous aurions choisi ce séjour, il ne serait pas plus de mon goût; en vérité je le trouve charmant; une rivière l'arrose de ses eaux : un bois épais prête son ombrage quand on veut se promener au milieu du jour. L'aimable solitude! Ah! mon cher maître, nous avons bien la mine de demeurer ici longtemps!

— Je suis ravi, lui dis-je, que tu sois content de notre asile, dont tu ne connais pas encore tous les agréments. »

En nous entretenant de cette sorte, nous nous avançâmes vers la maison, dont la porte nous fut ouverte, aussitôt que Scipion eût dit que c'était le seigneur Gil Blas de Santilane qui venait prendre possession de son château. A ce nom, si respecté des personnes qui l'entendirent prononcer, on laissa entrer ma chaise dans une grande cour où je mis pied à terre; puis, m'appuyant pesamment sur Scipion, et faisant le gros dos, je gagnai une salle où je fus à peine arrivé, que sept ou huit domestiques parurent. Ils me dirent qu'ils venaient me présenter leurs hommages comme à leur nouveau patron : que don César et don Alphonse de Leyva les avaient choisis pour me servir, l'un en qualité de cuisinier, l'autre d'aide de cuisine, un autre de marmiton, celui-ci de portier, et ceux-là de laquais, avec défense de recevoir de moi aucun argent, ces deux seigneurs prétendant faire tous les frais de mon ménage. Le cuisinier, nommé maître Joachim, était le principal de ces domestiques et portait la parole; il faisait l'agréable; il me dit qu'il avait fait une ample provision de toutes sortes d'excellents vins; et que, pour la bonne chère, il espérait qu'un garçon comme lui, qui avait été six ans cuisinier de Mgr l'ar-

chevêque de Valence, saurait composer des ragoûts qui piqueraient ma sensualité.

« Je vais, ajouta-t-il, me préparer à vous donner un échantillon de mon savoir-faire. Promenez-vous, seigneur, en attendant le dîner; visitez votre château; voyez si vous le trouvez en état d'être habité par Votre Seigneurie. »

Je laisse à penser si je négligeai cette visite; et Scipion, encore plus curieux que moi de la faire, m'entraîna de chambre en chambre. Nous parcourûmes toute la maison, depuis le haut jusqu'en bas; il n'échappa pas, du moins à ce que nous crûmes, le moindre endroit à notre curiosité intéressée; et j'eus partout occasion d'admirer la bonté que don César et son fils avaient pour moi.

Après avoir tout examiné nous revînmes, mon secrétaire et moi, dans la salle où était dressée une table sur laquelle étaient deux couverts; nous nous y assîmes, et dans le moment on nous servit une *olla podrida* [1] si délicieuse, que nous plaignîmes l'archevêque de Valence de n'avoir plus le cuisinier qui l'avait faite. Nous avions à la vérité beaucoup d'appétit, ce qui ne nous la faisait pas trouver plus mauvaise. A chaque morceau que nous mangions, mes laquais de nouvelle date nous présentaient de grands verres qu'ils remplissaient jusqu'aux bords d'un vin de la Manche exquis. Scipion en était charmé; mais n'osant devant eux faire éclater la satisfaction intérieure qu'il ressentait, il me le témoignait par des regards parlants, et je lui faisais connaître par les miens que j'étais aussi content que lui. Un plat de rôti, composé de deux cailles grasses qui flanquaient un petit levraut d'un fumet admirable, nous fit quitter le pot-pourri et acheva de nous rassasier. Lorsque nous eûmes mangé comme deux affamés, et bu à proportion, nous nous

1. C'est-à-dire *pot-pourri*, mélange de plusieurs sortes de viandes assaisonnées.

levâmes de table pour aller au jardin faire voluptueusement la sieste dans quelque endroit frais et agréable.

Si mon secrétaire avait paru jusque-là fort satisfait de ce qu'il avait vu, il le fut encore davantage quand il vit le jardin. Il le trouva comparable à celui de l'Escurial. Il ne pouvait se lasser de le parcourir des yeux. Il est vrai que don César, qui venait de temps en temps à Lirias, prenait plaisir à le faire cultiver et embellir. Toutes les allées bien sablées et bordées d'orangers, un grand bassin de marbre blanc, au milieu duquel un lion de bronze vomissait de l'eau à gros bouillons, la beauté des fleurs, la diversité des fruits, tous ces objets ravirent Scipion, mais il fut particulièrement enchanté d'une longue allée qui conduisait, en descendant toujours, au logement du fermier, et que des arbres touffus couvraient de leur épais feuillage. En faisant l'éloge d'un lieu si propre à servir d'asile contre la chaleur, nous nous y arrêtâmes et nous nous assîmes au pied d'un ormeau où le sommeil eut peu de peine à surprendre deux gaillards qui venaient de bien dîner.

Nous nous réveillâmes en sursaut deux heures après, au bruit de plusieurs coups d'escopette, lesquels se firent entendre si près de nous, que nous en fûmes effrayés. Nous nous levâmes brusquement; et, pour nous informer de la cause de ce bruit, nous nous rendîmes à la maison du fermier. Nous y trouvâmes huit ou dix villageois, tous habitants du hameau, qui, s'étant assemblés là, tiraient et dérouillaient leurs armes à feu pour célébrer mon arrivée, dont ils venaient d'être avertis. Ils me connaissaient la plupart pour m'avoir vu plus d'une fois dans le château exercer l'emploi d'intendant. Ils ne m'aperçurent pas plus tôt, qu'ils crièrent tous ensemble :

« Vive notre nouveau seigneur! qu'il soit le bienvenu à Lirias! »

Ensuite ils rechargèrent leurs escopettes, et me régalèrent d'une décharge générale. Je leur fis l'accueil

le plus gracieux qu'il me fut possible, avec gravité pourtant, ne jugeant pas devoir trop me familiariser avec eux. Je les assurai de ma protection; je leur lâchai même une vingtaine de pistoles; et ce ne fut pas, je crois, celle de mes manières qui leur plut le moins. Après cela je leur laissai la liberté de jeter encore de la poudre au vent, et je me retirai avec mon secrétaire dans le bois, où nous nous promenâmes jusqu'à la nuit, sans nous lasser de voir des arbres : tant la possession d'un bien nouvellement acquis a d'abord de charmes pour nous!

Le cuisinier, l'aide de cuisine et le marmiton n'étaient pas oisifs pendant ce temps-là; ils travaillaient à nous préparer un repas supérieur à celui que nous avions fait; et nous fûmes dans le dernier étonnement lorsque, étant entrés dans la même salle où nous avions dîné, nous vîmes mettre sur la table un plat de quatre perdreaux rôtis, avec un civet de lapin d'un côté, et un chapon en ragoût de l'autre. Ils nous servirent ensuite pour entremets des oreilles de cochon, des poulets marinés et du chocolat à la crème. Nous bûmes copieusement du vin de Lucène et de plusieurs autres sortes de vins délicieux; et quand nous sentîmes que nous ne pouvions boire davantage sans exposer notre santé, nous songeâmes à nous aller coucher. Alors mes laquais, prenant des flambeaux, me conduisirent au plus bel appartement, où ils s'empressèrent de me déshabiller; mais quand ils m'eurent donné ma robe de chambre et mon bonnet de nuit, je les renvoyai en leur disant d'un air de maître :

« Retirez-vous, messieurs, je n'ai pas besoin de vous pour le reste. » (X, 3.)

Gabriel Triaquero[1].

Gil Blas va voir à Valence son protecteur don Alphonse, gouverneur de la province, et sa femme Séraphine. Là ils se rendent ensemble au théâtre pour entendre une tragédie nouvelle de don Gabriel Triaquero, le poète à la mode.

Je trouvai la salle remplie de monde depuis le haut jusqu'en bas, un parterre très serré, et un théâtre chargé de chevaliers des trois ordres militaires.

« Voilà, dis-je à don Alphonse, une nombreuse assemblée.

— Il ne faut pas vous étonner, me répondit-il; la tragédie qu'on va représenter est de la composition de don Triaquero, surnommé le poète à la mode. Dès que l'affiche des comédiens annonce une nouveauté de cet auteur, toute la ville de Valence est en l'air. Les hommes ainsi que les femmes ne s'entretiennent que de cette pièce; toutes les loges sont retenues; et le jour de la première représentation on se tue à la porte pour entrer, quoique toutes les places soient au double, à la réserve du parterre, qu'on respecte trop pour oser le mettre de mauvaise humeur.

— Quelle rage! dis-je au gouverneur. Cette vive curiosité du public, cette furieuse impatience qu'il a d'entendre tout ce que don Gabriel produit de nouveau, me donne une haute idée du génie de ce poète.

— N'allez pas si vite, répondit don Alphonse; il faut être en garde contre la prévention; le public s'aveugle quelquefois sur des pièces où il y a de faux brillants; et il n'en connaît le prix qu'après l'impression. »

Dans cet endroit de notre conversation, les acteurs parurent. Nous cessâmes aussitôt de parler pour les

1. Sous le nom de *Triaquero* (sorte de charlatan), Lesage désigne évidemment Voltaire, qu'il n'aimait pas : Lope de Véga et Calderon représenteront de même Corneille et Racine. Tout ce chapitre est rempli d'allusions malignes aux prétentions dramatiques de Voltaire.

écouter avec attention. Les applaudissements commencèrent dès la protase: à chaque vers c'était un *brouhaha*, et à la fin de chaque acte un battement de mains à faire croire que la salle s'abîmait. Après la pièce, on me montra l'auteur qui allait de loge en loge présenter modestement sa tète aux lauriers dont les seigneurs et les dames se préparaient à la couronner.

Nous retournâmes au palais dû gouverneur, où bientôt arrivèrent trois ou quatre chevaliers. Il y vint aussi deux vieux auteurs estimés dans leur genre, avec un gentilhomme de Madrid qui avait de l'esprit et du goût. Ils avaient tous été à la comédie. Il ne fut question, pendant le souper, que de la pièce nouvelle.

« Messieurs, dit un chevalier de Saint-Jacques, que pensez-vous de cette tragédie? N'en êtes-vous pas affectés comme moi? N'est-ce pas là ce qui s'appelle un ouvrage achevé? Pensées sublimes, tendres sentiments, versification virile, rien n'y manque. En un mot, c'est un poème sur le ton de la bonne compagnie.

— Je ne crois pas que personne en puisse penser autrement, dit un chevalier d'Alcantara. Cette pièce est pleine de tirades qu'Apollon semble avoir dictées, et de situations filées avec un art infini. Je m'en rapporte à monsieur », ajouta-t-il en adressant la parole au gentilhomme castillan : « il me paraît connaisseur; je parie qu'il est de mon sentiment.

— Ne pariez point, monsieur le chevalier, lui répondit le gentilhomme avec un souris malin. Je ne suis pas de ce pays-ci : nous ne décidons point à Madrid si promptement. Bien loin de juger d'une pièce que nous entendons pour la première fois, nous nous défions de ses beautés tant qu'elle n'est que dans la bouche des acteurs; quelque bien affectés que nous en soyons, nous suspendons notre jugement jusqu'à ce que nous l'ayons lue; et véritablement elle ne nous fait pas toujours, sur le papier, le même plaisir qu'elle nous a fait sur la scène.

« Nous examinons donc scrupuleusement, poursui-

vit-il, un poème avant que de l'estimer; la réputation de son auteur, quelque grande qu'elle puisse être, ne peut nous éblouir. Quand Lope de Vega même et Calderon donnaient des nouveautés, ils trouvaient des juges sévères dans leurs admirateurs, qui ne les ont élevés au comble de la gloire qu'après avoir jugé qu'ils en étaient dignes.

— Oh! parbleu! interrompit le chevalier de Saint-Jacques, nous ne sommes pas si timides que messieurs les Castillans. Nous n'attendons point, pour décider, qu'une pièce soit imprimée. Dès la première représentation nous en connaissons tout le prix. Il n'est pas même besoin que nous l'écoutions fort attentivement. Il suffit que nous sachions que c'est une production de don Gabriel, pour être persuadés qu'elle est sans défaut. Les ouvrages de ce poète doivent servir d'époque à la naissance du bon goût. Les Lope et les Calderon n'étaient que des apprentis en comparaison de ce grand maître du théâtre. »

Le gentilhomme, qui regardait Lope et Calderon comme les Sophocles et les Euripides des Espagnols, fut choqué de ce discours téméraire. Il s'échauffa.

« Quel sacrilège dramatique! s'écria-t-il d'un ton animé. Puisque vous m'obligez, messieurs, à juger sur une première représentation, je vous dirai que je ne suis pas content de la tragédie nouvelle de votre don Gabriel. Loin de la regarder comme un chef-d'œuvre, je la trouve fort défectueuse. C'est un poème farci de traits plus brillants que solides. Les trois quarts des vers sont mauvais et mal rimés, les caractères mal formés ou mal soutenus, et les pensées souvent très obscures. »

Les deux auteurs qui étaient à table, et qui, par une retenue aussi louable que rare, n'avaient rien dit de peur d'être soupçonnés de jalousie, ne purent s'empêcher d'applaudir des yeux au sentiment du gentilhomme; ce qui me fit juger que leur silence était moins un effet de la perfection de l'ouvrage que de

leur politique. Pour les chevaliers, ils recommencèrent à louer don Gabriel; ils le placèrent même parmi les dieux. Cette apothéose extravagante et cette aveugle idolâtrie firent perdre patience au Castillan, qui, levant les mains au ciel, s'écria tout à coup comme par enthousiasme :

« O divin Lope de Vega, rare et sublime génie, qui avez laissé un espace immense entre vous et tous les Gabriels qui voudront vous atteindre! et vous, moelleux Calderon, dont la douceur élégante et purgée d'épique est inimitable, ne craignez point tous deux que vos autels soient abattus par ce nouveau nourrisson des muses! Il sera bien heureux si la postérité, dont vous ferez les délices comme vous faites les nôtres, entend parler de lui. »

Cette plaisante apostrophe, à laquelle personne ne s'était attendu, fit rire toute la compagnie, qui se leva de table en belle humeur et s'en alla. On me conduisit, par ordre de don Alphonse, à l'appartement qui m'avait été préparé. J'y trouvai un bon lit, où ma seigneurie s'étant couchée s'endormit en déplorant, aussi bien que le gentilhomme castillan, l'injustice que les ignorants faisaient à Lope et à Calderon. (X, 5.)

Deux hypocrites.

Comme je n'avais pu voir toute la ville le jour précédent, je me levai et je sortis le lendemain dans l'intention de m'y promener encore. J'aperçus dans la rue un chartreux qui sans doute allait vaquer aux affaires de sa communauté. Il marchait les yeux baissés et il avait l'air si dévot qu'il attirait les regards de tout le monde. Il passa fort près de moi, et je crus voir en lui don Raphaël, cet aventurier qui tient une place si honorable dans les premiers volumes de mon histoire.

Je fut si étonné de cette rencontre, qu'au lieu d'aborder le moine je demeurai immobile pendant

quelques moments; ce qui lui donna le temps de s'éloigner de moi. « Juste ciel, dis-je en moi-même, vit-on jamais deux visages plus ressemblants? Que faut-il que je pense? dois-je croire que c'est don Raphaël? puis-je m'imaginer que ce n'est pas lui? » Je me sentis trop curieux de savoir la vérité pour en demeurer là. Je me fis enseigner le chemin du couvent des chartreux, où je me rendis sur-le-champ, dans l'espérance d'y revoir mon homme quand il y reviendrait, et bien résolu de l'arrêter pour lui parler. Je n'eus pas besoin de l'attendre pour être au fait : en arrivant à la porte du couvent, un autre visage de ma connaissance tourna mon doute en certitude; je reconnus dans le frère portier Ambroise de Lamela, mon ancien valet. Vous vous imaginez bien que ce ne fut pas sans un extrême étonnement.

Notre surprise fut égale de part et d'autre de nous retrouver dans cet endroit.

« N'est-ce pas une illusion? lui dis-je en le saluant. Est-ce en effet un de mes amis qui s'offre à ma vue! »

Il ne me reconnut pas d'abord, ou bien il feignit de ne pas me remettre; ce qui est plus vraisemblable : mais, considérant que la feinte était inutile, il prit l'air d'un homme qui tout à coup se ressouvient d'une chose oubliée.

« Ah! seigneur Gil Blas, s'écria-t-il, pardon si j'ai pu vous méconnaître. Depuis que je vis dans ce lieu saint, et que je m'attache à remplir les devoirs prescrits par nos règles, je perds insensiblement la mémoire de ce que j'ai vu dans le monde; les images du siècle s'effacent de mon souvenir.

— J'ai, lui dis-je, une véritable joie de vous revoir, après dix ans, sous un habit si respectable.

— Et moi, répondit-il, j'ai honte d'en paraître revêtu devant un homme qui a été témoin de la vie coupable que j'ai menée. Cet habit me la reproche sans cesse. Hélas! ajouta-t-il en poussant un soupir, pour être

digne de le porter il faudrait que j'eusse toujours vécu dans l'innocence.

— A ce discours qui me charme, lui répliquai-je, mon cher frère, on voit clairement que le doigt du Seigneur vous a touché. Je vous le répète, j'en suis ravi, et je meurs d'envie d'apprendre de quelle manière miraculeuse vous êtes entrés dans la bonne voie, vous et don Raphaël; car je suis persuadé que c'est lui que je viens de rencontrer dans la ville, habillé en chartreux. Je me suis repenti de ne l'avoir pas arrêté dans la rue pour lui parler, et je suis venu ici l'attendre pour réparer ma faute.

— Vous ne vous êtes point trompé, me dit Lamela, c'est don Raphaël lui-même que vous avez vu; et quant au détail que vous demandez, le voici : Après nous être séparés de vous auprès de Ségorbe, nous prîmes, le fils de Lucinde et moi, la route de Valence, dans le dessein d'y faire quelque nouveau tour de notre métier. Le hasard voulut un jour que nous entrassions dans l'église des Chartreux dans le temps que les religieux psalmodiaient dans le chœur. Nous nous attachâmes à les considérer, et nous éprouvâmes que les méchants ne peuvent se défendre d'honorer la vertu. Nous admirâmes la ferveur avec laquelle ils priaient Dieu, leur air mortifié et détaché des plaisirs du siècle, de même que la sérénité qui régnait sur leurs visages, et qui marquait si bien le repos de leurs consciences.

« En faisant ces observations, nous tombâmes l'un et l'autre dans une rêverie qui nous devint salutaire : nous comparâmes en nous-mêmes nos mœurs avec celles de ces bons religieux, et la différence que nous y trouvâmes nous remplit de trouble et d'inquiétude.

« Lamela », me dit don Raphaël lorsque nous fûmes hors de l'église, « comment te sens-tu affecté de ce « que nous venons de voir? Pour moi, je ne puis te le « céler, je n'ai pas l'esprit tranquille. Des mouvements « qui me sont inconnus m'agitent, et, pour la première

« fois de ma vie, je me reproche mes iniquités. — Je « suis dans la même disposition, lui répondis-je : les « mauvaises actions que j'ai faites se soulèvent dans « cet instant contre moi; et mon cœur, qui n'avait « jamais senti de remords, en est présentement dé- « chiré. — Ah! cher Ambroise, reprit mon camarade, « nous sommes deux brebis égarées que le père céleste, « par pitié, veut ramener au bercail! C'est lui, mon « enfant, c'est lui qui nous appelle. Ne soyons point « sourds à sa voix; renonçons aux fourberies, quittons « le libertinage où nous vivons, et commençons dès « aujourd'hui à travailler sérieusement au grand ou- « vrage de notre salut; il faut passer le reste de nos « jours dans ce couvent et les consacrer à la péni- « tence. »

« J'applaudis au sentiment de Raphaël, continua le frère Ambroise, et nous formâmes la généreuse résolution de nous faire chartreux. Pour l'exécuter, nous nous adressâmes au père prieur, qui ne sut pas si tôt notre dessein, que, pour éprouver notre vocation, il nous fit donner des cellules et traiter comme des religieux pendant une année entière. Nous suivîmes les règles avec tant d'exactitude et de constance, qu'on nous reçut parmi les novices. Nous étions si contents de notre état et si pleins d'ardeur, que nous soutînmes courageusement les travaux du noviciat. Nous fîmes ensuite profession; après quoi don Raphaël, ayant paru doué d'un génie propre aux affaires, fut choisi pour soulager un vieux père qui était alors procureur. Le fils de Lucinde, qui ne respirait que le recueillement intérieur, aurait mieux aimé employer tout son temps à la prière; mais il fut obligé de sacrifier son goût pour l'oraison au besoin qu'on avait de lui. Il acquit une si parfaite connaissance des intérêts de la maison, qu'on le jugea capable de remplacer le vieux procureur, qui mourut trois ans après. Don Raphaël exerce actuellement cet emploi; et l'on peut dire qu'il s'en acquitte au grand contentement de tous nos

pères, qui louent fort sa conduite dans l'administration de notre temporel. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que, malgré le soin dont il est chargé de recueillir nos revenus, il ne paraît occupé que de l'éternité. Les affaires lui laissent-elles un moment de repos, il se plonge dans de profondes méditations. En un mot, c'est un des meilleurs sujets de ce monastère. »

J'interrompis dans cet endroit Lamela par un transport de joie que je fis éclater à la vue de Raphaël qui arriva.

« Le voici, m'écriai-je, le voici, ce saint procureur que j'attendais avec impatience! »

En même temps je courus au-devant de lui, et je le tins pendant quelques moments embrassé. Il se prêta de bonne grâce à l'accolade, et, sans témoigner le moindre étonnement de me rencontrer, il me dit d'un ton de voix plein de douceur :

« Dieu soit loué, seigneur de Santillane, Dieu soit loué du plaisir que j'ai de vous revoir!

— En vérité, repris-je, mon cher Raphaël, je prends toute la part possible à votre bonheur : le frère Ambroise m'a raconté l'histoire de votre conversion, et ce récit m'a charmé. Quel avantage pour vous deux, mes amis, de pouvoir vous flatter d'être de ce petit nombre d'élus qui doivent jouir d'une éternelle félicité!

— Deux misérables tels que nous, repartit le fils de Lucinde d'un air qui marquait beaucoup d'humilité, ne devraient pas concevoir une pareille espérance; mais le repentir des pécheurs leur fait trouver grâce auprès du Père des miséricordes. »

Notre conversation dura quelque temps encore; ensuite nous nous séparâmes, eux en m'exhortant à avoir toujours devant les yeux la crainte du Seigneur, et moi en me recommandant à leurs bonnes prières. J'allai sur-le-champ trouver don Alphonse.

« Vous ne devineriez jamais, lui dis-je, avec qui je

viens d'avoir un long entretien. Je quitte deux vénérables chartreux de votre connaissance; l'un se nomme le père Hilaire, et l'autre le frère Ambroise.

— Vous vous trompez, me répondit don Alphonse; je ne connais aucun chartreux.

— Pardonnez-moi, lui répliquai-je, vous avez vu à Xelva le frère Ambroise commissaire de l'Inquisition, et le père Hilaire greffier.

— Oh ciel! s'écria le gouverneur avec surprise, serait-il possible que Raphaël et Lamela fussent devenus chartreux?

— Oui vraiment, lui répondis-je : il y a déjà quelques années qu'ils ont fait profession. Le premier est procureur de la maison, et le second est portier. L'un est maître de la caisse, et l'autre de la porte. »

Le fils de don César rêva quelques moments, puis branlant la tête :

« M. le commissaire de l'Inquisition et son greffier, dit-il, m'ont bien la mine de jouer ici une nouvelle comédie.

— Cela peut être, lui répondis-je; pour moi, qui les ai entretenus, je vous avouerai que je juge d'eux plus favorablement. Il est vrai qu'on ne voit point le fond des cœurs; mais, selon toutes les apparences, ce sont deux fripons convertis.

— Cela se peut, reprit don Alphonse. Il y a bien des libertins qui, après avoir scandalisé le monde par leurs dérèglements, s'enferment dans les cloîtres pour en faire une rigoureuse pénitence : je souhaite que nos deux moines soient de ces libertins-là.

— Eh! pourquoi, lui dis-je, n'en seraient-ils pas? Ils ont volontairement embrassé l'état monastique, et il y a déjà longtemps qu'ils vivent en bons religieux.

— Vous me direz tout ce qu'il vous plaira, me repartit le gouverneur, je n'aime pas que la caisse du couvent soit entre les mains de ce père Hilaire dont je ne puis m'empêcher de me défier. Quand je me souviens de ce beau récit qu'il nous fit de ses aven-

tures, je tremble pour les chartreux. Je veux croire avec vous qu'il a pris le froc de très-bonne foi ; mais la vue de l'or peut réveiller sa cupidité. Il ne faut pas mettre dans une cave un ivrogne qui a renoncé au vin. »

La défiance de don Alphonse fut pleinement justifiée peu de jours après : le père procureur et le frère portier disparurent avec la caisse. Cette nouvelle, qui se répandit aussitôt dans la ville, ne manqua pas d'égayer les railleurs, qui se réjouissent toujours du mal qui arrive aux moines rentés. Pour le gouverneur et moi, nous plaignîmes les chartreux, sans nous vanter de connaître les deux apostats. (X, 6.)

Gil Blas épouse la belle Antonia.

Deux jours après mon retour de Valence à Lirias, Basile le laboureur, mon fermier, vint à mon lever me demander la permission de me présenter Antonia, sa fille, qui souhaitait, disait-il, avoir l'honneur de saluer son nouveau maître. Je lui répondis que cela me ferait plaisir. Il sortit, et revint bientôt avec sa belle Antonia. Je crois pouvoir donner cette épithète à une fille de seize à dix-huit ans, qui joignait à des traits réguliers le plus beau teint et les plus beaux yeux du monde. Elle n'était vêtue que de serge; mais une riche taille, un port majestueux et des grâces qui n'accompagnent pas toujours la jeunesse relevaient la simplicité de son habillement. Elle n'avait point de coiffure, ses cheveux étaient seulement noués par derrière avec un bouquet de fleurs, à la façon des Lacédémoniennes.

Lorsque je la vis entrer dans ma chambre, je fus aussi frappé de sa beauté que les paladins de la cour de Charlemagne le furent des appas d'Angélique lorsque cette princesse parut devant eux. Au lieu de recevoir Antonia d'un air aisé et de lui dire des choses flatteuses, au lieu de féliciter son père sur le bonheur

d'avoir une si charmante fille, je demeurai étonné, troublé, interdit; je ne pus prononcer un seul mot. Scipion, qui s'aperçut de mon désordre, prit pour moi la parole, et fit les frais des louanges que je devais à cette aimable personne. Pour elle, qui ne fut point éblouie de ma figure en robe de chambre et en bonnet de nuit, elle salua sans être embarrassée de sa contenance, et me fit un compliment qui acheva de m'enchanter, quoiqu'il fût des plus communs.

Gil Blas tombe amoureux de la belle Antonia et demande sa main au père. La noce est célébrée au château de Lirias devant don Alphonse et Séraphine.

Chacun donna des louanges à ma future; et, si on la loua fort sous son habit de serge, on en fut encore plus charmé lorsqu'elle parut sous un plus riche habillement. Il semblait qu'elle n'en eût jamais porté d'autres, tant son air était noble et son action aisée.

Le moment où je devais par un doux hymen voir attacher mon sort au sien étant arrivé, don Alphonse me prit par la main pour me conduire à l'autel, et Séraphine fit le même honneur à la mariée. Nous nous rendîmes tous deux dans cet ordre à la chapelle du hameau, où le grand vicaire nous attendait pour nous marier; et cette cérémonie se fit aux acclamations des habitants de Lirias et de tous les riches laboureurs que Basile avait invités aux noces d'Antonia. (X, 8, 9.)

Gil Blas retourne à la cour.

Quatorze mois après cet heureux jour, Gil Blas éprouve deux grands chagrins : il perd le fils qui lui était né, et il perd Antonia elle-même, emportée par une fièvre violente. Une nouvelle imprévue vient le tirer de la noire mélancolie où il était plongé.

Scipion entra un matin dans ma chambre : « Monsieur, me dit-il d'un air fort agité, il se répand

dans la ville un bruit qui intéresse toute la monarchie : on dit que Philippe III ne vit plus[1] et que le prince son fils est sur le trône. On ajoute à cela, poursuivit-il, que le cardinal duc de Lerme a perdu son poste, qu'il lui est même défendu de paraître à la cour, et que don Gaspard de Guzman, comte d'Olivarès, est présentement premier ministre. »

Je me sentis un peu ému de cette nouvelle sans savoir pourquoi. Scipion s'en aperçut et me demanda si je ne prenais aucune part à ce grand changement.

« Eh! quelle part veux-tu que j'y prenne, lui répondis-je, mon enfant? J'ai quitté la cour; tous les changements qui peuvent y arriver me doivent être indifférents.

— Pour un homme de votre âge, reprit le fils de la Coscolina [2], vous êtes bien détaché du monde. A votre place j'aurais un désir curieux.

— Quel désir? interrompis-je.

— Ma foi, reprit-il, j'irais à Madrid montrer mon visage au jeune monarque, pour voir s'il me remettrait; c'est un plaisir que je me donnerais.

— Je t'entends, lui dis-je; tu voudrais que je retournasse à la cour pour y tenter de nouveau la fortune, ou plutôt pour y redevenir un avare et un ambitieux.

— Pourquoi vos mœurs s'y corrompraient-elles encore? me repartit Scipion. Ayez plus de confiance que vous n'en avez en votre vertu. Je vous réponds de vous-même. Les saines réflexions que votre disgrâce vous a fait faire sur la cour ne vous permettent point d'en redouter les dangers. Rembarquez-vous hardiment sur une mer dont vous connaissez tous les écueils.

— Tais-toi, flatteur, m'écriai-je en souriant; es-tu las

1. Philippe III meurt en 1621.

2. Scipion était le fils d'une bohémienne, nommée la Coscolina.

de me voir mener une vie tranquille? Je croyais que mon repos t'était plus cher. »

Dans cet endroit de notre conversation, don César et son fils arrivèrent. Ils me confirmèrent la nouvelle de la mort du roi, ainsi que le malheur du duc de Lerme. Ils m'apprirent de plus que ce ministre, ayant fait demander la permission de se retirer à Rome, n'avait pu l'obtenir, et qu'il lui était ordonné de se rendre à son marquisat de Dénia. Ensuite, comme s'ils eussent agi de concert avec mon secrétaire, ils me conseillèrent d'aller à Madrid me présenter aux yeux du nouveau roi, puisque j'en étais connu, et que je lui avais même rendu des services que les grands récompensent assez volontiers.

« Pour moi, dit don Alphonse, je ne doute pas qu'il ne les reconnaisse. Philippe IV doit payer les dettes du prince d'Espagne.

— J'ai le même pressentiment, dit don César, et je regarde le voyage de Santillane à la cour comme une occasion pour lui de parvenir aux grands emplois.

— En vérité, messeigneurs, m'écriai-je, vous ne pensez pas bien ce que vous dites! Il semble, à vous entendre l'un et l'autre, que je n'ai qu'à me rendre à Madrid pour avoir la clef d'or ou quelque gouvernement. Vous êtes dans l'erreur. Je suis au contraire bien persuadé que le roi ne ferait aucune attention à ma figure si je m'offrais à ses regards. J'en ferai, si vous le souhaitez, l'épreuve pour vous désabuser. »

Les seigneurs de Leyva me prirent au mot, et je ne pus me défendre de leur promettre que je partirais incessamment pour Madrid. Sitôt que mon secrétaire me vit déterminé à faire ce voyage, il en ressentit une joie immodérée; il s'imaginait que je ne paraîtrais pas plus tôt devant le nouveau monarque, que ce prince me démêlerait dans la foule et m'accablerait d'honneurs et de biens. Là-dessus, se berçant des plus brillantes chimères, il m'élevait aux premières charges de l'État, et se poussait à la faveur de mon élévation.

Je me disposai donc à retourner à la cour, non dans la vue d'y sacrifier encore à la fortune, mais pour contenter don César et son fils, qui avaient dans l'esprit que je posséderais bientôt les bonnes grâces du souverain. Il est vrai que je me sentais au fond de l'âme quelque envie d'éprouver si ce jeune prince me reconnaîtrait. Entraîné par ce mouvement curieux, sans espérance et sans dessein de tirer quelque avantage du nouveau règne, je pris le chemin de Madrid avec Scipion. (XI, 1.)

Le style d'un homme d'État.

Le nouveau roi fait bon accueil à Gil Blas, le duc d'Olivarès le prend en amitié et lui donne sa confiance. Voilà Gil Blas rengagé de plus belle à la cour. Il y restera dix-sept ans : mais, instruit et amélioré par l'expérience de la vie, il ne s'y gâtera pas : il évitera les dangers qui l'ont une fois perdu.

J'étais à peine habillé le lendemain matin, qu'on me vint chercher de la part de Monseigneur. Je fus bientôt auprès de Son Excellence, qui me dit :

« Oh çà ! Santillane, voyons un peu ce que tu sais faire. Tu m'as dit que le duc de Lerme te donnait des mémoires à rédiger ; j'en ai un que je te destine pour ton coup d'essai. Je vais t'en dire la matière ; écoute-moi attentivement : il est question de composer un ouvrage qui prévienne le public en faveur de mon ministère. J'ai déjà fait courir le bruit secrètement que j'ai trouvé les affaires fort dérangées : il s'agit présentement d'exposer aux yeux de la cour et de la ville le misérable état où la monarchie est réduite. Il faut faire là-dessus un tableau qui frappe le peuple et l'empêche de regretter mon prédécesseur. Après cela, tu vanteras les mesures que j'ai prises pour rendre le règne du roi glorieux, ses États florissants et ses sujets parfaitement heureux. »

Après que Monseigneur m'eût parlé de cette sorte, il me mit entre les mains un papier qui contenait les

justes sujets qu'on avait de se plaindre de l'administration précédente; et je me souviens qu'il y avait dix articles, dont le moins important était capable d'alarmer les bons Espagnols; puis, m'ayant fait passer dans un petit cabinet voisin du sien, il m'y laissa travailler en liberté. Je commençai donc à composer mon mémoire le mieux qu'il me fut possible. J'exposai d'abord le mauvais état où se trouvait le royaume : les finances dissipées, les revenus royaux engagés à des partisans, et la marine ruinée. Je rapportai ensuite les fautes commises par ceux qui avaient gouverné l'État sous le dernier règne, et les suites fâcheuses qu'elles pouvaient avoir. Enfin, je peignis la monarchie en péril, et censurai si vivement le précédent ministère, que la perte du duc de Lerme était, suivant mon mémoire, un grand bonheur pour l'Espagne. Pour dire la vérité, quoique je n'eusse aucun ressentiment contre ce seigneur, je ne fus pas fâché de lui rendre ce bon office. Voilà l'homme!

Enfin, après une peinture effrayante des maux qui menaçaient l'Espagne, je rassurais les esprits en faisant avec art concevoir aux peuples de belles espérances pour l'avenir. Pour cet effet, je faisais parler le comte d'Olivarès comme un restaurateur envoyé du ciel pour le salut de la nation; je promettais monts et merveilles. En un mot j'entrai si bien dans les vues du nouveau ministre, qu'il parut surpris de mon ouvrage lorsqu'il l'eut lu tout entier.

« Santillane, me dit-il, je ne t'aurais pas cru capable de composer un pareil mémoire. Sais-tu bien que tu viens de faire un morceau digne d'un secrétaire d'État? Je ne m'étonne plus si le duc de Lerme exerçait ta plume. Ton style est concis et même élégant; mais je le trouve un peu trop naturel [1]. »

En même temps, m'ayant fait remarquer les endroits qui n'étaient pas de son goût, il les changea; et je

1. C'est la définition du style même de Lesage.

jugeai par ses corrections qu'il aimait les expressions recherchées et l'obscurité. Néanmoins, quoiqu'il voulût de la noblesse, ou, pour mieux dire, du précieux dans la diction, il ne laissa pas de conserver les deux tiers de mon mémoire; et, pour me témoigner jusqu'à quel point il en était satisfait, il m'envoya par don Raimond trois cents pistoles à l'issue de mon dîner.

Quelques jours après, Monseigneur fit imprimer notre mémoire, qui ne fut pas plus tôt rendu public, qu'il devint le sujet de toutes les conversations de Madrid. Le peuple, ami de la nouveauté, fut charmé de cet écrit; l'épuisement des finances, qui était peint avec de vives couleurs, le révolta contre le duc de Lerme; et si les coups de griffe qu'y recevait ce ministre ne furent pas applaudis de tout le monde, du moins ils trouvèrent des approbateurs. Quant aux magnifiques promesses que le comte d'Olivarès y faisait, et entre autres celle de fournir par une sage économie aux dépenses de l'État sans incommoder les sujets, elles éblouirent les citoyens en général, et les confirmèrent dans la grande opinion qu'ils avaient déjà de ses lumières : si bien que toute la ville retentit de ses louanges.

Ce ministre, ravi de se voir parvenu à son but, qui n'avait été, dans cet ouvrage, que de s'attirer l'affection publique, voulut la mériter véritablement par une action louable et qui fût utile au roi. Pour cette effet, il eut recours à l'invention de l'empereur Galba, c'est-à-dire qu'il fit rendre gorge aux particuliers qui s'étaient enrichis, Dieu sait comment, dans les régies royales. Quand il eut tiré de ces sangsues le sang qu'elles avaient sucé, et qu'il en eut rempli les coffres du roi, il entreprit de l'y conserver, en faisant supprimer toutes les pensions, sans en excepter la sienne, aussi bien que les gratifications qui se faisaient des deniers du prince. Pour réussir dans ce dessein, qu'il ne pouvait exécuter sans changer la face du gouvernement, il me chargea de composer un

nouveau mémoire dont il me dit la substance et la forme. Ensuite il me recommanda de m'élever autant qu'il me serait possible au-dessus de la simplicité ordinaire de mon style, pour donner plus de noblesse à mes phrases.

« Cela suffit, monseigneur, lui dis je; Votre Excellence veut du sublime et du lumineux, elle en aura. »

Je m'enfermai dans le même cabinet où j'avais déjà travaillé; et là, je me mis à l'ouvrage, après avoir invoqué le génie éloquent de l'archevêque de Grenade.

Je débutai par représenter qu'il fallait garder avec soin tout l'argent qui était dans le Trésor royal, et qu'il ne devait être employé qu'aux seuls besoins de la monarchie, comme étant un fonds sacré qu'il était à propos de réserver pour tenir en respect les ennemis de l'Espagne. Ensuite je faisais voir au monarque, car c'était à lui que s'adressait le mémoire, qu'en ôtant toutes les pensions et gratifications qui se prenaient sur ses revenus ordinaires, il ne se priverait point pour cela du plaisir de récompenser ceux de ses sujets qui se rendraient dignes de ses grâces, puisque, sans toucher à son trésor, il était en état de leur donner de grandes récompenses : qu'il avait pour les uns des vice-royautés, des gouvernements, des ordres de chevalerie, des emplois militaires; pour les autres, des commanderies ou des pensions dessus, des titres avec des magistratures; et enfin toutes sortes de bénéfices pour les personnes consacrées au culte des autels.

Ce mémoire, qui était beaucoup plus long que le premier, m'occupa près de trois jours; mais heureusement, je le fis à la fantaisie de mon maître, qui, le trouvant écrit avec emphase et farci de métaphores, m'accabla de louanges.

« Je suis bien content de cela », me dit-il, en me montrant les endroits les plus enflés; « voilà des expressions marquées au bon coin. Courage, mon ami, je prévois que tu me seras d'une grande utilité. »

Cependant, malgré les applaudissements qu'il me

prodigua, il ne laissa pas de retoucher le mémoire. Il y mit beaucoup du sien, et fit une pièce d'éloquence qui charma le roi et toute la cour. La ville y joignit son approbation, augura bien pour l'avenir, et se flatta que la monarchie reprendrait son ancien lustre sous le ministère d'un si grand personnage. Son Excellence, voyant que cet écrit lui faisait beaucoup d'honneur, voulut, pour la part que j'y avais, que j'en recueillisse quelque fruit; elle me fit donner une pension de cinq cents écus sur la commanderie de Castille : ce qui me parut une récompense honnête de mon travail, et me fut d'autant plus agréable que ce n'était pas un bien mal acquis, quoique je l'eusse gagné bien aisément. (XI, 5, 6.)

Un poète à l'hôpital.

Un jour, je passai devant la porte d'un hôpital, il me prit envie d'y entrer. Je parcourus deux ou trois salles remplies de malades alités, en promenant ma vue de toutes parts. Parmi ces malheureux, que je ne regardais pas sans compassion, j'en remarquai un qui me frappa; je crus reconnaître en lui Fabrice, mon ancien camarade et mon compatriote. Pour le voir de plus près, je m'approchai de son lit, et ne pouvant douter que ce ne fût le poète Nunez, je demeurai quelques moments à le considérer sans rien dire. De son côté, il me remit aussi et m'envisagea de la même façon. Enfin, rompant le silence :

« Mes yeux, lui dis-je, ne me trompent-ils point? Est-ce en effet Fabrice que je rencontre ici?

— C'est lui-même, répondit-il froidement, et tu ne dois pas t'en étonner. Depuis que je t'ai quitté, j'ai toujours fait le métier d'auteur, j'ai composé des romans, des comédies, toutes sortes d'ouvrages d'esprit. J'ai fait mon chemin : je suis à l'hôpital. »

Je ne pus m'empêcher de rire de ces paroles, et

encore plus de l'air sérieux dont il les avait accompagnées.

« Eh quoi! m'écriai-je, ta muse t'a conduit dans ce lieu! elle t'a joué ce vilain tour-là!

— Tu le vois! répondit-il; cette maison sert souvent de retraite aux beaux esprits. Tu as bien fait, mon enfant, poursuivit-il, de prendre une autre route que moi. Mais tu n'es plus, ce me semble, à la cour, et tes affaires ont changé de face : je me souviens même d'avoir ouï dire que tu étais en prison par ordre du roi.

— On t'a dit la vérité, lui répliquai-je; la situation charmante où tu me laissas quand nous nous séparâmes fut peu de temps après suivie d'un revers de fortune qui m'enleva mes biens et ma libérté. Cependant, mon ami, *post nubila Phœbus*; tu me revois dans un état plus brillant encore que celui où tu m'as vu.

— Cela n'est pas possible, dit Nunez; ton maintien est sage et modeste; tu n'as pas l'air vain et insolent que donne ordinairement la prospérité.

— Les disgrâces, repris-je, ont purifié ma vertu; et j'ai appris à l'école de l'adversité à jouir des richesses sans m'en laisser posséder.

— Dis-moi donc, interrompit Fabrice en se mettant avec transport à son séant, quel peut être ton emploi? Que fais-tu présentement? Serais-tu intendant d'un grand seigneur ruiné, ou de quelque veuve opulente?

— J'ai un meilleur poste, lui repartis-je; mais dispense-moi, je te prie, de t'en dire davantage à présent, je satisferai une autre fois ta curiosité. Je me contente en ce moment de t'apprendre que je suis en état de te faire plaisir, ou plutôt de te mettre à ton aise pour le reste de tes jours, pourvu que tu me promettes de ne plus composer d'ouvrages d'esprit, soit en vers, soit en prose. Te sens-tu capable de me faire un si grand sacrifice?

— Je l'ai déjà fait au ciel, me dit-il, dans une maladie mortelle dont tu me vois échappé. Un père de Saint-

Dominique m'a fait abjurer la poésie, comme un amusement qui, s'il n'est pas criminel, détourne du moins du but de la sagesse.

— Je t'en félicite, lui repartis-je, mon cher Nunez; tu as fort bien fait, mon ami; mais gare la rechute!

— Oh! me repartit-il d'un air résolu, c'est ce que je n'appréhende point du tout. J'ai pris une ferme résolution d'abandonner les muses : quand tu es entré dans cette salle, je composais des vers pour leur dire un éternel adieu.

— Monsieur Fabrice, lui dis-je alors en branlant la tête, je ne sais si nous devons, le père de Saint-Dominique et moi, nous fier à votre abjuration : vous me paraissez furieusement épris de ces doctes pucelles.

— Non, non, me répondit-il, j'ai rompu tous les nœuds qui m'attachaient à elles. J'ai plus fait, j'ai pris le public en aversion, et ma haine est juste. Il ne mérite pas qu'il y ait des auteurs qui veuillent lui consacrer leurs travaux; je serais fâché de faire quelque production qui lui plût. Ne crois pas, continua-t-il, que le chagrin me dicte ce langage; je te parle de sang-froid. Je méprise autant les applaudissements du public que ses sifflets. On ne sait qui gagne ou qui perd avec lui : c'est un capricieux qui pense aujourd'hui d'une façon, et qui demain pensera d'une autre. Que les poètes dramatiques sont fous de tirer vanité de leurs pièces quand elles réussissent! Quelque bruit qu'elles fassent dans leur nouveauté sur la scène, elles se soutiennent rarement après l'impression; et si on les remet au théâtre vingt ans après, elles sont pour la plupart assez mal reçues. La génération présente accuse de mauvais goût celle qui l'a précédée, et ses jugements sont contredits à leur tour par ceux de la génération suivante. C'est ce que j'ai toujours remarqué, et de là je conclus que les auteurs qui sont applaudis présentement doivent s'attendre à être sifflés dans la suite. Il en est de même des romans et des autres livres amusants qu'on met au jour; quoi-

qu'ils aient d'abord une approbation générale, ils tombent insensiblement dans le mépris. L'honneur qui nous revient de l'heureux succès d'un ouvrage n'est donc qu'une pure chimère, qu'une illusion de l'esprit, qu'un feu de paille dont la fumée se dissipe bientôt dans les airs. »

Quoique je jugeasse bien que le poète des Asturies ne parlait ainsi que par mauvaise humeur, je ne fis pas semblant de m'en apercevoir.

« Je suis ravi, lui dis-je, que tu sois dégoûté du bel esprit, et radicalement guéri de la rage d'écrire. Tu peux compter que je te ferai donner incessamment un emploi où tu pourras t'enrichir sans être obligé de faire une grande dépense de génie.

— Tant mieux, s'écria-t-il, l'esprit me pue [1], et je le regarde à l'heure qu'il est comme le présent le plus funeste que le ciel puisse faire à l'homme.

— Je souhaite, repris-je, mon cher Fabrice, que tu conserves toujours les sentiments où tu es. Si tu persistes à vouloir quitter la poésie, je te le répète, je te ferai obtenir bientôt un poste honnête et lucratif. Mais, en attendant que je te rende ce service, ajoutai-je en lui présentant une bourse où il y avait une soixantaine de pistoles, je te prie de recevoir cette petite marque d'amitié.

— O généreux ami ! » s'écria le fils du barbier Nunez, transporté de joie et de reconnaissance ; « quelles grâces n'ai-je pas à rendre au ciel de t'avoir fait entrer dans cet hôpital, d'où je vais dès ce jour sortir par ton assistance ! »

Avant que de nous séparer, je lui enseignai ma demeure, et l'invitai à venir me voir aussitôt que sa santé serait rétablie. Il fit paraître une extrême surprise lorsque je lui dis que j'étais logé chez le comte d'Olivarès.

« O trop heureux Gil Blas ! me dit-il, dont le sort est

1. C'est-à-dire, *je suis dégoûté de l'esprit.*

de plaire aux ministres, je me réjouis de ton bonheur, puisque tu en fais un si bon usage. » (XI, 7.)

La fin de deux bandits.

A Tolède, Gil Blas assiste à un lugubre *autodafé* de l'Inquisition, où il retrouve deux de ses anciennes connaissances.

Avant le lever du soleil, j'entendis sonner toutes les cloches de la ville; et l'on faisait ce carillon pour avertir le peuple qu'on allait commencer l'*autodafé*. Curieux de voir cette effrayante fête, que je n'avais pas encore vue, je m'habillai à la hâte et me rendis à l'Inquisition. Il y avait tout auprès, et le long des rues par où la procession devait passer, des échafauds, sur l'un desquels je me plaçai pour mon argent. J'aperçus bientôt les dominicains, qui marchaient les premiers, précédés de la bannière de l'Inquisition. Ces bons pères étaient immédiatement suivis des tristes victimes que le Saint-Office voulait immoler ce jour-là. Ces malheureux allaient l'un après l'autre, la tête et les pieds nus, ayant chacun un cierge à la main, et son parrain[1] à son côté. Les uns avaient un grand scapulaire de toile jaune, parsemé de croix de Saint-André peintes en rouge et appelé *san-benito*; les autres portaient des *carochas*, qui sont des bonnets de carton élevés en forme de pain de sucre et couverts de flammes et de figures diaboliques.

Comme je regardais de tous mes yeux ces infortunés avec une compassion que je me gardais bien de laisser paraître, de peur qu'on ne m'en fît un crime, je crus reconnaître parmi ceux qui avaient la tête ornée de *carochas*, le révérend père Hilaire et son compagnon le frère Ambroise. Ils passèrent si près de moi, que, ne pouvant m'y tromper : « Que vois-je? dis-je en moi-

1. Chaque prisonnier avait à ses côtés une personne qui en répondait.

même. Le ciel, las des désordres de la vie de ces deux scélérats, les a donc livrés à la justice de l'Inquisition ! » En parlant de cette sorte, je me sentis saisir d'effroi; il me prit un tremblement universel, et mes esprits se troublèrent au point que je pensai m'évanouir. La liaison que j'avais eue avec ces fripons, l'aventure de Xelva, enfin tout ce que nous avions fait ensemble, vint dans ce moment s'offrir à ma pensée, et je m'imaginai ne pouvoir assez remercier Dieu de m'avoir préservé du scapulaire et des *carochas*. (XII, 1.)

Un ministre dans sa retraite.

Gil Blas reste vingt-deux ans commis du comte-duc d'Olivarès. Il accomplit encore quelques missions douteuses, mais il s'en tire aussi honorablement que possible. Du moins il n'est plus insolent, il n'est plus avide, il n'est plus vaniteux. Il oblige ses amis : il obtient pour don Alphonse le titre de vice-roi d'Aragon, pour son ancien geôlier Tordesillas la charge de gouverneur de la prison royale de Valladolid. Fait noble malgré lui, il met ses titres dans un tiroir. Sa carrière est encore une fois interrompue par la brusque disgrâce du duc d'Olivarès, survenue à l'occasion de la Révolution de Portugal. Le premier ministre se retira alors dans son château de Loeches.

On peut dire que, pendant trois mois, Monseigneur ne sentit dans la solitude que trouble et que chagrin; mais son confesseur, qui était un religieux de l'ordre de Saint-Dominique, et qui joignait à une solide piété une mâle éloquence, eut le pouvoir de le consoler. A force de lui représenter avec énergie qu'il ne devait plus penser qu'à son salut, il eut, avec le secours de la grâce, le bonheur de détacher son esprit de la cour. Son Excellence ne voulut plus savoir de nouvelles de Madrid, et n'eut plus d'autre soin que de se disposer à bien mourir. Madame d'Olivarès, de son côté, faisant un assez bon usage de sa retraite, trouva dans le couvent dont elle était fondatrice une consolation préparée par la Providence; il y eut, parmi les religieuses, de saintes filles dont les discours pleins

d'onction tournèrent insensiblement en douceur l'amertume de sa vie. A mesure que mon maître détournait sa pensée des affaires du monde, il devenait plus tranquille. Voici de quelle manière il réglait sa journée : il passait presque toute la matinée à entendre des messes dans l'église des religieuses, ensuite il revenait dîner; après quoi il s'amusait pendant deux heures à jouer à toutes sortes de jeux avec moi et quelques-uns de ses plus affectionnés domestiques; puis il se retirait ordinairement tout seul dans son cabinet, où il demeurait jusqu'au coucher du soleil; alors il faisait le tour de son jardin, ou bien il allait en carrosse se promener aux environs de son château, accompagné tantôt de son confesseur, et tantôt de moi.

Un jour que j'étais seul avec lui, et que j'admirais la sérénité qui brillait sur son visage, je pris la liberté de lui dire :

« Monseigneur, permettez-moi de laisser éclater ma joie; à l'air de satisfaction que je vous vois, je juge que Votre Excellence commence à s'accoutumer à la retraite.

— J'y suis déjà tout accoutumé, me répondit-il; et, quoique je sois depuis longtemps dans l'habitude de m'occuper d'affaires, je te proteste, mon enfant, que je prends de jour en jour plus de goût à la vie douce et paisible que je mène ici. »

Monseigneur, pour varier ses occupations, s'amusait aussi quelquefois à cultiver son jardin. Un jour, que je le regardais travailler, il me dit en plaisantant :

« Tu vois, Santillane, un ministre banni de la cour devenu jardinier à Loeches.

— Monseigneur, lui répondis-je sur le même ton, je m'imagine voir Denys de Syracuse maître d'école à Corinthe. »

Mon maître sourit de ma réponse, et ne me sut pas mauvais gré de la comparaison.

Nous étions tous ravis au château de voir le patron,

supérieur à sa disgrâce, trouver des charmes dans une vie si différente de celle qu'il avait toujours menée, lorsque nous nous aperçûmes avec douleur qu'il changeait à vue d'œil. Il devint sombre, rêveur, et tomba dans une mélancolie profonde. Il cessa de jouer avec nous, et ne parut plus sensible à tout ce que nous pouvions inventer pour le divertir. Il s'enfermait, après son dîner, dans son cabinet, où il demeurait tout seul jusqu'au soir. Nous nous imaginions que sa tristesse était causée par des retours de sa grandeur passée, et, dans cette opinion, nous lâchions après lui le père dominicain, dont pourtant l'éloquence ne pouvait triompher de la mélancolie de Monseigneur, laquelle, au lieu de diminuer, semblait aller en augmentant.

Il me vint dans l'esprit que la tristesse de ce ministre pouvait avoir une cause particulière qu'il ne voulait pas dire; ce qui me fit former le dessein de lui arracher son secret. Pour y parvenir, j'épiai le moment de lui parler sans témoin; et, l'ayant trouvé :

« Monseigneur, lui dis-je d'un air mêlé de respect et d'affection, est-il permis à Gil Blas d'oser faire une question à son maître?

— Tu peux parler, me répondit-il, je te le permets.

— Qu'est devenu, repris-je, cet air content qui paraissait sur le visage de Votre Excellence? N'auriez-vous plus l'ascendant que vous aviez pris sur la fortune? Votre faveur perdue exciterait-elle en vous de nouveaux regrets? Seriez-vous replongé dans cet abîme d'ennui d'où votre vertu vous avait tiré?

— Non, grâce au ciel, repartit le ministre, ma mémoire n'est plus occupée du personnage que j'ai fait à la cour, et j'ai pour jamais oublié les honneurs qu'on m'y a rendus.

— Eh! pourquoi donc, lui répliquai-je, si vous avez la force de n'en plus rappeler le souvenir, avez-vous la faiblesse de vous abandonner à une mélancolie qui nous alarme tous? Qu'avez-vous, mon cher maître? poursuivis-je en me jetant à ses genoux; vous avez

sans doute un secret chagrin qui vous dévore : pouvez-vous en faire un mystère à Santillane, dont vous connaissez la discrétion, le zèle et la fidélité? Par quel malheur ai-je perdu votre confiance?

— Tu la possèdes toujours, me dit Monseigneur; mais je t'avouerai que j'ai de la répugnance à te révéler ce qui fait le sujet de la tristesse où tu me vois enseveli; cependant je ne puis tenir contre les instances d'un serviteur et d'un ami tel que toi. Apprends donc ce qui fait ma peine; ce n'est qu'au seul Santillane que je puis me résoudre à faire une pareille confidence. Oui, continua-t-il, je suis la proie d'une noire mélancolie qui consume peu à peu mes jours; je vois presque à tout moment un spectre qui se présente devant moi sous une forme effroyable. J'ai beau me dire à moi-même que ce n'est qu'une illusion, qu'un fantôme qui n'a rien de réel : ses apparitions continuelles me blessent la vue et m'inquiètent. Si j'ai la tête assez forte pour être persuadé qu'en voyant ce spectre je ne vois rien, je suis assez faible pour m'affliger de cette vision. Voilà ce que tu m'as forcé de te dire, ajouta-t-il; juge à présent si j'ai tort de vouloir cacher à tout le monde la cause de ma mélancolie. »

J'appris avec autant de douleur que d'étonnement une chose si extraordinaire, et qui supposait un dérangement dans la machine.

« Monseigneur, dis-je au ministre, cela ne viendrait-il point du peu de nourriture que vous prenez? car votre sobriété est excessive.

— C'est ce que j'ai pensé tout d'abord, répondit-il; et, pour éprouver si c'était à la diète que je m'en devais prendre, je mange depuis quelques jours plus qu'à l'ordinaire; et tout cela est inutile, le fantôme ne disparaît point.

— Il disparaîtra, repris-je pour le consoler; et si Votre Excellence voulait un peu se dissiper en jouant encore avec ses fidèles serviteurs, je crois qu'elle ne tarderait guère à se voir délivrée de ses noires vapeurs. »

Peu de temps après cet entretien, Monseigneur tomba malade; et, sentant que l'affaire deviendrait sérieuse, il envoya chercher deux notaires à Madrid, pour leur faire faire son testament. Il fit venir aussi trois fameux médecins qui avaient la réputation de guérir quelquefois leurs malades. Aussitôt que le bruit de l'arrivée de ces derniers se répandit dans le château, on n'y entendit que des plaintes et des gémissements; on y regarda la mort du maître comme prochaine, tant on y était prévenu contre ces messieurs! Ils avaient amené avec eux un apothicaire et un chirurgien, ordinaires exécuteurs de leurs ordonnances. Ils laissèrent d'abord les notaires faire leur métier, après quoi ils se disposèrent à faire le leur. Comme ils étaient dans les principes du docteur Sangrado, dès la première consultation ils ordonnèrent saignées sur saignées, en sorte que, au bout de six jours, ils réduisirent le comte-duc à l'extrémité, et le septième ils le délivrèrent de sa vision.

Après la mort de ce ministre, il régna dans le château de Loeches une vive et sincère douleur. Tous ses domestiques le pleurèrent amèrement. Bien loin de se consoler de sa perte par la certitude d'être compris dans son testament, il n'y en avait pas un qui n'eût volontiers renoncé à son legs pour le rappeler à la vie. Pour moi, qu'il avait le plus chéri, et qui m'étais attaché à lui par pure inclination pour sa personne, j'en fus encore plus touché que les autres. Je doute qu'Antonia m'ait coûté plus de larmes que le comte-duc. (XII, 10, 11.)

Retraite définitive. — Second mariage de Gil Blas.

Nous partîmes enfin de Madrid un beau jour au lever de l'aurore, et nous prîmes la route de Cuença. Voici dans quel ordre et dans quel équipage : nous

étions, mon confident et moi, dans une chaise tirée par deux mules conduites par un postillon; trois mulets chargés de nos hardes et de notre argent, et menés par deux palefreniers, nous suivaient immédiatement; et deux grands laquais, choisis par Scipion, venaient ensuite, montés sur deux mules et armés jusqu'aux dents : les palefreniers, de leur côté, portaient des sabres, et le postillon avait deux bons pistolets à l'arçon de sa selle. Comme nous étions sept hommes, dont il y en avait six fort résolus, je me mis gaiement en chemin, sans appréhender pour mon legs. Dans les villages par où nous passions, nos mulets faisaient orgueilleusement entendre leurs sonnettes; les paysans accouraient à leurs portes pour voir défiler notre équipage, qui leur paraissait tout au moins celui d'un grand qui allait prendre possession d'une vice-royauté.

J'employai quinze jours à me rendre à Lirias, rien ne m'obligeant d'y aller à grandes journées; tout ce que je souhaitais, c'était d'y arriver heureusement; et mon souhait fut exaucé. La vue de mon château m'inspira d'abord quelques pensées tristes, en me rappelant le souvenir d'Antonia; mais je sus bientôt m'en distraire, ne voulant m'occuper que de ce qui pouvait me faire plaisir, outre que vingt-deux ans, qui s'étaient écoulés depuis sa mort, en avaient fort affaibli le sentiment.

Gil Blas fait la connaissance d'un gentilhomme du voisinage, Don Juan de Jutella : il s'éprend de sa sœur Dorothée et, quoique Gil Blas soit beaucoup plus âgé qu'elle, Dorothée veut bien avouer « qu'elle n'a point de répugnance à lier son sort au sien ».

Je fis donc allumer pour la seconde fois le flambeau de l'hyménée, et je n'eus pas sujet de m'en repentir. Dorothée, en femme vertueuse, se fit un plaisir de son devoir; et sensible au soin que je prenais d'aller au-devant de ses désirs, elle s'attacha bientôt à moi comme si j'eusse été jeune. D'une autre part, don Juan

et ma filleule[1] s'enflammèrent d'une ardeur mutuelle, et, ce qu'il y a de singulier, les deux belles-sœurs conçurent l'une pour l'autre la plus vive et la plus sincère amitié. De mon côté, je trouvai dans mon beau-frère tant de bonnes qualités, que je me sentis naître pour lui une véritable affection, qu'il ne paya point d'ingratitude. Enfin, l'union qui régnait entre nous était telle, que le soir, lorsqu'il fallait nous quitter pour nous rassembler le lendemain, cette séparation ne se faisait pas sans peine; ce qui fut cause que des deux familles nous résolûmes de n'en faire qu'une, qui demeurait tantôt au château de Lirias, et tantôt à celui de Jutella, auquel, pour cet effet, on fit de grandes réparations des pistoles de Son Excellence.

Il y a déjà trois ans, ami lecteur, que je mène une vie délicieuse avec des personnes si chères. Pour comble de satisfaction, le ciel a daigné m'accorder deux enfants, dont l'éducation va devenir l'amusement de mes vieux jours. (XII, 13, 14.)

1. Fille de Scipion et femme de don Juan.

HISTOIRE

DE GUZMAN D'ALFARACHE

Les gueux.

Guzman d'Alfarache est un jeune aventurier, gourmand, paresseux, menteur, fripon, effronté, spirituel d'ailleurs, le type du parfait *picaro*. Les hasards de sa vie nomade l'amènent à Rome, où il va, pendant quelques mois, faire métier de mendiant. Il décrit joliment ce monde des *gueux* : la peinture qu'il en fait annonce certaines des pages les plus colorées de *Notre-Dame de Paris*, de V. Hugo.

J'arrivai à un bourg à dix milles de Gênes, et je m'y arrêtai pour m'y délasser pendant quelques heures. J'achevai là de dépenser ma pistole : ensuite, m'abandonnant à la Providence, je poursuivis mon chemin. Je me trouvai bien heureux d'être accoutumé à la mauvaise fortune, et d'avoir déjà quelques principes de l'art de gueuser; sans cela, que serais-je devenu? J'aurais été fort à plaindre, au lieu qu'avec le talent d'exercer la charité du prochain, on peut sans argent voyager en Italie. Il faut rendre cette justice aux Italiens qu'il n'y a point dans le monde de nation plus charitable que la leur. Pour preuve de cela, c'est que je poussai jusqu'à Rome sans dépenser même un sou de tout l'argent que je reçus en chemin et que je gardai. On me donnait dans les villages plus de viande et de pain que je n'en pouvais manger. La gueuserie

dans ces pays-là est donc d'une grande ressource pour les gens d'esprit malaisés qui veulent sacrifier à la paresse : aussi je m'acoquinai si fort à ce métier que je n'en cherchai plus d'autre.

Je commençai donc à promener mes haillons dans les rues de Rome et à demander l'aumône en gueux qui déjà se croyait un maître, et qui pourtant n'était encore qu'un apprenti, en comparaison des mendiants de ce pays-là. Il y en eut entre autres un jeune qui, remarquant de quelle façon je m'y prenais, jugea que j'avais besoin de leçons et voulut bien m'en donner. Nous nous associâmes tous deux, et, pour me rendre plus utile à la société, il m'apprit les différentes manières et les tons divers dont il fallait demander aux uns et aux autres, sans parler de la variété des discours qu'on leur devait tenir. « Les hommes, me dit-il, ne sont point touchés de ces voix plaintives et lamentables dont les gueux font retentir les airs : ils mettent plus volontiers la main à la poche quand on leur demande très simplement pour l'amour de Dieu. Quant aux femmes, continua-t-il, comme les unes sont dévotes à la Sainte Vierge, les autres à Notre-Dame du Rosaire, c'est par là que nous les empaumons. Il est bon aussi de leur souhaiter qu'elles soient préservées de tout péché mortel, de faux témoignage, du pouvoir des traîtres et des méchantes langues. Ces sortes de vœux, faits en termes énergiques et d'une voix forte, leur arrachent l'argent du fond de l'âme. »

Il m'enseigna de plus de quelle manière on pouvait inspirer de la compassion aux riches et, ce qui est encore plus difficile, aux dévots de profession. En un mot, je reçus de lui de si bonnes instructions que je m'en trouvai fort bien. Je connaissais déjà Rome, depuis le pape jusqu'au dernier de ses marmitons. De peur de fatiguer mes pratiques à force de leur demander, j'avais divisé la ville en sept quartiers, dont j'en visitais régulièrement un chaque jour. Je n'étais pas moins exact à parcourir les églises, quand

on y célébrait des fêtes, et je faisais alors dans ces endroits-là de copieuses recettes de menue monnaie. A l'égard des morceaux de pain qui m'étaient ordinairement donnés aux portes des maisons, j'en vendais le superflu aux pauvres honteux qui, par la secrète assistance des fidèles, étaient en état de les payer comptant. Des villageois et d'autres gens qui engraissaient de la volaille et des cochons en achetaient aussi; mais les faiseurs de pain d'épices étaient ceux de mes chalands avec qui je trouvais le mieux mon compte. Je faisais encore de l'argent de toutes les vieilles hardes que m'apportaient pour me couvrir la peau les personnes charitables, qui ne pouvaient sans pitié voir un garçon de mon âge presque nu, surtout pendant l'hiver.

Depuis ce temps-là, ayant fait connaissance avec les premières doctrines de notre faculté de gueuserie, j'achevai de me perfectionner par leurs conseils et par leur exemple. J'allai avec eux dans les grandes maisons quand on y faisait des aumônes publiques. Un jour que nous étions une trentaine pour le moins à la porte d'un ambassadeur de France, j'entendis un de mes confrères qui disait devant moi :

« Regardez ce vilain gourmand d'Espagnol, il gâte le métier. S'il arrive le ventre plein dans un endroit où quelqu'un lui présente de la soupe ou de la viande, il n'en veut point. Cela nous perd : on juge par là que les pauvres, pour la plupart, en ont plus qu'il ne leur en faut. »

Un de mes anciens qui me connaissait, ayant ouï ces paroles, dit au gueux qui venait de les prononcer : « Paix, camarade. Ne voyez-vous pas bien que c'est un étranger qui n'est pas encore instruit de nos règles? Laissez-moi faire : je veux l'endoctriner; il n'a pas la tête dure, et je puis vous assurer que dans peu il en vaudra bien un autre. »

Après avoir ainsi pris mon parti, il m'appela tout bas, et, me tirant à l'écart, il me fit plusieurs questions. Il me demanda de quel endroit d'Espagne

j'étais, comment je me nommais, depuis quel temps je demeurais à Rome; et quand j'eus répondu à tout cela très laconiquement, il me représenta, mais avec beaucoup de douceur, les considérations mutuelles que les pauvres se devaient les uns aux autres, pour le *decorum* de la gueuserie; qu'ils étaient obligés d'être unis et de s'entendre comme des frères en foire. De là, s'engageant dans un grand détail, il me révéla des secrets qui me firent bien connaître que j'étais encore fort au-dessous de ces grands hommes. Il m'apprit, entre autres choses dont je n'avais de ma vie entendu parler, de quelle façon je pouvais élargir mon estomac et manger quatre fois plus qu'à l'ordinaire sans en être incommodé. Il n'oublia pas de me remontrer que je devrais, lorsque je mangerais devant le monde, faire paraître une excessive avidité : ce qui était essentiel, disait-il, pour persuader que les pauvres mouraient de faim. Après cela, il finit en me disant à quelles heures il fallait que j'eusse fini de me rendre à tels ou tels endroits, dans quelles maisons il m'était permis d'entrer dans la cuisine, et même jusque dans la chambre, et il me marqua celles dont il m'était défendu de passer la porte.

Je m'imaginais qu'il avait épuisé la matière et cependant toutes ces choses n'étaient encore rien auprès des lois de la gueuserie. Il me les fit lire chez lui, où il me mena dès que l'aumône de l'ambassadeur de France eut été distribuée. Il ne se contenta pas de me donner lecture de ces lois admirables : il m'en laissa prendre une copie, afin, me dit-il, que cessant d'y contrevenir par ignorance, je ne commisse plus d'actions scandaleuses. Je n'ai pas cru, lecteur, devoir supprimer ces statuts. Je vais te les rapporter tels qu'ils me furent communiqués. S'il y a des personnes qui n'aiment point les peintures dans les mœurs basses, est-il juste que pour m'accommoder à l'excès de leur délicatesse je ne te montre pas un tableau qui peut te faire plaisir?

LOIS DE LA GUEUSERIE

Comme les gueux de chaque nation se font distinguer par la manière dont ils demandent l'aumône, que les Allemands mendient par troupes et en chantant, les Français en priant, les Flamands en faisant des révérences, les Bohémiens en disant la bonne aventure, les Portugais en pleurant, les Italiens en haranguant, les Anglais en injuriant, et les Espagnols en grondant d'un air orgueilleux; nous leur ordonnons à tous d'observer les statuts suivants, sous peine de désobéissance :

1° Nous défendons à tout mendiant blessé ou estropié, de quelque nation qu'il soit, de paraître dans les endroits où seront d'autres gueux pleins de vigueur et de santé, à cause de l'avantage qu'il aurait sur eux; comme aussi nous faisons défense à ceux qui n'ont aucune incommodité de faire aucune liaison, de quelque façon que ce puisse être, avec des aveugles, diseurs d'oraisons, saltimbanques, poètes, musiciens, captifs rachetés, ni même avec de vieux soldats échappés d'une déroute, non plus qu'avec des soldats sauvés d'un naufrage. Quoiqu'ils demeurent tous d'accord qu'il faut demander la charité pour subsister, leur manière de gueuser étant différente, il est nécessaire que chaque société s'en tienne à ses règlements.

2° Nous ordonnons que dans chaque pays les mendiants aient des tavernes fixes, où puissent présider trois ou quatre anciens avec leurs bâtons à la main pour marque de leur autorité : auxquels dits anciens nous donnons pouvoir de s'entretenir, dans lesdites tavernes, de toutes les affaires du monde, et de dire avec liberté ce qu'ils en pensent; permettons en même temps aux autres gueux de conter leurs faits héroïques, ainsi que les exploits de leurs prédécesseurs, et de parler de batailles où ils ne se seront point trouvés [1].

1. Cela fait songer à cette Cour des Miracles que V. Hugo a si puissamment évoquée dans son roman.

3° Que tout pauvre mendiant soit tenu de porter à la main un bâton, ferré même s'il se peut, pour s'en servir dans l'occasion, à peine de s'en repentir.

4° Qu'il prenne garde surtout d'avoir sur lui quelque chose de neuf, que tous ses vêtements soient usés, déchirés ou rapiécetés, rien ne produisant un plus mauvais effet que de gueuser avec un habit neuf : bien entendu toutefois que, si en demandant l'aumône un mendiant reçoit quelque harde neuve, il pourra s'en parer le jour qu'il l'aura reçue, mais non pas plus longtemps : nous voulons qu'il s'en défasse dès le lendemain.

5° Pour prévenir toute dispute qui pourrait naître entre les confrères pour les postes, nous entendons que l'ancienneté de la possession prévale, et qu'on n'ait aucun égard pour les personnes.

6° Que deux mendiants infirmes ou estropiés gueusent ensemble, s'ils veulent, ou se traitent de frères ; mais qu'ils affectent de demander l'aumône tour à tour d'un ton de voix différent, et de façon que l'un ne commence que quand l'autre aura fini. Qu'ils marchent sur la même ligne des deux côtés d'une rue en chantant chacun ses disgrâces et qu'ils partagent ensuite ce qu'ils auront gagné.

7° Qu'il soit permis à un gueux de porter pendant l'hiver un vieux torchon sur la tête en guise de bonnet. tant pour se garantir du froid que pour faire le malade. De plus, il pourra se servir de deux potences[1] et avoir un pied attaché au derrière[2].

8° Tout mendiant peut avoir bourse et bourson ; mais il ne doit recevoir l'aumône que dans son chapeau.

9° Qu'aucun de nos confrères n'ait l'indiscrétion de découvrir les mystères de notre société aux personnes qui n'y seront pas initiées.

10° Si quelqu'un de nos pauvres est assez heureux

1. Béquilles en forme de T.
2. Un petit siège pour s'asseoir.

pour faire une découverte dans l'art de gueuser, il faut qu'il la communique à la compagnie, afin qu'elle puisse s'en servir; les biens de l'esprit devant être communs entre tous les frères gueusants. Cependant, pour récompenser l'inventeur et mieux exciter son génie à découvrir de nouvelles ruses, nous lui accordons un privilège exclusif pour jouir trois mois de son travail, et pendant ce temps-là nous défendons à tous ses autres confrères de le contrefaire, à peine de confiscation, à son profit, de tout ce qu'ils pourraient avoir gagné par ce moyen.

11° Nous exhortons les frères à s'indiquer franchement et de bonne foi, les uns aux autres, les maisons où ils auront appris que l'on doit faire la charité publiquement ou en particulier.

12° Que nos gueux soient avertis de ne pas mener avec eux des chiens de chasse, comme chiens courants et levriers, ni même des roquets; les aveugles seuls ayant le droit de se faire accompagner dans la ville par un petit chien attaché à une ficelle. Cette défense pourtant ne regarde pas ceux de nos frères qui ont des chiens à talents. Nous permettons à ces derniers de continuer à leur faire faire leurs exercices ordinaires; qu'ils les fassent danser ou sauter dans les cerceaux; mais qu'ils ne s'avisent pas de s'arrêter devant la porte d'une église, où il y aura d'autres gueux de la société, attendu que cela porterait à ceux-ci un notable préjudice.

13° Qu'un mendiant se garde bien d'aller acheter au marché de la viande ou du poisson pour son compte, à moins que la nécessité ne l'y oblige : car cette action est de très dangereuse conséquence.

14° Nous permettons aux gueux qui n'ont point d'enfants d'en louer jusqu'à quatre pour les mener avec eux dans les églises les jours de fête, mais qu'ils n'en prennent pas au-dessus de cinq ans, et, s'il se peut, que ces enfants paraissent jumeaux. Si c'est une femme qui les mène, qu'elle ne manque pas d'en avoir

un pendu à la mamelle, et, si c'est un homme, qu'il ait soin d'en porter toujours un entre ses bras; il tiendra les autres par la main.

15° Que ceux qui auront des enfants les dressent, jusqu'à l'âge de six ans, à bien quêter dans les églises; qu'ils les laissent aller seuls, sans pourtant les perdre de vue, après leur avoir appris à demander l'aumône pour leurs pères et mères qui sont dans leur lit malades à l'extrémité. Mais sitôt que ces mêmes enfants auront attrapé leur septième année, nous ordonnons qu'on les abandonne à leur propre conduite, comme déjà majeurs, et qu'on se contente de les assujétir à se rendre au logis aux heures réglées.

16° Les gueux de la vieille roche, ceux qui se font un point d'honneur de marcher sur les pas de leurs ancêtres qui les ont élevés dans la gueuserie, ne consentiront jamais que leurs enfants embrassent une autre profession que la leur, ni qu'ils s'abaissent à servir quelqu'un : et, si ces enfants veulent se montrer dignes de leurs pères, ils auront en horreur toute autre condition.

17° Quoique la sainte paresse soit la première divinité dont nous encensions les autels, nous jugeons à propos de prescrire à nos mendiants les heures auxquelles ils doivent se lever. Qu'ils soient habillés et même sortis de chez eux à sept heures en hiver, et à cinq en été; qu'ils se mettent encore plus tôt en campagne, s'ils se sentent le cœur au métier; et qu'ils se retirent dans leurs gîtes une demi-heure avant la nuit, si ce n'est dans les cas extraordinaires et qui leur seront annoncés par les anciens de la société.

18° Seront déclarés infâmes et bannis de la compagnie tous ceux qui seront assez hardis pour escamoter, recéler, dépouiller les petits enfants, ou faire d'autres friponneries.

19° Voulant traiter favorablement les jeunes gens qui s'engagent avec ferveur dans notre état, nous statuons et ordonnons qu'à l'avenir un frère qui aura

douze ans accomplis ne sera plus obligé de faire que trois années de noviciat au lieu de cinq; et nous prétendons qu'après ledit temps de trois années il soit tenu pour profès, et reconnu pour un sujet qui a dûment satisfait à l'institution.

20° Nous exigeons en même temps dudit frère qu'il fasse le serment d'être fidèle à la société, de ne la point quitter, et de ne songer jamais à se soustraire à notre obéissance sans notre congé spécial; promettant encore de garder religieusement nos statuts, sous les peines portées par eux.

Outre ces lois, le docteur qui venait de me les communiquer, m'en apprit encore d'autres qu'il me dit avoir été établies par les plus fameux mendiants d'Italie et particulièrement par le célèbre Albert, surnommé par excellence Messer Morcon, c'est-à-dire Grand-Boyau, que l'on regardait à Rome comme le généralissime des gueux. Il méritait véritablement ce titre et même celui de prince de la gueuserie, ou si vous voulez, d'archigueux de la chrétienté.

Il était digne de gouverner l'empire des fainéants, tant à cause de sa bonne mine que de ses mœurs et de son esprit. Il mangeait dans un seul repas deux fressures entières de mouton, avec les pieds, une tetine de vache, et dix livres de pain, sans compter des graillons dont il était rarement dépourvu : ajoutez à cela qu'il buvait à proportion. Il est vrai qu'il recevait en récompense plus d'aumônes lui seul que dix pauvres des plus estropiés : aussi avait-il besoin d'une plus grande assistance que les autres. Quoiqu'il mangeât toutes les provisions qu'on lui donnait et qu'il employât tout son argent à boire, il se trouvait souvent obligé d'avoir recours à la cuisine des autres gueux, qui, comme ses vassaux, se faisaient un plaisir de contribuer à sa subsistance. Il ne parut jamais saoul ni de vin ni de viande. Il allait ordinairement, en hiver comme en été, l'estomac et le ventre nus. Point

de chemise, point de bas. Il avait la tête découverte en tout temps, le menton bien rasé et la peau si luisante, qu'elle semblait avoir été frottée de lard.

Entre autres règlements que fit ce Messer Morcon pendant son règne, il y en a un qui mérite bien d'être rapporté. Il ordonna aux mendiants de sa société de coucher sur la terre sans matelas ni oreillers, et de cesser de gueuser dans la journée dès qu'ils auraient gagné de quoi vivre tout le jour, disant qu'un véritable gueux devait être entièrement abandonné à la Providence et ne songer jamais au lendemain.

J'appris par cœur toutes les lois de gueuserie que mon docteur m'avait enseignées; mais je me contentais d'observer les plus essentielles. Néanmoins, comme j'avais l'ambition de vouloir me distinguer dans toutes les professions que j'embrassais, il m'arrivait souvent de hasarder des démarches qui ne tournaient ni à mon honneur ni à mon profit. Telle fut, entre autres, celle que je fis un jour du mois de septembre. Il faisait une chaleur excessive; je m'avisai, l'après-dînée, entre une heure et deux, d'aller dans les rues de Rome demander l'aumône de porte en porte. Je m'étais mis dans la tête qu'on ne manquerait pas de croire qu'il fallait que je fusse bien pressé par la faim pour gueuser à pareille heure par un temps aussi chaud. Je comptais que ce serait à qui m'apporterait des vivres ou de l'argent. Néanmoins je parcourus tout un quartier sans recueillir d'autres fruits des lamentations dont je faisais retentir l'air, que des rebuffades et des injures.

Je gagnai un autre quartier dans l'espérance d'y trouver des cœurs plus sensibles à mes cris. Je frappai à une porte avec mon bâton; personne ne me répondit. Je recommençai jusqu'à trois ou quatre fois très rudement : mais dans le temps que je m'obstinais à vouloir que quelqu'un de la maison me fît connaître qu'on m'y entendait, il parut à la fenêtre un garçon de cuisine qui lavait apparemment la vaisselle, et qui,

pour prix de mon opiniâtreté, me versa sur la tète une chaudronnée d'eau bouillante; après quoi il se mit à crier : « Gare l'eau, là-bas! »

Sitôt que je me sentis baptiser si chaudement, je poussai un cri effroyable et fis mille grimaces, comme si j'eusse souffert de cuisantes douleurs. Dans un moment je me vis entouré d'une grande quantité de monde. Les uns blâmèrent le garçon de cuisine, mais tous les autres me dirent que j'avais tort d'aller ainsi réveiller les honnêtes gens qui dormaient, et que, si je n'avais pas envie de prendre du repos, je ne devais pas du moins troubler celui des autres. Il y en eut pourtant quelques-uns qui furent touchés de compassion, et qui pour me consoler de ce triste accident me mirent dans la main quelque monnaie, avec quoi je me retirai pour m'aller essuyer au logis. « C'est fort bien fait, me disais-je en chemin. Ne te contenteras-tu jamais du nécessaire? Quel démon t'a trompé en te poussant à faire ce que les autres ne font point? »

J'étais déjà fort près de chez moi, lorsqu'un des plus anciens de notre société, et mon voisin, m'appela; j'entrai dans une cave où il faisait sa résidence. Il me présenta un vieux tabouret boiteux et quand je fus assis, il me demanda d'où je venais, de quel bain je sortais, et qui m'avait si bien ajusté. Je lui contai mon aventure; il en rit de tout son cœur. C'était un vieillard originaire de Cordoue, né, élevé, et destiné à mourir dans la gueuserie.

« Mon pauvre Guzman, me dit-il, je crains fort que tu ne sois jamais qu'un benêt. Il coule dans tes veines un sang trop chaud. Tu veux être maître avant que d'avoir été disciple. Ne vois-tu pas bien que tu as mal fait de t'écarter de nos coutumes? Mais puisque nous sommes tous deux du même pays, et que ta jeunesse te rend excusable, je veux t'enseigner tous tes devoirs. Premièrement, mon ami, apprends qu'on ne donne point l'aumône à Rome l'après-midi. Les

bourgeois, aussi bien que les personnes de qualité, font en ce temps-là ce que nous appelons la sieste en Espagne; et c'est leur faire de la peine que de les éveiller ou les empêcher de s'endormir. Quand un pauvre a demandé deux fois d'un ton élevé l'aumône à une porte, et qu'on ne lui répond rien, c'est une marque qu'il n'y a personne au logis, ou qu'on n'y veut pas être : et par conséquent il doit passer son chemin, sans s'arrêter à perdre son temps. Ne sois pas assez imprudent pour ouvrir une porte fermée, encore moins pour entrer dans la maison; demande de la rue, de peur des chiens du logis, qui savent bien nous distinguer des autres hommes, et qui, nous regardant comme leurs rivaux, nous haïssent naturellement.

« Un des meilleurs avis que je puisse te donner, poursuivit-il, c'est de t'avertir que tu es Espagnol : ce qui suppose en toi une disposition prochaine à brusquer ceux qui te refuseront la charité. Ainsi, quand tu t'adresseras à quelqu'un de ces mauvais riches, qui non seulement ne nous assistent jamais, mais qui nous reprochent même avec aigreur notre fainéantise, songe qu'il ne faut répondre à ces discours durs que par des paroles pleines de douceur et d'humilité. Autre conseil très important : si par hasard, ce qui m'est arrivé cent fois dans ma vie, tu t'approches d'un cavalier, qui dans le moment que tu lui demandes l'aumône, ôte son gant et met sa main dans sa poche, je ne te défends pas de sentir de la joie à cette action : mais si tu t'aperçois qu'il n'a fouillé dans sa poche que pour en tirer son mouchoir, n'en témoigne aucun chagrin, et ne gronde pas entre tes dents; car peut-être a-t-il près de lui un autre cavalier qui peut te faire l'aumône et que tes murmures détourneraient de son dessein. »

Après que le vieux Cordouan m'eût donné ces préceptes politiques, il m'apprit de quelle manière on pouvait faire naître une fausse lèpre et des ulcères,

comme on faisait enfler une jambe, par quelle adresse un bras paraissait tout disloqué, et avec quoi l'on rendait un visage plus pâle que celui de la mort. Il possédait enfin mille secrets curieux qu'il eut la bonté de me communiquer, tant par amitié pour moi, que de crainte de s'en aller dans l'autre monde sans les avoir laissés à personne. En effet il cessa de vivre peu de jours après.

Malgré la disposition textuelle du dixième statut de la gueuserie, je ne jugeai point à propos de faire part à mes confrères des secrets du Cordouan, qui ne les avait révélés qu'à moi. Cependant nous vivions tous ensemble dans une union parfaite. Nous nous assemblions quelquefois le soir jusqu'à dix ou douze, et nous passions le temps à disputer sur les exclamations nouvelles que chacun de nous inventait. Il y avait même des gueux qui découvraient des manières de bénédictions dont ils faisaient le trafic et qu'ils vendaient aux autres, qui les achetaient à cause de la nouveauté.

Les jours de fête nous étions de grand matin dans les églises où il y avait indulgence plénière. Nous nous empressions à occuper les meilleures places : c'était à qui serait auprès du bénitier, ou à l'entrée de la chapelle de la station. Nous y demeurions toute la matinée, et le plus souvent nous sortions de la ville le soir pour courir les villages des environs, aussi bien que les fermes et les maisons de plaisance, d'où nous ne revenions guère sans être chargés de pièces de lard, de pain, d'œufs et de fromages, quelquefois même de vieilles hardes, tant nous savions exciter la pitié des bonnes gens de la campagne. Si quelque personne de considération venait à paraître sur notre chemin, du plus loin que nous l'apercevions, nous commencions à former un concert de voix plaintives, et à demander l'aumône, pour lui donner le temps de mettre la main à la poche ; autrement elle aurait pu passer sans vouloir s'arrêter.

Lorsque nous rencontrions plusieurs bourgeois ensemble, et que nous avions le loisir de nous préparer à les aborder, chacun de nous jouait son rôle : l'un faisait le boiteux, l'autre l'aveugle; celui-ci le manchot, celui-là le muet; un autre se tordait la bouche, ou marchait les jambes renversées; un autre marchait avec des potences; nous faisions, enfin, toutes sortes de figures, ayant soin que les plus habiles de notre bande fussent à la tête pour rendre la scène plus touchante.

Il fallait entendre les vœux que nous faisions pour tirer la moelle de leur bourse : nous souhaitions que Dieu leur voulût donner des enfants, bénir leur commerce et leur conserver la santé; par de semblables souhaits nous les engagions à remplir les nôtres. Il ne se faisait pas une partie de plaisir, pas un festin dont nous ne tirassions pied ou aile; nous étions pour cela des animaux de haut nez. Nous ne manquions de nous rendre en petit nombre à l'endroit où se donnait la fête et d'y trouver nos franches lippées. Hôtels d'évêques, de cardinaux, d'ambassadeurs, toutes les grandes maisons nous étaient ouvertes; nous les occupions l'une après l'autre. Ainsi nous possédions tout, quoique nous n'eussions rien.

Les plaisirs de la vie, que l'on croit faits pour les grands du monde et pour les riches, sont plutôt le partage des gueux, qui en savourent la douceur avec plus de licence, plus de goût, et plus de tranquillité qu'eux. Quand les pauvres n'auraient pas d'autres avantages que celui de pouvoir demander et recevoir sans peine et sans honte, c'est un privilège que le reste des hommes n'a pas, si nous en exceptons les souverains, qui peuvent aussi sans rougir demander à leurs peuples; mais la différence qu'il y a entre les souverains et les gueux, c'est que les premiers demandent souvent de l'argent à des gens pauvres, et qu'au contraire les autres n'en demandent guère qu'à des personnes plus riches qu'eux. Il n'est donc point d'état

plus heureux que celui des mendiants : mais tous ne connaissent pas leur bonheur. La plupart, uniquement occupés des délices de la vie animale, ne jouissent que d'une partie de leur félicité; ils ne sentent pas combien il est doux de vivre dans l'indépendance, sans procès, et sans crainte d'avoir mal placé son argent, d'être au-dessus des intrigues d'État, des affaires, du négoce, et de tous les embarras où les autres sont ployés jusqu'à leur mort. Certes, le premier qui embrassa ce genre de vie devait être un grand philosophe!

Je croirais volontiers les gueux affranchis du pouvoir de la fortune, si de temps en temps cette malicieuse déesse ne prenait plaisir à l'exercer sur eux, en leur faisant éprouver de petites disgrâces, comme celle qui m'arriva dans la ville de Gaëte où je voulus aller par curiosité, m'imaginant qu'un homme qui pouvait déjà se donner pour habile dans le métier ne serait pas plus tôt dans ce pays-là, qu'il tomberait sur lui une grèle d'aumônes. Je n'y fus pas si tôt rendu, que me couvrant la tète d'une fausse teigne que je savais admirablement bien faire, je me plaçai à la porte d'une église. Le gouverneur de la ville passa près de moi par hasard, et, après m'avoir regardé avec quelque attention, me fit la charité. Un assez grand nombre d'habitants des deux sexes suivirent son exemple, et ce fut une bénédiction pendant cinq ou six jours; mais l'avidité, comme l'on dit, fait crever le sac. Un jour de fète, ma teigne me paraissant une invention usée, il me prit envie d'avoir un ulcère à la jambe, et je m'en fis bientôt venir un, en me servant du secret que le vieux Cordouan m'avait enseigné.

Ayant donc mis ma jambe dans un état à me rapporter, à ce qu'il me semblait, autant qu'une bonne vigne, j'allai me poster avantageusement à la porte d'une autre église. Là, commençant d'une voix dolente à vouloir exprimer les douleurs que me causait mon ulcère, je m'attirai les yeux des personnes qui passaient. Il me parut même que j'excitais leur compas-

sion, quoique mon visage vermeil, car j'avais négligé de le rendre pâle, démentît mes plaintes et dût inspirer de la défiance; mais les bonnes gens n'y regardent pas de si près, et je recevais plus d'aumônes seul que tous les autres gueux qui étaient là et qui m'auraient voulu au diable avec mon ulcère.

Le gouverneur, pour mes péchés, s'avisa de venir entendre la messe dans cette église. Il jeta la vue sur moi et me reconnut à la voix. Il lui aurait été impossible de me démêler autrement, puisque j'avais alors la tète enveloppée d'une serviette qui me descendait jusque sur le nez. C'était un homme qui avait de l'esprit, et beaucoup d'expérience. Dès qu'il m'eut remis, je m'imagine qu'il dit en lui-même :

« Depuis quatre jours que j'ai vu ce drôle-là, se peut-il qu'il lui soit venu un ulcère à la jambe? Il y a quelque chose là-dessous; approfondissons un peu cela. Mon ami, me dit-il, en m'adressant la parole, vous êtes tout nu; votre misère me touche ; suivez-moi, je veux vous faire donner une chemise. »

J'eus l'imprudence de lui obéir, sans le soupçonner d'aucun mauvais dessein; car, pour peu que je me fusse douté de celui qu'il avait, je te réponds que, malgré les gens de sa suite, je me serais dérobé au châtiment qu'il me préparait.

Lorsque nous fûmes arrivés chez lui, il m'envisagea d'un air si froid et si sévère, que j'en conçus un malheureux présage ; puis il me demanda si ce n'était pas moi qu'il avait vu à la porte d'une église, la tête couverte de teigne. Je pâlis à cette question, et n'eus pas la hardiesse de répondre que non. Là-dessus il voulut voir ma tête, et, n'y remarquant pas la moindre apparence de teigne, il me dit :

« Apprends-moi par quel remède singulier tu t'es guéri si parfaitement du mal que tu avais il y a quatre jours : de plus, ajouta-t-il, je ne conçois pas comment avec le visage rubicond que je te vois, tu peux avoir un ulcère à la jambe.

— Seigneur », lui répondis-je tout déconcerté et ne sachant ce que je disais, « je l'ignore : mais c'est Dieu qui le veut ainsi. »

Je fus encore plus troublé, quand je l'entendis ordonner à un de ses laquais d'aller chercher un chirurgien. Je compris ce que cela signifiait, et j'aurais fait une tentative pour me sauver, si la porte n'eût pas été fermée, mais elle l'était, et il n'y avait pas moyen de m'échapper : enfin le chirurgien arriva. Il examina ma jambe, et, tout habile homme qu'il était, il y aurait peut-être été trompé, si le gouverneur ne lui eût dit tout bas les raisons qu'il avait pour me croire un fourbe ; après cela le chirurgien eut peu de peine à découvrir la vérité. Il observa de nouveau l'ulcère et dit d'un air de capacité :

« Ce mendiant n'a pas plus de mal à la jambe que j'en ai à l'œil : qu'on m'apporte de l'eau chaude et je vous prouverai ce que j'avance. »

On fit aussitôt chauffer de l'eau, avec quoi le chirurgien me lava et frotta la jambe, qui devint en un instant si nette et si saine, que je n'eus pas le petit mot à dire pour m'excuser.

Alors le gouverneur, jugeant qu'il était de son devoir de récompenser mon adresse, me fit donner la chemise qu'il avait eu la bonté de me promettre ; elle me fut appliquée sur la peau dans le moment par un vigoureux domestique, qui me compta trente bons coups de fouet pour les frais de mon voyage : après quoi l'on me pria de sortir de la ville sur-le-champ, en m'assurant que j'en recevrais bien davantage, si je m'avisais d'y revenir. Il y avait du superflu à me défendre de remettre le pied dans Gaëte : il me suffisait, pour m'en ôter l'envie, que j'y eusse été si bien traité. Je m'éloignai donc promptement de cette maudite ville, en serrant les épaules, et je regagnai le plus tôt qu'il me fut possible les terres du pape. Je donnai mille bénédictions à ma chère Rome, dès que je l'aperçus : je pleurai de joie en la revoyant, et souhai-

tai d'avoir les bras assez longs pour l'embrasser. J'allai rejoindre mes camarades à qui je me gardai bien de faire part de mon équipée. S'ils l'eussent sue, ils se seraient longtemps moqués de moi, d'avoir été de gaieté de cœur me faire fouetter à Gaëte. Je leur dis seulement que j'avais parcouru par curiosité quelques villages voisins ; mais qu'il me semblait que, hors de Rome, il n'y avait point de salut pour les gens de notre espèce. J'avais effectivement fait une grande folie de quitter cette ville de bénédiction où nous étions si bien nourris, et où nous recevions tous les jours quelques menues monnaies. Grain à grain la poule remplit son ventre. Nous amassions notre argent, et après l'avoir converti en or, nous le portions cousu à nos vêtements, sous des pièces qui cachaient quelquefois de quoi nous acheter un habit neuf. On pouvait dire que nous étions tout cousus d'or. Il y avait parmi nous de vieux coquins qui portaient sur eux des trésors. Les pauvres sont avares et cruels : ils possèdent ces deux vices au suprême degré.

Un jour, m'étant levé de grand matin, suivant ma coutume, j'allai m'asseoir à la porte d'un cardinal qui passait pour un des plus charitables de Rome. J'avais pris la peine de faire enfler une de mes jambes, sur laquelle on voyait un ulcère à braver l'examen des plus clairvoyants chirurgiens. Je n'avais pas oublié pour le coup de rendre mon visage pâle ; je n'aurais pas été excusable de faire deux fois la même faute. Je frappai bientôt l'air des plus tristes accents que ma voix pouvait former, et demandant douloureusement l'aumône, j'attendris plusieurs domestiques qui entrèrent et sortirent. Ils me donnèrent quelque chose. Mais je ne faisais que peloter en attendant partie. C'était au maître que j'en voulais. Il parut enfin. Sitôt que je l'aperçus, je redoublai mes cris, mes plaintes, mes démonstrations de douleur, et je l'apostrophai dans ces termes :

« O noble chrétien, ami de Jésus-Christ, ayez pitié

de ce pauvre pécheur affligé, qui se trouve estropié à la fleur de son âge : que Votre Éminence, monseigneur, soit touchée de ma misère, et louée soit la passion de notre Rédempteur. »

Le cardinal, qui était un saint homme, s'arrêta devant moi pour m'entendre; et ne regardant que Jésus-Christ dans ma personne, il dit aux domestiques qui le suivaient :

« Prenez ce pauvre entre vos bras : emportez-le dans mon appartement; qu'on lui ôte les vieux haillons qui le couvrent; qu'on lui donne du linge blanc; qu'on le mette dans mon propre lit, et qu'on m'en dresse un autre dans la chambre prochaine. »

Ce qui fut exécuté sur-le-champ. O charité! qui doit faire honte à tant de prélats, qui croient que le ciel leur doit encore du reste quand ils font la moindre attention à la misère d'un pauvre. Mon cardinal ne se contenta point de cela; il fit venir les deux plus fameux chirurgiens de Rome, leur recommanda d'examiner ma jambe, de faire tout leur possible pour me guérir; et, après leur avoir promis de les bien récompenser, il sortit pour aller où ses affaires l'appelaient.

Sur la foi de cette promesse, les chirurgiens commencèrent à considérer mon ulcère, qui leur parut d'abord un mal incurable. Il semblait effectivement que la gangrène y fût déjà. Néanmoins, cela n'était que l'effet de quelques herbes, et ne durait qu'un certain espace de temps : après quoi, si l'on n'avait soin de renouveler le secret, la jambe redevenait dans son état naturel. Mes examinateurs quittèrent leurs manteaux, tirèrent leurs étuis, demandèrent du feu dans un réchaud, du linge blanc et fin, du lait et des œufs. Pendant qu'on se disposait dans la maison à leur donner ce qu'ils souhaitaient, ils se mirent à me questionner sur mon mal, à s'informer depuis quand je l'avais, et si je ne savais point quelle en pouvait être la cause; si je buvais du vin, et quelle était ma nourriture ordinaire; en un mot, ils me firent toutes

les questions que ces gens-là ont coutume de faire en pareille occasion, et auxquelles je ne répondis rien, tant j'avais l'esprit troublé et effrayé du terrible appareil qui se présentait à ma vue. J'étais dans une grande perplexité, ne sachant à quel saint me vouer : car je ne croyais pas qu'il y en eût au ciel qui voulussent intercéder pour un fripon. Je me souvins alors de ce qui m'était arrivé à Gaëte, et je craignis même de n'en être pas quitte à si bon marché.

Les chirurgiens, après avoir tourné et retourné vingt fois ma jambe, se retirèrent dans une autre chambre pour s'entretenir plus en particulier, et se communiquer leurs observations. J'eus un affreux pressentiment de cet entretien; j'appréhendai qu'il ne leur prît fantaisie de me couper la jambe. Je sautai du lit en bas pour les suivre et les écouter, bien résolu de confesser la vérité, si je les voyais déterminés à l'amputation. Je me tins donc à la porte; et, prêtant une oreille très attentive à leurs discours, j'entendis un de ces messieurs qui disait à l'autre :

« Confrère, voilà de quoi nous occuper longtemps pour peu que nous voulions nous entendre; le feu est à cette jambe et nous pourrons mener cela bien loin.

— Vous moquez-vous? répondit l'autre. Il n'y a non plus de feu que j'en ai sur la main : c'est un mal que nous emporterions en moins de deux jours.

— Vous n'y pensez pas, reprit celui qui avait parlé le premier; par saint Côme, je me connais en ulcère, et je soutiens qu'en voici un gangrené.

— Non, non, mon ami, repartit l'autre; croyez-moi, notre patient est un fourbe; il n'a point de mal véritable. Je sais bien de quelle façon il s'est fait venir ce faux ulcère. J'en ai déjà vu de semblables, et je connais les herbes dont cet imposteur s'est servi pour se mettre dans l'état où il est. »

A ces mots, le chirurgien qui avait été ma dupe en fut tout honteux; mais, s'imaginant qu'il y allait de son honneur de persister dans son sentiment, il ne se

rendit point à celui de son camarade : ce qui fit naître entre eux une dispute qui serait devenue très vive, si le plus habile des deux n'eût eu l'adresse de la terminer en priant son confrère de vouloir examiner de nouveau ma jambe.

« Faites-y, lui dit-il, plus d'attention ; vous ne douterez plus de la friponnerie.

— Très volontiers, répondit l'autre chirurgien, je vais y regarder de plus près ; et si je trouve en effet l'ulcère tel que vous le dites, j'en demeurerai d'accord de bonne foi.

— Ce n'est pas assez, répliqua le premier ; en reconnaissant votre erreur, il faut encore que vous conveniez que je mérite d'avoir un tiers plus que vous.

— Cela n'est pas juste, s'écria son compagnon ; ne vous applaudissez pas tant d'une pareille découverte ; je la pouvais faire aussi bien que vous : et je prétends que nous partagions également l'honoraire que Son Éminence nous donnera. »

Ils s'échauffèrent là-dessus ; et, plutôt que de céder l'un à l'autre, ils résolurent de déclarer tout au cardinal.

Quand je vis qu'ils s'arrêtaient à cette résolution, je ne balançai point à prendre la mienne. J'entrai brusquement dans la chambre où ils étaient ; je me jetai à leurs pieds, et pleurant à chaudes larmes, car j'avais un talent tout particulier pour cela, je leur adressai la parole :

« Mes chers seigneurs, ayez pitié de votre semblable : je suis un homme, comme Vos Seigneuries. Vous savez qu'aujourd'hui les riches sont si durs, que les pauvres, pour les attendrir, sont obligés de se couvrir le corps de plaies et de se martyriser : encore nous arrive-t-il souvent de nous mettre sans fruit dans un état de souffrances, ou du moins pour une misérable aumône qui nous en revient. Au reste que gagnerez-vous à découvrir ma tromperie ? Vous perdrez la récompense qui vous a été promise, et qui

ne peut vous échapper si vous voulez que nous agissions tous trois de concert. Vous pouvez hardiment vous fier à moi : la crainte du châtiment vous répond de ma discrétion. »

Mes chirurgiens, après avoir fait leurs réflexions, se déterminèrent à profiter de l'occasion qui se présentait d'attraper l'argent du cardinal. Dès que nos flûtes furent d'accord, nous repassâmes dans la chambre de Son Éminence, où ces deux messieurs, m'ayant fait asseoir sur le lit, recommencèrent à considérer ma jambe. Ils y mirent des emplâtres avec les drogues qu'ils jugèrent les plus propres à l'entretenir dans l'état où elle était. Ils la bandèrent ensuite, l'enveloppèrent d'une serviette; puis, voyant revenir le cardinal dans ce moment-là, ils me prirent entre leurs bras, comme si j'eusse été véritablement incommodé, et me recouchèrent. Son Éminence, inquiète et très impatiente d'apprendre des nouvelles de mon ulcère, qui lui avait paru fort dangereux, en demanda d'un air empressé.

« Monseigneur, lui dit gravement un des chirurgiens, ce pauvre garçon est dans une situation déplorable; il a déjà la gangrène à la jambe; nous espérons pourtant le tirer d'affaire, s'il plaît à Dieu; mais il nous faudra du temps pour en venir à bout.

— Il est bien heureux, dit alors l'autre chirurgien, d'être tombé aujourd'hui entre nos mains : un jour plus tard il était mort; et c'est sans doute pour lui sauver la vie que le ciel l'a envoyé à la porte de Votre Éminence. »

Ce rapport fit plaisir à Monseigneur, qui leur dit qu'ils pouvaient employer tout le temps qu'ils voudraient, pourvu qu'ils me guérissent. Il les pria de nouveau de ne rien négliger pour y réussir, pendant que de son côté il aurait soin que je fusse bien traité dans sa maison. Ils lui promirent de répondre à la confiance qu'il avait en eux, et l'assurèrent qu'ils ne manqueraient pas de me venir voir l'un et l'autre

deux fois le jour, attendu qu'il leur faudrait, disaient-ils, raisonner ensemble sur chaque observation qu'ils pourraient faire sur mon mal. Ils se retirèrent après avoir parlé de cette sorte, ce qui me rendit l'esprit plus tranquille; car, jusqu'à ce moment, je m'étais toujours défié de ces deux bourreaux; j'avais craint qu'ils ne découvrissent ma fourberie quoiqu'ils parussent en vouloir être les complices. Les fripons me firent garder la chambre pendant trois mois que je trouvai plus longs que trois siècles, tant il est difficile de perdre l'habitude de jouer et de gueuser. J'avais beau être couché et être nourri comme Monseigneur même, tout cela ne m'empêchait point de m'ennuyer d'être renfermé. Enfin je pressai, je tourmentai si fort mes chirurgiens pour les obliger à finir cette comédie, qu'ils cédèrent à mes importunités. Ils cessèrent d'entretenir l'ulcère; et quand ils virent ma jambe dans son état naturel, ils en avertirent le bon cardinal, qui admira une si belle cure, et renvoya ces charlatans après les avoir aussi bien payés que s'ils l'eussent mérité. Son Éminence, pendant le cours de ma fausse maladie, m'était venue visiter fort souvent. J'avais eu plusieurs entretiens avec ce saint prélat, qui, m'ayant trouvé une sorte d'esprit qui le réjouissait, m'avait pris en amitié. Pour m'en donner une marque éclatante, il voulut m'attacher à son service, et me mettre au nombre de ses pages : honneur dont je fus trop ébloui pour le refuser. (III, 2-6.)

LE

BACHELIER DE SALAMANQUE

Le curé de Petapa.

Don Chérubin de la Ronda, le Bachelier de Salamanque, avait fait la connaissance à Tolède d'un petit licencié biscayen, précepteur de profession comme lui, et comme lui souvent aussi sur le pavé. « Il se nommait Carambola. Il n'avait pas la figure désagréable; mais il était si petit, qu'on l'aurait pu prendre pour un nain. Il avait en récompense beaucoup d'esprit, et l'humeur fort enjouée. Il pensait plaisamment, s'exprimait de même, et ses expressions étaient encore relevées par l'accent de son pays. » Chérubin est fort étonné, à quelques années de là, de retrouver ce petit homme, facétieux et gourmand, à Mexico, transformé en R. P. Cyrille, de l'ordre des Dominicains de la Merci, prédicateur à la mode, coqueluche des dames et des religieuses de l'endroit. Carambola lui fait le joyeux récit de ses extraordinaires aventures et lui raconte, entre autres choses, comment il a été pendant quelques mois curé de Petapa, grosse bourgade du Guatémala.

Le père prieur, jugeant comme moi qu'après ce qui s'était passé j'avais effectivement raison d'avoir envie de m'éloigner de Guatimala, me dit :

« Père Cyrille, je suis de votre sentiment. Vous ferez bien de disparaître pour quelque temps. Le père Boniface, après vous le meilleur prédicateur de notre ordre, prêchera ici pendant votre absence. J'ai, poursuivit-il, un établissement solide à vous proposer. Vous savez

que nous sommes collaborateurs de presque toutes les cures des environs de Guatimala : je vous offre la plus considérable, qui est celle de Petapa, grosse bourgade à six lieues d'ici. Le père Étienne, un de nos religieux qui la possède depuis plus de trente années, a besoin de repos et demande un successeur. Allez le trouver et servez-lui de coadjuteur jusqu'à ce qu'il vous abandonne sa place, ce qu'il ne manquera pas de faire aussitôt qu'il vous aura enseigné la langue des Indiens. Je vous promets que vous ferez fort bien vos affaires dans ce pays-là, qui d'ailleurs est un des plus délicieux de l'Amérique. »

Je partis donc de Guatimala, chargé d'une lettre du père Valentin pour le vieux curé de Petapa. J'étais monté sur un mulet des écuries de notre couvent, et un Indien à pied m'accompagnait. Pour suivre exactement les instructions que le prieur m'avait données, je m'arrêtai à Mixco, village voisin de Petapa, et j'y demeurai jusqu'au lendemain, pour laisser le temps aux alcades et aux régidors, que je fis prévenir de mon arrivée, de se préparer à me recevoir comme ils reçoivent ordinairement les prêtres et les religieux qui viennent pour être leurs pasteurs, je veux dire avec une pompe qui marque bien le respect et la considération qu'ils ont pour eux. Ils vinrent donc, le jour suivant, une lieue au-devant de moi, avec des chanteurs, des trompettes et des joueurs de hautbois. Outre cela, je trouvai en entrant dans la bourgade des arcs de triomphe dressés avec des branches d'arbres, et les rues par où je devais passer étaient jonchées de fleurs.

Je fus ainsi conduit en cérémonie jusqu'au presbytère, où le père Étienne, après avoir lu ma lettre de créance, me fit une réception telle que l'aurait pu souhaiter un pasteur plus vain que moi. Ce bon jacobin, quoique dans un âge avancé, paraissait encore robuste et jouissait d'une vieillesse exempte d'infirmités. Avec tout le bon sens qu'il avait eu dans

ses beaux jours, il conservait une humeur gaie qui le rendait agréable dans la société.

« Je vois bien par cette lettre, me dit-il, que le père Valentin me donne un successeur qui fera bientôt oublier ma perte aux habitants de Petapa. J'en ai bien de la joie, continua-t-il, et je partirais d'ici dès demain pour aller achever ma carrière dans la sainte oisiveté de quelqu'un de nos cloîtres, si vous n'aviez pas besoin de moi, mais je vous suis nécessaire pour vous enseigner le proconchi [1], qui est le langage des Indiens, et qu'il faut absolument qu'un curé sache dans cette bourgade, où l'on ne parle guère espagnol, les officiers et la noblesse étant presque tous de race indienne. Le talent que vous avez pour prêcher vous sera inutile ici, à moins que vous n'appreniez le proconchi. Est-ce que le père Valentin ne vous l'a pas dit?

— Pardonnez-moi, vraiment, lui répondis-je, il m'en a représenté la nécessité: mais il m'a dit en même temps que vous me l'enseigneriez en moins de trois mois.

— Il vous a dit vrai, reprit le père Étienne. Je possède cet idiome à fond. J'ai même composé une grammaire et un dictionnaire en langue indienne, et ces deux ouvrages ont l'honneur d'avoir l'approbation de l'Académie de Petapa. »

A ce mot d'Académie, je fis un éclat de rire :

« Comment donc, m'écriai-je, il y a dans cette bourgade une Académie? Il n'est donc pas à présent de petite ville qui n'en ait?

— Celle-ci est très célèbre, me repartit le père Étienne d'un air très sérieux, à telles enseignes que je suis un vieux membre de ce respectable corps, dans lequel vous entrerez aussi bientôt, car je prétends vous

1. On estime à cinq cents au moins le nombre des idiomes américains : le *proconchi* existe-t-il vraiment, ou bien n'est-ce qu'un nom inventé par Lesage? En tout cas il est facile de reconnaître les allusions dont fourmille ce malicieux récit (allusions aux salons parisiens, à l'Académie française, etc.).

mettre incessamment en état de prêcher aux Indiens en proconchi, et quand vous saurez bien cette langue, les académiciens de Petapa vous enverront deux députés de leur compagnie pour vous offrir une place parmi eux, c'est de quoi je puis vous assurer. »

Sur une si flatteuse assurance, je témoignai au père Étienne tant d'impatience d'apprendre le proconchi que, sans perdre de temps, il m'enseigna les premiers principes. Je profitai si bien de ses leçons et m'attachai de manière à l'étude que, en trois mois, je devins capable de composer en cette langue une exhortation que j'appris par cœur et que j'osai débiter en public, ce que je fis avec tant de succès, que les Indiens connaisseurs me regardèrent dès ce moment comme un homme qui frappait à la porte de l'Académie.

Si vous demandez ce que c'est que l'idiome proconchi, je vous répondrai que c'est une langue qui a ses déclinaisons et ses conjugaisons, et qu'on peut apprendre aussi facilement que la grecque et la latine, plus facilement même, puisque c'est une langue vivante qu'on peut posséder en peu de temps en conversant avec les Indiens puristes. Au reste, elle est harmonieuse et plus chargée de métaphores et de figures outrées que la nôtre même. Qu'un Indien qui se pique de bien parler le proconchi vous fasse un compliment, il n'y emploiera que des pensées bizarres, singulières et des expressions recherchées. C'est un style obscur, enflé, un verbiage brillant, un pompeux galimatias, mais c'est ce qui en fait l'excellence. C'est le ton de l'Académie de Petapa.

J'eus peu de peine à m'y conformer, le génie biscayen étant ami de l'obscurité. Je fis des progrès si rapides dans la langue des Indiens, que le vieux curé, me voyant en état de le remplacer dignement, me mit en possession de sa cure et partit pour Guatimala, pour y aller passer le restant de ses jours.

Après son départ, je demeurai maître du presbytère, où je commençai à vivre en gros bénéficier qui jouis-

sait des fruits de son bénéfice, car jusqu'alors, soit dit sans offenser personne, le père Étienne, de peur sans doute de me détourner de l'étude du proconchi, avait pris la peine de toucher lui seul les revenus de la cure, qui ne laissait pas de rapporter par an deux mille bons écus, monnaie d'Espagne. Ce moine, avec de bonnes qualités, en avait une fort mauvaise : il était avare. Il me l'avait bien fait connaître par la frugalité que j'avais vue régner dans nos repas, composés presque tous de beurre de cacao et de détestables boissons. Aussi, le premier soin dont je crus devoir m'embarrasser fut d'avoir une meilleure table et de grossir mon domestique. Je pris à mon service un nègre, qu'un de nos alcades me donna pour un habile cuisinier et dont je fus en effet très content.

Ce nègre, nommé Zamor, avait été marmiton chez le premier président de l'audience de Guatimala et y avait appris la cuisine. Il me servait tous les jours quelque nouveau plat qui rendait bon témoignage de son savoir-faire et piquait ma sensualité. Tantôt il me faisait manger des boudins faits avec du maïs et de la chair ou de volaille ou de pourceau frais, assaisonnés de chilé ou de poivre long, et tantôt il me régalait d'un hérisson à l'étuvée ou bien d'un ragoût d'une sorte de lézard qu'on appelle *iguana*, qui a sur le dos des écailles vertes et noires et qui ressemble à un scorpion.

Le père Carambola, dans cet endroit, remarquant que je faisais la grimace, ne put s'empêcher de rire.

« Monsieur le bachelier, me dit-il ensuite, il me semble que les mets dont je vous parle ne vous font pas venir l'eau à la bouche ?

— Non, je vous jure, lui répondis-je, ils sont plus propres à faire crever un honnête homme qu'à flatter son goût ; jamais Zamor ne sera mon cuisinier.

— Cependant, répliqua Cyrille, je vous assure que ces ragoûts ne sont pas si mauvais que vous vous l'imaginez, et je suis persuadé que, si vous en aviez une fois tâté, vous leur rendriez plus de justice. Un

hérisson et un iguana bien cuits et bien épicés sont d'un goût exquis : on croit manger du lapin. Les Espagnols, de même que les Indiens, s'en accommodent fort dans le pays de Guatimala. Les premiers officiers de la chancellerie les préfèrent aux cailles, aux perdrix et aux faisans.

— A la bonne heure, lui repartis-je, on a bien raison de dire qu'il ne faut pas disputer des goûts.

— Vive Dieu ! s'écria le moine comme s'il n'eût pas assez vanté ses hérissons et ses lézards, je vous avoue que je trouvais ces viandes délicieuses. Je mangeais aussi avec plaisir des tortues, tant d'eau que de terre, et c'était un festin des dieux pour moi lorsqu'avec cette ambroisie je buvais du nectar, c'est-à-dire d'une boisson appelée par les Indiens le *chicha*, liqueur composée d'eau et de jus de cannes à sucre avec un peu de miel. Néanmoins, quelque excellent que soit ce breuvage, je m'en dégoûtai quand j'appris que, pour lui donner de la force, on jetait dans le vaisseau où il se faisait des feuilles de tabac, quelquefois même un crapaud tout en vie, et que souvent il causait la mort aux personnes qui en avaient un peu trop bu. Je renonçai donc au chicha sitôt que je sus de quelle manière il se faisait, et je m'en tins à d'autres boissons, qui véritablement ne valaient pas les vins qu'on boit en Espagne, mais, grâce au ciel, on s'accoutume à tout.

Avec mon cuisinier Zamor, j'avais encore quatre autres domestiques : un qui me servait à table et faisait mes commissions dans la bourgade; un autre dont l'occupation était d'aller recueillir mes dîmes, qui consistaient en œufs, en volailles, et dans une certaine somme d'argent qui m'était exactement payée tous les mois par les régidors; un jardinier et un valet d'écurie, car j'avais une mule pour aller prêcher dans un petit village qui était de ma paroisse et à trois lieues de Petapa. Ce petit village, appelé Mixco, m'était d'un grand revenu. J'y allais souvent, et je n'y allais jamais que je n'en rapportasse six pièces de volaille pour le

moins, avec du cacao pour me faire du chocolat, sans compter l'argent qu'on me donnait pour ma messe et pour mon sermon ; car, bien que j'eusse affaire à des auditeurs peu capables de tirer quelque fruit de mes exhortations, je ne laissais pas de monter toujours en chaire et de prêcher à bon compte, de sorte que mon presbytère était bien muni de provisions.

Comme chaque village est dédié à quelque saint, dont les habitants célèbrent la fête pendant huit jours, le patron de Mixco est fort honoré durant son octave et le curé a tout lieu d'être content des offrandes qu'il reçoit. La confrérie de Saint-Hyacinthe fait dans ce temps-là des réjouissances qui me paraissent mériter que je vous en fasse succinctement le détail. Le premier jour, les confrères, avec les plus jolies filles du village, s'habillent d'étoffes de soie ou de laine fine, se parent de plumes et de rubans, et forment ensemble des danses bien concertées qu'ils exécutent à ravir. Mais ce que je n'approuve nullement, et ce qu'on ne peut pardonner qu'à des Indiens qui sont encore dans l'idolâtrie, c'est qu'ils commencent la danse dans l'église et vont la continuer dans le cimetière. Après quoi, le reste de l'octave, ce sont des banquets dans lesquels on pratique le chĭcha et d'autres excellents breuvages dont tous les assistants boivent jusqu'à crever.

Je faisais donc bien mes orges, tant à Mixco qu'à Petapa. Quoique je fusse obligé de rendre trois cents écus par an à notre maison de Guatimala, il me restait encore assez d'argent pour n'avoir pas sujet d'envier le bonheur des religieux du Pérou qui possèdent des bénéfices dans les villages des Indiens et gardent pour eux tout ce qu'ils peuvent amasser. Je n'étais ni moins riche ni moins heureux. Outre que j'aurais pu donner à mon couvent cinq cents écus au lieu de trois cents, je commençai à me mêler sous main de trafiquer avec des marchands, ce qui, j'en conviens, était un peu contre le vœu de pauvreté; mais, que voulez-vous? j'imitais les autres religieux, qui avaient comme moi

de bonnes cures. Voilà ce que fait le mauvais exemple.

Les Indiens des environs de Guatimala sont des gens doux et débonnaires. Ils ne demandent qu'à vivre en paix. Ils aimeraient jusqu'aux Espagnols mêmes si ceux-ci les traitaient avec un peu plus d'humanité. Il faut pourtant en excepter une espèce de nègres esclaves qui demeurent dans les fermes d'Indigo. Ces derniers sont des hommes farouches et redoutables. Quoiqu'ils n'aient point d'autres armes qu'une petite lance, ils ont la hardiesse d'affronter un taureau sauvage en furie ou de joindre dans les rivières des crocrodiles qu'ils ne quittent point qu'ils ne les aient tués. De pareils esclaves font quelquefois trembler leurs maîtres. Pour les Indiens de Petapa, je vous les donne pour les meilleurs de l'Amérique. Aussi polis que les autres sont grossiers, ils forment entre eux une douce société où règnent un esprit de concorde et une amitié fraternelle; mais, ce qu'il y a de plus admirable, c'est leur bonne foi et leur intégrité. Je vais vous en rapporter un trait.

Un noble et riche Indien de Petapa mourut et laissa une assez grosse succession à deux fils et à une fille qu'il avait. L'aîné des deux frères se chargea du soin de faire trois lots égaux. Lorsqu'il les eut faits, il dit à son cadet et à sa sœur :

« Choisissez.

— Vous êtes notre aîné, lui répondirent-ils, c'est à vous de choisir.

— Non, répliqua-t-il, puisque j'ai fait les lots, il est juste que vous preniez ceux qu'il vous plaira. »

Le cadet et la sœur choisirent donc chacun son lot, et le troisième fut le partage de l'aîné. Il y avait dans le lot de celui-ci un coffre épais, au fond duquel on avait pratiqué une cache et où il se trouva par hasard mille pièces d'or. Le frère aîné, en ayant fait la découverte, invita son frère et sa sœur dans un repas, sur la fin duquel il leur fit servir dans un plat toutes les pièces en leur disant : « Voilà ce qui était caché sans

que je le susse dans un coffre de mon lot, il faut que nous le partagions, la justice le veut. »

Je vivais dans une union parfaite avec ces Indiens qui m'aimaient, tout Espagnol que j'étais. Je me divertissais avec eux tous les jours. Je m'entretenais librement et jouais aux cartes avec leurs femmes, dont ils ne sont point jaloux, et qui, pour la plupart, sont si spirituelles, que c'est un plaisir de les entendre parler proconchi. Aussi les académiciens de Petapa les consultent-ils assez souvent, et quand, dans les conférences de ces messieurs, leurs opinions se trouvent partagées sur un mot, ils disent : « Il faut consulter là-dessus les femmes. » Ce qui prouve que l'Académie est fort galante.

Les dames indiennes décident donc, et leurs décisions sont respectées même quelquefois au mépris de la grammaire du père Étienne. J'ai connu, entre autres, une dame [1] chez qui les beaux esprits de la bourgade s'assemblaient et qu'on écoutait comme un oracle. Elle s'exprimait avec une élégance admirable et jugeait si sainement des ouvrages d'esprit que les jugements qu'elle en portait ne trouvaient point de contradicteurs. Cette dame était veuve d'un noble Indien qui lui avait laissé assez de richesses pour vivre d'une manière convenable à sa qualité. J'allais souvent chez elle, et j'y rencontrais presque toujours des académiciens dont je mettais à profit la conversation. Je retenais ce que je leur entendais dire de singulier. Je prenais garde à leurs tours, à leurs expressions, et je remarquais que ces hommes-là avaient une façon de penser supérieure à celles des personnes ordinaires. Enfin, j'achevai d'apprendre, en les écoutant, toutes les délicatesses du langage proconchi.

Lorsque je crus en posséder l'esprit et les raffinements, je fus assez téméraire pour vouloir prêcher devant l'Académie en corps; mais, pour être plus sûr

1. S'agit-il de Mme de Lambert?

de plaire à ces maîtres de langue indienne, je m'avisai d'un expédient qui rendit ma témérité heureuse : parmi les livres que le père Étienne, en partant pour s'en retourner à Guatimala, m'avait laissés pour me perfectionner dans le proconchi, je trouvai, outre son dictionnaire et sa grammaire, un recueil de discours nouvellement prononcés à l'Académie de Petapa; je le feuilletai, et, pêchant pour ainsi dire en eau trouble, j'en tirai les phrases les plus brillantes, les façons de parler les plus nouvelles, et j'en composai un sermon qui frappa tous les académiciens. « Il y a du beau là-dedans, se disaient-ils les uns aux autres; ce jacobin dit de fort bonnes choses et a un style marqué à notre coin. »

Que vous dirai-je? Ces messieurs furent si contents de ma diction, ou, si vous voulez, de la leur, que, dans la première assemblée, ils résolurent de m'associer à leurs glorieux travaux.

Ils m'envoyèrent annoncer cet honneur par deux députés. J'eus encore recours à mon recueil pour composer un discours et, le jour de ma réception étant venu, je fis mon remercîment à mes nouveaux confrères en débitant effrontément à leur barbe leurs propres phrases (LXI, LXII.)

LES AVENTURES

DE M. ROBERT CHEVALIER

DIT DE BEAUCHÊNE

CAPITAINE DE FLIBUSTIERS DANS LA NOUVELLE-FRANCE

Chez les Iroquois.

Mon père et ma mère, Français d'origine, allèrent s'établir en Canada, aux environs de Montréal, sur le fleuve Saint-Laurent. Ils vivaient là dans cette heureuse tranquillité que procure aux Canadiens la soumission que le gouvernement exige d'eux. J'aurais été bien élevé, si j'eusse été disciplinable, mais je ne l'étais point. Dès mes premières années je me montrai si rebelle et si mutin qu'il y avait sujet de douter que je fisse jamais le moindre honneur à ma famille. J'étais emporté, violent, toujours prêt à frapper et à payer avec usure les coups que je recevais.

Je me souviens que ma mère voulut un jour m'attacher à un poteau pour me châtier plus à son aise et que, n'en pouvant toute seule venir à bout, tout petit que j'étais, elle pria un jeune prêtre, qui venait au logis m'apprendre à lire, de lui prèter la main. Il lui rendit ce service fort charitablement dans la pensée que cette correction pourrait m'ètre utile, en quoi

certes il se trompa. Bien loin de considérer son action comme un trait de charité dont je lui étais redevable, elle passa dans ma petite tète pour une injure qui me déshonorait, et que je devais laver dans son sang.

Je tournai donc toute ma fureur contre ce pauvre diable de maître, et je résolus de le tuer[1]. Me sentant trop faible pour exécuter un si grand projet, je le communiquai à plusieurs enfants, aussi méchants que moi, qui ne manquèrent pas de l'approuver, et de m'offrir leurs bras pour une mort aussi juste. Les conjurés se munirent de pierres, et assaillirent tous ensemble le misérable auquel ils en voulaient; de façon qu'il aurait éprouvé le sort du premier martyr chrétien[2] si quelques personnes qui passèrent par hasard dans ce temps-là ne l'eussent dérobé à nos coups. Ce bon ecclésiastique nommé Périac est revenu en France dans la suite. Il demeure actuellement à Nantes dans un séminaire dont il est supérieur. Il n'y a pas trois mois que je l'ai vu et c'est lui qui m'a fait souvenir de ce bel exploit, en me disant qu'il était ravi d'avoir fait une fausse prédiction, ayant prédit dans mon enfance que je me ferais tuer avant que j'eusse de la barbe.

Mes parents, qui me voyaient faire tous les jours quelque espièglerie comme celle dont je viens de parler, ne jugeaient pas de moi plus favorablement, et je m'étonne aujourd'hui que je sois encore au monde, après m'être tant de fois exposé à périr. Jamais enfant n'a fait paraître tant de dispositions à devenir un querelleur furieux, un nouvel Ismaël, fils d'Agar. Je n'étais pas content que je n'eusse entre les mains couteaux, flèches, épées, pistolets : c'étaient là mes poupées. On faisait de moi tout ce qu'on voulait quand on me promettait de ces armes, et si l'on avait l'imprudence de

1. Ces instincts violents et brutaux du jeune Beauchêne l'accompagneront jusqu'à la fin. Lesage nous dit, dans la préface, qu'il mourut à Tours, à la suite d'une querelle avec les Anglais, le 11 décembre 1731.

2. Saint Etienne.

m'en donner je les essayais sur les premiers animaux que je rencontrais. Je n'avais pas sept ans qu'il ne restait ni chat, ni chien, ni porc dans le voisinage. C'est ainsi que j'exerçais ma valeur en attendant que je fusse assez fort pour en faire un plus noble usage et combattre avec mes trois frères contre les Iroquois.

Ces sauvages, gagnés par les présents des Anglais, faisaient quelquefois des courses jusqu'aux portes de Montréal. Ils entraient dans le pays par pelotons, se tenaient cachés dans les bois pendant le jour, se rassemblaient la nuit et venaient fondre sur quelque village. Ils le pillaient, puis se retiraient promptement avec leur butin après avoir mis le feu aux choses qu'ils ne pouvaient emporter. Mais ils avaient grand soin surtout de ne pas oublier les chevelures de ceux qu'ils avaient tués. Je les ai souvent vus couper de ces chevelures et sans contredit ils s'y prennent plus adroitement que les barbiers d'Europe pour ne point perdre de cheveux, puisqu'ils arrachent en même temps la peau de dessus le crâne. Ils étendent ces peaux sur de petits cercles d'acier, et les conservent précieusement. Voilà les drapeaux qu'ils aiment à prendre sur leurs ennemis. Il faut voir de quel œil on regarde ces trophées chez les Iroquois. On juge de leur courage par la quantité de chevelures qu'ils possèdent. Ils sont honorés et respectés à proportion, sans toutefois que la gloire d'un père qui se sera distingué des autres par son courage influe le moins du monde, comme en Europe, sur un fils qui paraîtra indigne de lui.

La troupe d'Iroquois qui se faisait le plus redouter vers Chambly [1] et Montréal avait pour chef un sauvage des plus célèbres. Il aurait pu lui seul fournir de cheveux le perruquier de Paris le plus achalandé. C'était la terreur du Canada. Ce terrible mortel s'ap-

1. Chambly était un fort, voisin de Montréal, sur l'autre rive du Saint-Laurent

pelait la Chaudière Noire. Il n'y a personne en ce pays-là qui puisse se vanter de n'avoir pas frémi à ce nom formidable. Croira-t-on bien que l'on demandait dans les prières publiques d'être délivré de sa rage, de même qu'autrefois, dans certaines provinces de France, les peuples priaient Dieu de les délivrer de la fureur des Normands?

Tout ce que j'entendais dire de ce fameux sauvage, m'inspirait moins de crainte que d'envie de le voir. Je savais que les Iroquois, au lieu de tuer les enfants, avaient coutume de les emporter pour les élever au milieu d'eux. Cela me fit souhaiter qu'ils m'enlevassent. « Je suis curieux, disais-je, de connaître ces gens-là par moi-même et d'éprouver si j'aurai aussi peu d'agrément dans leur habitation que j'en ai dans ma famille où l'on me gronde et me contredit à tout moment. Les sauvages sans doute me laisseront manier des armes à discrétion; loin de combattre, comme mes parents, le plaisir que je prends à m'en servir, ils verront avec joie mon humeur belliqueuse et me donneront des occasions de l'exercer. » Je formai donc le dessein de les aller joindre dès la première course qu'ils feraient vers Montréal. Ce qui ne manqua pas d'arriver peu de temps après, ainsi que je vais le raconter. M. de Frontenac s'embarqua pour passer en France. A peine fut-il parti que les Iroquois voulurent profiter de son absence pour se venger des ravages qui avaient été faits l'année précédente dans un de leurs cantons par MM. les marquis de Denouville, de Caillères et de Vaudreuil. Ainsi de toutes parts on n'entendit plus parler que de villages surpris, pillés et brûlés. Pour moi j'attendais impatiemment que la troupe de la Chaudière Noire s'approchât de nous lorsqu'un soir l'alarme se répandit dans nos quartiers. Les hommes courent aux armes et se préparent à défendre la patrie. Quel sujet de ravissement pour mes yeux de voir tout le monde s'apprêter au combat! Au lieu de me cacher avec les

femmes, je me disposai à suivre mes frères qui étaient en âge de se servir de leurs épées pour la défense de nos dieux pénates et je m'écriai dans l'excès de la joie qui me transportait que j'étais bien aise de voir ce sauvage dont le nom retentissait de tous côtés. Ce qui m'attira de la part de ma mère une réprimande précédée d'un soufflet qu'à la vérité je n'osai rendre, mais que je me promis bien de ne pas laisser impuni [1]. Je m'échappai de ses mains, quelques efforts qu'elle fît pour me retenir, et, courant vers le lieu où j'entendais tirer, j'arrivai sur le champ de bataille, résolu de m'enfuir avec les Iroquois ou, s'ils dédaignaient de me prendre, d'être du moins spectateur du combat, tant pour me venger de ma mère que pour jouir d'un spectacle qui m'était agréable.

Les sauvages firent leur coup en moins d'un quart d'heure. Ils tuèrent une trentaine de personnes, avant qu'on fût en état de les repousser, mirent le feu à plusieurs maisons et se retirèrent avec un butin plus gros que riche et quelques prisonniers parmi lesquels mon frère aîné eut le malheur de se trouver. Comme je cherchais des yeux les Iroquois, j'en aperçus douze ou quinze qui démeublaient une maison avant que de la brûler et qui en enlevaient deux petits enfants. Je criai aussitôt à pleine tête :

« Quartier, Messieurs, quartier! Je me rends; emmenez-moi avec vous. »

Je ne sais s'ils m'entendirent, mais je me présentai à eux de si bonne grâce, qu'ils ne purent me refuser la satisfaction d'être leur prisonnier. L'un d'entre eux me prit sur ses épaules et nous rejoignîmes promptement le gros de la troupe. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'au lieu de pleurer comme les autres petits garçons, je tenais dans mes mains un chaudron et un vase d'étain, que le sauvage qui me portait avait quittés pour me mettre sur ses épaules.

1. Beauchêne ignore absolument l'amour filial : c'est un des traits les plus déplaisants de son caractère.

Après une marche de huit à dix lieues, les Iroquois, remarquant l'approche du jour, s'arrêtèrent dans le bois pour s'y reposer jusqu'au soir. Comme ils allaient se remettre en chemin, ils furent tout à coup attaqués par deux cents tant Canadiens qu'Algonquins, qui malheureusement, ne s'étant pas aperçus assez tôt du lieu où les prisonniers étaient attachés, ne purent les délivrer. Les Iroquois qui les gardaient, ayant ouï le cri de guerre [1], se hâtèrent de les assommer. On a bon marché des Iroquois lorsqu'on les surprend : ils aiment mieux attaquer que se défendre. Aussi prirent-ils bientôt la fuite, nous emportant sur leurs épaules, et laissant neuf des leurs au pouvoir de leurs ennemis.

Les Canadiens qui venaient de faire une si brusque expédition, étaient commandés par MM. de Maricourt, de Sainte-Hélène et de Longueuil, frères de M. d'Herville, chef d'escadre, tous trois pleins de valeur et des premiers de Montréal. Ces braves officiers, poussés par les sollicitations de mes deux autres frères, firent cette tentative pour arracher des mains des sauvages mon aîné et moi.

Dans le canton d'Iroquois où je fus mené, on avait coutume de brûler les prisonniers qu'on faisait. On les liait à un poteau autour duquel on allumait quatre feux à une distance assez grande pour que ces misérables fussent des deux et quelquefois des trois jours entiers à rôtir avant que d'expirer. Les Canadiens avaient souvent menacé ces sauvages de les traiter de la même façon s'ils n'abolissaient cette barbare coutume et ne faisaient meilleure guerre. Les Iroquois avaient toujours méprisé leurs menaces, de sorte què M. de Maricourt et ses frères, quelque horreur qu'ils eussent pour une pareille inhumanité, crurent qu'ils

1. Ce cri, que les Canadiens ont imité des sauvages, est un hurlement qui se fait en se frappant plusieurs fois de la main sur la bouche. Il sert à deux fins : à effrayer l'ennemi qu'on surprend, et de signal en même temps. (Note de l'auteur.)

devaient à leur tour l'exercer sur les neuf prisonniers qu'ils venaient de faire.

Tout le monde sait que chez les sauvages un homme qu'ils ont pris, à quelque genre de mort qu'ils le réservent, peut être dérobé au supplice par un des assistants qui l'adopte en lui jetant un collier au cou et une couverture sur le corps, sans autre cérémonie.

Or il faut observer que ce M. de Maricourt dont je viens de parler avait autrefois été enlevé par les Iroquois et adopté de cette sorte et qu'ayant trouvé moyen de s'échapper de leurs mains, il était revenu à Montréal.

Il voulait donc par représailles, comme chef de l'expédition, que les neuf sauvages qu'il avait pris fussent brûlés. Il y était encore poussé par mes parents qui demandaient leur trépas avec de fortes instances et tous les Canadiens y consentaient; mais M. de Saint-Vallier, évèque de Québec, se trouvant alors à Montréal où il était venu donner la confirmation, s'y opposa de tout son pouvoir. Il tint au peuple un discours très pathétique et employa jusqu'aux larmes pour exciter sa compassion. Cependant la politique rendit inutile l'éloquence du prélat, M. de Maricourt fut inexorable et tous les spectateurs jugèrent aussi qu'on devait dans cette occasion préférer la cruauté à la douceur.

On attacha les prisonniers à un poteau et l'air aussitôt retentit de leurs voix; ils commencèrent à chanter ce qu'ils appellent leur chanson de mort [1]. Cette chanson contient ordinairement l'énumération des personnes qu'ils ont tuées dans leurs courses et le nombre des chevelures qui parent leurs cabanes. Malgré l'appareil effrayant de la mort qui les environne, ils paraissent tranquilles, on ne voit sur leur visage aucune impression de crainte ni de douleur. Ils regardent comme une lâcheté d'avoir peur de mourir et même de ne pas chanter quand on va perdre la vie.

1. Dans *Atala*, Chactas entonne aussi son chant de mort.

Il y a peu d'Européens capables d'un si grand sang-froid.

Tandis que M. de Maricourt donnait ses ordres pour le supplice des neuf Iroquois, il s'aperçut que le plus apparent d'entre eux ne chantait pas et qu'au lieu de témoigner autant de gaîté que ses compagnons, il était enseveli dans une profonde affliction. Il lui en fit des reproches en langue iroquoise qu'il savait bien.

« Comment donc, ami, lui dit-il? tu manques de fermeté ; il semble que tu finisses tes jours à regret.

— Tu te trompes, lui répondit le sauvage, ce n'est point la mort qui m'afflige et m'empêche de chanter. Je suis plus brave que toi. Regarde mon casse-tête[1] ; tu y verras les marques de cinquante-cinq ennemis que j'ai tués. Ce qui m'attriste en ce moment, ajouta-t-il, c'est de t'avoir arraché toi-même, il y a dix ans, au sort que tu me fais éprouver aujourd'hui. »

A ces mots, M. de Maricourt envisagea l'Iroquois avec plus d'attention qu'auparavant et le reconnut pour le sauvage qui l'avait adopté. Il court à lui d'abord en l'appelant son père; il l'embrasse avec transport à plusieurs reprises. Ensuite, se tournant vers le peuple, il lui demande la grâce de ce sauvage. Le peuple, déjà tout attendri de cette reconnaissance, commençait à crier qu'on le déliât, quand un nommé Cardinal, jeune bourgeois de Montréal, dont le frère avait été tué dans la dernière expédition, s'étant brusquement approché de l'Iroquois qu'on voulait sauver, lui plongea dans l'estomac le couteau que l'on porte attaché à la jarretière dans ce pays-là : ce qui fit beaucoup de peine à M. de Maricourt.

Après qu'on eut fait brûler sept des huit prisonniers qui restaient on laissa le huitième exposé deux ou trois heures aux feux qui étaient allumés autour de lui, afin qu'il pût parler plus pertinemment des dou-

1. Espèce de massue recourbée par le bout et un peu coupante dans sa convexité. (Note de l'auteur.)

leurs cuisantes que ses camarades avaient souffertes, lorsqu'il serait de retour dans son canton, où il fut envoyé pour dire aux siens que s'ils ne cessaient de brûler leurs prisonniers, ils devaient s'attendre aux mêmes traitements. Cet exemple de sévérité eut plus de force sur les Iroquois que la douceur avec laquelle on en avait toujours usé avec ceux d'entre eux qui avaient été pris. Effectivement on les renvoyait libres et quelquefois même chargés de présents. Ils ne brûlèrent plus de Canadiens depuis ce temps-là. Mais quelques Hurons et grand nombre d'Algonquins me donnèrent cet amusement pendant les six années que je demeurai chez les Iroquois.

En arrivant dans le village je retrouvai une mère. Une femme qui venait de perdre dans le combat un de ses enfants avec son mari m'adopta et, faisant choix d'un autre époux, elle fut bientôt consolée. Mais je parle en Européen, elle n'avait pas besoin de consolation : bien loin de s'affliger de la perte qu'elle venait de faire, elle s'en réjouissait. Outre l'honneur infini que faisaient rejaillir sur elle les défunts qui étaient morts glorieusement pour le pays, ils lui laissaient pour succession une copieuse quantité de chevelures.

Il y avait plusieurs enfants de mon âge dans la cabane et un assez grand nombre dans le village. Je crus n'avoir rien perdu puisque je me voyais un père, une mère, des frères et des compagnons. Mais, ce qui me plaisait le plus dans mes nouveaux parents, c'est qu'au lieu de m'empêcher, comme les premiers, de toucher aux armes, ils m'apprenaient à m'en servir et m'y laissaient exercer continuellement. Je m'attirais néanmoins de temps en temps des corrections un peu rudes parce que je cherchais souvent querelle et que j'en venais aux mains avec d'autres petits garçons que je blessais dangereusement. Il y avait tous les jours quelque tête cassée de ma façon. Ce qui était cause que mes parents sauvages voulaient quelquefois me renvoyer en Canada, quoiqu'ils m'aimassent tendre-

ment. Ils ne pouvaient pourtant s'y résoudre; car je leur témoignais une si grande répugnance à les quitter, quand ils me menaçaient de me faire conduire à Montréal, que je les attachais plus fortement à moi. J'allai en course contre d'autres sauvages et l'on me mit des grandes parties de chasse dès l'âge de douze ans. Il est vrai que j'étais plus robuste et plus formé que les jeunes gens ne le sont à dix-huit; sans cette force qui a toujours été en augmentant jusqu'à ce jour, et qu'on peut appeler extraordinaire[1], j'aurais péri dans cinquante occasions où seule elle m'a sauvé la vie.

Je pourrais mieux que personne faire ici une fidèle peinture des usages et des mœurs des Iroquois; mais il y a tant de ces faiseurs de relations que je laisse de bon cœur à d'autres le plaisir de faire connaître ce qu'il-y a de faux dans celles qui sont entre les mains de tout le monde[2]. Ayant été élevé parmi ce peuple sauvage, je dois être bien instruit de ses coutumes. J'en ai même tellement pris l'esprit, que je me suis regardé longtemps comme Iroquois. Il m'a fallu plusieurs années, je ne dis pas pour vaincre, mais pour adoucir un peu cette férocité que j'ai contractée avec ces hommes si différents des autres et dont le genre de vie ne flattait que trop mes inclinations.

Je ne respirais que les combats. Cependant quelque envie que j'eusse de me battre, je refusais de suivre mes parents quand ils allaient en guerre contre les Canadiens et même contre les Algonquins; ce qu'ils faisaient assez souvent pour plaire aux Anglais qui les y engageaient et leur envoyaient pour cela quantité d'armes, de quincaillerie et d'eau-de-vie. Ils firent de si fréquentes courses au Canada que M. de Frontenac, qui en était gouverneur, se mit à leurs trousses

1. Beauchêne est quelque peu vantard : on s'en apercevra dans la suite.

2. Il est regrettable que Beauchêne ait été aussi laconique : car les voyageurs qui ont parlé des Iroquois n'ont sans doute pas vécu de leur vie pendant six ans comme notre héros.

vers l'année 1695 et vint piller le canton où je demeurais. Nos sauvages eurent cette obligation aux Anglais qui étaient avec nous et qui leur avaient fait entendre que rien n'était plus aisé que d'arrêter M. de Frontenac sur la frontière même.

On ne saurait être plus embarrassé que je le fus dans cette occasion. Je ne voulais point absolument combattre contre les Canadiens; les Iroquois, me croyant assez fort pour payer de ma personne, menaçaient de me tuer si je ne faisais pas comme les autres. Quel parti prendre? Heureusement pour moi, l'amour que je conservais pour ma patrie ne fut pas mis à une forte épreuve, puisque les Canadiens entrèrent dans notre canton en si bon ordre qu'il nous fallut reculer et se laisser ruiner sans pouvoir rien entreprendre contre eux, ni leur faire d'autre mal que de leur tuer la nuit quelques sentinelles à coups de flèches. Comme ils bornaient leurs ravages à détruire, arracher, brûler sans profiter de nos dépouilles, ils se lassèrent bientôt d'exercer une fureur infructueuse. Ils retournèrent sur leurs pas. Ce que nous n'eûmes pas plutôt remarqué qu'il nous prit envie de les poursuivre, donnant plus à la vengeance que nous n'avions fait à la défense du pays. Nous ne songions nullement à des attaques générales. Chaque chef de village conduisait son monde ainsi qu'il le jugeait à propos. Divisés en trois ou quatre troupes, nous ne fîmes pendant plusieurs jours que côtoyer les ennemis et voltiger la nuit sur leur aile gauche sans pouvoir les entamer.

Un soir pourtant nous en aperçûmes environ deux ou trois cents qui, ne nous croyant pas si près d'eux, s'étaient retirés dans une prairie assez loin du reste de leur armée. Nous résolûmes d'enlever ce petit corps que nous attaquâmes un peu après minuit. Je me mis de la partie, sur l'assurance qui me fut donnée que c'étaient des Hurons, qui prenaient sur la gauche pour gagner leur pays le long du grand lac. Nous en tuâmes d'abord une demi-douzaine; mais quatre ou cinq

pelotons, qui étaient comme des gardes avancées, nous reçurent de si bonne grâce, qu'ils nous mirent bientôt en désordre et en fuite. Ils nous choisissaient à la lueur des feux allumés autour de leurs troupes, et ne perdaient pas un coup de fusil.

La passion que j'avais pour la guerre ne me permettant pas d'être des premiers à me retirer, je fus enveloppé avec mon père adoptif qui, voulant me dégager de cinq ou six Canadiens qui m'environnaient, se trouva pris avec moi. Nous fûmes attachés à des arbres, et nous comptions bien qu'on nous ferait brûler dès qu'il ferait jour. Je n'étais pas trop content de l'être si jeune, et, ce qui me mortifiait encore plus qu'une mort prématurée, c'est que, n'ayant pas tué d'ennemis, je n'avais rien à dire pour chanson de mort. Mon père sauvage, entrant dans ma peine, me disait, pour me consoler, qu'il suffisait pour mourir en brave homme que j'eusse été pris les armes à la main.

Quoiqu'il dût être persuadé qu'il serait sauvé avec moi si je me faisais connaître, il m'exhortait cependant à ne pas découvrir que j'étais Canadien. Je le lui promis sans savoir pourquoi, et sans lui témoigner que c'était faire le fin fort mal à propos. Trop de vivacité néanmoins m'empêcha de lui tenir parole. Parmi ceux qui vinrent nous examiner lorsqu'il fut jour, un grand homme me prit par le menton pour me regarder en face, et dit ensuite aux autres : « Parbleu ! Messieurs, en voici un bien jeune : ce serait dommage de le faire rôtir, ce n'est qu'un enfant. » A ces paroles que je ne pus souffrir patiemment, je lui dis en colère : « Grand benêt, on n'a qu'à me délier et me lâcher après toi, tu verras si je ne suis qu'un enfant. »

Mon emportement causa une extrême surprise aux Canadiens, qui s'approchèrent de moi en foule pour me considérer avec toute l'attention que leur paraissait mériter un jeune Iroquois qui parlait si bien la langue française. Nous fûmes aussitôt détachés, mon

père sauvage et moi. L'on nous conduisit au commandant qui, m'ayant fait avouer que j'étais né Canadien, nous offrit la vie, si nous voulions qu'il nous emmenât avec lui. J'acceptai son offre sans balancer, comptant bien que je m'enfuirais dès la première occasion qui s'en présenterait. Pour le sauvage, il refusa de me suivre et ne cessa de me faire des reproches, jusqu'à ce que, lui ayant fait donner la liberté, je lui eus promis de le rejoindre dans peu.

L'officier qui commandait la troupe des Canadiens que nous avions attaqués si mal à propos s'appelait M. Le Gendre... Comme il était dans la nécessité d'aller à Québec, il me proposa de faire avec lui ce petit voyage et j'acceptai volontiers la proposition. En passant par Montréal je voulus, par pure curiosité, voir mes parents sans me faire connaître. Je m'imaginais que c'était une chose aisée : je me trompais. Ma résolution ne put tenir contre les mouvements de tendresse que la nature inspire dans ces occasions. Quand j'abordai mon père et ma mère, ces doux noms sortirent de ma bouche malgré moi, au lieu de ceux de Monsieur et de Madame que je croyais seulement prononcer.

Je fus reçu au logis comme l'enfant prodigue. Les auteurs de ma naissance remercièrent le ciel de mon retour : pour mes frères, qui ne m'avaient jamais aimé, ils en eurent peu de joie, et les voisins aussi. Ces derniers, se souvenant encore de mes espiègleries, frémirent en me revoyant. Mon père et ma mère allèrent avec empressement demander ma liberté à M. Le Gendre qui ne put la refuser à leurs instances, quelque chagrin qu'il eût de me perdre.

On juge bien qu'un garçon de mon humeur ne pouvait faire un long séjour dans la maison paternelle sans s'y ennuyer. Je regrettai bientôt mes sauvages; je n'étais pas tout à fait le maître au logis, ce qui me paraissait un état trop gênant; je trouvais fort dure la nécessité d'être soumis au droit que mon père

et ma mère avaient de me faire des réprimandes impunément. A l'égard de mes frères, quoiqu'ils fussent officiers et mes aînés, je les mis sur un bon pied. Je les accoutumai à plier devant moi, aussi bien que les étrangers, qui, pour n'être pas obligés d'avoir tous les jours les armes à la main, aimaient mieux se résoudre à souffrir mes airs de hauteur.

Pour éviter l'oisiveté dans laquelle je ne pouvais manquer de tomber, je me donnai tout entier à la chasse. Pour cet effet, je m'associai avec des Algonquins, et, vivant plus en sauvage qu'en Canadien, j'étais souvent des six mois sans revenir chez mes parents, qui, loin de se plaindre de ces longues absences, m'en savaient alors fort bon gré. Quelquefois aussi je revenais avec une troupe d'Algonquins qui m'avaient choisi pour leur chef, et qui suivaient mes ordres. En arrivant dans Montréal à leur tête, j'étais plus fier qu'un général, et malheur aux bourgeois qui ne me saluaient pas profondément, ou qui m'osaient regarder entre deux yeux! (*Aventures de Beauchêne*, I.)

La flibuste.

Au commencement de la guerre de la Succession d'Espagne. les Canadiens français font un traité avec leurs vieux ennemis les Iroquois, qui enterrent la hache, plantent l'arbre de paix, et dansent le calumet. Tout l'effort de la colonie se porte désormais contre les Anglais. Beauchêne, à la tête de ses fidèles Algonquins, guerroie quelque temps contre eux. Mais il se décide bientôt à essayer la guerre sur mer, plus efficace. et il se rend à Port-Royal [1] pour prendre service sur la frégate *la Biche*, que M. de Subarcas, gouverneur d'Acadie, venait de fréter.

La frégate *la Biche* était encore sur les chantiers. Elle fut lancée à l'eau devant nous, et la manière dont cela se fit fut, pour mes sauvages de même que pour

1. Port-Royal, en Acadie, sur la baie Française. aujourd'hui Annapolis, en Nouvelle-Écosse, sur la baie de Fundy.

moi, un spectacle aussi amusant qu'il était nouveau. Nous montions continuellement dessus comme sur le brigantin [1] qui était dans le port. Nous en admirions la construction et un si bel ouvrage de l'art nous donnait une furieuse impatience d'être sur mer pour voir la manœuvre de ces vaisseaux. Cependant le hasard satisfit en partie notre curiosité en amenant au port un bâtiment sans voiles. Nous fûmes étonnés de sa vitesse et de sa légèreté; quoiqu'il fût presque aussi gros que la frégate neuve, il semblait voler sur la mer. C'était un vaisseau de flibustiers [2] dont le capitaine, qui se nommait Morpain, est présentement, je crois, capitaine de port sur les côtes de Canada. Il venait de faire du bois et de l'eau et de vendre la prise qu'il avait faite sur les Anglais, et qui consistait en deux petits bâtiments chargés de farine.

Flibustiers, Canadiens et Algonquins, au nombre de quatre cents, repoussent le furieux assaut de quatre à cinq mille Anglais, débarqués de vingt-huit vaisseaux, qui essayaient d'enlever Port-Royal et de se rendre maîtres de l'Acadie. Sur ces entrefaites, *la Biche* étant expédiée en France, Beauchêne, qui ne voulait pas rester enfermé dans une garnison, ni être renvoyé au Canada, se laisse facilement gagner par les sollicitations des flibustiers, et il s'enrôle parmi eux pour faire des courses contre les Anglais.

Les flibustiers, pour attiser le feu, nous représentaient qu'on se moquerait de nous en Canada, si l'on nous y voyait retourner au bout de quatre mois sous l'aile de nos pères et mères, après leur avoir dit adieu pour longtemps. Ils m'exposaient en particulier, et me vantaient tout ce que leur état avait de plus propre à flatter mes inclinations.

« Ce qu'il y a de gracieux parmi nous, me disaient-ils, c'est que chacun est officier et ne travaille que pour lui. Nous sommes tous égaux, et notre capitaine

1. Petit brick léger, à l'usage des corsaires ou *brigands*.
2. *Flibustiers*, de *flyboat*, bateau-mouche, armé pour faire la course.

n'a point d'autre privilège que celui de passer pour avoir lui seul deux voix dans les délibérations. Je dis passer, car pour dire les choses comme elles sont, il n'a qu'une voix comme les autres : ou du moins, il n'en a point du tout, puisque, quand il s'agit de résoudre si l'on attaquera ou non, l'alternative n'est pas à son choix, et qu'il doit nécessairement opiner pour l'attaque, afin de n'être jamais obligé de combattre contre son sentiment. Vous nous avez vus les armes à la main, ajoutaient-ils, et vous avez pu remarquer que nous avons le cœur au métier. Faut-il en découdre? Nous nous y comportons en braves gens. L'occasion nous manque-t-elle d'exercer notre valeur? Rire, boire, jouer, voilà notre occupation. Peut-être vous étonnez-vous que nos vaisseaux soient petits, mais songez qu'ils en sont tous plus légers, et nous les voulons de cette sorte pour joindre facilement ceux que nous avons dessein d'attaquer. Si vous étiez d'humeur à prendre parti avec nous, vous verriez que les plus grands vaisseaux ne nous épouvantent point. Avec nos bâtiments de six ou huit pièces de canon, nous en emportons quelquefois de cinquante pièces, et de deux à trois cents hommes d'équipage. Pourquoi cela? C'est que, sans canonner, nous allons tout d'un coup à l'abordage, et qu'alors un brave officier vaut mieux que dix soldats.

« Vous avez pu juger aussi, poursuivaient-ils, par les farines que nous avons vendues au gouverneur, que dans les prises que nous faisons nous ne payons qu'un dixième à l'Amirauté et que tout le reste est pour nous. D'abord que nous nous sommes rendus maîtres d'un vaisseau, nous faisons le partage de ses marchandises, au pied du grand mât, quand cela se peut, sinon, nous envoyons vendre la capture au premier port, et nous en partageons le prix. Nous ne sommes pas alors fâchés de n'être qu'un petit nombre. Moins il y a de parts, plus elles sont grosses. Au reste on a souvent éprouvé qu'on est toujours assez de gens

à un abord pour peu qu'on soit d'hommes vaillants. Quoique nous ne soyons pas ordinairement en grand nombre lorsque nous attaquons, cela ne nous empêche pas de combattre à découvert sans nous bastinguer ou retrancher, comme on fait sur tous les autres vaisseaux. »

Tous ces discours et beaucoup d'autres encore, que ces flibustiers me tenaient tous les jours pour me débaucher, m'inspirèrent enfin l'envie d'exercer leur profession avec eux. Je leur promis de les aller joindre le jour de leur départ le plus secrètement qu'il me serait possible, attendu que M. de Subarcas, qui se doutait de notre complot, leur avait défendu de m'emmener avec eux, sous peine de leur faire perdre ce qui leur était dû de reste pour leurs farines, et qu'il leur devait payer en lettres de change.

J'avais coutume de passer de temps en temps des deux ou trois jours à chasser dans les bois avec quelques-uns de mes sauvages ou bien j'allais le long des côtes à la découverte. Lorsque je sus le jour que le vaisseau devait partir, et le lieu où je devais l'attendre, je pris au magasin des provisions pour plusieurs jours, et je sortis à mon ordinaire avec neuf ou dix de mes Algonquins que je menai jusqu'à l'endroit qu'on m'avait indiqué. Dès que je l'eus reconnu, je leur fis reprendre la route de Port-Royal en nous écartant dans les bois afin de pouvoir leur échapper. J'avoue que ce fut pour moi un triste quart d'heure que celui-là. En considérant que j'allais quitter des amis tout dévoués à mon service, j'en soupirai de douleur et, malgré la dureté de mon naturel, je me sentis presque aussi affligé qu'un père, que la nécessité oblige à s'éloigner de ses enfants.

J'avais peut-être trente ou quarante pistoles en monnaie du pays, c'est-à-dire en cartes à jouer, signées du gouverneur et de l'intendant. J'avais envie de leur donner cela : mais je ne savais comment m'y prendre. Cependant je m'avisai de dire à l'un d'entre eux que

je m'étais imprudemment chargé de ces cartes plus incommodes que pesantes, et que je le priais de les porter à son tour pour me soulager. Après quoi, m'étant arrêté en chemin, je leur dis d'aller toujours au petit pas. Ce qu'ils firent dans la pensée que je les rejoindrais dans un moment. Sitôt que je les eus perdus de vue, je retournai vers le lieu où les flibustiers m'avaient donné rendez-vous et je m'y cachai en attendant leur arrivée.

C'était une petite île à douze ou quinze lieues de Port-Royal. Le soleil commençait à se coucher, quand je découvris le vaisseau des flibustiers : il était temps qu'il parût. Touché de l'inquiétude où j'étais sûr que je mettais mes pauvres sauvages, je les plaignais, et il y avait des moments où je me sentais tenté de les aller retrouver dans le bois. Je suis persuadé qu'ils y passèrent la nuit à me chercher, en poussant des cris et des hurlements. Quoi qu'il en soit, d'abord que je vis venir mes nouveaux compagnons, je cessai de m'occuper des autres, et ne songeai plus qu'à me distinguer dans la flibuste par des actions d'éclat.

La première chose que me dirent les flibustiers fut que le gouverneur, ravi de les voir partir sans moi, leur avait expédié leurs lettres de change le plus galamment du monde. Ce qui nous fournit une belle occasion de rire à ses dépens. Je n'aurais guère tardé à m'apercevoir, si je n'en eusse pas déjà été convaincu, que je ne pouvais être avec des vivants d'une humeur plus conforme à la mienne. Ils me revêtirent d'un habit d'ordonnance, et se cotisèrent tous pour me faire une bourse, afin que je pusse jouer avec eux : car enfin que faire sur mer si l'on ne joue? J'eus peu de peine à m'y accoutumer, et de là prit naissance et racine en moi la mauvaise passion que j'ai pour le jeu, et que je ne saurais me flatter de pouvoir jamais vaincre.

Je donnai au commencement la comédie à ces gri-

vois[1] par mes naïvetés et par la trop docile simplicité avec laquelle j'exécutais tout ce qu'ils me disaient qu'il fallait faire. Le désir d'apprendre la marine me rendait capable de tout : je me souviens, par exemple, qu'ils eurent la malice de me laisser pendant un demi-quart d'heure me tourmenter pour empêcher le vaisseau de pencher sur les flots, comme si le poids de mon corps eût pu produire cet effet sur un grand bâtiment de même que sur un petit canot. Heureusement je ne faisais pas deux fois la même sottise, et quinze jours après notre embarquement je n'étais pas plus neuf que les autres.

Ils voulurent voir un jour, pour se divertir seulement, si j'avais mauvais vin, et, remarquant que je n'aimais point cette liqueur, ils me firent boire de l'eau-de-vie. Je m'enivrai de cette boisson sans répugnance et me mis dans l'état où ils me souhaitaient pour faire leur épreuve. A mesure que les vapeurs de l'eau-de-vie troublèrent ma raison, j'en devenais plus gai. Ce qui obligea quelques-uns de mes confrères à m'agacer. Ils affectèrent de me dire des choses désobligeantes, et de me pousser à bout. J'en fus piqué tout de bon, et, me jetant sur eux le coutelas à la main, je ne sais ce qu'il en serait arrivé, si les flibustiers qui m'observaient ne m'eussent saisi par derrière et attaché jusqu'à ce que ma fureur et mon ivresse fussent passées. Ce qu'il y eut de plus malheureux dans cette scène, c'est que je balafrai un flibustier fort aimé de tout l'équipage, quoiqu'il fût Espagnol. J'en eus beaucoup de chagrin lorsque j'appris que tout cela n'avait été qu'une comédie concertée entre mes camarades. Telle est souvent la fin des jeux de la folle jeunesse. Ils dégénèrent en affaires sérieuses.

Je brûlais d'impatience de rencontrer un vaisseau pour en venir aux prises avec lui. J'étais fort curieux de voir de quelle façon je me tirerais d'un combat

1. Le premier sens de *grivois* est celui de *soldat*.

naval, et j'avouais franchement aux flibustiers que s'ils me faisaient demeurer encore quelque temps dans l'inaction, ils m'obligeraient à regretter mes sauvages. Néanmoins, malgré la démangeaison que j'avais d'aller à l'abordage, il se passa près d'un mois sans qu'il s'en offrît la moindre occasion. A la fin pourtant nous rencontrâmes une frégate anglaise de vingt-quatre pièces de canon et de cent trente hommes d'équipage.

Je n'avais point été surpris qu'on fît la prière publique soir et matin sur le vaisseau : mais je le fus au delà de tout ce qu'on peut penser, quand j'entendis notre équipage entonner joyeusement le *Salve*, sitôt que nous fûmes à la portée du canon. Effectivement cette prière se trouva très convenable à une vingtaine des nôtres qui furent tués pendant une demi-heure que nous demeurâmes exposés au feu du canon et de la mousqueterie des Anglais, sans qu'il nous fût possible de les aborder. Aussi dès que nous eûmes mis pied sur leur pont, nous terminâmes cette affaire, et, pour cinq hommes que nous perdîmes encore, ils en eurent plus de soixante d'expédiés, et le reste se rendit.

Morpain et les autres jugèrent bien alors qu'ils ne s'étaient pas trompés, quand ils m'avaient fait l'honneur de me croire doué des qualités requises pour être flibustier : car je fus un des premiers à sauter sur le bord ennemi et à me jeter au milieu des Anglais, à qui toutefois je ne fis pas grand mal, parce qu'ils ne m'en donnèrent pas le temps et qu'ils me gratifièrent d'un coup de feu, sans préjudice d'un coup d'épée que je reçus dans le corps. Ces deux blessures m'arrêtèrent tout court, et me mirent hors de combat. Nous eûmes huit ou neuf des nôtres qui furent aussi blessés, les ennemis ayant fait sur nous par leurs meurtrières deux ou trois décharges de mousqueterie avant que d'amener[1].

1. C'est baisser le pavillon pour marquer qu'on se rend. (Note de l'aut.)

C'est la coutume parmi les flibustiers que chacun ait son matelot, qu'il appelle son ami, son frère ou son associé. Ce matelot le sert dans sa maladie, le veille, prend soin de lui, et devient son héritier s'il meurt. Si j'eusse perdu la vie, je n'aurais pas fort enrichi le mien; nos parts n'étaient pas considérables : la capture ne valait pas ce qu'elle nous avait coûté. Nous la vendîmes au Port-de-Paix dans l'île Saint-Domingue.

Beauchêne passe quelques mois à Saint-Domingue, où il reçoit la plus aimable hospitalité chez un créole, M. de Rémoussin. Une fois guéri de ses blessures, il apprend que le navire de Morpain, après de nouvelles courses, vient de mouiller au Port-de-Paix. Il se hâte de le rejoindre.

Morpain fut ravi de me retrouver tel qu'il m'avait laissé, je veux dire fort disposé à partager avec lui de nouveaux périls. Il me parut qu'il y avait bien du changement sur son bord. Je ne vis que des visages inconnus. C'est le sort des flibustiers. Ils vieillissent rarement dans leur profession. Morpain m'apprit que mes premiers compagnons avaient péri presque tous dans trois combats où il avait fait trois prises différentes, et qu'il cherchait partout de braves gens pour les remplacer.

Quatre ou cinq jours après que j'eus rejoint Morpain il se trouva en état de partir. Nous allâmes croiser sur les côtes de la Jamaïque et nous y fîmes plusieurs prises pendant les cinq mois que nous y demeurâmes. Nous vendîmes la dernière au Petit-Goave [1], dont M. le comte de Choiseul était gouverneur. C'était un bâtiment chargé de vins de Madère : ce qui fit un plaisir extrême à ce seigneur, de même qu'à tout le pays. Il nous fallut plusieurs mois pour radouber notre vaisseau qui était en mauvais état. Pendant ce temps-là M. de Choiseul, pour nous occuper, résolut de nous

1. Ville et fort de l'île de Saint-Domingue, sur la côte méridionale.

faire faire quelques courses sous un vieux et célèbre flibustier, qui s'était retiré de la mer pour vivre tranquillement dans une riche habitation qu'il avait aux environs du Petit-Goave. C'était le fameux Montauban, qui dans la guerre précédente avait conduit à Bordeaux cinq prises anglaises, qui jetèrent tant d'argent dans cette ville.

M. de Choiseul eut bien de la peine à tirer Montauban de la retraite, soit que ce flibustier n'aimât plus que le repos, soit qu'il eût un pressentiment de ce qui devait lui arriver. Cependant il se laissa vaincre; il accepta la commission avec une belle frégate de quatorze pièces de canon; M. de Choiseul, qui l'avait dans son port, lui en fit présent. Elle se nommait *le Néron*; nous ne sûmes pas plus tôt que Montauban allait se remettre en mer, que nous nous engageâmes presque tous avec ce héros de flibuste. Nous mîmes à la voile au bruit des fanfares et du canon de la place. On eût dit que nous étions assurés de la victoire.

Sur la route que nous faisions vers la Jamaïque, en passant à la vue d'un petit port, appelé la Quaye Saint-Louis, nous y découvrîmes un vaisseau espagnol, qui y avait relâché pour échapper à un garde-côte anglais, qui lui avait donné la chasse pendant deux ou trois heures. Ce navire espagnol était de quarante pièces de canon et faible d'équipage, quoiqu'il fût chargé de piastres. Il est vrai qu'il n'avait pas dû faire route tout seul, ayant été écarté de plusieurs autres par la tempête. Le capitaine nous fit demander si nous voulions l'escorter jusqu'à la Havane, nous offrant pour cela telle somme qu'il nous plairait. Nous lui répondîmes, après avoir tenu un petit conseil là-dessus, qu'un voyage jusqu'à la Havane nous écarterait trop et dérangerait le dessein que nous avions et pour l'exécution duquel un temps nous était prescrit; que nous allions croiser sur les côtes de la Jamaïque, et que tout ce qu'il nous était permis de faire pour son service c'était de le mettre sur celles

de la Cuba, au port de Santiago, ou peut-être à celui du Saint-Esprit.

Le capitaine espagnol accepta nos offres, et Montauban, qui était connu de la plupart des hommes de son équipage, leur jura sur notre vie que, jusqu'à ce qu'ils fussent en sûreté, nous ne les quitterions que pour courir sur les Anglais que le hasard nous pourrait faire rencontrer; qu'en ce cas nous n'exigions d'eux que la complaisance de nous attendre, leur promettant de les rejoindre après nos expéditions. Les Espagnols, charmés de nous avoir pour défenseurs de leurs piastres, voguaient joyeusement en notre compagnie, en faisant mille démonstrations de reconnaissance, et, pour nous engager encore mieux à leur être fidèles, il ne se passait point de jour qu'ils ne nous régalassent sur leur bord par détachements.

Une nuit, le gros temps nous écarta d'eux considérablement et le lendemain, sur les dix heures du matin, quand nous les revîmes, nous remarquâmes qu'ils étaient à deux portées de canon d'une frégate anglaise de trente-six pièces de canon. Lorsque nous eûmes rejoint les Espagnols, ils nous dirent qu'ils avaient fait semblant de vouloir aller aux Anglais, mais que dans le fond ils n'en avaient eu aucune envie.

Pour nous, nous ne fîmes pas tant de façons. Nous poursuivîmes le vaisseau anglais et le joignîmes en peu de temps, bien qu'il fût assez bon voilier. Il faut que je rende justice au capitaine espagnol : il fit tout son possible pour nous suivre et pour courir avec nous la fortune du combat. Nous avions sur notre bord quatre Espagnols, avec qui nous avions passé la nuit à jouer. Ils ne furent pas d'abord spectateurs oisifs; mais ils le devinrent bientôt en nous voyant tout à coup une vingtaine de flibustiers sur le pont de la frégate, expédier les Anglais avec tant de vigueur que, sans être soutenus par nos confrères et par le vaisseau espagnol qui s'approchait, nous les aurions contraints d'amener. Aussi les quatre *señores*

caballeros qui étaient sur notre bord dirent-ils à leur capitaine après l'action que nous étions des diables et non des hommes. Le meilleur de notre prise consistait en cent trente nègres que nous envoyâmes vendre à Saint-Louis, et encore n'en retirâmes-nous aucun profit, puisque nous n'entendîmes plus parler ni d'eux ni du vaisseau qui les portait.

Si nous montrâmes aux Espagnols notre manière de combattre, nous leur fîmes connaître après cela que la parole d'honneur n'est pas moins sacrée parmi les flibustiers que chez les guerriers les plus polis. Un jour un des nôtres, j'en ai oublié le nom, s'étant échauffé le cerveau à force de boire avec les Espagnols sur leur bord, nous dit, quand il fut revenu sur le nôtre, que si nous voulions suivre son conseil, nous ferions d'un seul coup notre fortune sans nous exposer au moindre péril. Nous lui demandâmes là-dessus comment :

« En enlevant, reprit-il, le vaisseau espagnol que nous escortons. Nous nous retirerons avec lui à Boucator, après nous être défaits de tout l'équipage. »

Montauban, à ce discours, nous regarda tous fixement, comme pour lire dans nos regards ce que nous pouvions penser d'une pareillle proposition, et, quoiqu'il n'y eût parmi nous personne qui n'en parût indigné :

« Messieurs, nous dit-il, je vous remets la place que vous m'avez donnée, s'il faut que je sois témoin de l'impunité d'une trahison proposée; mettez-moi plutôt à terre sur la première côte, je vous demande cette grâce.

— Pourquoi nous quitter, monsieur? lui répondîmes-nous. Y a-t-il ici quelqu'un qui approuve la perfidie qui vous fait horreur? C'est au lâche qui l'a pu concevoir à se séparer de nous; qu'il aille chercher des complices ailleurs. »

Nous délibérâmes aussitôt sur le traitement que nous ferions à ce misérable et il fut décidé que nous

le mettrions à terre sans différer : nous jurâmes même qu'aucun de nous dans la suite ne le laisserait recevoir sur un vaisseau de flibustiers. Nous cinglâmes sur-le-champ vers la Cuba, et quatre hommes, l'ayant descendu dans la chaloupe, le menèrent sur la côte, précisément au cap de la Croix, où il demeura armé seulement de son sabre et sans autres provisions de bouche que celles qu'il avait encore dans l'estomac...

Nous continuâmes deux mois encore à croiser sur cette mer. Nous eûmes pendant tout ce temps-là bien des moments de loisir, que nous avions coutume d'employer à nous réjouir, tantôt à jouer ou à boire de l'eau-de-vie, et tantôt à entendre raconter à Montauban ce qu'il savait de l'histoire de la flibuste pendant la dernière guerre. Les récits qu'il nous en faisait nous enchantaient. Nous prenions, entre autres choses, un grand plaisir aux détails des combats où il s'était trouvé, et dans lesquels il avait fait des prodiges de valeur.

« Messieurs, nous disait-il un jour, tandis que je me suis vu à la tête de braves flibustiers tels que vous, je puis vous assurer qu'il ne s'est point passé d'année que je n'aie vu renouveler presque tout mon monde. Ce qui ne doit pas vous surprendre, puisqu'il y a deux à parier contre un, qu'un flibustier ne fait jamais trois campagnes complètes. Ainsi, mes amis, poursuivit-il, je vous conseille de vous borner, à mon exemple, et de vous retirer dès que vous aurez gagné quelque chose. Quand je me rappelle tous les périls auxquels je me suis exposé, je me regarde comme un homme unique en mon espèce, d'avoir eu le bonheur de conserver jusqu'ici ma vie. Vous me blâmerez peut-être, après ce que je viens de dire, d'avoir fait cette nouvelle entreprise avec vous ; mais M. de Choiseul a sur moi un pouvoir absolu. Il a souhaité que je lui donnasse cette marque de ma considération pour lui ; je n'ai pu la lui refuser. Ce n'est certainement pas l'avarice qui m'a fait quitter les plaisirs et les douceurs

dont je jouissais dans ma paisible retraite. C'est encore moins pour rendre mon nom plus fameux, que je viens affronter de nouveau les hasards attachés à nos campagnes; elles sont comme les mariages, il suffit d'en courir une fois les risques. Si l'on est assez heureux pour enterrer une femme, deux femmes, on fait toujours une veuve de la troisième. »

Je rapporte ce discours de Montauban pour faire observer au lecteur que nous pressentons quelquefois les malheurs qui doivent nous arriver.

Nous rencontrâmes peu de temps après deux vaisseaux anglais, l'un de vingt-quatre, et l'autre de trente-six pièces de canon. Il y avait de la témérité, ou pour mieux dire de la folie à les attaquer. Néanmoins l'attaque fut unanimement résolue, rien ne nous paraissant devoir tenir contre l'expérience et l'habileté de notre chef, qui de son côté, oubliant les choses sensées qu'il nous avait dites pour nous détourner des combats, fut celui qui témoigna le plus d'impatience d'en venir aux mains. Les Anglais nous virent prendre ce parti sans s'émouvoir et nous firent éprouver qu'ils savaient bien ce que c'était que d'avoir affaire à des flibustiers. Nous nous en aperçûmes à leur manœuvre, et au soin qu'ils prenaient de rendre l'abordage très difficile en mettant les boute-dehors [1] dont ils étaient pourvus. Ajoutez à cela que leurs deux vaisseaux s'entendaient aussi bien que si le même capitaine les eût commandés. Quand nous faisions nos efforts pour en aborder un, l'autre nous lâchait sa bordée. Leur mousqueterie nous incommodait aussi, et elle était si supérieure à la nôtre, qu'ils tiraient trois cents coups de fusil contre nous cinquante.

Notre chef, voyant bien alors que nous avions fait une sottise en nous engageant dans ce combat, redou-

1. Ce sont de longues pièces de bois, des bouts de mâts, par exemple, posées de travers sur les ponts d'un navire, et qui, s'avançant en saillies des deux côtés, empêchent qu'un autre bâtiment n'en approche. (Note de l'aut.)

blait de courage pour surmonter tous les obstacles qui nous empêchaient d'en sortir victorieux. Il écumait de rage, et, sentant bien qu'il en était à sa troisième femme, il nous aurait tous laissés périr, si par bonheur pour nous il n'eût été tué d'un boulet de canon, après une grosse demi-heure de combat. Je fus aussitôt élu capitaine, non pour continuer à batailler si désagréablement pour nous, mais pour sauver le reste de notre monde qui était réduit à une cinquantaine d'hommes, la plupart blessés et hors d'état de se défendre.

Voilà de quelle manière la dignité de capitaine me fut déférée pour la première fois avec la condition expresse que mon premier ordre serait de faire retraite, et que mon autorité se bornerait à conduire au Petit Goave notre vaisseau tout délabré, vingt-cinq estropiés et même nombre de gens qui n'avaient reçu que de légères blessures ou qui n'étaient nullement blessés.

Quand le capitaine d'un vaisseau flibustier a été tué, l'équipage en porte le deuil de la façon suivante : on amène la flamme à mi-mât, ainsi que le pavillon, qui par ce moyen traîne tristement dans la mer. On dépouille le bâtiment de ses pavois et banderoles, la manœuvre s'y fait dans un grand silence et très lentement, et l'on tire un coup de canon de demi-heure en demi-heure. C'est ce qui apprit à M. de Choiseul la mort du malheureux Montauban avant que nous arrivassions dans le port. Ce gouverneur, je dois rendre ce témoignage à la vérité, pleura ce brave homme à chaudes larmes. Il ne pouvait se consoler de l'avoir tiré de sa solitude pour lui faire faire cette campagne funeste. Il fut aussi fort touché de notre malheur.

Il me semble que je ne dois pas oublier de parler d'un usage qui est parmi les flibustiers. Quand ils ont perdu leur capitaine dans un combat, on vend le vaisseau et tout ce qu'il y a dedans, avec les armes même, pour faire prendre soin des blessés et payer ce qui est

assigné à chacun pour ses blessures. Voici le règlement qu'il y a là-dessus : on donne deux mille livres à un flibustier pour la perte d'un bras, d'une jambe, d'un œil, d'une oreille, du nez, d'un pouce ou d'un petit doigt, et, si quelqu'un demeure estropié de ses blessures, de droit il est reçu sur le premier vaisseau de flibuste, où, quoiqu'il soit inutile, il partage avec les autres également.

Beauchêne, à la tête d'une cinquantaine de flibustiers, court les mers qui avoisinent Saint-Domingue et la Jamaïque. Là, après avoir donné quelques hardis coups de filet et fait de riches prises sur les Anglais, il finit par être victime de sa folle intrépidité.

.... Un matin, en doublant la petite île des Tortues[1], il se présenta devant nous un bâtiment anglais auquel nous allâmes sans balancer. Le capitaine qui le commandait aurait cru se déshonorer en nous évitant. En effet, il ne voyait qu'un petit vaisseau de huit pièces de canon, qu'il ne croyait pas assez téméraire pour oser en attaquer un de quarante-six pièces et de trois cents hommes d'équipage : il ne connaissait pas encore les flibustiers. Son maître et son contremaître, qui savaient quelle sorte de gens nous étions, eurent à ce sujet une prise très vive avec lui, à ce qu'ils nous dirent eux-mêmes après l'action. Le maître, remarquant que nous nous approchions toujours d'eux à bon compte, lui conseilla de se préparer au combat. « Ne vous inquiétez point, lui dit le capitaine, devez-vous craindre une chaloupe que je pourrais faire hisser toute sur mon pont?

— C'est une chaloupe, si vous le voulez, lui répondit le maître un peu piqué, mais cette chaloupe contient une centaine d'hommes que vous allez voir sauter sur votre bord, pour vous épargner la peine de les hisser, et, si vous n'y prenez garde, ils vous culbuteront vous et votre équipage, tout nombreux qu'il est. »

1. Ile au nord d'Haïti, près de-Port-de-Paix.

Après une assez longue altercation, la prudente sagesse du maître l'emporta sur la trop grande confiance du capitaine Rodomont. Ils se préparèrent un bon retranchement; après quoi ils nous firent la galanterie de nous attendre, bien résolus d'empêcher l'abordage, ou du moins de faire pour cela tous les efforts dont ils étaient capables. La mer était fort agitée, et leurs premières bordées de canon nous firent peu de mal. Mais dans la suite nous fûmes presque entièrement désemparés de nos voiles et de nos manœuvres; de sorte que si nous n'eussions pas saisi l'occasion qu'un coup de vent nous offrit de jeter nos grappins d'abordage à leur poupe, nous allions être totalement rasés. Leur canon leur devint alors inutile, à l'exception de leurs deux coursiers[1], dont ils ne firent pas même grand usage, parce que je faisais faire feu sans relâche dans leurs sabords. Nous montâmes à la fin sur leur pont non sans beaucoup de peine à cause des vagues, et en essuyant un feu si terrible de leur mousqueterie, que j'y perdis au moins le tiers de mon monde. Nous ne commençâmes à respirer que quand nous combattîmes avec les armes blanches.

Dans le temps que nous nous battions, nous avec nos sabres, et eux avec leurs épées et des espontons[2], le hasard voulut que le capitaine et moi, sans nous connaître, nous en vinssions aux mains seul à seul. Nous nous attachâmes l'un à l'autre, et j'avouerai sincèrement que je n'ai jamais eu affaire à un si rude joueur. Rebuté de lui voir parer tous mes coups, je commençais à ne plus lui en porter de fort rudes, et je sentais que j'allais tomber sous les siens, lorsque tout à coup il eut la cuisse cassée d'un coup de pistolet. Ne pouvant plus se soutenir, il mesura la terre de son corps, ou plutôt le pont, et sa chute un instant après fut suivie de la mienne, tant j'étais affaibli par

1. Canons de chasse, placés dans un des sabords appelé *coursier*.

2. Sorte de demi-pique dont étaient armés les officiers.

les coups de feu que j'avais reçus et par le sang que j'avais perdu. Cependant mes camarades pressèrent si bien les Anglais qu'ils les obligèrent à se retirer entre leurs deux ponts, où, les accablant de grenades et de flacons de poudre qui brûlaient jusqu'à leurs habits, ils les contraignirent d'amener.

J'étais entre les mains du chirurgien qui, me voyant sans connaissance, employait toute son habileté à me faire reprendre mes esprits, et, quand il en fut venu à bout, je lui demandai si nous étions vainqueurs ou vaincus. Il m'apprit, avec une joie que l'idée d'une grande fortune lui inspirait, que le vaisseau anglais était à nous, qu'il revenait d'Angole [1], que son lest était de morphil ou d'ivoire, et sa charge de cinq cent cinquante nègres, avec beaucoup de poudre d'or. Véritablement on ne pouvait faire une plus riche prise. Aussi mes confrères s'en applaudissaient-ils, en faisant éclater leur ravissement par des transports inexprimables. Mais hélas! que leur joie fut de courte durée! ils n'eurent pas le temps de compter leurs richesses. La fortune les leur enleva bien promptement. Elles ne furent à eux que depuis huit jusqu'à onze heures du matin et ils payèrent chèrement une si courte possession.

En voulant gagner la Quaye Saint-Louis, qui était le port français le plus proche de l'endroit où nous nous trouvions, nous allions justement à la rencontre du *Jarsey*, navire anglais, garde-côtes, de cinquante-quatre pièces de canon. Ce vaisseau croisait sur les côtes de l'Espagnola [2] avec une frégate de trente-six pièces. Notre bâtiment était si délabré que nous n'eûmes pas même la pensée de chercher à leur échapper. Néanmoins, dans notre désespoir, nous nous préparâmes à nous défendre. Je me fis porter sur le pont où, ne pouvant me soutenir même assis, on m'accommoda de

1. En Afrique, près du Congo.

2. C'est le nom que Christophe Colomb avait donné à Saint-Domingue.

façon qu'étant couché sur le dos, les bras libres et la tête un peu élevée, je pouvais encore tirer quelques coups de fusil. Quinze hommes qui conduisaient notre prise furent d'abord tentés de mettre le feu aux poudres et de faire sauter le vaisseau; mais, remarquant que nous nous apprêtions au combat, ils firent la même chose. Je n'avais avec moi que vingt-cinq hommes, en comptant les blessés.

Le *Jarsey* vint à nous le premier, et, nous voyant si peu de monde, nous attaqua sans attendre la frégate. Les quinze hommes qui montaient le navire pris, suffisant à peine pour manœuvrer, ne lui parurent pas fort à craindre. Il ne s'attacha qu'à notre vaisseau, et comme il s'aperçut que, trop faibles pour songer à l'abordage, nous prenions par nécessité le parti de nous tenir sur notre bord, il ne manqua pas de se régler là-dessus. Pour nous expédier plus promptement, il chargea son canon à mitraille, et indigné contre nous de ce que, malgré de tels préparatifs, nous ne nous disposions pas à amener, il se mit à nous passer sur le corps à chaque instant avec un gros vaisseau qui brisa le nôtre; il allait indubitablement nous couler à fond, si nous ne nous fussions pas prudemment déterminés à nous rendre.

Le capitaine trouva notre prise bien maltraitée : et piqué de la résistance que nous avions osé lui faire avec des forces si inégales, il nous traita très rudement de paroles et d'effet. Il nous fit charger de fers tout blessés que nous étions, et nous laissa le reste du jour sans nous faire panser. Ainsi périrent plusieurs de nos compagnons de qui les blessures sans cela n'auraient pas été mortelles. Considérant toutefois le lendemain que nous étions réduits à une vingtaine tout au plus, il permit à notre chirurgien de prendre soin de nous et nous fit ôter nos fers trois jours après.

Ce n'était qu'en chemin faisant que le *Jarsey* nous avait pris; il s'imaginait que la fortune lui gardait encore d'autres faveurs. Il continua de croiser au nord

de l'Espagnola, nous traînant après lui comme en triomphe. Nous désirions ardemment qu'il rencontrât quelque gros bâtiment espagnol ou français, afin que nous pussions nous révolter pendant le combat. Nos vœux ne furent point exaucés et le *Jarsey* ne fit point d'autre capture. Il demeura pourtant en mer si longtemps que l'eau lui manqua. Il était obligé d'envoyer la nuit ses chaloupes à terre pour en faire.

La vue de nos côtes nous donna une si furieuse envie de sortir d'esclavage, qu'il n'y eut pas moyen d'y résister. Un soir entre autres ayant reconnu au clair de lune le lac Tiburon[1], j'entrepris avec trois autres flibustiers aussi téméraires que moi de nous y sauver à la nage, quoiqu'il fût éloigné de nous pour le moins de deux milles. Nous aurions peut-être réussi dans cette périlleuse entreprise sans un accident qui nous arriva. Un de mes trois camarades, qui était le meilleur de mes amis, et très mauvais nageur, ayant voulu être de la partie, s'épuisa bientôt. Nous n'étions pas au quart du chemin qu'il m'appela. J'allai à son secours. Il s'appuya quelques instants sur moi pour se reposer : après cela il se remit à nager; mais, sentant bien qu'il n'aurait pas la force de gagner le lac, il jugea plus à propos de reprendre ses fers que de les briser sottement en se noyant. Il cria donc et découvrit notre fuite. On tira aussitôt quelques coups de canon, pour avertir les chaloupes qui étaient à terre de venir nous reprendre. Ce qu'elles firent, non sans nous régaler de quelques coups de rames, pour servir de prélude aux souffrances qu'ils nous préparaient. On nous remit aux fers dès que nous fûmes à bord du *Jarsey*, et l'on nous conduisit dans cet état à la Jamaïque.

Là nous fûmes livrés à toute la mauvaise volonté qu'avait pour les Français un vieux gouverneur à tête chauve, qui néanmoins était lui-même Français de nation. Il nous fit enfermer à trois lieues de Kenes-

1. Sur la côte occidentale de Saint-Domingue.

ton [1], dans une prison où l'on mettait ordinairement les nègres déserteurs. Huit jours après, il nous manda pour nous exhorter à servir contre la France, m'offrant en particulier un plus grand vaisseau que celui que je venais de perdre. Nous lui répondîmes tous sans hésiter que nous étions nés sous le pavillon blanc et que nous y voulions mourir. Irrité de notre réponse, qui lui parut un reproche que nous lui faisions d'avoir tourné casaque à son prince, il donna ordre fort charitablement qu'on diminuât nos vivres, et qu'on nous reconduisît en prison par des chemins remplis de broussailles et d'une espèce d'épines, appelée raquette, dont les pointes déchiraient nos jambes nues et nous entraient dans la plante du pied. Sitôt que nous étions arrivés à notre prison, nous étions obligés de nous arracher soigneusement les uns aux autres toutes ces épines, parce qu'autant qu'il en restait de pointes dans notre chair, autant il s'y formait d'abcès douloureux.

Le dessein qu'avait le vieux renégat de nous contraindre à trahir comme lui notre patrie, nous procurait si souvent l'honneur de lui aller de cette manière faire notre cour à Keneston, que nos plaies n'étaient pas plus tôt guéries que nous nous en faisions de nouvelles. Outre cela, les soldats qui nous conduisaient, ravis de se voir autorisés à nous maltraiter, nous tourmentaient de mille autres façons, étant persuadés qu'ils faisaient par ce moyen grand plaisir au gouverneur. Pendant l'espace de six mois que nous demeurâmes dans cet endroit affreux, cinq de nos camarades succombèrent aux maux qu'on nous fit souffrir. Ces prisonniers infortunés contribuèrent eux-mêmes après leur mort à augmenter nos peines, puisqu'on laissait pourrir leurs cadavres à nos yeux, sans qu'il nous fût permis de les couvrir de terre, et de leur donner ainsi du moins la sépulture.

1. Kingston, chef-lieu actuel de la Jamaïque.

La cruauté du gouverneur ne remplit pas son attente. Il ne put jamais nous forcer à imiter sa lâcheté. Ce qui l'obligea de nous envoyer en Angleterre avec un convoi de quarante vaisseaux marchands qui y passaient sous l'escorte de quatre vaisseaux de guerre. On nous débarqua en Irlande dans les prisons de Kinfelt[1], où nous trouvâmes une nombreuse compagnie. Il y avait plus de mille cinq cents Français, et entre autres tout l'équipage du *Covantrik.* (*Aventures de Beauchêne*, I, II.)

Les prisons d'Irlande.

En changeant de prison nous ne fîmes que changer de bourreaux, avec cette seule différence que ceux de la Jamaïque nous avaient maltraités pour nous faire prendre parti contre la France, au lieu que ceux de Kinfelt ne le faisaient que pour s'amuser et satisfaire leur cruauté naturelle. Les soldats et le geôlier, nommé master Paipre, qu'on aurait avec justice pu appeler maître Fripon, semblait n'avoir en vue que de se défaire de nous peu à peu et sans éclat. Outre qu'ils appréhendaient les représailles, ils ne voulaient pas que la reine en fût instruite : car ils savaient bien que cette princesse les ferait punir, si elle apprenait jusqu'à quel point ils étaient barbares.

Il est certain que leur plus grande récréation était de nous voir souffrir. Ces démons se divertissaient à nous faire battre pour un morceau de pain ou de viande, comme on fait en Angleterre avec les coqs et en France avec les chiens. Ceux d'entre nous qui dévoraient en secret leurs soupirs sans pouvoir se résoudre à donner à ces inhumains des passe-temps si dignes d'eux n'étaient pas moins à plaindre, puisqu'on les laissait mourir de faim, comme des lâches, disait-on,

1. Est-ce Kinsale, ou simplement Queenstown, près de Cork?

qui ne méritaient pas qu'on les fît subsister. On les assommait de coups de canne tous les matins, quand on nous faisait passer en revue pour nous compter, et, dans les froids les plus rigoureux, on ne leur donnait ni paille ni couvertures : au lieu que ceux qui se battaient bien, pour avoir l'honneur de contribuer aux divertissements de nos seigneurs master Paipre et les soldats, étaient un peu mieux traités.

Je vis ainsi périr misérablement plusieurs de mes camarades qui nous conjuraient en mourant, moi et nos autres flibustiers, de venger leur mort, si nous avions le bonheur de sortir jamais de cette horrible prison. Nos bourreaux avaient établi une loi qui faisait bien connaître qu'ils prenaient grand plaisir à cette sorte de spectacle. Le dispositif de cette loi était que celui de nous qui se battrait contre tous venants et demeurerait vainqueur, serait appelé le coq des prisonniers, et, pour rendre ce titre honorable encore plus digne d'envie, ils y avaient ajouté le droit de faire les portions des autres et de prélever pour sa bouche et pour celle de ses meilleurs amis ce qu'il y aurait de moins mauvais, et cela jusqu'à ce qu'il eût trouvé son vainqueur.

Cette loi me fit prendre la résolution d'employer tout ce qui me restait de force pour devenir le coq et nous procurer, à mes amis et à moi, de quoi traîner notre vie encore quelque temps. Mais il n'était pas facile d'exécuter heureusement ce dessein. Il s'agissait de chasser de cette place un gros Breton qui avait déjà tué quatre ou cinq prisonniers qui avaient eu la témérité de la lui disputer. Ce combat était d'autant plus propre à prolonger le plaisir des Anglais, qu'il fallait se battre sans armes et que la victoire n'était complète que par la mort du vaincu. Rien ne pouvait être mieux imaginé que ce règlement, parce que tel qui osait entrer en lice contre le coq, étant à peu près de sa force, défendait souvent sa vie pendant plusieurs heures. Quelle volupté pour messieurs les spectateurs!

Je balançai longtemps à prêter le collet au redoutable tenant qu'il était question de terrasser. Quand je l'examinais attentivement, je désespérais de le vaincre. C'était un gros noiraud qui me paraissait plus fort que moi. De plus, j'avais ouï dire que les Bretons étaient les plus adroits de tous les hommes à l'exercice de la lutte. Le temps me pressait pourtant de me déterminer : ma force diminuait tous les jours faute de nourriture et je voyais mes camarades sur les dents. Enfin le hasard s'en mêla, et me fit prendre mon parti.

Une sentinelle m'ayant entendu murmurer au sujet des parts que le coq nous avait faites, l'appela et lui dit que je le menaçais. Le Breton vint à moi et me demanda en ricanant, si je n'aurais pas envie de me charger du soin de les faire à mon tour, qu'il serait bien curieux de voir si j'aurais assez de cœur pour cela. Cette bravade m'échauffa le sang; et je ne regardai plus le coq que comme un poulet, et je lui dis avec fureur que je le prenais au mot. Les soldats et quelques prisonniers firent à l'instant un cercle autour de nous. Je leur fis connaître que les Canadiens ne le cédaient aux Bretons ni en force ni en adresse. Je l'étendis par terre tout de son long et si rudement, qu'il y demeura comme mort. J'eus moi-même horreur de ma victoire, que je ne pus pousser plus loin, quoique, pour la rendre parfaite, la loi voulût la mort du vaincu. Les spectateurs se contentèrent aussi de le voir sans sentiment, et master Paipre, l'ayant fait emporter, me proclama coq des prisonniers.

Je n'exerçai pas longtemps mon emploi. Ce n'est pas que quelqu'un me le fit perdre de la même façon que je l'avais gagné. La victoire que j'avais remportée remplissait de terreur tous les prisonniers, qui s'étant imaginé qu'il n'y avait point d'homme plus fort que mon Breton, n'étaient nullement tentés de se jouer à son vainqueur. Je conservai ma place glorieusement pendant quinze jours, au bout desquels je tombai

malade. Ne pouvant donc plus m'acquitter de mes fonctions, je perdis tous mes privilèges.

Nous voilà donc, mes confrères et moi, réduits encore à souffrir la faim et de plus le froid excessif qu'il faisait alors [1]. Ce qui ne servait pas peu aux desseins des Anglais. Il n'y avait pas de jour qu'il ne mourût dix à douze prisonniers. Je me souviens que dans ces tristes moments nous bornions nos souhaits les plus ardents à ne point manquer de paille fraîche et de pain. Je crois même que nous nous serions mieux trouvés de coucher sur la dure que sur la paille qu'on nous donnait, parce qu'on la changeait si rarement, qu'elle se réduisait en poussière et devenait très désagréable à sentir. Avec cela nous n'avions à quatre qu'une méchante couverture de poil de chien, si usée qu'elle ne tirait pas d'elle-même son plus grand poids. Dans ce pitoyable état nous nous disions adieu les uns aux autres et nous comptions combien à peu près de jours chacun de nous avait encore à vivre; moins touchés de la mort même que de l'impossibilité où nous étions de nous venger. Notre religion, je l'avoue, aurait dû nous obliger à faire un meilleur usage de nos peines : mais nous n'avions pas assez de vertu pour être capables d'un si grand effort.

Parmi les autres prisonniers il y avait de ces gueux de profession qui, n'ayant point oublié leur premier métier en prenant le mousquet, fatiguaient tellement par leurs lamentations les personnes qui venaient dans les prisons qu'ils attrapaient toujours quelques fardins, petite monnaie de la valeur à peu près des liards de France. Ils trouvaient moyen par là de prolonger leur misère. Un de ces misérables, me voyant à l'extrémité, par conséquent hors d'état de me défendre, vint à moi, me reprocha la mort du coq Breton son parent, qui s'était effectivement avisé de mourir depuis notre combat, et se mit à me frapper à coups de pied sur

1. Janvier 1710. (Note de l'aut.)

l'estomac et sur le visage. Il fallait que je fusse bien mal, puisque je n'eus même pas la force de jurer.

J'étais cependant plein de connaissance et j'entendais mes camarades, qui se sentant trop faibles pour pouvoir me secourir, s'entre-demandaient s'il n'y avait personne parmi eux qui fût assez fort pour se lever, et assommer ce malheureux. J'ignorais ce que c'était que la patience, et j'en pris un pénible essai pendant le reste de la journée. Je n'ai de ma vie prié Dieu de si bon cœur qu'alors. Je ne lui demandais seulement que de me renvoyer la santé pour un quart d'heure. Le motif de ma prière ne la rendait pas digne d'être exaucée. Aussi ne le fut-elle point.

Je voulus prendre le soir quelque nourriture si l'on peut appeler de cette sorte la valeur d'une demi-once de mie de pain trempée dans de l'eau. Cela ne laissa pas de me procurer trois ou quatre heures de sommeil la nuit suivante, de façon que, le lendemain matin, je crus que j'allais reprendre des forces. Sur les dix heures mon ennemi, qui venait apparemment de déjeuner de quelque aumône qui lui avait été faite, se coucha sur la paille assez près de moi et s'endormit presque aussitôt. J'en ressentis une secrète joie, et, me disposant sans balancer à écraser un homme qui s'offrait à ma vengeance, je commençai à me traîner vers lui en roulant avec moi mon chevet, qui était l'unique instrument dont je pusse me servir pour réussir dans mon dessein. Lorsque je fus près de ma victime, j'implorai intérieurement l'assistance du ciel, comme si je me fusse préparé à faire la plus belle action du monde, et ne doutant point que le Seigneur ne soutînt mon bras, de même qu'il avait fait celui de Judith : mais, quoique la pierre ne pesât que sept ou huit livres, il me sembla, quand je me mis en devoir de la lever pour casser la tête de mon ennemi, qu'elle était aussi pesante que le rocher de Sisyphe.

Quelle mortification pour moi de voir mon attente trompée !

« Hé quoi! disais-je tout bas, après avoir cent fois enlevé de terre des poids de cinq cents livres, je ne puis aujourd'hui en lever un de sept! Ciel! faut-il que ma faiblesse trahisse mon ressentiment! »

Je fus si touché de cette pensée et je sentis mon cœur pressé d'une si vive douleur que je ne pus m'empêcher de fondre en larmes. C'était pour la première fois de ma vie que j'en répandais. Mes camarades de leur côté, attentifs à mon action, s'étant aperçus que je n'avais fait qu'un effort inutile pour me venger, ne purent retenir leurs pleurs. Une scène si touchante attendrit le geôlier qui passa dans ce temps-là : il demanda pourquoi nous étions si fort affligés, et, quand il eut appris la cause généreuse de mon désespoir, car je ne lui en fis pas un mystère, il me dit d'un air compatissant qu'il aurait soin de moi, parce qu'il aimait les braves gens.

Master Paipre, par cette rare pitié, découvrait son caractère inhumain; s'imaginant voir dans mon procédé toute la barbarie et la férocité dont il était pétri, il ne pouvait se défendre de s'intéresser pour un homme qui lui paraissait sympathiser avec lui. Deux heures après il m'en donna de bonnes marques : on m'apporta de sa part dans une écuelle de la soupe de son propre pot, avec un petit morceau de bœuf pardessus. Je bus un peu de bouillon et suçai une partie de la viande après en avoir fait part à mes confrères dont il y en eut deux qui refusèrent de manger, pour être, disaient-ils, plus tôt délivrés de tous leurs maux. Véritablement l'un expira la nuit suivante, et l'autre se trouva deux jours après étouffé de quantité de terre et d'ordures qu'il avait avalées.

Pour moi, livré aux maximes des sauvages dont j'avais été imbu dès mon enfance, je me raidissais contre mon sort. Je ne respirais que la vengeance et je ne mangeais que pour devenir en état de satisfaire cette passion. Je faisais serment à mes malheureux flibustiers de ne pas laisser leurs peines impunies,

leur protestant que, si je me prêtais au soin que le geôlier prenait de me conserver la vie, ce n'était uniquement que pour les venger. Serment que je n'ai que trop bien gardé dans la suite, pour les péchés des premiers Anglais qui me tombèrent entre les mains au sortir de ma prison. J'en demande pardon à Dieu présentement; mais j'ose dire que je ne devins cruel qu'à leur exemple. On sait qu'auparavant je traitais avec beaucoup d'humanité les prisonniers que je faisais.

Quoique je me fusse attiré la compassion de master Paipre, les égards qu'il avait pour moi n'allaient pas jusqu'à me fournir des consommés et autres aliments confortatifs. Sa générosité ne s'étendait pas si loin, et ce qu'il appelait me bien nourrir, n'était autre chose que de ne me pas laisser mourir de faim. J'aurais néanmoins été très content de lui, s'il eût voulu à ma considération pousser la charité jusqu'à soulager mes camarades; mais ils n'avaient pas eu comme moi le bonheur d'acquérir son estime. Je les vis enfin périr tous l'un après l'autre.

J'avais remarqué plus d'une fois que ceux des autres prisonniers qui savaient quelque métier et que des bourgeois de Kinfelt venaient chercher le matin et ramenaient le soir, après les avoir fait travailler tout le jour, étaient les moins misérables. S'ils menaient une vie dure et pénible, ils avaient la consolation de manger tout leur soûl : ce qui me paraissait le plus grand des plaisirs après celui de la vengeance. Je résolus donc de dire au premier artisan qui viendrait demander un ouvrier, que j'étais de sa profession. La fortune qui me persécutait me fit tomber en mauvaises mains. Il se présenta un armurier chez lequel personne n'avait envie d'aller. Il passait pour un brutal, qui prenait des ouvriers plutôt pour les battre que pour les faire travailler. Je ne fus pas dans sa maison que je m'aperçus bien que ce n'était pas une trop bonne pâte d'homme. Il avait un son de voix rude et l'air du monde le plus méchant.

Il me donna d'abord un canon de fusil à limer. Je m'y pris assez bien pour qu'il n'eût rien à me dire. Il est vrai que j'étais merveilleusement excité au travail par la vue d'un grand chaudron qui était sur le feu, et dans lequel je voyais pêle-mêle de la purée, des oignons, des choux, et des croûtes de pain. Tout cela me faisait venir l'eau à la bouche, et m'inspirait de l'ardeur pour la besogne. Enfin le moment de manger, ce moment délicieux, arriva, et, pour comble de bonheur, au lieu de me donner une simple portion, comme je m'y attendais, on me fit l'honneur de me permettre de porter la main au chaudron, sans en prévoir les conséquences : car peut-être m'aurait-on taillé mes morceaux, si l'on eût deviné le ravage que j'y allais faire. Cependant l'armurier, sa femme et sa fille, bien loin de témoigner qu'ils se repentissent de m'avoir laissé la liberté de manger à discrétion, paraissaient se divertir à me voir dévorer ce qu'il y avait dans le chaudron. La fille de l'armurier, surtout étonnée de mon appétit, dit à son père :

« Assurément cet homme-là n'est pas fait comme nous : il faut qu'il soit creux jusqu'aux talons. Il a lui seul beaucoup plus mangé que nous tous.

— Cela est vrai, répondit le patron, et il va sans doute travailler à proportion ; autrement nous ne serons pas amis. »

C'était bien mon dessein. J'étais trop content de mon dîner, pour ne pas m'attacher au travail. Je voulais conserver une si bonne pratique, et, pour mieux faire ma cour au maître, je me serais volontiers mis en chemise, si j'en eusse eu une ; mais je n'avais plus depuis longtemps qu'une méchante veste de toile, que la modestie me défendait de quitter. Je me mis donc joyeusement à l'ouvrage, et pendant un quart d'heure cela n'alla pas mal. Je me sentais seulement les bras un peu plus pesants qu'avant le dîner. J'étais si rempli de la bonne chère que j'avais faite, que j'aurais eu besoin d'une méridienne de trois ou quatre heures,

pour me remettre en train de bien faire. Je ne respirais qu'avec beaucoup de peine, et le sommeil par malheur commençait à vouloir me surprendre. J'avais beau, pour l'écarter de mes sens, faire tous les efforts possibles, il répandait sur moi ses plus doux pavots; la lime me tombait des mains; je m'endormais debout.

L'armurier qui m'observait, ne trouvant pas son compte à mes petits assoupissements, me réveilla la première fois d'un ton de voix si terrible, que d'un demi-quart d'heure il ne me prit envie de m'endormir; mais le sommeil était trop attaché à sa proie pour l'abandonner, et je cédai de nouveau à ses vapeurs. Alors le patron, employant pour me réveiller un moyen plus efficace, m'appliqua sur l'omoplate un coup de lime des plus furieux, et dont je fus grièvement blessé. Il n'en fallait pas tant pour dissiper entièrement mon sommeil et me mettre en fureur contre l'armurier. Je lui déchargeai à l'instant sur la tête un si rude coup du canon de fusil que je limais, qu'il n'eut pas besoin d'un second pour tomber à mes pieds sans sentiment.

Sitôt que je le vis à terre et noyé dans son sang, je sortis de sa maison et pris la fuite sans savoir où je devais me réfugier.

.... Je marchai toute la nuit, jusqu'au jour, au travers des terres, tirant toujours vers le nord, comme un homme qui avait dessein de se rendre à Cork, d'où je n'ignorais pas qu'il partait souvent des vaisseaux pour l'Amérique. Au lever du soleil je gagnai un bois, où je me reposai jusqu'à midi. Puis, je me remis en chemin et le reste de la journée je ne m'arrêtai en aucun endroit.

La crainte de tomber entre les griffes des connétables[1], m'empêchait de suivre les routes ordinaires : ce qui était cause que je faisais six fois plus de chemin que je n'en aurais fait, si je n'eusse eu rien à redouter.

1. On dit aujourd'hui les *constables* : ce sont les agents de police.

Le soir je soupai de quelques choux que j'attrapai en passant par un jardin. J'en mangeai les cœurs, et je me fis la nuit une couverture et un matelas des plus grandes feuilles. Une si mauvaise nourriture et la fatigue d'une longue traite me rendirent si faible, que le troisième jour, ne pouvant plus marcher, je fus obligé de me coucher dans une prairie, qui me servit à deux usages, à me délasser et à me faire subsister. Il est vrai que mon estomac, ne pouvant s'accommoder longtemps d'un pareil mets, ne manqua pas de s'en défaire, si bien que je tombai dans une inanition qui aurait été infailliblement suivie de ma mort, si un homme charitable, averti par des enfants qui m'avaient vu manger de l'herbe, ne fût venu me secourir avec deux autres personnes, qui me transportèrent dans un village voisin.

Beauchêne ne parvient à s'échapper qu'à travers mille dangers auxquels tout autre que lui aurait succombé. Repris par les constables, il s'évade de nouveau, et se refugie dans une étable à pourceaux, à moitié mort de faim, grelottant de fièvre. Il est enfin recueilli par une généreuse dame irlandaise qui le garde chez elle pendant deux mois, jusqu'à son entier rétablissement, et le fait embarquer, sous un faux nom, sur un navire à destination des Antilles.

En reconnaissant à Saint-Domingue le cap Tiburon, comme on fait ordinairement en allant d'Europe à la Jamaïque, le capitaine me fit descendre dans la chaloupe, et porter à terre. De là, je me rendis d'habitation en habitation au Petit-Goave, où M. de Choiseul fut extrêmement surpris de me revoir.

Il ne put sans frémir d'indignation entendre le récit que je lui fis des rigoureux traitements que j'avais reçus à la Jamaïque et en Irlande. Je les lui peignis si vivement qu'il applaudit à l'impatience que je lui témoignai de m'en venger, moi et tous les misérables qui avaient péri dans ce long et cruel esclavage. Tandis que j'étais dans une si belle disposition, il me donna un vaisseau nommé *le Brave*, et pour associés quatre-

vingt-dix hommes qu'il sut rassembler en moins d'un mois et qui tous étaient fort propres à seconder mes intentions.

J'eus bientôt mis à la voile avec de pareils camarades. Il y avait plus de deux ans que je ne m'étais vu de coutelas au côté. Je brûlais d'impatience d'essayer sur des Anglais si je savais encore m'en servir. Au lieu d'en attendre l'occasion qui pouvait me faire languir longtemps, je l'allai chercher sur les côtes de la Jamaïque, en croisant témérairement jusqu'à la vue de ses ports.

Le premier vaisseau que nous rencontrâmes et qui était destiné à porter tout le poids de notre vengeance et de notre fureur, n'avait que dix-huit pièces de canon et cent trente hommes d'équipage. Le capitaine qui le commandait était un malin borgne qui avait déjà eu affaire à des flibustiers. Dès qu'il vit que nous en étions, et que nous nous disposions à l'attaquer, bien éloigné de prendre chasse, il parut vouloir nous tenir tête, ou du moins parlementer avec nous. Effectivement il nous envoya sa chaloupe pour nous proposer de passer chacun son chemin. Il nous fit dire qu'il croyait que nous ne pouvions prendre un meilleur parti les uns et les autres; qu'il savait bien qu'il n'y avait rien à gagner avec nous, et que si nous voulions détacher deux hommes pour aller sur son bord, il leur ferait voir qu'il ne portait rien qui valût seulement la poudre que nous tirerions, attendu qu'il avait malheureusement pour lui manqué sa cargaison; en un mot, qu'il n'y avait précisément que des coups à attraper de part et d'autre.

Le borgne disait la vérité; nous n'en doutions nullement, et il était de la prudence de n'en pas venir aux mains avec lui; mais nous cherchions les Anglais, et nous avions plus envie de les maltraiter que de leur enlever leurs richesses. Ce capitaine ayant appris par notre réponse que nous rejetions sa proposition, toute raisonnable qu'elle était, nous fit bien connaître que

la crainte n'y avait eu aucune part. Il vint à nous, courageusement et ne refusa point l'abordage. Néanmoins il s'en trouva mal et il fut obligé d'amener après un quart d'heure de combat.

Notre prise en effet justifia ce que le capitaine nous en avait dit : elle nous parut si pauvre que nous la fîmes sauter, après avoir mis à terre ce qui restait de l'équipage, et avoir fait subir à ces malheureux des traitements que le souvenir de ceux, que tant de Français avaient reçus à Kinfelt, rendait à peine excusables.

« Je ne vous laisse la vie, leur dis-je, qu'afin que vous mandiez à vos correspondants d'Irlande, que je traiterai de cette façon tous les Anglais qui tomberont entre mes mains, jusqu'à ce que j'aie vengé du moins tête pour tête près de quinze cents prisonniers français qu'on a fait périr misérablement dans les prisons de Kinfelt. Qu'ils se souviennent du chevalier de Beauchêne, ajoutai-je : ils connaissent bien ce nom. Ce n'est ici qu'un prélude de ce qu'ils doivent attendre de moi. » (*Aventures de Beauchêne*, II.)

Chez les Hurons.

Le quatrième livre des *Aventures de Beauchêne* est en grande partie rempli par l'histoire romanesque d'une jeune Parisienne, Mlle Du Clos, qui, forcée de se retirer en Amérique à la suite de chagrins de famille, gagna la confiance d'une peuplade de Hurons, et fut malgré elle élevée à la dignité de *Sakgame* (ou souveraine). Un des amis de Beauchêne, le comte de Monneville, va lui rendre visite et raconte ce qu'il a vu dans ce pays.

Un des messagers de Mlle Du Clos, s'étant détaché des autres pour lui porter la nouvelle de mon prochain départ pour sa cour, fit si grande diligence, que le deuxième jour de notre marche, quoiqu'il eût eu plus de soixante lieues à faire, nous rencontrâmes une escorte qu'il amenait au-devant de nous, et qui nous

conduisit plutôt en ambassadeurs qu'en simples particuliers. Je ne doutai plus alors que cette demoiselle n'eût une grande autorité sur ce peuple. J'en fus surpris; mais mon étonnement augmenta bien encore, quand j'approchai du lieu de sa résidence[1].

Je vis des plaines cultivées, des cabanes bâties solidement, des villages peuplés de gens de différentes professions. Cette personne adroite et politique avait rassemblé tout ce qu'elle avait pu trouver parmi ses sauvages de Français prisonniers que ce peuple gardait quelquefois pour apprendre d'eux l'art de faire la guerre, ou de soldats déserteurs qui s'accommodaient mieux de la vie libre que de la discipline militaire de leur nation. La Sakgame, par le moyen de ces étrangers, avait établi des espèces d'écoles où les Hurons pour la plupart s'exerçaient et réussissaient parfaitement aux arts les plus utiles à la société. Une vingtaine de cabanes, construites autour de celle de la souveraine, semblaient plutôt une bourgade dans ces déserts qu'une habitation de sauvages. Ces cabanes sont fort longues, elles contiennent chacune cinq ou six familles, et chaque famille souvent est composée de deux cents personnes. Comme on pouvait appeler cet endroit la capitale du pays, on n'y manquait de rien, et la police y était telle que les chefs de toutes ces cabanes s'assemblaient chaque jour chez la Sakgame pour tenir conseil avec elle sur ce qu'ils avaient à faire pour le bien public.

Comme ami de leur souveraine, je fus reçu avec des acclamations étonnantes. Elles étaient étonnantes en effet, et paraissaient plus propres à effrayer qu'à faire honneur. Le jeune homme qui m'accompagnait m'avoua dans la suite qu'il en avait eu peur, et qu'il s'était imaginé que ces sauvages s'applaudissaient par ces cris

1. Cette Mlle Du Clos ressemble par bien des côtés au Père Aubry d'*Atala* : il semble que Chateaubriand, dans la description qu'il fait de l'idéal village des Missions, se soit souvenu des Hurons de Lesage.

de nous avoir entre leurs mains et qu'ils allaient par notre mort déclarer la guerre aux Français.

La Sakgame avait trop de prudence pour ne pas suivre les coutumes de ses sujets dans les choses indifférentes. Quand nous nous présentâmes devant elle, nous la trouvâmes parée de colliers, de bracelets, de plumes et de fourrures. Il fallut, pour nous empêcher de rire d'un attirail si bizarre, qu'elle gardât l'air sérieux et imposant qu'elle avait. Les anciens de la nation étaient à ses côtés et conservaient aussi une gravité surprenante. Ils portaient de riches robes de pelleteries qui semblaient donner un nouveau ridicule à leurs figures étranges et grotesques. Nous ne pouvions pas dire d'eux ce que Cinéas dit à Pyrrhus des sénateurs romains. Nous crûmes plutôt voir de vieux singes que des rois.

Après les premiers compliments et le cérémonial huronique, que la souveraine observa fort fidèlement, elle m'adressa la parole, me dit qu'elle mettait la peine que j'avais prise de venir la voir au-dessus de tous les services que je lui avais rendus; qu'elle me priait de trouver bon que pour ce jour-là et surtout pour les repas en cérémonie que nous prendrions ensemble avec les principaux de la nation, elle se conformât à leurs usages et de vouloir bien en faire autant nous-mêmes pour l'amour d'elle. Ce que nous lui promîmes d'exécuter de point en point. Nous commençâmes donc le festin par fumer, après avoir adressé ces mots au soleil :

« Tiens, soleil, fume. »

Car ils n'oseraient toucher au calumet sans avoir auparavant prié le soleil de fumer le premier : mais cet astre, aussi poli que les sauvages, ne l'accepte jamais. Ce n'est pas qu'ils adorent le soleil, ni qu'ils le croient animé. On ne saurait même dire qu'il aient la moindre teinture de religion. Au reste ils sont fort exacts à suivre les coutumes qu'ils tiennent de leurs anciens, et celle-là en est une des plus sacrées.

Nous fûmes assez bien traités à la manière de France. Nous mangeâmes aussi par complaisance de plusieurs mets apprêtés à la mode du pays. Leur *sagamité* fut fort de mon goût : c'est une bouillie très différente de celle que nous faisons de froment. Les vieillards n'eurent pas plutôt leurs portions dans leurs ouragans ou écuelles qu'ils se mirent à manger en gardant un profond silence. Nous fûmes obligés de les imiter pour donner notre attention à un jeune homme qui chanta pendant tout le souper à la place de Mlle Du Clos : car, quand on régale quelqu'un, l'hôte chante à sa louange tout ce qui lui vient dans l'esprit; et, comme elle ne savait pas encore bien la langue, il avait été décidé qu'un des officiers chanterait pour elle. Je ne sais trop ce que ce chanteur put dire à notre honneur et gloire. Il nous loua peut-être sur notre adresse à prendre les castors sous la glace, ou sur le nombre des ennemis que nous avions tués, écorchés et dévorés.

J'aurais tort d'oublier que parmi les mets qui nous furent servis, il y en eut un auquel mon camarade et moi nous ne fûmes nullement tentés de toucher. C'était cependant le plat d'honneur. C'était comme le veau gras par la mort duquel ils célébraient notre arrivée. Enfin c'était le morceau le plus friand, le plus précieux et le plus estimé parmi eux. Cette pièce n'ornait leur table que dans les grandes cérémonies et passait pour la plus éclatante marque de distinction qu'ils pussent donner à des hôtes dignes de tous leurs égards. En un mot, ce plat si rare et si distingué des autres était un animal nommé chez eux *chacora*, et chez nous appelé chien, qu'ils avaient fait rôtir, pour que rien ne manquât à la splendeur et à la magnificence du banquet.

Nous couchâmes dans la cabane où logeaient les Français. J'y vis une forge, un atelier de charpentier, plusieurs fours à cuire du pain, et un pour la poterie de terre. On nous mit des draps à la française sur des nattes faites de paille de blé d'Inde, et couvertes de

laine frisée de bœufs sauvages : ce qui valait bien nos matelas. Nous ne fûmes pas encore bien libres les jours suivants, qu'il nous fallut employer à honorer de notre présence les divertissements dont les anciens voulurent nous régaler en faisant danser devant nous leur jeunesse de l'un et de l'autre sexe, et faire leur exercice militaire aux garçons les plus robustes avec les armes à feu. Ce qu'ils commençaient à exécuter passablement bien.

On nous conduisit pareillement en cérémonie à deux forts que la prudente Sakgame avait fait bâtir du côté du lac Ontario dans deux défilés par où les Iroquois étaient obligés de passer pour venir à eux. Ces forts, quoique ordonnés et conduits par un soldat qui n'avait aucune teinture des règles de la fortification, ne laissaient pas d'être assez réguliers selon le terrain, et si bien situés qu'on n'en pouvait approcher que par un seul endroit défendu par deux petits bastions et des palissades de pieux de douze mètres de haut ; le tout bordé d'un parapet, d'où cent hommes à couvert en pouvaient accabler mille dans un pays où il n'y avait point de canons.

Nous aperçûmes en même temps des terres hérissées de froment, d'autres de maïs, de pois, de légumes et de chanvre, sans parler de collines entièrement défrichées et chargées de tabac. Ici des vignes sauvages, détachées des arbres qui les soutenaient et provignées à la manière des Européens, se présentaient à la vue ; là des pépinières ou pour mieux dire des forêts de jeunes châtaigniers, de pommiers et de noyers frappaient les regards et les occupaient fort agréablement.

J'en marquai de la surprise à Mlle Du Clos, qui me dit :

« Vous ne voyez encore rien. Tout cela n'est qu'une ébauche de ce que j'ai envie de faire. Si vous demeuriez dans ce pays-ci, et que la France vous fût aussi indifférente qu'à moi, vous verriez dans dix ans le

canton de mes bons amis aussi beau que la plus fertile des provinces. »

A ces mots, se tournant vers les chefs des sauvages, elle leur répéta dans leur baragouin ce qu'elle venait de me dire en français : à quoi ils répondirent tous par une exclamation qui signifiait :

« Ah ! que cela est bien dit ! »

A la fin, ces bonnes gens nous laissèrent en liberté, d'abord que leur Sakgame les eut priés de ne se plus gêner en nous accompagnant sans pouvoir entendre nos conversations. Si la langue française était de l'hébreu pour eux, en récompense elle était assez familière à une douzaine de jeunes filles qui étaient aux côtés de leur souveraine, et lui faisaient une petite cour fort galante. Surtout les deux qu'elle avait amenées à notre habitation la savaient bien et l'enseignaient aux enfants de leur cabane...

Je lui demandai un jour pourquoi aucun Français ne logeait dans sa cabane.

« Je n'ai garde, me répondit-elle, de les tenir auprès de moi, de même de leur parler jamais en particulier; premièrement, parce que je ne veux plus paraître Française ni donner aux esprits inquiets la moindre occasion de penser que je songe à quitter ce pays-ci; la seconde raison, que je veux bien vous avouer, quoiqu'avec quelque peine, c'est que j'ai plus de confiance en mes sujets qu'en ceux de Louis XIV. Non, monsieur, je ne dormirais pas si tranquillement que je le fais, si je me voyais à la merci de personnes qui font ici tous les jours des actions perfides. Ce qui n'est pas à la vérité fort surprenant, puisque, si vous en exceptez un petit nombre, les Français qu'on envoie en Canada sont tous des libertins chassés de leur patrie comme des perturbateurs du repos public.

« Je vous dirai encore, ajouta-t-elle, que j'ai pris pour mes Hurons une tendresse qu'ils méritent bien. Vous ne sauriez croire combien de pleurs, de cris et de gémissements leur a coûté une légère maladie que

j'eus il y a quelque temps, tandis que les Français qui sont dans cette habitation comptaient peut-être ce qui pourrait leur revenir de mes dépouilles. Aussi je distingue bien les uns des autres. Je ménage les Français, parce que j'ai besoin d'eux, mais sitôt que je pourrai m'en passer, je n'en garderai que trois ou quatre que je connais pour très honnêtes gens et qui sont dès à présent comme mes conseillers, puisqu'ils donnent dans mon conseil leurs avis de même que les anciens de la nation. Les deux principaux sont le soldat que vous avez vu occupé à faire fortifier l'île dont je prétends qu'on fasse un asile sûr en cas d'irruption de la part des Iroquois, le second est un Breton fort entendu et par l'avis duquel nous nous gouvernons pour améliorer le pays. Le premier est mon ministre de la guerre, et l'autre mon chancelier.

« C'est celui-ci qui a fait transplanter dans ces lieux quantité de vignes sauvages qu'on trouve vers le lac Ontario. Il a même fait cueillir là tant de raisins qu'il nous en a fait une grosse provision de vin. Véritablement c'est un vin si rude qu'il n'est pas potable; mais il ne nous en est pas moins utile, nous en faisons de l'eau-de-vie, qui supplée à celle qu'on allait prendre à votre fort avant notre brouillerie avec le commandant. Mon Breton m'assure qu'il tirera encore de l'eau-de-vie de la lie du cidre, qu'il prétend faire des fruits de plusieurs milliers de pommiers que nous avons et dont il a choisi les plus beaux pour enter dessus de bonnes espèces de fruits qu'il a fait chercher jusqu'à Montréal et à Frontenac.

« Ce n'est pas tout, continua-t-elle, avant mon arrivée les femmes qui savaient filer au fuseau, faisaient de cette façon des capuchons, des couvertures de lit et des bandes en forme de jupons fort courts, le tout avec cette belle laine de cibolas ou bœufs sauvages que nous avons ici : mais depuis que j'ai fait semer du chanvre qui vient admirablement bien dans ce pays, j'ai introduit l'usage du linge, et il n'y a plus personne

dans cette habitation qui ne porte des chemises, à la réserve des jeunes gens quand ils vont à la chasse, surtout des cibolas; comme ils s'écartent alors et vont fort loin vers le Sud-Ouest, ils ne veulent porter que leurs armes.

« Si quelque chagrin interrompt le cours des plaisirs que je prends à contempler mon ouvrage, c'est que je ne vois personne à qui je puisse inspirer l'attachement que j'ai pour mon habitation et qui soit capable d'achever de la rendre heureuse ou du moins de l'entretenir après ma mort sur le pied où je l'aurai laissée. Cette réflexion m'afflige d'autant plus que mes sauvages se montrent plus reconnaissants du peu que j'ai fait pour eux; leur bonne foi, leur simplicité, leur bon cœur me les rendent si chers, que si l'on m'en séparait, je quitterais sans balancer ma famille et ma patrie pour les venir rejoindre.

— Je ne suis nullement étonné de votre extrême tendresse pour eux, interrompis-je en cet endroit : tant je suis persuadé qu'il est doux, dans quelques lieux qu'on soit, d'être honoré et comme adoré d'un peuple nombreux. Je ne sais si l'amour-propre n'entre pas pour quelque chose dans votre amitié pour ces bonnes gens.

— Vous n'en devez pas douter, reprit Mlle Du Clos : il y trouve parfaitement son compte. Je vois avec une satisfaction singulière le respect et l'amour qu'ils ont pour moi. Imaginez-vous ces autorités despotiques qui se font obéir d'un coup d'œil : telle est la mienne, et, j'ose dire encore plus agréable, puisqu'elle est fondée seulement sur l'affection et non sur la crainte.

« Je remarque même tous les jours qu'en bien des choses ils vont au-devant de ce qu'ils croient devoir me faire plaisir, et, pour se conformer à mes manières, ils s'écartent des leurs. C'était par exemple une coutume établie parmi eux d'entrer les uns chez les autres et de s'y asseoir à la première place qu'ils trouvaient sans dire mot ni sans faire la moindre politesse : pré-

sentement, ils s'entre-saluent en inclinant un peu la tête en souriant, parce qu'ils ont observé que c'est ainsi que j'en use avec eux quand ils m'abordent.

« Ceux qui m'approchent le moins et qui sont à cinquante ou soixante lieues d'ici ne m'appellent que le bon Esprit, et l'amie du grand Onuntio d'en haut. Ils me donnent ce nom depuis que, me voyant docile sur la connaissance de Dieu, je les ai accoutumés à ne point commencer d'entreprise considérable sans lever les yeux au ciel, pour demander l'assistance du grand Onuntio, qui a fait le ciel, la terre, le soleil, la lune, et tous les astres, qui nous a créés pour l'adorer et l'aimer, et qui ne veut pas que nous fassions de mal : ce qu'ils observent aujourd'hui fort religieusement, tant en ma présence qu'en mon absence. Ce qui fait voir combien il serait aisé de leur faire embrasser le christianisme, si les missionnaires qui l'entreprennent y apportaient autant de prudence qu'ils ont de zèle pour la gloire de Dieu : mais ces nouveaux apôtres, se regardant comme martyrs dès qu'ils mettent le pied sur ces terres, et renonçant à la vie, prennent effectivement toutes les mesures possibles pour arriver à ce but. Au lieu de paraître d'abord ne vouloir que le bien temporel de ces sauvages pour les conduire insensiblement au spirituel, ils débutent par déclamer contre leur religion dans des termes qui révoltent ces malheureux, qui s'imaginent entendre des blasphèmes, et par leur prêcher des vérités abstraites comme si des hommes grossiers pouvaient les comprendre. Comment ces auditeurs tout matériels croiraient-ils des mystères, eux qui ne sauraient croire d'autre bonheur au pays des morts, à ce qu'ils disent, que celui de n'y avoir point de froid, d'y trouver de meilleur maïs, de l'eau-de-vie à discrétion, des chasses où le gibier se présentera de lui-même aux chasseurs et aura un goût exquis, et enfin une paix éternelle avec les Français et les Iroquois?

« Cependant quoique mes Hurons pensent de cette

sorte je ne crois pas qu'il soit impossible d'en faire de bons chrétiens. Si vous pouvez m'envoyer quelque habile missionnaire qui veuille ne rien précipiter, ne rien faire à sa tête, en un mot suivre mes conseils, je lui sauverai le martyre et l'aiderai à convertir ce canton de sauvages. C'est de quoi je vous prie d'informer le Père Recolet notre protecteur, et de lui mander en même temps que je travaille pour le service de Dieu et pour celui du roi en travaillant pour le bonheur de ce peuple. Que ce grand monarque le garantisse seulement de la fureur des Iroquois, et je réponds du reste. Priez aussi Sa Révérence de ne rien épargner pour effacer les mauvaises impressions qu'ont pu faire sur l'esprit du gouverneur les plaintes de quelques missionnaires au sujet des Hurons, qu'ils ont voulu faire passer pour un peuple inconstant, perfide et barbare, pour s'être conduit suivant les usages de sa nation reçus des anciens. Les Hurons, a-t-on dit, ont tué, ont mangé les prisonniers qu'ils ont faits, quand on a tenté des descentes sur leurs côtes. Ce sont les sauvages les plus cruels, des anthropophages, des monstres.... Eh, bon Dieu! devaient-ils faire autrement? Jugez-en sans prévention[1].

« Ils voient arriver chez eux des ennemis qui n'ont à leurs yeux rien que de terrible, de monstrueux, de surnaturel, qui conduisent sur les flots une habitation tout entière, qui ont des tonnerres à leur disposition et sont presque invulnérables. Que de prodiges! Le moyen de n'en être pas épouvanté! Si les Hurons en défendant leurs vies ont le bonheur de se saisir de

1. Il est bien inutile de remarquer qu'on ne saurait prendre au sérieux cette apologie paradoxale de l'anthropophagie des Hurons. Toutes ces pages sentent étrangement leur XVIIIe siècle! Cet amour des bons sauvages, des hommes de la nature, deviendra un article de foi chez tous les auteurs depuis Lesage jusqu'à Chateaubriand, en passant par Prévost, Rousseau, et Bernardin. Voltaire ressassera ce thème, mais sans y croire vraiment : ce sera chez lui une arme de polémique.

quelqu'un de ces redoutables ennemis, pourquoi ne le tueront-ils pas pour s'en défaire? Il y aurait de l'imprudence à l'épargner. Oui, mais, dira-t-on, pourquoi le manger? Hé! pour quelle raison voulez-vous qu'ils ne le mangent pas? C'est leur coutume de traiter ainsi les ennemis qu'ils peuvent prendre. Trouverions-nous bien raisonnable un chasseur qui n'ayant jamais vu que des perdrix rouges n'en tuerait pas une grise qui viendrait dans son canton, ou qui, l'ayant tuée et la voyant grosse et grasse, l'enfouirait plutôt que de la manger? Nous ne jugerions jamais témérairement, si, laissant là nos préjugés, nous nous mettions à la place de ceux de qui nous voulons être les juges.

« Si les peuples de ce nouveau monde, nous prévenant dans l'art de la navigation, étaient venus les premiers à la découverte de nos côtes, que n'auraient-ils pas eu à raconter de la France à leur retour chez eux? « Ayant découvert au nord-ouest une terre « inconnue, diraient-ils, nous résolûmes d'y descendre « pour en prendre possession au nom du chef de notre « nation et d'y faire adorer nos dieux. Quelques « pêcheurs dont nous tâchâmes de nous saisir pour « nous informer du pays et des peuples qui l'habitaient, « s'étant enfuis sur une grosse habitation voisine, ces « barbares, au lieu de nous offrir du tabac et du maïs, « ou du moins de nous laisser chasser et prendre de « l'eau, firent pleuvoir sur nous une grêle de gros « cailloux noirs et ronds qui nous renversaient sans « que nous vissions les gens qui nous les jetaient. Ce « n'était que fumée, éclairs et coups de tonnerre épou- « vantables. Ceux des nôtres que nous avions mis à « terre, se sentant frappés et ne sachant contre qui se « défendre, regagnèrent nos canots et prirent le large. « Alors plusieurs de ces sauvages sortirent de dessous « leur habitation comme les bêtes farouches sortent « de leurs antres quand la nuit commence. Ils nous « parurent tout couverts de peaux de différentes cou- « leurs, d'une figure extraordinaire et vêtus de façon

« qu'on dirait qu'ils doivent avoir de la peine à se « remuer. Ils examinèrent attentivement nos morts « étendus sur le rivage, et, au lieu d'en manger la chair « encore toute fraîche, ils les enfouirent sous terre « ignominieusement, les méprisant plus que les ori- « gnacs et que les moindres bêtes de leurs forêts.

« La nécessité d'avoir de l'eau et des vivres nous « obligea néanmoins à prendre terre à quelques jour- « nées de là dans un lieu qui semblait désert et où « pourtant nous fûmes bientôt entourés de figures « semblables aux premières, mais moins farouches. « Nous ne vîmes que leurs visages et leurs mains, « dont ils n'ont pas l'esprit de cacher la couleur « blanche et livide en la couvrant des diverses pein- « tures que nous savons si bien mettre en œuvre. « Nous leur présentâmes le calumet de paix et nos « plus belles peaux, après quoi ils nous abordèrent en « nous parlant dans une langue bizarre et dont nous « n'entendîmes pas un mot. Nous leur fîmes toutefois « comprendre par nos signes que nous avions besoin « d'eau et de vivres. Ils nous apportèrent d'une espèce « de sagamité cuite et dure dont ils mangèrent les « premiers et que nous trouvâmes assez bonne. Ils « burent aussi devant nous d'une eau préparée et dont « la couleur nous fut suspecte. Ils l'apportaient dans « de petites peaux rondes, dures, transparentes et fort « bien travaillées; mais nous n'osâmes en boire et ils « furent obligés de nous donner de l'eau dont nous « remplîmes nos outres.

« Nous remarquâmes, pendant quelques jours que « nous mîmes à faire nos provisions, que ces sauvages « n'avaient point de dieux; du moins nous ne leur en « vîmes pas porter à qui ils rendissent hommage. Ils « ont cependant une vénération superstitieuse pour « les sauterelles, les chauves-souris et les lézards, « parce qu'ils nous empêchaient d'en manger. Il y a « apparence aussi qu'ils croient qu'après cette vie il « n'y en a pas une autre dans le pays des morts : car,

« lorsque quelqu'un meurt chez eux, fût-ce un de leurs « chefs, ils ne lui donnent ni maïs, ni ustensiles, « ni armes, pas même des esclaves pour le servir dans « l'autre monde.

« Nous eûmes pitié de l'aveuglement de ces misé- « rables. Nous les suivîmes un jour dans un lieu où « ils portaient en chantant un de leurs morts, et que « nous crûmes être un temple. Nos piaces nous aver- « tirent d'y faire porter notre grand Dieu Widzipudzili « qu'ils leur montrèrent en les exhortant à reconnaître « leur erreur, et à profiter de l'avantage qu'ils avaient « de pouvoir jeter la vue sur le plus grand des dieux; « mais, bien loin de se prosterner devant lui comme nos « piaces et de l'adorer avec eux, ces impies eurent « l'imprudence de renverser d'une main profane ce « dieu terrible, de lui rompre les jambes et de lui « arracher les ailes. A ce spectacle, saisis d'une juste « horreur, les Prêtres de Widzipudzili fondirent sur « ces infâmes pour venger notre Dieu par leur mort et « par le pillage du temple; mais, moins forts que cou- « rageux, nos piaces furent arrêtés et liés étroitement; « pour nous, ayant promptement regagné nos canots, « nous échappâmes à ces furieux, mais nous eûmes le « chagrin de voir avant notre départ nos généreux « prêtres dévorés par les flammes à la vue de notre « petite flotte. »

« Je vous demande présentement, ajouta Mlle Du Clos, si cette relation que ferait un Américain serait insensée.

— Non, vraiment, lui dis-je, et vous ne plaidez pas mal la cause de vos sauvages. Je ne m'étonne plus si vous vous plaisez ici. Vous voilà devenue Américaine. Vous préférez cette habitation à Paris, votre cabane au Louvre, et les Hurons aux Français.

— Vous en dites trop [1], reprit-elle, ce serait préférer un diamant brute à un poli; mais au moins cela

1. Lesage trouve sans doute que la Sakgame est allée un peu loin : il essaie d'atténuer la portée de ses beaux raisonnements.

prouve que les sauvages peuvent penser des Français ce que les Français pensent des sauvages. »

La Sakgame en cet endroit cessa de parler...

Cette histoire, on devrait plutôt dire ce conte philosophique, a son épilogue au livre IV du roman de Lesage, et cette conclusion fait un peu moins d'honneur en somme aux bons Hurons que le reste du récit.

« Cette incomparable demoiselle ne vécut pas longtemps après votre départ de ce pays. Sa mort a été fatale pour bien des personnes, et l'aurait été pour moi-même, si elle eût été récente, lorsque j'ai été en dernier lieu dans le quartier des Hurons où elle régnait. Les Français que vous avez vus auprès d'elle, au nombre de vingt-cinq, ont été pour la plupart immolés sur son tombeau. On disait qu'elle avait prévu ces tristes effets de l'amour qu'on lui portait, puisque pendant sa maladie, elle en renvoya quelques-uns sous différents prétextes. On dit qu'entre autres elle voulut rendre ce service à son missionnaire, et qu'elle l'avait chargé de plusieurs lettres pour vous et pour sa famille, mais, comme il refusa de l'abandonner tant qu'il espéra qu'elle en pouvait revenir, il partit trop tard. Il fut repris apparemment et tué en chemin, car on ne l'a pas revu depuis. Ce n'est pas tout, Monsieur, huit des plus aimables filles qui étaient auprès d'elle voulurent aussi la suivre dans l'autre monde pour la servir et lui tenir compagnie : la Sakgame eut beau les conjurer de renoncer à de si détestables maximes, elle ne put rien obtenir, et en expirant elle entendait celles qui ne devaient pas lui survivre prendre leurs arrangements pour l'autre monde, comme on fait en celui-ci pour un voyage de cinquante lieues. Ce qu'elle crut pouvoir faire de mieux dans ses derniers moments pour ces misérables filles, c'est qu'elle leur assura qu'au pays des morts elle ne recevrait en sa compagnie que celles qui seraient chrétiennes comme elle, ce qui engagea les filles qui

n'avaient pas pris ce parti à se faire baptiser solennellement avant que de mourir. Depuis ce temps-là il ne se passe pas de jour que plusieurs sauvages n'aillent fumer sur son tombeau et lui demander à haute voix si elle n'a besoin de rien... »

(*Avent. de Beauchêne*. III. IV.)

TABLE DES MATIÈRES

LE DIABLE BOITEUX

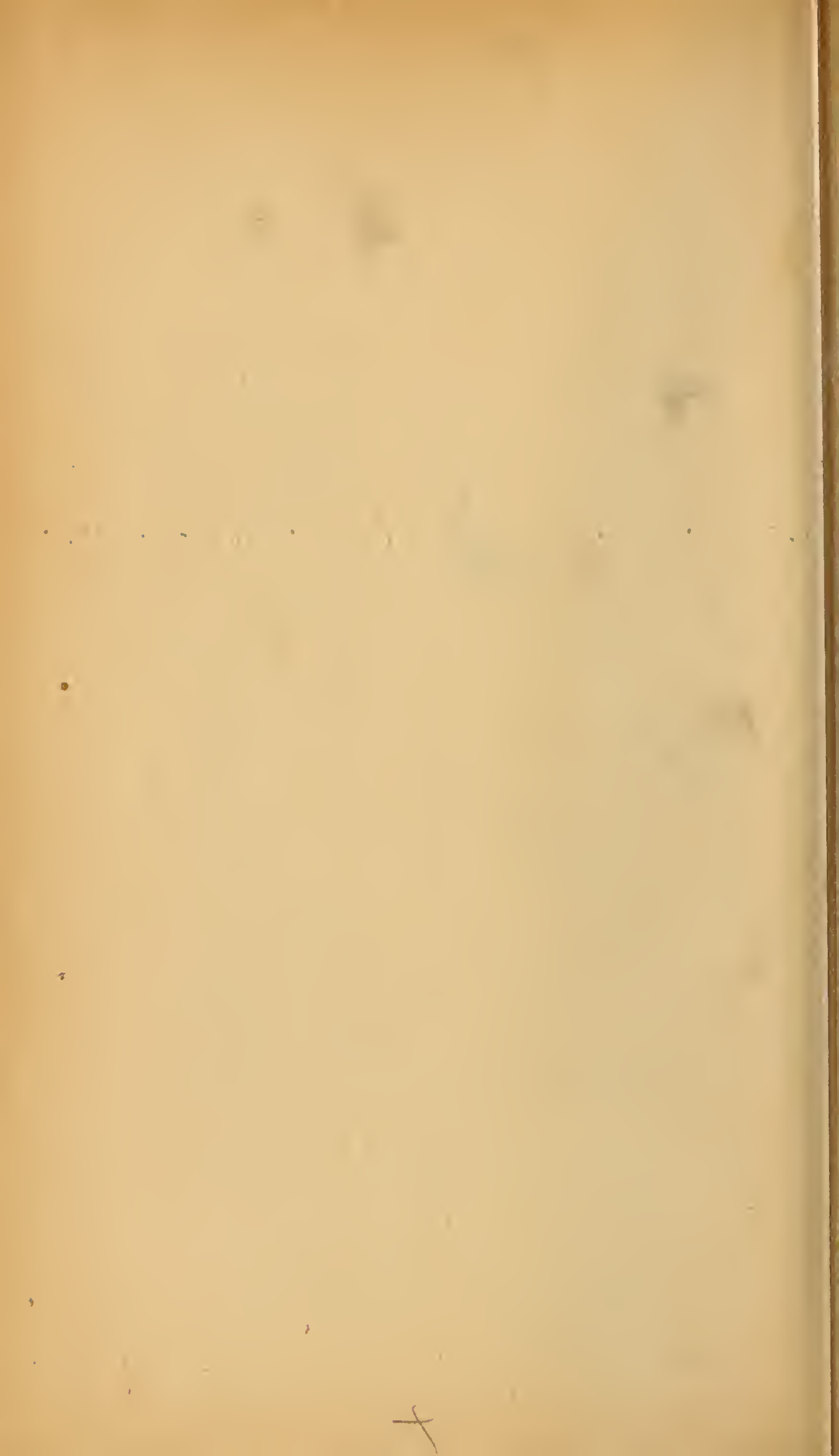
HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE

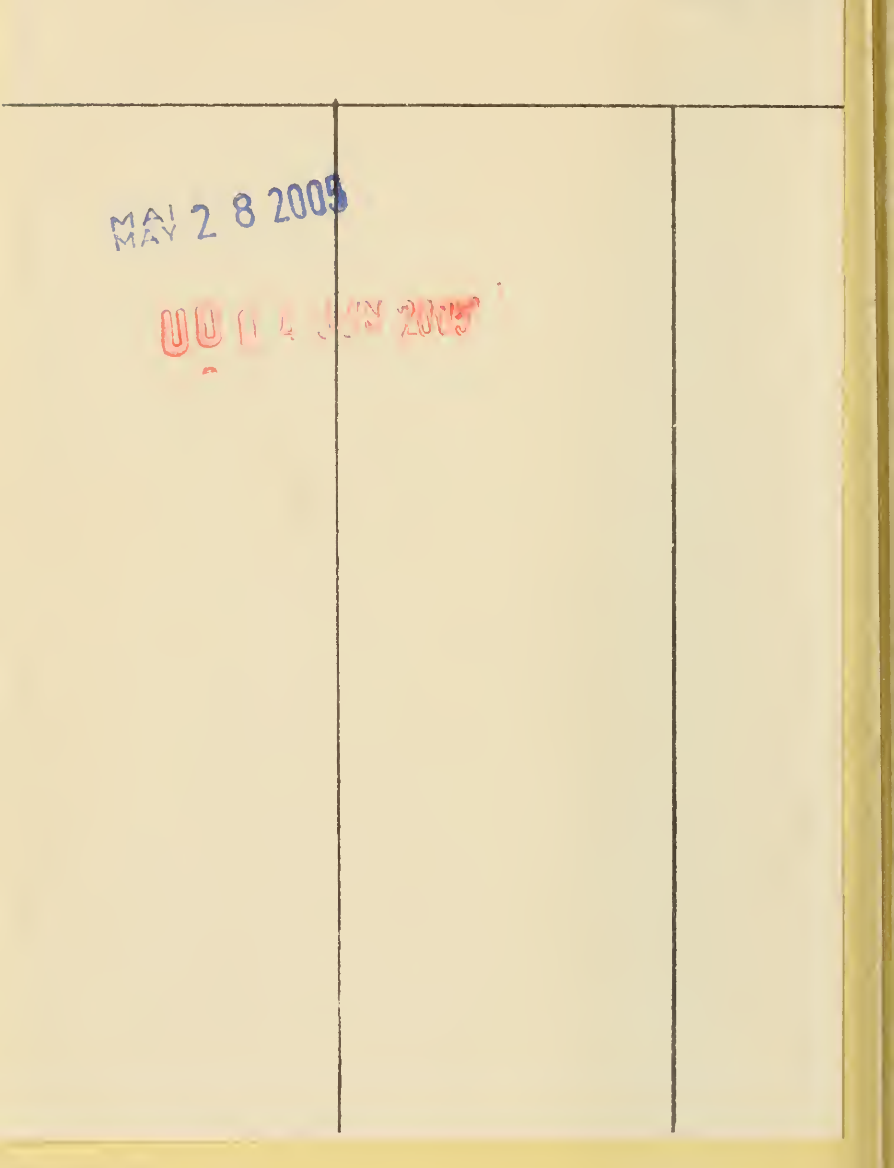
HISTOIRE DE GUZMAN D'ALFARACHE

LE BACHELIER DE SALAMANQUE

LES AVENTURES DE M. ROBERT CHEVALIER, DIT DE BEAUCHÊNE

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 695-95.




MAI MAY 2 8 2009



